

L'invitée du scandale - Une ennemie sous son toit

H@rlequin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Passions

HARLEQUIN

SARAH M. ANDERSON

série L'empire des Beaumont

L'invitée du scandale

CINDY KIRK

Une ennemie sous son toit

Passions

HARLEQUIN

SARAH M. ANDERSON

série L'empire des Beaumont

L'invitée du scandale

CINDY KIRK

Une ennemie sous son toit

SARAH M. ANDERSON

L'invitée du scandale

Traduction française de
FRANCINE SIRVEN

Passions

 HARLEQUIN

Face à son ordinateur, Matthew Beaumont secoua la tête. Tous ces mails. Les vautours planaient au-dessus d'eux, prêts à piquer. Il savait que ça arriverait, n'empêche, le volume des messages était impressionnant. Il y avait là des mails de *TMZ*, *Perez Hilton* et *PageSix.com*, tous expédiés au cours des vingt dernières minutes.

Et tous réclamaient la même chose. Qui donc était cette Jo Spears, la femme qui avait le bonheur d'entrer dans la richissime famille Beaumont ? Et pourquoi Phillip Beaumont, frère de Matthew — et accessoirement play-boy notoire — avait-il jeté son dévolu sur elle — une femme dont personne jusqu'ici n'avait entendu parler — alors qu'il avait le choix entre les plus top models les plus en vus de la planète et les starlettes les plus sexy de Hollywood ?

Il se massa le front. La réponse n'avait rien de très glamour. Jo Spears s'occupait de chevaux. Pour aller vite, elle leur murmurait à l'oreille quand ils étaient atteints de troubles du comportement. Et si elle jouissait d'une excellente réputation dans le milieu, ce n'était pas là le genre d'information dont raffolaient les sites people.

En revanche... En creusant un peu, les journalistes pourraient bien finir par faire le lien entre Jo Spears, la thérapeute équine, et Joanna Spears, et par découvrir des coupures de presse sur un accident de la route causé par l'alcool, une décennie plus tôt. Joanna était la passagère de la voiture. Le conducteur, lui, était mort sur le coup. Oui, les tabloïds n'auraient sans doute aucun mal à mettre la main sur des personnes qui fréquentaient Joanna, à l'époque. Une époque trouble dans la vie de la jeune femme, avec laquelle elle avait rompu.

Bref, si tout cela sortait au grand jour, ce mariage pourrait bien tourner au désastre. Un tintement annonça l'arrivée d'un nouveau mail dans sa boîte. La réponse de *Vanity Fair*. Excellent. Ils lui enverraient un photographe et une journaliste, qu'il devrait inscrire sur la liste des invités.

Il en était convaincu, le seul moyen d'empêcher que ce mariage, prévu pour la veille de Noël, ne vire à la catastrophe, c'était d'en contrôler toute la communication. Il devait combattre le feu par le feu et si cela signifiait faire entrer le loup dans la bergerie — en l'occurrence la presse —, eh bien, soit.

Sur un plan humain, ce mariage était une bonne chose. Pour la première fois, Matthew espérait sincèrement que tout irait bien pour Phillip. Enfin.

Mais en réalité, l'événement représentait bien plus pour lui. C'était la chance de sa vie. En tant que responsable des relations publiques, Matthew allait prouver au monde que la famille Beaumont était toujours aussi soudée, toujours aussi puissante.

Car les rumeurs étaient allées bon train quand Chadwick avait vendu les Brasseries Beaumont et épousé dans la foulée son assistante, peu avant que Phillip ne provoque le scandale de trop et termine en centre de désintoxication. Sans parler des exploits de ses belles-mères et de ses demi-frères et sœurs.

Pour tout le monde, c'en était fini des Beaumont, autrefois l'une des familles les plus influentes de Denver. Ils étaient tombés si bas que jamais ils ne s'en relèveraient, voilà ce qu'il se disait dans les salons.

Alors ce mariage, c'était l'occasion rêvée pour Matthew de prouver ce qu'il valait. Pas simplement aux médias, mais aussi à la famille. Il leur montrerait une fois pour toutes qu'il n'était pas un bâtard, l'enfant illégitime, trop illégitime pour mériter le nom de Beaumont. Il était l'un des leurs et il profiterait de l'événement pour faire oublier à tous les circonstances fâcheuses de sa naissance.

Une cérémonie et une réception parfaitement orchestrées permettraient de prouver au monde que, loin de se désagréger, le clan Beaumont était plus fort que jamais. Et c'était à lui, Matthew, ancien vice-président des relations publiques pour les *Brasseries Beaumont*, aujourd'hui responsable marketing des bières aromatisées Percheron, de relever le défi.

Il n'avait pas son pareil pour faire parler d'eux. Il était le seul dans la famille à connaître toutes les ficelles de la communication et à disposer d'un solide réseau dans les médias.

Contrôler la presse, c'est contrôler le monde, telle est la devise des Beaumont.

Il se remémora ces paroles de Hardwick Beaumont. Matthew venait juste alors de rattraper *in extremis* un énième scandale. C'était l'une des rares fois où son père l'avait félicité, lui, son troisième fils — le fils oublié. L'une des rares fois où Matthew s'était senti un Beaumont.

Il avait toujours excellé à contrôler les médias. Et il n'allait pas s'en priver maintenant. Ce mariage serait l'occasion d'affirmer que non seulement les Beaumont avaient toujours leur place dans ce monde, mais aussi que lui avait sa place dans cette famille.

Il pouvait sauver la réputation des Beaumont, sauver les Beaumont eux-mêmes. Et dans la foulée, trouver enfin cette légitimité à laquelle il aspirait depuis si longtemps.

Bien. Il avait embauché la meilleure organisatrice de mariage de Denver, réservé la chapelle du campus de l'université du Colorado et convié plus de deux cents personnes à la cérémonie. La réception, elle, se tiendrait au Mile

High Station, l'espace événementiel le plus chic de la ville, avec un dîner pour six cents personnes. Les jeunes mariés feraient leur arrivée en chariot tiré par deux percherons — ou sur un traîneau, selon la météo. Le menu avait été établi, la pièce montée commandée et le photographe réservé. Il avait enfin obtenu de sa famille — des quatre ex-épouses de son père comme de ses neuf demi-frères et sœurs — que chacun, si possible, évite de faire un esclandre.

La seule chose qui échappait à son contrôle était la mariée elle-même. Et sa demoiselle d'honneur, une certaine Whitney Maddox.

D'après Jo, Whitney menait une vie paisible en Californie où elle élevait des chevaux. Point. A priori donc, rien d'alarmant. Il n'avait rien à redouter de ce côté-là. Elle arriverait deux semaines avant le mariage et séjournerait au ranch avec Jo et Phillip. Elle pourrait ainsi s'occuper des essayages de robes, enterrement de vie de jeune fille... Des détails certes, mais que l'organisatrice de mariage et lui ne manqueraient pas de superviser. Pas question de commettre la moindre bétise.

Ce mariage devait être parfait. Tout ce qui importait, c'était de montrer que les Beaumont étaient toujours une famille, et une famille exemplaire en tout point.

Ce qui importait, pour Matthew c'était de prouver qu'il était un Beaumont légitime.

Il ouvrit un document vierge sur son écran et entreprit de rédiger le communiqué de presse, concentré à l'extrême, comme si sa vie en dépendait. Ce qui était en quelque sorte le cas.

* * *

Whitney se gara devant le bâtiment — en fait, plutôt trois bâtiments collés les uns aux autres. Elle n'aurait pas dû se sentir aussi nerveuse. Après tout, elle ne passerait que deux semaines séparée de ses chevaux, dans la maison d'un parfait inconnu. Quant à la presse qui, forcément, serait de la fête, eh bien... Elle soupira. Oui, en réalité, c'était ce dernier point qui l'angoissait plus que les autres.

Bien sûr, elle savait qui était Phillip Beaumont — l'image de marque de la compagnie, très beau, très sexy... Du moins connaissait-elle sa réputation, jusqu'à la vente de la brasserie familiale. Mais surtout, Jo Spears était une amie. Sa seule amie, en fait. Jo avait beau tout savoir de son passé, elle s'en moquait. Et pour la remercier de son amitié inconditionnelle, le moins que Whitney pouvait faire, c'était d'accepter de venir jusqu'ici et d'être sa demoiselle d'honneur.

Ce serait le mariage people de l'année, avec des centaines d'invités, des photographes, les médias et...

Jo sortit de la maison, tout sourire.

— Tu n'as pas changé ! Il ne te manque que le chapeau, lança Whitney en frissonnant.

Le mois de décembre à Denver était nettement plus frais qu'en Californie.

— Je ne le portais pas non plus, quand nous regardions un film, chez toi !
répondit Jo en la serrant dans ses bras. Tu as fait bonne route ?

— Excellente, mais longue, admit-elle. C'est d'ailleurs pourquoi je suis venue seule. Je pensais emmener les chevaux, mais il fait trop froid ici pour qu'ils restent dans une remorque pendant un aussi long trajet. Quant aux chiens, aucun ne supporte la voiture.

Elle aurait bien voulu pourtant prendre avec elle Fifi, son vieux lévrier, ou Gater, son carlin-terrier — un corniaud vrai de vrai. Ses deux chiens d'intérieur, ceux qui venaient se blottir contre elle sur le canapé ou sur ses genoux et lui tenaient compagnie. Mais Fifi souffrait du mal des transports et Gater ne supportait pas d'être séparé de Fifi.

Les animaux se fichaient bien de qui vous étiez. Ils ne lisaient pas non plus la presse. Peu leur importait que vous vous soyez exhibée devant un paparazzi quand vous aviez dix-neuf ans ou combien de fois vous aviez été arrêtée pour conduite sous l'emprise de produits stupéfiants. Tout ce qu'un animal attendait de vous, c'était une gamelle pleine et des grattouillis entre les oreilles.

Et puis, elle était en vacances, non ? Des vacances avec mariage, certes, mais des vacances tout de même. Elle comptait bien visiter Denver, aller faire un tour chez la manucure et autres futilités du même genre. Ce n'aurait pas été très chic d'emmener les chiens pour les laisser dans une chambre la plupart du temps.

— Qui les surveille en ton absence ? demanda Jo tandis qu'elle sortait ses sacs de la voiture.

— Donald. Tu te souviens de lui ? Le ranch juste après le mien.

— Ce vieux grigou qui déteste la télévision ?

Elles échangèrent un regard. En cet instant, Whitney se félicita d'être venue. Jo était sans doute la seule personne qui la comprenait. Pour tous, Donald n'était qu'un psychopathe — dernier représentant de la période hippie, adepte des paradis artificiels dans les années 1960. Il vivait seul, en marge de la société, parlait avec les animaux ou encore s'adressait à mère Nature comme à une copine.

En revanche, Donald s'intéressait peu, pas du tout même, à la vie culturelle de ce début du XXI^e siècle. Aussi ignorait-il complètement qui elle était. Qui elle avait été, à une certaine époque. Pour lui, elle était juste sa voisine qui devrait installer plus de panneaux solaires sur le toit de sa grange. Et si elle devait parfois écouter des heures durant son cher voisin lui chanter les louanges des toilettes sèches, elle s'y résignait en fin de compte avec bonheur.

Ses bêtes allaient lui manquer, bien sûr, mais Donald devait en ce moment même se trouver assis dans la poussière de l'enclos, au milieu de ses chevaux, à leur raconter une histoire avant d'aller se coucher.

Et puis, assister au mariage de sa meilleure amie était une chance qu'elle

ne pouvait pas laisser passer.

— Alors, mademoiselle, que s'est-il donc passé avec Phillip Beaumont ?

— Viens, répondit Jo, radieuse, en prenant l'un de ses sacs. Le dîner est dans une heure environ. Je vais tout te raconter.

Elle la conduisit dans un intérieur décoré de guirlandes et de pommes de pin. Un énorme sapin tout illuminé se dressait dans une véranda. En fait, la maison tout entière semblait avoir été décorée pour Noël. Whitney sourit à l'idée de passer les fêtes dans ce cadre, avec son amie, au lieu de se morfondre sur son canapé, devant la télévision.

Un petit animal aux longues oreilles apparut à ce moment-là, qui vint aussitôt la renifler.

— Hello, Betty, murmura-t-elle en s'accroupissant. Tu te souviens de moi ? Tu as passé de longs mois sur mon canapé, l'hiver dernier.

L'âne miniature se laissa caresser et même en redemanda.

— Si je me rappelle bien, lâcha Jo en posant son sac, tes animaux n'étaient pas très heureux d'accueillir un âne sous leur toit.

— Pas vraiment, en effet. Fifi a toléré Betty à partir du moment où elle a cessé de venir s'affaler dans sa corbeille, mais Gater, lui, a pris comme un affront que j'aie ouvert ma porte à ce spécimen en sabots. Pour Gater, la place de tout animal de cette espèce est l'écurie.

Whitney se releva, et Betty se frotta contre ses jambes.

— Tu ne vas pas le croire, reprit Jo. Mais Matthew a des projets pour Betty, le jour du mariage. Il va l'équiper d'un panier en osier rempli de pétales de fleurs, avec en plus un petit coussin autour du cou pour qu'elle puisse porter les alliances. Une petite fille marchera à côté d'elle et répandra les pétales. D'après lui, ça fera sensation.

— Mais... Matthew, dis-tu ? s'étonna Whitney. Je croyais que tu épousais Phillip...

— En effet...

Un homme beau comme un dieu pénétra sur ces entrefaites dans le salon : l'incomparable Phillip Beaumont en personne.

— Bonjour, lança-t-il tout sourire, le regard clair et franc. Phillip Beaumont, enchanté.

Whitney lui sourit en retour, sous le charme. Ayant elle-même connu la célébrité autrefois, elle n'était pas prompte à s'émouvoir. Pourtant, face à Phillip, elle en oublia un moment jusqu'à son nom.

— Vous devez être Whitney Maddox, poursuivit-il, visiblement peu troublé par son silence. Jo m'a beaucoup parlé des mois qu'elle a passés chez vous, l'hiver dernier. D'après elle, vous élevez les plus beaux trakehners du pays.

Phillip était un expert en matière de chevaux et ses trakehners, un sujet inespéré de conversation.

— Ravie moi aussi de vous rencontrer. Hmm, Pride et Joy...

— L'étalon qui a remporté la médaille d'or aux Mondiaux d'équitation ?

demanda Phillip. Je n'ai pas de trakehners. Un tort que je compte bien réparer.

Elle sentit ses joues s'embraser quand elle se rendit compte qu'elle tenait encore sa main dans la sienne.

Désespérée, avec un sentiment de culpabilité vis-à-vis de son amie, elle se tourna vers Jo qui éclata de rire.

— Arrête, dit celle-ci à Phillip en lui prenant le bras. Tu mets Whitney mal à l'aise.

Whitney hocha bêtement la tête en essayant de se souvenir d'une formule de politesse adaptée.

— C'est un plaisir. Et félicitations pour le mariage.

Phillip lui sourit, mais très vite — et fort heureusement — ne lui porta plus aucun intérêt.

— Merci, répondit-il avant de se tourner vers Jo.

Les deux tourtereaux se regardèrent un moment avec adoration. Elle s'empessa de détourner les yeux.

Il y avait belle lurette qu'un homme ne l'avait regardée ainsi. En réalité, elle n'était même pas sûre que Drako Evans l'eût jamais regardée de cette manière. Entre eux, il ne s'agissait pas d'amour. Leurs fiançailles — éphémères — n'avaient d'autre but que de faire enrager leurs parents respectifs. Et ça avait fonctionné. L'événement avait fait la une de tous les journaux à scandale. Des unes qui continuaient de la hanter.

Tout en caressant Betty, elle remarqua la table dressée pour quatre et, pour la première fois depuis son arrivée, détecta des odeurs de nourriture. Hmm. Lasagnes et cake aux oranges sans doute. Aussitôt, son estomac se mit à gargouiller.

— Bien, déclara Phillip en rompant le silence tout en reportant son attention sur elle. Matthew devrait nous rejoindre pour le dîner d'ici une quarantaine de minutes.

Ce qui ne répondait pas à la question posée un peu plus tôt à Jo.

— Matthew ?

Instantanément, le sourire de Phillip perdit de son éclat pour se faire un peu plus acéré.

— Matthew Beaumont. Mon témoin et petit frère.

A son grand désarroi, elle ne trouva rien à dire.

— C'est lui qui organise le mariage, enchaîna Phillip, avec un haussement d'épaules.

— Il est convaincu que c'est l'événement médiatique de l'année, ajouta Jo. J'ai eu beau lui répéter que je serais heureuse d'être mariée par un juge...

— Ou de faire ça à Las Vegas, renchérit Phillip en enlaçant Jo par la taille.

— Il a insisté pour que ce mariage se fasse à la façon Beaumont, continua Jo. Et le fait est que je vais devenir une Beaumont, donc... Bref, il a pris le contrôle de tout ça avec la ferme intention d'en faire un grand spectacle.

Perplexe, Whitney regarda tour à tour Phillip et son amie. La Jo qu'elle connaissait n'aurait permis à personne de décider quoi que ce soit à sa place.

Encore moins de la forcer à un mariage en grande pompe.

— Mais, j'en suis sûre, reprit Jo, ça va être fantastique. La chapelle est merveilleuse et nous rejoindrons la réception, Phillip et moi, à bord d'un chariot tiré par deux percherons. Le photographe est réputé pour son sérieux et la robe... Oh ! tu verras ça demain. Nous avons un essayage à 10 heures.

— Tout ça me semble parfait, constata Whitney.

Et elle était sincère : une cérémonie la veille de Noël, un chariot tiré par des percherons, une robe de princesse... Bref, un mariage de conte de fées.

— Je l'espère, remarqua Phillip, sourire au coin des lèvres.

— Viens, je vais te conduire à ta chambre, proposa Jo en prenant l'un de ses sacs.

Whitney ne se fit pas prier. Elle avait besoin d'un moment à elle, histoire de prendre ses marques. Elle menait une petite vie paisible et routinière désormais, où elle n'était pas obligée de composer avec la famille ou la presse et encore moins d'affronter des mariages organisés comme un événement promotionnel. Dès lors qu'elle ne sortait pas de son ranch, tout ce dont elle avait à se soucier, c'était Donald, son voisin aussi bourru que gentil.

Jo lui fit visiter la maison, l'occasion de lui montrer les pièces d'origine — en réalité la partie congrue de la structure — et les extensions, à savoir l'essentiel, ajoutées par Phillip, comme la grande chambre, avec jacuzzi sur la terrasse.

Tournant sur la droite, le couloir menait ensuite à la partie de la maison construite dans les années 1970 : l'aile réservée aux invités. Jo lui montra sa chambre, avec salle de bains privée, suffisamment éloignée du reste de la maison pour qu'elle ne soit pas dérangée par le bruit.

Whitney regarda autour d'elle, s'attendant à une décoration vintage, or la pièce était plutôt de style cosy, dans d'agréables tonalités de vert et de rouge. Un bouquet de branches de pin et de houx était posé sur le manteau d'une petite cheminée. Jo se précipita et appuya sur un bouton. Aussitôt, un joli feu flamba dans l'âtre.

— Phillip a fait installer l'allumage automatique il y a quelques années, expliqua-t-elle avant de désigner une commode, de l'autre côté du lit. Si tu as besoin de couvertures supplémentaires, tout est là. Il fait plus froid ici que chez toi.

— Merci, répondit Whitney en posant son sac.

Le seul autre mobilier de la chambre était une petite table flanquée d'un fauteuil. L'atmosphère était douillette et chaleureuse.

— Alors... Phillip et toi ? reprit-elle.

— Il est... Oh ! tu l'as vu en action, répondit Jo en hochant la tête, comme si elle n'en revenait pas elle-même. Cette façon qu'il a de regarder une femme...

— Ah... Alors, je n'ai pas rêvé ?

— Du tout, confirma Jo en riant. Il est comme ça.

Cela ne disait pas à Whitney comment Jo avait pu tomber dans les bras de

Phillip Beaumont. Parmi tous les hommes que comptait cette planète, le genre play-boy était bien le dernier qu'elle aurait inscrit sur une liste des maris potentiels pour son amie. Mais difficile de poser ce genre de question sans paraître indiscreète.

Une chose était sûre, le Phillip qu'elle venait de rencontrer était aux antipodes de celui de la presse people. Manifestement, le play-boy abonné aux scandales avait beaucoup changé, au point de se ranger et de se faire oublier. Plus que quiconque, elle-même connaissait bien le processus.

— Il a acheté un cheval, commença Jo, l'air un peu penaud. Sun. Golden Sun. Un akhal-teke, une race exceptionnelle originaire d'Asie centrale.

— Attends ! s'exclama Whitney. Oui, j'ai entendu cette histoire. Si je me souviens bien, il s'agissait d'un cheval à sept millions de dollars, c'est ça ?

— Exact. Sun a un sacré caractère, répondit Jo en riant. Il a fallu plus d'une semaine pour qu'il arrête simplement de galoper dans tous les sens et de se cabrer.

Whitney hocha la tête en essayant d'imaginer le tableau. Elle-même avait fait appel à Jo pour Sterling, qui avait développé une peur irrationnelle de l'eau. Quelques heures avaient suffi à son amie pour que le cheval se laisse caresser dans l'enclos.

— Une semaine entière ?

— Tout autre cheval serait mort d'épuisement dans les mêmes circonstances, mais pas Sun. Je t'emmènerai le voir, après dîner. C'est un animal exceptionnel.

— C'est donc Sun qui vous a rapprochés, Phillip et toi.

— Oui. Tu le sais peut-être, mais il traîne derrière lui une certaine réputation. Et c'est en partie la raison pour laquelle Matthew insiste pour un grand mariage : il veut montrer au monde que son frère a changé. Phillip mène une vie tout ce qu'il y a de plus normale, depuis sept mois maintenant, sans excès ni dérapages. Nous aurons un chauffeur à disposition qui restera sobre, à la réception... Comme ça, si tu veux...

Les joues de Jo s'étaient embrasées. Whitney hocha la tête. Elle n'était pas la seule à éprouver des difficultés à mettre des mots sur ses angoisses.

— Je ne pense pas que cela sera nécessaire. Je suis sage depuis sept ans maintenant... Phillip sait qui je suis ? demanda-t-elle après une hésitation.

— Bien sûr, répondit Jo en haussant les sourcils, avec un petit air de défi. Tu es Whitney Maddox, la célèbre éleveuse de chevaux.

— Non, pas ça... Je... Tu sais bien ce que je veux dire...

— Oui, il sait, répliqua Jo, avec ce regard qu'elle avait lancé à Donald le hippie quand le vieil homme lui avait fait la leçon en tentant de la convaincre de rouler au biodiesel. Mais Phillip et moi sommes bien placés pour savoir que le passé est... le passé.

— Ah, tant mieux ! s'exclama-t-elle en soupirant de soulagement. Super. Je ne voudrais surtout pas te ravir la vedette, le jour de ton mariage.

— Aucun problème, dit Jo d'une voix rassurante. Oh ! quand j'y pense, le

jour de mon mariage...

Toutes deux éclatèrent de rire. C'était bon de rire avec Jo à nouveau. En deux mois à peine, non seulement Sterling avait retrouvé son entrain, mais Jo et Whitney étaient aussi devenues les meilleures amies du monde. Une amitié quasi instantanée, fondée sur la compréhension et la confiance. Jo lui avait également appris quelques-unes de ses techniques de dressage.

En fait, avec Jo, pour la première fois de sa vie, elle avait eu le sentiment de ne plus être seule.

— Et tu es heureuse ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu oui, soupira Jo. Phillip est quelqu'un de bien. Il a malheureusement toujours eu des relations conflictuelles avec sa famille. Mais ça va mieux. Il a pris de grandes décisions, outre celle de m'épouser...

— Les tourments de la famille Beaumont, oui, remarqua Whitney en souriant. La presse s'en est souvent fait l'écho.

— Evidemment, soupira Jo. Mais ces gens-là ne sont pourtant pas des monstres, tu sais. Matthew, par exemple. Bon, il peut énerver à tout vouloir gérer tout le temps, mais en fait, il ne veut que le meilleur pour sa famille. Bien. Je te laisse te reposer un peu. Matthew ne devrait plus tarder.

— Entendu.

Jo referma la porte derrière elle, la laissant seule avec ses pensées. Et heureuse d'être là finalement.

Car elle n'aspirait à rien d'autre qu'à se sentir normale. Qu'à être normale. A pouvoir pénétrer dans une pièce sans s'inquiéter de savoir ce que les gens qui s'y trouvaient croyaient savoir sur elle. A rencontrer au contraire des gens comme Phillip, chaleureux, qui la prenaient pour ce qu'elle était et savaient la mettre à l'aise.

Et son frère devrait normalement se montrer aussi sympathique, non ? D'ordinaire, les frères se ressemblaient sur le plan physique comme moral. Car Matthew Beaumont était forcément aussi séduisant que Phillip. Une telle beauté résidait forcément dans les gènes. Et comme son frère, il lui parlerait de chevaux, sans se soucier de qui elle avait été par le passé. Elle sourit à la perspective de cette rencontre. Et si à l'inverse de Phillip, Matthew était célibataire, disponible... ?

Elle haussa les épaules. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus d'amants. Cet aspect-là de sa vie était mort et enterré. Mais pourquoi pas une petite romance de Noël entre la demoiselle d'honneur et le témoin ? Cela pourrait être plaisant.

Elle se rendit dans la salle de bains avec cette idée dans la tête. Matthew Beaumont dînerait donc avec eux ce soir. Et de toute évidence, il avait un certain nombre de choses à régler. De son côté, elle était là pour deux semaines. Une durée bien délimitée. Autrement dit, si les choses se passaient mal, eh bien, passé ce laps de temps, elle rentrerait chez elle, point final.

Quant à une éventuelle romance... Onze années s'étaient écoulées sans qu'elle ne se permette aucune liberté avec le sexe opposé. Faire des avances

au témoin n'était peut-être pas une idée très judicieuse. Mais enfin, ne pouvait-elle s'autoriser une folie, pour une fois ?

Elle se rafraîchit le visage. Si elle avait le projet de flirter avec Matthew Beaumont, un trait d'eye-liner s'imposait. C'était le minimum. Elle se maquilla donc puis sortit de son sac un chemisier en soie noir, avant de renoncer à cette initiative. Après tout, Jo était en jean et chemise à carreaux. Ce n'était donc pas un dîner habillé.

Elle se décida en fin de compte pour son sweat en cachemire rouge col en V, élégant, mais pas ostentatoire. Le genre de top dont un célibataire hyper sexy voudrait peut-être tester la douceur. Elle secoua la tête, se sentant ridicule à fantasmer ainsi sur un homme qu'elle ne connaissait même pas.

N'empêche... Matthew était-il aussi blond que Phillip ? Avait-il le même sourire, les mêmes yeux bleus ? Rêveuse, elle brossa ses cheveux coupés court, sursautant presque quand l'écho d'un carillon retentit à l'autre bout de la maison.

Elle se dépêcha de passer un peu de gloss sur ses lèvres et, sans perdre plus de temps, sortit de sa chambre et tenta de retrouver son chemin. Au bout d'une minute, elle dut néanmoins s'arrêter, perdue. Cette maison était pleine de couloirs. Elle s'engagea dans un escalier, mais se retrouva devant une porte close. Elle n'avait pourtant franchi aucune porte avec Jo tout à l'heure. Elle revint sur ses pas, en essayant de ne pas céder à la panique. Avec un peu de chance, ils n'étaient pas déjà tous en train de l'attendre.

Elle arriva bientôt devant un autre escalier, qu'elle ne reconnut pas plus que le premier. Et qui la mena jusqu'à une pièce plongée dans l'obscurité. Plutôt que de risquer une chute, elle rebroussa chemin. Et zut, elle n'aurait jamais dû passer autant de temps à se préparer. Elle aurait dû redescendre avec Jo. Ou demander un plan des lieux à son amie. Cela lui aurait épargné de se sentir aussi bête.

Elle finit par retrouver sa chambre et partit dans la direction opposée. Peu après, soulagée, elle passa devant la grande chambre, celle des fiancés, et accéléra le pas.

Elle ne devrait pas être trop en retard.

Soudain, elle entendit des voix. Celles de Jo et de Phillip. Et une autre, profonde et énergique. Celle de Matthew, forcément. Elle se dépêcha de descendre l'escalier, quand une idée lui traversa la tête. N'avait-elle pas décidé de faire bonne impression ? Arriver en courant dans le salon n'était peut-être pas indiqué. Elle ne devait surtout pas rater son entrée.

Elle freina donc aussitôt, mais son pied accrocha le rebord de l'avant-dernière marche et elle perdit l'équilibre. Emportée par son élan, elle comprit horrifiée qu'elle allait faire son entrée en vol plané au beau milieu du salon et se prépara donc à l'impact.

Lequel ne vint pas. Au lieu de s'étaler de tout son long sur le parquet ou d'entrer en collision avec le mobilier, elle sentit des bras forts l'envelopper, puis un torse chaud et musclé.

— Waouh, dit la voix qui allait avec le torse.

Elle releva la tête et découvrit une paire d'yeux d'un bleu profond. Le propriétaire de ces yeux fabuleux lui sourit, mais cette fois, elle n'eut pas l'impression d'oublier son nom ni autre chose d'ailleurs. Cette fois, elle sut avec certitude que jamais, jamais elle n'oublierait ce moment.

— Je vous tiens.

Pas blond du tout, en fin de compte, mais auburn, avec des reflets roux qui lui allaient trop bien. Quant à ses bras autour de sa taille, elle eut le temps d'en apprécier la force, de s'y sentir en sécurité. La sensation était pour le moins délicieuse.

Puis, la seconde d'après, sans prévenir, tout bascula. Le sourire chaleureux se figea et le regard se durcit. Les bras, si forts, si tendres en même temps, se crispèrent autour d'elle telles deux barres d'acier et soudain, il la lâcha. Non, il la repoussa plutôt.

Matthew Beaumont recula d'un bon mètre et la regarda qui tentait de récupérer un peu de sa dignité après cette entrée fracassante. Envolés les yeux rieurs couleur océan, ce regard-là était... assassin ! Puis il se tourna vers Phillip et Jo et d'une voix pleine de malveillance, comme Whitney n'en avait pas entendu depuis des siècles, il demanda :

— Que fait Whitney Wildz ici ?

- 2 -

Matthew attendit une réponse. Et pas n'importe laquelle ! Il espérait avoir une explication digne de ce nom pour expliquer la présence de Whitney Wildz, l'ex-enfant star, dans la maison de Phillip.

— Matthew, dit alors Jo d'une voix glaciale. Je te présente ma demoiselle d'honneur, Whitney Maddox.

— Tu pourrais essayer de te montrer moins désagréable, marmonna Phillip.

— Whitney, poursuivit Jo, comme si Matthew n'avait rien dit, voici Matthew Beaumont, le frère de Phillip, son témoin.

— Maddox ?

Au moins étaient-ils d'accord sur le prénom. Mais peut-être faisait-il erreur ? Oh non. Cette mèche blanche dans les cheveux, ces grands yeux clairs et cette peau albâtre, pas d'erreur.

— Vous êtes Whitney Wildz. Je vous reconnaitrais entre mille.

Elle ferma les yeux et tourna la tête de côté, un peu comme s'il venait de la gifler.

Quelqu'un le saisit par le bras.

— Matthew, je te demande de te comporter en gentleman, le menaça son frère à voix basse. Le dîner est prêt. Whitney, je vous sers un thé glacé ?

Whitney Wildz — il n'avait pas le moindre de doute, c'était elle — rouvrit les yeux. Il y vit très distinctement l'ombre d'une profonde douleur lorsqu'elle le regarda. Puis, en moins de deux secondes, elle se ressaisit.

— Oui, merci, répondit-elle, de cette voix caractéristique.

Les souvenirs affluèrent dans la tête de Matthew. Il regardait son show autrefois, *Télé-Whitney*, avec son frère et sa sœur, Frances et Byron. Une émission pour les ados, mais en bon frère aîné, Matthew la regardait souvent avec eux. Il avait même acheté des billets quand sa tournée l'avait conduite à Denver. Il avait emmené les jumeaux au concert, son père, trop occupé, ayant oublié qu'ils fêtaient leur quinzième anniversaire ce jour-là. Du moins était-ce le prétexte qu'il avait donné.

Car en réalité, la vérité était tout autre.

Il n'aurait manqué une émission de Whitney pour rien au monde. Et encore moins une occasion de la voir en vrai, sur scène.

Or aujourd'hui, elle était là devant lui.

Catastrophe. Car il ne pouvait rien imaginer de pire pour ce mariage — pour lui. Cela aurait été plus simple si Phillip avait couché avec elle. Le genre de scandale facile à étouffer. Matthew avait une grande expérience en la matière : il avait dû intervenir cent fois pour couvrir les frasques de son frère.

Mais Whitney Wildz dans l'église, face à la presse et aux photographes, sans parler des invités... Pfff.

Il tenta de se rappeler la dernière fois où il avait été question d'elle, au journal télévisé. Elle s'était étalée sur scène, après une heure d'un show complètement insensé. A l'époque, les médias s'étaient déchaînés, pariant sur une consommation d'alcool, de drogue, voire des deux.

D'ailleurs, ce soir encore, elle avait déboulé dans le salon et serait sans doute tombée s'il n'avait été là pour la rattraper. Ce qui ne lui avait posé aucun problème sur le moment. N'écoutant que son devoir, il s'était précipité. Et quand elle avait atterri dans ses bras, quand il avait senti son corps contre le sien... Bref, il avait eu en dessous de la ceinture une réaction — comment dire ? — spontanée. Puis tout en la remettant sur pied, il avait tardé à la lâcher. Oh quelques nano secondes seulement, mais après tout, il était un homme, non ?

Et c'était alors qu'il l'avait reconnue.

Était-elle dans son état normal ? Et si elle s'effondrait devant l'autel ?

Ce serait un désastre sur le plan de la communication. Cette femme risquait de tout gâcher. Et s'il échouait à faire de ce mariage un moment de gloire pour la famille, il ne méritait pas le nom de Beaumont.

— Pour l'amour du ciel, lui souffla Phillip à l'oreille, en le poussant sans ménagement vers la table. Sois poli au moins.

Matthew repoussa son frère. Il avait besoin de lui dire quelques mots, ainsi qu'à sa future belle-sœur.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? chuchota-t-il à Phillip. Tu sais que ça signifie, pour le mariage ?

A l'autre bout de la pièce, Jo préparait le thé glacé, Whitney à côté d'elle, tête baissée et bras croisés autour de la taille, si menue, si frêle.

Alors, l'espace d'une seconde, il eut honte de lui. Vraiment. La femme qui se tenait là-bas n'avait rien de commun avec Whitney Wildz. Bien sûr, c'était la même silhouette gracile, le même visage adorable et les mêmes magnifiques cheveux noirs, avec cette fameuse mèche blanche. Mais ses cheveux étaient coupés court, rien à voir avec la crinière rose et bleu d'autrefois. Son jean et son sweat étaient classiques, à des lieues de ces jeans déchirés et de ces T-shirts punk rock qu'elle arborait dans son show. Et puis, elle n'avait pas l'air d'être dans un état second.

Si ce n'avait été son visage — et ces yeux vert clair, comme une pierre de jade polie ou encore ces cheveux —, il ne l'aurait peut-être pas reconnue.

Mais c'était bel et bien le cas. Tout en lui la reconnaissait.

— Cela ne signifie qu'une chose, répliqua Phillip entre ses dents :

Whitney est l'amie de Jo. Whitney Maddox, élèveuse de chevaux respectée. Et tu vas arrêter tes conneries tout de suite, sinon je te...

— Sinon quoi ? La dernière fois que tu m'as fait mordre la poussière, j'avais huit ans, marmonna Matthew, à cran.

Depuis, il avait appris à se défendre.

Phillip lui sourit sans chaleur.

— Sinon, c'est à Jo que tu auras affaire et crois-moi, elle est pire que moi. Maintenant, mets-la en veilleuse et comporte-toi en homme civilisé.

Quelque chose clochait. D'habitude, c'était lui, Matthew, qui rappelait Phillip à l'ordre. C'était Phillip qui oubliait les règles les plus élémentaires du savoir-vivre, qui avait le chic pour dire des choses mettant tout le monde mal à l'aise. Et systématiquement, Matthew passait derrière lui pour faire le ménage, négociait avec les tabloïds afin de limiter les dégâts et déployait des talents de diplomate pour calmer le jeu.

L'espace d'une seconde, Matthew ressentit une certaine fierté pour son frère qui avait enfin su se ranger.

Mais aussi merveilleuse que fût cette évolution, cela ne changeait rien au problème. Whitney Wildz était là et bien là et surtout, elle serait du mariage.

Il lui faudrait donc revoir toute sa stratégie.

— Le dîner est prêt ! les appela Jo d'une voix guillerette qui lui était tout à fait inhabituelle.

Aussitôt, l'humeur de Matthew s'en ressentit.

— J'espère que vous avez de la bière. J'ai besoin d'un verre, marmonna-t-il à l'attention de Phillip.

— Raté. Tu vas devoir t'en passer, répliqua son frère.

Matthew le suivit, tout en réfléchissant à un nouveau plan. Deux s'offraient à lui. Il pouvait rester dans le déni, comme Jo et Phillip. Cette femme s'appelait Whitney Maddox, pas Whitney Wildz. Point.

Mais ce n'était pas la solution, il le savait. Ne l'avait-il pas reconnue ? Quelqu'un d'autre le ferait forcément et à partir de ce moment, tout déraperait. Oui, la liste des célébrités devant participer au mariage était longue, mais un personnage aussi scandaleux que Whitney Wildz déclencherait à coup sûr une émeute.

Il pouvait aussi envisager de prendre les devants — quelle meilleure défense que l'attaque ? — et envoyer un communiqué à la presse annonçant la présence de Whitney Wildz au mariage, en qualité de demoiselle d'honneur. Faire en sorte de couper court aux critiques dès maintenant. S'il agissait vite, il pouvait désamorcer cette bombe. Et en faire un non-événement, le jour J. Oui, ça pouvait marcher.

A moins que tout ça ne lui explose au contraire en pleine figure. Ce mariage était censé prouver au monde que les Beaumont en avaient fini avec les scandales. Mais comment atteindre ce but désormais, avec une Whitney Wildz qui était le scandale incarné ?

Il s'assit, Whitney à sa gauche, Phillip à sa droite, Betty, cet âne miniature

ridicule assis par terre entre Whitney et lui. Bien. Au moins ne se verrait-il pas forcé de regarder sa voisine. Seulement Jo, qui se trouvait en face de lui. Ce qui n'était guère mieux. Car Phillip avait raison, il ne se sentait pas d'humeur à subir les foudres de Jo, aussi afficha-t-il son plus beau sourire d'hypocrite, celui auquel il recourait quand il devait déployer des trésors d'ingéniosité pour éteindre le feu allumé par l'un de ses frères ou sœurs. En principe, ce sourire-là atteignait toujours son objectif, quand il s'adressait aux journalistes.

Il se tourna vers Phillip, puis Jo, mais ceux-ci restèrent de marbre. Et zut ! Pour l'efficacité de son sourire, il repasserait.

Il toussota. Il pouvait sentir Whitney à côté de lui. Et détestait cette sensation, s'en voulait d'être aussi réceptif. Bon sang, il n'était plus l'adolescent nourrissant de tendres sentiments pour la jeune star. Il était un adulte, ayant de vrais problèmes à affronter, à commencer par elle.

Mais Phillip le regardait avec des yeux assassins ; quant à Jo, il crut un instant qu'elle allait le poignarder avec le couteau à beurre. Matthew prit donc sur lui. Il était un gentleman après tout, non ? Il savait en toute occasion se comporter en Beaumont. Discuter avec une femme faisait partie des nombreux talents hérités de sa famille. Une famille où il s'était toujours battu pour avoir sa place. Il n'allait pas laisser un imprévu surgi du passé anéantir tout ce pour quoi il travaillait. Ce mariage lui donnerait la légitimité après laquelle il courait depuis toujours.

Apparemment excédé par son silence, Phillip le fusilla du regard. Ce mariage était aussi un événement majeur, pour son frère et Jo. Et leur demoiselle d'honneur. Bon sang !

— Alors, Whitney, commença-t-il. Que faites-vous actuellement ?

Il la vit se recroqueviller quand il prononça son prénom. Jo fronça les sourcils tout en servant les lasagnes. « Hé, faillit-il se défendre, je fais des efforts. »

— J'élève des chevaux, répondit-elle avec un sourire sans joie, avant de prendre un morceau de pain et de lui tendre le panier.

Elle avait veillé à ne pas le toucher.

Cela expliquait au moins comment Jo et elle avaient fait connaissance. Comme elle ne semblait pas décidée à livrer de plus amples informations, il demanda :

— Quel genre de chevaux ?

— Des trakehners.

Il attendit, mais rien d'autre ne vint.

— L'un de ses chevaux a remporté les Mondiaux d'équitation, déclara alors Phillip avec son regard le plus noir.

— Intéressant, marmonna Matthew.

— Extraordinaire, tu veux dire, rectifia son frère. Même papa n'a jamais eu un cheval qui ait décroché une médaille d'or...

Phillip se pencha pour offrir son plus beau sourire à Whitney. Matthew serra les dents. Il détestait quand son frère souriait comme ça, à la Beaumont.

— Et tu peux me croire, enchaîna Phillip, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Ne jamais avoir réussi à remporter une compétition prestigieuse restera l'un de ses plus grands échecs. Il rêvait des Mondiaux, et du Championnat aussi.

Whitney regarda Matthew du coin de l'œil, puis elle reporta son attention sur Phillip.

— Personne n'est parfait, n'est-ce pas ?

— Pas même Hardwick Beaumont, acquiesça son frère avec un clin d'œil. L'argent ne peut pas tout acheter.

Whitney sourit. Et soudain, Matthew dut se faire violence pour ne pas envoyer son poing dans le visage de son frère. Mais où se croyaient-ils, Whitney et lui ? Que Phillip fasse le joli cœur, c'était somme toute assez normal pour lui. Mais que Whitney en rajoute... ?

Son frère le regarda droit dans les yeux, un regard en forme de mise en garde. Un ultimatum plutôt.

— Les trakehners de Whitney sont magnifiques et dressés à la perfection. Elle est très connue, dans le milieu.

Whitney Wildz, connue dans le milieu de l'équitation ? Il ne se souvenait pas d'avoir vu le moindre article sur elle. Excepté ceux qui relataient ses scandales, autrefois.

— Depuis combien de temps élevez-vous des chevaux ?

— J'ai acheté mon ranch il y a onze ans, répondit-elle en fixant son assiette. Tout de suite après avoir quitté Hollywood.

Ainsi, c'était bien elle, Whitney Wildz. Mais... onze ans ? Cela ne collait pas. Il ne devait pas s'être écoulé plus de deux ans depuis la dernière une dans un tabloïd.

— Où se trouve votre ranch ?

S'il avait connu l'identité de la demoiselle d'honneur de Jo, il aurait fait mener une enquête. Ne jamais être pris au dépourvu, telle était sa devise. Une devise vitale dans les relations publiques.

— Pas très loin de Bakersfield. C'est très calme, là-bas.

Puis elle le regarda à nouveau. Et son regard l'interpella. Il vit dans ses yeux quelque chose qu'il connaissait bien pour le voir chaque matin dans sa glace : le besoin désespéré d'être reconnu.

Et pourquoi aurait-elle besoin de reconnaissance ? N'était-elle pas Whitney Wildz ? Elle avait toujours fait ce qui lui passait par la tête. Le plus souvent sans se soucier des conséquences.

Même si, aujourd'hui, elle semblait parfaitement calme, normale. Cela étant, elle avait quand même fait une sacrée entrée dans le salon, en lui tombant droit entre les bras. Sa première réaction avait été de la rattraper, de voler au secours de cette femme en détresse. Et juste après, il n'avait plus eu vraiment envie de la lâcher.

N'importe quoi. Il avait une mission : s'assurer que ce mariage se déroule sans la moindre anicroche. Faire savoir au monde entier que les Beaumont

étaient toujours en position de force. Prouver que lui-même méritait de porter le nom de son père.

— C'est une merveilleuse région, remarqua-t-il, avec la même voix de basse qu'employait son cher papa pour s'adresser aux représentantes du sexe faible. Votre ranch doit être magnifique.

Une touche de rose colora ses joues. Il sentit sa gorge se serrer. Elle était belle, bon sang. Plus rien à voir avec l'ado sexy punk rock d'autrefois. Beaucoup plus délicate, éthérée.

A ce moment, il se figea, frappé par un raz-de-marée de pensées interdites. Ridicule. Whitney ne représentait qu'un obstacle, pour lui.

Phillip lui donna un coup dans le tibia en chuchotant : « Arrête de la regarder comme ça. » Matthew secoua la tête. Il ne s'en était même pas rendu compte.

— Nous pourrions parler un peu des plans du mariage, qu'en dis-tu, Matthew ? intervint Jo d'une voix douce, mais qui n'admettait aucune réplique.

— Bien sûr, répondit-il. Nous avons rendez-vous avec la couturière, demain à 10 heures. C'est ton dernier essayage, Jo. Whitney, nous avons commandé votre robe en respectant les mensurations que vous nous avez envoyées. Mais un essayage reste préférable, car des retouches sont toujours possibles.

— C'est parfait, répondit-elle sur un ton, presque, détendu.

— L'enterrement de vie de jeune fille est prévu pour samedi soir. J'ai préparé une liste d'endroits appropriés afin de faciliter votre choix.

— Je vois, dit-elle tout en se passant la main dans les cheveux.

Il dut faire un effort pour ne pas l'imiter.

Mais qu'est-ce qui clochait, chez lui ? Franchement, il était passé en moins de quelques minutes de l'attirance à la colère et maintenant... il voulait lui caresser les cheveux ? Comme si elle était à lui ? Bon sang ! Et lui qui pensait que seul Phillip était abonné à ce genre de pulsions. Comme l'avait été leur père. Dès qu'une belle femme passait à proximité, tout ce qui comptait à ses yeux, c'était de la coucher dans le lit le plus proche. Au diable les conséquences !

Il prit une profonde inspiration. Il devait reprendre le contrôle de la situation. Retrouver son sang-froid au plus vite.

— Il nous faut également penser aux chaussures et aux bijoux. Et voir avec la coiffeuse pour quel style de coupe elle va opter. Nous pourrions nous occuper de ça après l'essayage de la robe... Le dîner de répétition de la cérémonie se tiendra mardi soir, poursuivit-il comme elle ne répondait rien. Puis ce sera le mariage, la veille de Noël... La manucure viendra le matin, juste avant la séance coiffure et les premières photos.

Whitney toussota.

— Qui sont les invités à la réception ? demanda-t-elle en évitant soigneusement son regard.

Il aurait aimé qu'elle le regarde et pouvoir se perdre dans ses yeux.

— Notre frère aîné, Chadwick, avec sa femme, Serena. Frances et Byron, les jumeaux, de cinq ans plus jeunes que moi...

L'espace d'un quart de seconde, il avait failli dire « nous », pour Phillip et lui, vu que tous deux n'avaient que six mois de différence.

Mais il n'avait pas envie qu'il soit question — même à demi-mot — de l'infidélité de son père dans cette conversation, car Whitney comprendrait alors qu'il était un enfant illégitime, que son père n'avait jamais vraiment aimé. Ni même reconnu, d'ailleurs.

— Ce qui fait de moi votre cavalier imposé, ajouta-t-il.

Comment allait-il pouvoir tenir la bride à ce besoin de la faire sienne, s'il était obligé de s'afficher avec elle au mariage ?

Il ne devait pas se laisser distraire de son objectif. Peu importait s'il n'avait envie que de ça. Il devait se ressaisir, prouver qu'il était un Beaumont légitime. Séduire la demoiselle d'honneur n'était pas sur sa liste.

Il sursauta presque quand elle se leva.

— Je me sens un peu lasse, après la route, lança-t-elle. Si vous voulez bien m'excuser...

Et elle s'éloigna avec une démarche qu'il ne put définir que comme gracieuse. Cette fois, elle ne trébucha pas. Elle se dirigea vers l'escalier et disparut quelques secondes plus tard. Un silence de mort s'installa et ce fut lui qui le rompit, à bout de nerfs :

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Comment se fait-il que tu aies choisi Whitney Wildz comme demoiselle d'honneur et pourquoi n'avez-vous pas jugé bon de m'en informer ? Bon sang, si j'avais su, j'aurais procédé autrement. Avez-vous la moindre idée de ce que fera la presse, quand la chose se saura ?

— Mon Dieu, ça, je n'en sais rien, marmonna Phillip. Mais je doute que la presse s'intéresse à des événements vieux de plus de dix ans et que la présence de Whitney à notre mariage fasse scandale.

— Scandale que j'aurais pu éviter si j'avais été au courant, marmonna Matthew.

— Il me semble bien t'avoir dit que Whitney Maddox serait ma demoiselle d'honneur, remarqua alors Jo d'une voix si glaciale que la température dans la pièce chuta de plusieurs degrés. Whitney Wildz n'était ni plus ni moins qu'un personnage de fiction. Ce show a disparu des écrans depuis bientôt treize ans. Whitney est une femme et n'a plus rien à voir avec tout ça. Si tu n'es pas capable de faire la différence, c'est ton problème, pas le sien.

— Ah oui, c'est mon problème effectivement, admit-il entre ses dents. Tu parles du passé, mais si je ne m'abuse, on lit encore pas mal de choses sur elle, dans la presse.

— Parce que tout ce qu'on lit dans les journaux est vrai, peut-être ? soupira Phillip en levant les yeux au ciel. Je pensais que si quelqu'un savait

combien nous sommes manipulés par les médias, c'était toi.

— C'est quelqu'un de normal, reprit Jo, plus du tout glaciale, mais presque suppliante. Nous avons passé un certain nombre de semaines ensemble, l'hiver dernier. Elle est un peu maladroite quand elle est nerveuse, mais rien de plus. Tout se passera bien.

— A condition que tu la traites comme une personne normale, ce qu'elle est, insista Phillip. Bon sang, je te croyais expert pour analyser les gens. Que t'arrive-t-il ? Tu es tombé sur la tête ce matin ou quoi ?

Matthew secoua la tête, se sentant stupide. Non, en fait, il était stupide. Sa première réaction avait été de voler à son secours, de la protéger. Il aurait dû s'y tenir. Ce qui devrait être possible, sans pour autant perdre les pédales à cause de ce désir qui le tourmentait. Non ?

Oui. Il savait contrôler ses émotions. Garder ses distances avec les autres. Il excellait même à dresser un mur entre lui et le monde.

Mais à cet instant, il commit l'erreur de regarder ce petit âne ridicule qui lui retourna une grimace. Bon sang, même Betty était fâchée contre lui.

— Hmm. Peut-être devrais-je lui présenter mes excuses ?

— Oh ! pas possible..., ricana Phillip.

Et zut, quel salaud il faisait. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes. Chadwick en revanche savait très bien se montrer blessant ou méprisant, ignorant apparemment que les gens pouvaient avoir des sentiments. Quant à Phillip, il avait longtemps enchaîné les bêtises et les scandales, avant Jo bien sûr. Et lui, Matthew, avait toujours joué le rôle de pompier, toujours prêt à intervenir en cas de dérapages des uns et des autres.

Phillip avait raison aujourd'hui. Il n'avait pas su analyser la femme que Whitney était devenue. Trop aveuglé par les titres des tabloïds, dix ans plus tôt. Trop perturbé par les sensations qu'elle éveillait en lui pour comprendre qu'elle n'attendait qu'une chose : son approbation.

— Dans quelle chambre est-elle ?

Jo et Phillip échangèrent un regard.

— La tienne, marmonna son frère.

Whitney retrouva sa chambre du premier coup et s'empessa de refermer la porte derrière elle. Pour la petite romance de Noël, elle repasserait. Matthew n'aurait pas semblé plus mécontent si elle avait vomi sur ses chaussures.

Elle s'affala sur le lit et décida de ne pas pleurer. Même si l'idée était tentante, elle n'en ferait rien. Ce scénario, elle le connaissait par cœur, non ? Les gens étaient sympathiques avec elle jusqu'au moment où ils la reconnaissaient. Une fois qu'elle avait été identifiée comme Whitney Wildz, elle pouvait renoncer à la normalité. Terminé.

Pendant un moment, elle avait cru pouvoir s'autoriser quelque chose de banal. Un flirt entre demoiselle d'honneur et témoin. Malheureusement, une fois de plus, ses aspirations tournaient court.

Et en vérité, elle n'en voulait même pas à Matthew. S'il l'avait reconnue aussi vite, c'était qu'il avait dû lire récemment certains articles à son sujet. Par exemple, lorsqu'elle avait cherché à racheter les écarts de conduite de Whitney Wildz en faisant bénéficier la SPA de Bakersfield de sa notoriété, lors du dîner de gala annuel organisé pour récolter des fonds. Chargée du discours, elle plaçait beaucoup d'espairs dans cette intervention, mais elle avait eu la mauvaise idée de s'acheter pour l'occasion de superbes chaussures Stuart Weitzman dont un talon s'était pris dans les câbles de la sono, lorsqu'elle était montée sur scène.

Une maladresse que la presse ne lui avait pas pardonnée. Elle tressaillit. Oui, ces deux semaines s'annonçaient longues, très longues. Et froides.

Elle se leva pour allumer le feu dans la cheminée quand on frappa à la porte. Un seul coup, bref, énergique. Prise de panique, elle se demanda qui ce pouvait bien être : Jo ou l'un des Beaumont ? Elle se précipita, trébuchant dans la foulée et se cognant contre la porte.

Oh ! pour l'amour du ciel ! Ne pourrait-elle pas juste une fois marcher et réfléchir, sans risquer à tout instant la chute ? Elle était capable de chanter et de jouer de la guitare en même temps, non ? D'exécuter des tas de figures compliquées sur le dos d'un cheval. Alors pourquoi rencontrait-elle tant de difficultés à mettre un pied devant l'autre ? Elle ferma les yeux, quand une voix masculine résonna derrière la porte.

— Est-ce que tout va bien, mademoiselle Maddox ?

Matthew ? Super. De mieux en mieux. Que voulait-il ? Était-il venu lui demander de renoncer à ce mariage ? Ou juste la menacer, si elle ne se comportait pas au mieux ?

Elle releva le menton. Elle ne se laisserait pas intimider. Jo lui avait demandé d'être sa demoiselle d'honneur. Si son amie la laissait tomber, elle jetterait l'éponge, mais dans le cas contraire, pas question de battre en retraite. Elle entrouvrit donc la porte.

— Oui, ça va, merci, répondit-elle.

Puis elle commit l'erreur de le regarder. Non, ce n'était pas juste. Matthew Beaumont était, physiquement parlant, l'homme idéal pour une romance de Noël. Grand, mince, athlétique. Un menton... Et des yeux... Et ses cheveux, d'un roux intense... Bref, il était beau. Mieux que ça, à tomber.

Dommmage qu'il soit aussi désagréable.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-elle, déterminée à se montrer polie, même si cela lui coûtait. Elle n'allait certainement pas jouer la diva et lui donner raison. Elle aurait pourtant tiré une certaine satisfaction à lui claquer la porte au nez.

Il lui sourit, embarrassé. Et craquant en même temps. Aucun doute là-dessus, il était plus beau que son frère, la gentillesse en moins cependant.

— Ecoutez, mademoiselle Maddox...

— Whitney.

— Oui, Whitney. Nous sommes partis du mauvais pied et...

Elle fronça un sourcil.

— OK, je suis parti du mauvais pied. Et je tiens à vous présenter mes excuses, déclara-t-il d'une voix forte, transpirant la confiance.

— Je vous demande pardon ?

— Quand j'ai compris qui vous étiez, j'en ai tiré des conclusions un peu trop hâtives et je vous demande de me pardonner.

Parlait-il sérieusement ? Oui, il en avait l'air. Il ne semblait pas avoir envie de rire ni... Elle regarda ses mains. Dans les poches de son pantalon à pinces à fines rayures grises. Non, il n'était pas non plus sur le point de prendre une photo d'elle pour la poster sur le Net.

Il sortit les mains de ses poches, comme s'il avait deviné ses pensées.

— C'est juste que ce mariage est d'une importance capitale pour rétablir la réputation de la famille Beaumont et ça fait partie de mon travail de m'assurer que tout le monde garde le cap.

— La... réputation ? Je croyais qu'il s'agissait du mariage de Jo et Phillip ?

Elle s'appuya à la porte et le regarda. Peut-être était-il une sorte de mirage.

— Oui, ça aussi, bien sûr, s'empressa-t-il d'acquiescer, cette fois avec un sourire un peu plus charmeur. Je... Ecoutez. Je veux juste éviter que nous ne fassions les gros titres pour de mauvaises raisons.

Elle sentit son cou et ses joues s'embraser sous l'effet de la confusion et détourna les yeux. Il y mettait les formes en disant « nous », mais tous deux le savaient, en réalité, c'était d'elle et d'elle seule qu'il parlait.

— Je sais que vous ne me croyez pas, mais je n'ai pas du tout l'intention de faire la une des tabloïds. En aucun cas. Si personne ne pouvait me reconnaître, j'en serais la première heureuse.

S'ensuivit un silence de plus en plus pesant.

— Whitney...

La façon dont il prononça son prénom — avec douceur et tendresse, presque avec respect — attira son regard et à cet instant, elle fut littéralement saisie par l'éclat qui brillait dans ses yeux. Comme frappée par la foudre.

Et l'espace de quelques secondes d'une intensité rare, ce fut comme si... comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose de romantique, pour qu'elle n'ait pas l'impression que toute la responsabilité du mariage reposait sur elle.

Et elle ne demandait que cela : entendre quelque chose qui l'amène à se sentir Whitney Maddox. Elle voulait entendre ce genre de paroles de la bouche de Matthew, avec cette voix qui la faisait fondre. En un clin d'œil, le désir crépita entre eux. Ce fut plus fort qu'elle : se laissant porter vers lui au moment même où il entrouvrit les lèvres, elle leva une main. Puis, la seconde d'après, il se figea et parut revenir à lui.

— Bien, je vous verrai demain, pour les essayages. Afin de m'assurer que tout se passe bien.

— Que tout le monde garde le cap ?

Il haussa un sourcil. Impossible de dire si sa répartie l'avait amusé ou fâché. Les deux peut-être.

— Je veux juste que tout soit parfait, la reprit-il.

— C'est d'accord.

Ce n'était pas des paroles faciles à entendre. Car s'il y avait une chose qu'elle n'était pas, c'était bien parfaite.

— Vous serez seul ? ajouta-t-elle.

Il lui décocha un regard bizarre, presque triste. Alors elle lui sourit, ce qui lui valut en retour un sourire encore plus... vrai, quelque part. Comme si ce qui venait juste de se passer entre eux relevait du flirt.

— Non. L'organisatrice de mariage nous rejoindra. Ainsi que la couturière et son assistante, bien sûr.

— Bien sûr, répéta-t-elle en se félicitant d'avoir une porte à laquelle s'appuyer.

Étaient-ils en train de flirter ? Ou lui faisait-il simplement du charme, car de toute évidence, c'était une seconde nature chez les Beaumont ?

Mais qu'il était beau ! Et quelle puissance ! Résister à un homme de son envergure n'allait pas être facile.

— A demain, lança-t-elle.

— Avec grand plaisir.

Et après un petit sourire, il lui tourna le dos pour prendre congé, mais juste

quand elle s'apprêtait à refermer la porte, il lui fit face à nouveau.

— Whitney, déclara-t-il de sa voix profonde. Je suis vraiment heureux de vous rencontrer...

Et il s'éloigna. Elle ferma sa porte. Sur un petit nuage. Oh oui, ces deux semaines promettaient d'être très intéressantes.

* * *

— Alors, demanda Whitney alors qu'elles roulaient presque au pas sous les guirlandes multicolores accrochées aux tilleuls, qui se trouve sur la liste des invités ?

— Les Beaumont, répondit Jo dans un soupir. Les quatre ex-épouses de Hardwick Beaumont...

— Quatre ?

Jo acquiesça d'un signe de tête tout en tapotant le volant.

— Les neuf frères, demi-frères et demi-sœurs de Phillip, et notamment les quatre avec lesquels il a grandi, Chadwick, Matthew, Frances et Byron.

— Quelle progéniture ! Impressionnant, remarqua Whitney.

L'une des raisons pour lesquelles elle avait adoré au début faire ce show, c'était cette impression d'avoir une famille, avec des frères, des sœurs et des parents qui l'aimaient. Même pour de faux, c'était mieux que d'être l'enfant unique de Jade Maddox, sa mère biologique, mais plus proche d'un caporal-chef.

— Et c'est sans compter les enfants illégitimes, reprit Jo en baissant la voix. D'après Phillip, ils en connaissent trois, mais il y en a sans doute bien plus. Le plus jeune a dix-neuf ans, je crois.

Whitney avait les ragots en horreur, mais pour une fois...

— Incroyable. Cet homme n'a jamais entendu parler des préservatifs ?

— Ce n'était pas un problème, pour lui, répondit Jo en secouant la tête. Hardwick Beaumont était un horrible misogyne. Les femmes n'existaient que pour son bon plaisir. Tout le reste ne l'intéressait pas.

— Quel salaud !

— Un homme d'affaires exceptionnel, mais n'empêche. Heureusement, dans l'ensemble, ses enfants sont des gens bien. Chadwick est un peu froid, mais Serena, sa femme, est adorable. Quant à Phillip... Eh bien, Phillip est Phillip, conclut-elle avec ce sourire très particulier qui faisait rougir Whitney. Matthew peut paraître austère au premier abord, mais en réalité, c'est un type correct. Il est juste un peu coincé. Très préoccupé par l'image de la famille. Il veut toujours que tout soit parfait.

— J'avais remarqué, chuchota-t-elle.

Mais son cerveau se déconnecta pour repenser à ces quelques secondes où elle avait atterri entre ses bras puissants.

Et puis, ils avaient eu cette conversation, un peu plus tard, pleine de séduction. Elle repensa aussi à la façon dont il avait prononcé son nom.

— Nous sommes sincèrement désolés, pour hier soir, répéta Jo, l'arrachant à sa rêverie.

— Mais c'est inutile, s'empressa-t-elle de répondre. Il est venu s'excuser.

— Matthew excelle dans son travail. Il a juste besoin de se décrier un peu. De s'amuser.

Whitney hocha doucement la tête. Si elle s'en tenait au dîner de la veille, ce séjour s'annonçait morose. En revanche, s'il était disposé à se détendre un peu, comme il l'avait semblé quand il était venu frapper à sa porte, plus tard, l'espoir était permis. Sauf qu'en matière de séduction, l'expérience lui faisait défaut.

— Si cela simplifie les choses, je peux repartir, tu sais, suggéra-t-elle.

— Mais tu n'y penses pas ! Bien, je continue avec la liste des invités. Sais-tu qui doit venir, aussi ?

— Non...

— Le prince héritier de Belgravitas.

— Tu plaisantes !

Mon Dieu, elle espérait que Jo la taquinait, terrorisée soudain à l'idée de se ridiculiser devant une tête couronnée.

— Pas du tout. Sa femme, la princesse Susanna, est une ex de Phillip.

— C'est pas vrai ?

— Tout à fait vrai. Drake, le rappeur, sera là lui aussi. Phillip et lui sont amis. Jay Z et Beyoncé ont quelque chose de prévu ce jour-là, mais...

— Vraiment ? s'exclama Whitney, stupéfaite.

Bien sûr, elle savait que Phillip Beaumont était une vedette, il ne se passait pas une semaine à une certaine époque sans que la presse relate ses exploits dans les clubs ou les festivals, mais à ce point ? C'était dingue.

— Si tu me laisses tomber, poursuivit Jo, qui donc vais-je pouvoir inviter pour te remplacer ? Sur les deux cents personnes prévues à la cérémonie et les six cents à la réception, sais-tu combien j'en ai invité ? Mes parents, ma grand-mère Lina, mon oncle Larry et ma tante Penny et les voisins de mes parents. Onze. C'est tout. C'est tout ce que j'ai. Plus toi.

Whitney ne sut que répondre. Elle hésitait encore, mais Jo était l'une de ses rares amies, et qui se fichait de Whitney Wildz et de son show, ou même de cet horrible album de Noël qu'elle avait sorti à l'époque, *Whitney Wildz chante Noël, Yo*.

— Franchement, reprit Jo, il y aura tellement d'ego surdimensionnés réunis ce jour-là que personne ne fera attention à toi. Sans vouloir te vexer.

— Je ne suis pas vexée, répliqua Whitney en souriant.

Elle pouvait le faire, non ? Se fondre dans la masse d'invités tous plus prestigieux les uns que les autres. Qui irait remarquer une simple demoiselle d'honneur ? A part Matthew, personne ne...

— Tu as raison. J'espère ne pas gaffer comme pour la soirée de la SPA.

— Rien à craindre, affirma Jo. Tu étais la tête d'affiche de cet événement, tous les regards étaient braqués sur toi. Tu sais, si Matthew a réagi comme ça,

c'est qu'il est perfectionniste. Je suis sûre que tu t'en sortiras très bien, ajouta-t-elle au moment où elle se garait.

— Entendu, répondit Whitney, peu convaincue néanmoins. Oui, tout se passera bien.

— Super.

Elles descendirent de voiture et Whitney tomba en admiration devant la vitrine du magasin où était exposée la dernière collection de robes de mariée. Elle frémit en comprenant qu'une fois franchi ce seuil, il n'y aurait plus de retour en arrière possible.

Mais n'était-ce pas la vie tout entière qui était ainsi ? Il n'y avait jamais moyen de revenir en arrière. Et puis, elle ne pouvait décemment pas lâcher Jo. D'autant que son amie avait raison. Toutes deux pouvaient compter leurs amis sur les doigts d'une seule main et elles ne connaissaient aucune célébrité. Elles étaient passionnées de chevaux, ce qui les avait rapprochées, mais elles étaient devenues amies en raison d'un parcours similaire : un lourd passé avec lequel elles avaient rompu.

— Tu vas donc avoir un mariage de princesse, avec stars de la scène et grands de ce monde.

— Exact, répondit Jo, sans trace d'enthousiasme. Mais tu sais, tout ce gratin m'importe peu en réalité. Ce qui compte pour moi, c'est le mariage. Au fait, ajouta-t-elle tout en entrant dans la boutique, David Guetta sera aux platines pour la réception. C'est cool, non ?

— Génial, acquiesça Whitney, en tentant de mettre un visage sur ce nom.

Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'intéressait plus aux people.

Jo disait peut-être vrai. Personne ne faisait attention à elle. Presque trois ans qu'elle avait réussi à rester absente de la presse à scandale. Un record. D'autres ados avaient pris le relais. Des enfants stars qui à leur tour faisaient les gros titres des tabloïds.

Elles retrouvèrent Matthew en train de faire les cent pas derrière une enfilade de robes de mariée, entre les sapins de Noël rouge flashy et les néons multicolores. Elle regretta vaguement de n'avoir pas emporté ses lunettes de soleil pour se protéger de toute cette lumière.

Matthew — costume trois-pièces gris souris, chemise blanche boutonnée jusqu'au cou et cravate rouge sous un cachemire vert foncé — détonait un peu dans la boutique, pas vraiment à sa place entre les froufrous, le tulle et l'organza. Mais il était plus beau encore que la veille au soir. Elle appréciait toujours ses atouts quand il leva les yeux de son téléphone.

Son regard croisa alors le sien et elle se retrouva soudain dans l'incapacité de respirer. La chaleur de ses yeux, la courbe de ses lèvres, l'angle de ses sourcils, bref, elle sentit ses joues s'embraser. Était-il heureux de la voir ? Ou interprétait-elle mal ces signaux ?

— Mesdames, lâcha-t-il en se tournant vers Jo. J'allais justement vous appeler. Jo, tu es attendue...

— Où est l'organisatrice de mariage ? demanda Whitney.

Si l'organisatrice n'était pas là, Jo et elle n'étaient pas en retard.

— En train d'examiner la robe de Jo.

Whitney adressa un sourire un peu piteux à son amie. Jo lui fit un clin d'œil, juste avant de disparaître au fond de la boutique, la laissant seule avec Matthew.

Bien. Quel était le programme aujourd'hui, continuer à flirter sans flirter vraiment ? Ou l'on revenait à une guerre ouverte, comme lors du dîner de la veille ? Ah, si seulement, elle ne lui avait pas atterri dans les bras. Si seulement il ne l'avait pas reconnue. Si seulement...

— Y a-t-il quelqu'un qui puisse m'aider avec ma robe ?

— Tout le personnel de la boutique s'occupe de Jo, répondit-il avant de lui désigner un endroit. Vos affaires sont juste là, dans la cabine.

— Merci.

Droite comme un I, elle s'avança dans la direction indiquée.

— Je vous en prie, dit-il.

Le son de sa voix lui donna la chair de poule.

Elle pénétra dans la cabine d'essayage — grâce au ciel, dotée d'une vraie porte et pas d'un rideau ridicule. D'ailleurs, dès la porte fermée, elle s'y appuya, le souffle court. Cette voix, mon Dieu. Ce visage... Et quel changement dans son attitude ! Après la colère et la surprise, les excuses, aujourd'hui il avait l'air heureux de la voir.

Elle regarda autour d'elle. Une cabine de luxe, assez grande, avec un petit canapé et un fauteuil tout à fait confortables, des miroirs, trois au total. Et juste devant, une robe. Une sublime robe en soie gris tourterelle, longue bien sûr, et sans manches, avec une bande de soie en guise de bretelle. Le bas de la robe était évasé, à volants, ce qui serait du meilleur effet quand elle s'avancerait vers l'autel.

Une vraie merveille. Jamais elle n'avait porté une robe aussi sophistiquée. Quand elle tournait *Télé-Whitney*, elle devait s'habiller de manière sage, pas de robe avec épaules dénudées, pas de décolleté plongeant. Et quand elle s'était par la suite affranchie de tous les interdits qui l'oppressaient depuis tant d'années, elle avait eu envie d'autre chose que de classique. Elle avait opté pour la provocation. Minijupes, très mini, noires. T-shirts flashy très suggestifs. Slogans agressifs sur la poitrine. Epingles de nourrice. Bref, toute la panoplie pour revendiquer sa liberté et prouver qu'elle n'était plus une enfant. Et ça avait fonctionné. Peut-être un peu trop bien.

Elle caressa la soie. Froide, douce. Sublime. Et une certaine euphorie commença à l'envahir. Autrefois, avant que tout ça ne devienne une corvée, elle adorait se déguiser. Peut-être était-ce l'occasion de retrouver ce frisson.

Plusieurs paires de chaussures assorties à la robe étaient alignées par terre, certaines avec douze bons centimètres de talon. Elle retint son souffle, se voyant marcher vers l'autel, le jour dit, puis s'étaler lamentablement devant l'assemblée.

Pas de panique. Elle retira sa parka et son sweat, ses bottines et son jean,

avant de se figer en regardant son reflet dans le jeu des trois miroirs. Perplexe, elle enleva ensuite ses chaussettes puis son soutien-gorge, puisque la robe n'était pas dotée de bretelles.

Une fois nue, elle se précipita pour enfiler la robe. Enveloppée du fourreau de soie, elle gesticula un moment à essayer de remonter la fermeture Eclair dans son dos, mais en vain.

— Quelqu'un pourrait-il venir, s'il vous plaît ? appela-t-elle alors, tout en priant pour qu'une employée de la boutique ou la couturière ou n'importe qui d'autre excepté Matthew Beaumont vienne à sa rescousse.

— Puis-je entrer ? entendit-elle Matthew demander derrière la porte.

Avec l'énergie du désespoir, elle tenta une nouvelle fois d'attraper cette maudite fermeture Eclair, mais ne réussit qu'à se tordre le bras. Elle jeta un rapide coup d'œil à la glace. Au moins, ses seins étaient couverts.

— Oui.

La porte s'ouvrit et Matthew apparut, sans se comporter en séducteur. Au contraire, il entra les yeux baissés, avant d'oser la regarder, puis, ayant constaté qu'elle était visible, il lui offrit un large sourire.

— Ah, vous voilà.

— Me voici, oui, répondit-elle. Je n'arrive pas à remonter la fermeture Eclair.

A ce stade, elle ne savait guère à quoi s'attendre, ses relations avec Matthew suivaient la courbe d'un yoyo. Et soudain, il eut un geste qui lui donna le vertige une fois de plus.

Il s'avança vers elle et lui tendit la main, comme s'il l'invitait à danser. *Oh ! qu'il aille au diable...* Même ici, dans l'espace confiné de cette cabine, il était d'une beauté à couper le souffle. Mais pas question de flancher. Il avait déjà semé suffisamment le trouble comme ça dans ses pensées. Pas question de laisser un quelconque contact physique entre eux lui faire perdre complètement la tête. Lorsqu'il fut évident qu'elle ne glisserait pas sa main dans la sienne, il dit, comme s'il lisait dans ses pensées :

— Si vous voulez bien juste monter sur l'estrade, là...

Alors, résignée, elle prit sa main. Une main chaude et forte, comme ses bras la veille quand il l'avait rattrapée au vol. Il la guida sur les trois petites marches qui conduisaient à l'estrade.

— Ah oui, les chaussures, marmonna-t-il avant de la lâcher.

— Non, non, juste la fermeture Eclair.

Mais déjà il inspectait les chaussures. Elle connaissait la suite du scénario. Matthew allait lui présenter un modèle avec talon de douze centimètres, afin qu'elle soit à peu près de la même hauteur que Jo. Alors elle devrait ravalier sa fierté et lui avouer qu'elle ne pouvait pas marcher avec ce genre de machin aux pieds et qu'elle risquait de se ridiculiser le jour J.

— Ah, voilà qui devrait convenir, déclara-t-il au bout d'une minute, en choisissant une paire d'escarpins à bout ouvert, dotés d'un talon de quatre petits centimètres. Essayez donc ceci.

— Si vous pouviez juste remonter la fermeture Eclair, s'il vous plaît, insista-t-elle, n'imaginant pas devoir lâcher le devant de sa robe pour enfiler ces escarpins de malheur.

Il déposa les chaussures devant elle, puis se redressa, avec, cette fois, la tête de quelqu'un qui appréciait ce qu'il voyait. Peut-être.

Elle sentit ses mains s'affairer sur la robe. Une sensation terriblement intime. Presque trop même. Elle ferma les yeux quand il commença à remonter la fermeture Eclair, sans aucune précipitation, avec une lenteur insoutenable, même.

Elle sentit une chaleur intense irradier son dos, la réchauffer de l'intérieur. Elle inspira, expira, frémissant au contact de la soie serrée autour d'elle. Matthew se tenait si près qu'elle pouvait sentir son eau de toilette — quelque chose de léger, des effluves de santal. Puis cette chaleur s'intensifia, jusqu'à lui donner envie de se retourner pour se retrouver entre ses bras et d'oublier cette fichue fermeture Eclair. Et pourquoi pas ? Elle le pourrait. Elle pourrait sauter au cou du témoin et tenter de découvrir ce que cachait cette petite conversation qu'ils avaient eue en privé, la veille au soir. Et cette fois, elle ne trébucherait pas.

Sauf que si elle faisait ça, il en déduirait qu'elle représentait une menace et risquait d'anéantir tous ses efforts pour que ce mariage soit parfait. Aussi resta-t-elle immobile. Matthew remonta la fermeture Eclair jusqu'au bout, puis elle sentit ses mains défroisser la robe sur ses reins et ajuster la bretelle sur son épaule. Elle frémit. Ces gestes ne signifiaient rien. Il voulait juste s'assurer que tout était parfait, ça n'avait rien à voir avec elle.

— Vous ne voulez pas vous regarder ? demanda-t-il soudain d'une voix chaude et sensuelle.

Elle sentait la chaleur de son corps tout près du sien, brûlant comparé à la fraîcheur qui régnait dans la cabine. Alors elle rouvrit les yeux.

— C'est presque parfait, dit Matthew avec un soupir de satisfaction.

Presque. Quel mot détestable ! Elle lutta pour ne pas tourner devant lui : un homme aussi coincé que Matthew serait probablement choqué. Mais à ce moment, dans la glace, l'homme en question lui offrit un vrai sourire qui illumina jusqu'à ses yeux.

— Elle est un peu longue, constata-t-il. Voyons avec les chaussures.

Et à sa grande surprise, il s'agenouilla devant elle, l'escarpin dans la main, comme le prince de *Cendrillon*.

Elle releva un peu la robe et glissa son pied dans la chaussure. Elle enfila la deuxième, en essayant de ne penser à rien. Surtout pas au visage de Matthew à deux centimètres de ses genoux, ni au tapis sur l'estrade, le piège idéal pour une maladroite comme elle.

— Alors, comment vous sentez-vous ? demanda Matthew en s'écartant lorsqu'elle fut enfin chaussée.

— Pas mal, répondit-elle avec un pas en avant.

— Vous préféreriez peut-être des ballerines ?

Elle le fixa, sidérée par sa remarque, avant de comprendre.

— Je sais. Jo vous a dit que j'étais maladroite, c'est ça ?

A nouveau, il sourit, ce qui déclencha une série de frissons sur sa peau et accéléra son rythme cardiaque.

— Peut-être a-t-elle évoqué ce détail, en effet.

Elle n'aurait pas dû se sentir mal à l'aise, mais être mal à l'aise était une seconde nature, chez elle.

— Hier soir, vous avez cru que j'étais ivre ?

Il hésita, sa pomme d'Adam tressauta un peu, puis, sans le moindre sourire, il répondit :

— Dans un souci de transparence, et parce que je suis très attaché à l'honnêteté dans mes rapports avec autrui, sachez que j'ai également pensé que vous étiez peut-être sous amphétamines.

Whitney le dévisagea, les yeux ronds, puis son regard s'assombrit et, les lèvres pincées, elle se tourna face au miroir.

— La couleur vous va à ravir, la complimenta Matthew, dans l'espoir de la détendre.

Raté. Elle leva les yeux au ciel. L'aurait-il vexée ? Il n'avait toujours eu qu'à se féliciter de dire les choses comme elles étaient. Il lui avait fait cet aveu sans la moindre méchanceté, en pensant même que tous deux pourraient en rire. Décidément, avec elle, il n'était plus un maître en matière de communication. Au contraire, tout ce qu'il pouvait lui dire tombait à plat.

Certes, elle ne correspondait pas aux gens auxquels il avait affaire d'ordinaire. Il avait veillé tard, la nuit dernière, pour procéder à des recherches sur Whitney Maddox. Elle était respectée comme élèveuse de chevaux, des bêtes superbes apparemment. Néanmoins, il n'avait pu trouver aucune photo d'elle, ni sur le site de son ranch, ni sur les réseaux sociaux. Whitney était un fantôme. Enfin, un fantôme bien vivant, avec ce qu'il fallait partout où il le fallait, sous cette robe.

Il en avait encore les mains qui picotaient, après avoir remonté sa fermeture Eclair. Et il s'occuperait bien volontiers de cette maudite fermeture Eclair, dans l'autre sens cette fois, pour en voir un peu plus, faire glisser sa petite culotte sur ses hanches et... Stop.

Il devait se concentrer sur sa mission et s'assurer que cette femme — peu importait son nom — ne ferait pas dérailler ce mariage. Ni lui par la même occasion. Voilà à quoi il devait penser. Pas à la façon dont cette robe épousait ses formes ni à ses cheveux noirs, tellement particuliers.

— Vous êtes divine dans cette robe, lâcha-t-il, parce que ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

Cette fois, elle ne leva pas les yeux au ciel, mais lui décocha un regard sans ambiguïté. Elle ne le croyait pas.

— Je vous assure. Vous êtes superbe.

— Arrêtez, répondit-elle après une hésitation. Vous me mettez mal à l'aise.

Il respira son parfum, effluves de vanille et d'épices. On en mangerait, pensa-t-il, soudain fasciné par la courbe élégante de son cou. Il pourrait

presser ses lèvres contre sa peau, juste là, dans le creux de l'épaule et épier sa réaction dans la glace. Rougirait-elle ? S'écarterait-elle ? Ou s'abandonnerait-elle contre lui ?

— Je pensais changer de coiffure, dit-elle.

— Pardon ?

— Essayer de me teindre en blonde, pourquoi pas, poursuivit-elle avec un petit sourire désabusé. La dernière fois que j'ai essayé, ce n'était pas si mal. Mais curieusement, la teinture n'a pas pris sur ma mèche blanche. Dieu sait que j'ai testé un tas de couleurs dessus, rien à faire.

— Mais pourquoi diable voudriez-vous teindre vos cheveux ? demanda-t-il.

Non, il ne la voyait pas en blonde, ça ne lui irait pas.

— En blonde, personne ne me reconnaîtra. Personne ne se doutera que Whitney Wildz est de la fête. Comme ça, si je trébuche ou laisse tomber mon bouquet, les gens penseront juste que je suis maladroite et pas sous amphétamines, comme à chaque fois.

— Ne changez surtout rien à vos cheveux, insista-t-il, profondément honteux, en écartant une mèche de son front.

Elle ne chercha pas à prolonger sa caresse, mais ne le repoussa pas non plus. Bon ou mauvais signe ? Difficile de savoir.

— Mais les gens vont me me reconnaître. Je pensais que c'était précisément ce que vous souhaitiez éviter.

— Pourquoi parlez-vous comme ça ? Comme si vous-même étiez une mauvaise chose ?

— N'est-ce pas le cas ? l'interrogea-t-elle en croisant son regard dans la glace.

Il avança d'un pas et se retrouva suffisamment près d'elle pour pouvoir glisser les doigts derrière ses cheveux, sur sa nuque, les faire courir sur son épaule, son bras. Il approcha la main. Ce fut plus fort que lui. Pourtant, pas une fois dans sa vie il n'avait cédé à une impulsion, à une attirance. Il savait trop les dégâts que causait ce genre de réaction, comment cela pouvait ruiner des mariages, créer des orphelins, des petits bâtards que l'on préférerait oublier.

Le spectre de son père telle une épée de Damoclès au-dessus de sa tête, il réussit à reprendre un peu de ce contrôle qui était une seconde peau, pour lui. A la dernière seconde, il ne fit pas glisser les doigts sur son épaule dénudée ni ne l'attira contre lui. Il se contenta d'ajuster la bretelle, tandis qu'elle le regardait fixement, par miroir interposé.

— Vous êtes belle, murmura-t-il, une remarque qu'il avait mille fois entendue chez son frère Phillip, alors qu'elle n'avait jamais fait partie de son répertoire à lui.

Elle soupira, ce qui, vu sous cet angle, souleva sa poitrine. Bon sang, il avait envie de la prendre entre ses bras, de lui enlever cette maudite robe et de la coucher dans son lit. Mais il ne ferait rien de tout ça. Il recula donc d'un pas et tenta de porter sur elle le regard sans concession du professionnel chargé

d'un événement déterminant pour sa famille et lui-même. Ces escarpins lui allaient bien, mais dans ce cas, la robe devrait être retouchée.

— Voyons comment vous marchez avec ces chaussures, suggéra-t-il, sans arrière-pensée.

Elle hésita, cherchant sans doute à deviner ses motivations. Il lui offrit donc son bras — un geste innocent, qui n'engageait à rien. De toute façon, après la cérémonie, ce serait à son bras qu'elle sortirait de l'église, non ? Obtempérant, elle rassembla de sa main libre le bas de sa robe et descendit de l'estrade. Ils s'avancèrent jusqu'à la porte, qu'il lui ouvrit, et elle fit quelques pas devant lui, la robe flottant autour de ses jambes juste comme il l'espérait. Sur la table basse du salon d'essayage se trouvait un bouquet de fleurs artificielles qu'il lui tendit.

— Alors, marchez doucement et souriez.

— Oui, bien sûr, répondit-elle, sur un drôle de ton avant de s'éloigner, puis de revenir vers lui, avec un grand sourire artificiel.

Puis, au moment même où elle arrivait à sa hauteur, la pointe de l'une de ses chaussures se prit dans le bas de sa robe et elle trébucha. Et le bouquet s'envola.

Il se précipita pour la rattraper. Cela n'avait rien à voir avec l'envie qu'il avait de la prendre dans ses bras. Non, il n'avait qu'un objectif, l'empêcher de se blesser en tombant.

— Désolée, soupira-t-elle en reprenant l'équilibre.

— Ce n'est rien, ne vous en faites pas.

— Après votre réaction, hier, j'ai un peu de mal à ne pas m'inquiéter, répliqua-t-elle.

Il ne releva pas, après tout il l'avait bien mérité.

Elle le défia du regard, les yeux brillants, et sans comprendre comment, il se retrouva à fixer ses lèvres sensuelles. Il devait se ressaisir, et vite, répondre quelque chose, montrer qu'il avait le contrôle de la situation.

— Ce petit incident... En fait, le problème ne vient pas de vous, mais de l'ourlet.

— Vraiment ? Et comment le savez-vous ?

Il avait des années de pratique derrière lui, quand il devait veiller sur Phillip toujours entre deux eaux, toujours entre deux verres. Bon, elle ne risquait plus de tomber maintenant. Mais au lieu de la relâcher, il lui glissa un doigt sous le menton et plongea ses yeux dans les siens.

— Simple intuition. Quand vous devenez un Beaumont, vous apprenez vite à développer certains talents pour parvenir à survivre.

— Quand vous « devenez » un Beaumont ? répéta-t-elle, perplexe. Qu'entendez-vous par là ? N'êtes-vous pas un Beaumont ?

Il se figea. Venait-il vraiment de se trahir ? Il n'était pas dans ses habitudes d'évoquer sa place au sein du clan. Il ne disait jamais rien qui puisse mettre en doute sa légitimité. Bon sang, toute sa vie, il avait essayé de prouver au monde qu'il était un Beaumont à part entière.

Décidément, cette femme lui faisait perdre ses moyens.

— En fait, reprit-elle, vous me troublez avec votre façon d'être. Oui, vous me troublez, répéta-t-elle, les lèvres entrouvertes.

— C'est vous qui me troublez, murmura-t-il en lui caressant la joue, subjugué par la douceur de sa peau.

— Eh bien, nous voilà donc à égalité, constata-t-elle en le dévisageant avec ses grands yeux verts. Si ça continuait, il ne répondrait plus de lui. Il allait l'embrasser, lui donner un long baiser, intense, passionné, parce que maintenant, il avait envie de la goûter, de sentir son corps contre le sien et...

— Whitney ? Matthew ?

La voix de Jo le ramena brutalement à la raison, l'empêchant *in extremis* de commettre une folie. Il lâcha Whitney, avant de la rattraper encore une fois quand elle recula, manquant à nouveau trébucher.

— Je vous tiens.

— Cela devient une habitude, dit-elle, sans qu'il sache si elle plaisantait ou non.

Puis Jo apparut, la couturière et des employées de la boutique dans son sillage, avant de s'arrêter net en les regardant tous les deux.

— Il faut absolument que j'y aille, ajouta-t-elle alors que l'organisatrice de mariage déboutonnait sa robe.

— Vraiment ? dit Matthew.

— Pourquoi ? demanda Whitney.

— Une jument dont je m'occupe est en crise et Richard craint qu'elle ne se blesse. Pouvez-vous faire plus vite, s'il vous plaît ? demanda-t-elle en se tournant vers le régiment de petites mains dans son dos.

— On ne peut pas risquer d'abîmer la robe, mademoiselle Spears, protesta poliment la couturière.

Whitney et Matthew en profitèrent pour se lâcher.

— Je viens avec toi, décréta Whitney. Je peux t'être utile. Tu m'as appris comment procéder dans ces cas-là.

— Non, vous ne partez pas, protesta-t-il, avec sans doute un peu trop d'énergie car, dans le salon, toutes les femmes — six au total — cessèrent leurs activités pour le dévisager. Je veux dire, s'empressa-t-il d'ajouter, sur un ton plus doux, que nous avons encore beaucoup de travail. Il faut faire retoucher votre robe. Tout le monde est prêt sur le plan vestimentaire, sauf vous. Nous devons absolument respecter le programme.

Un moment de silence s'ensuivit, que seul brisait le bruissement du tissu de la robe de Jo pendant que la couturière tentait de l'en libérer.

Whitney ne le regardait pas. Elle regardait Jo et ferait ce que son amie déciderait, pas ce que lui voulait, lui qui n'avait pourtant pas l'habitude de voir ses ordres remis en cause. Toute la famille le savait depuis longtemps.

— Matthew a raison, admit Jo. Et puis, une personne étrangère au ranch risque d'augmenter l'affolement de Rapunzel. J'y vais seule.

— Entendu, répondit Whitney, la mine défaite.

— Ta robe est magnifique, enchaîna Jo, craignant de l'avoir froissée.

— Pardon ? Ah oui, la tienne aussi, répondit Whitney qui retrouva son sourire.

Encore une réaction à laquelle il ne s'attendait pas, de la part de Whitney Wildz. Préférer la poussière d'un enclos au confort luxueux d'une boutique ? Surprenant.

Oui, décidément, elle le troublait. Jamais aucune femme ne lui avait fait tourner la tête aussi vite. Pas même les célébrités et autres princesses qui faisaient partie de ses relations et ne se privaient pas, pourtant, de lui faire les yeux doux. Mais aucune n'était jamais parvenue à le distraire de son objectif.

Mais cette réaction était peut-être un reste de passion adolescente, et rien de plus. Whitney était radieuse aujourd'hui dans cette robe, mille fois plus belle que tout ce qu'il avait pu imaginer à l'époque. Et alors ? Il avait une mission, un mariage à organiser, l'image du clan à restaurer, sa légitimité à renforcer. Et il n'était plus un petit ado émotif.

Peu importait l'activité à laquelle les Beaumont s'adonnaient. Ils étaient les meilleurs en tout. C'était une règle dans la famille, une règle héritée de Hardwick Beaumont, qui avait été un bienfaiteur pour Denver, et l'Amérique tout entière. Un homme, un père qui exigeait de tous la perfection.

La vente de la brasserie familiale, les scandales de Phillip, Matthew était chaque fois sur le pont pour affronter la tempête et tenir la barre. Il en ferait autant avec ce mariage.

— Bien, dit l'une des couturières. Cet ourlet...

— Matthew, s'il te plaît, implora Jo en attrapant le devant de sa robe.

Aussitôt, il tourna le dos pour qu'elle puisse ôter ce modèle avec traîne à quinze mille dollars qu'ils avaient choisi parce que dedans, Jo, la cow-girl, ressemblait à une star. Les Beaumont étaient glamours et puissants. Il fallait que cela se reflète jusque dans la robe de la mariée. Et dans celle de la demoiselle d'honneur.

Il observa Whitney à la dérobée. Elle avait sans doute raison. Avec sa minceur, ses cheveux noirs balayés d'une mèche blanche et ses grands yeux, il était difficile de ne pas la reconnaître. Il aurait dû accepter son idée de se teindre les cheveux... Non, et pourquoi ne pas peindre les lèvres de Mona Lisa en rouge écarlate, tant qu'on y était ?

D'abord, reprendre la situation en main. Et arrêter d'être désagréable avec elle. Au diable ses sentiments personnels à l'égard de Whitney, harceler la demoiselle d'honneur n'était pas le meilleur moyen pour que tout se déroule selon ses plans.

— Je vous emmène déjeuner, proposa-t-il. Nous reprendrons les essayages après.

— C'est dans vos habitudes de passer vos journées dans les boutiques avec les femmes ? demanda-t-elle, sur ses gardes.

— Non, répondit-il avec un sourire. Pas du tout. Je veux juste m'assurer que tout sera...

— Parfait.

— Exactement.

— Vous n’avez donc pas de travail qui vous attend ? insista-t-elle.

— Mais cela fait partie de mon travail, rétorqua-t-il et récoltant un nouveau regard sceptique, il ajouta : Je gère toute la communication du ranch familial et de la brasserie fondée par Chadwick.

Il avait convaincu ce dernier que ce mariage devait être une vitrine. Son frère aîné avait appris à se fier à son instinct pour les affaires et son instinct disait justement à Matthew que le mariage de Phillip Beaumont serait une excellente publicité pour la famille.

Certes, convaincre Jo et Phillip de profiter de leur mariage pour redorer le blason des Beaumont avait été une tout autre paire de manches.

— Je vois, articula-t-elle, sur un ton prouvant qu’elle ne voyait rien du tout. Mais votre petite amie ne risque-t-elle pas de se fâcher que vous m’invitiez à déjeuner ?

Matthew entendit tout autre chose derrière ces mots, Comme une allusion à leur presque baiser de tout à l’heure. Il sourit, se pencha vers elle et lui murmura à l’oreille :

— Je n’ai aucune petite amie.

Tenterait-il de l’embrasser à nouveau ? De préférence dans un endroit où ils ne risqueraient pas d’être dérangés ? Il vit son cou s’embraser, puis ses joues.

— Et vous ? demanda-t-il, brûlant d’envie de faire glisser cette fermeture Eclair dans le creux de ses reins.

Ses recherches sur le Web la nuit dernière n’avaient abouti à rien dans ce domaine, mais...

— Je préfère rester seule de façon à éviter les problèmes, répondit-elle, les yeux baissés.

— Un déjeuner ne posera donc aucun problème.

— Vous êtes sûr ? Vous ne voulez pas fouiller mon sac au cas où je m’adonnerais à un quelconque trafic ? le défia-t-elle.

Aïe. Mais bon, avec ses allusions désobligeantes, il n’avait que ce qu’il méritait, non ? Mais il n’allait pas pour autant s’avouer vaincu. Peut-être aurait-elle pitié de lui ?

— Inutile, j’ai toute confiance en vous.

Elle le dévisagea, puis lui sourit.

— Pouvez-vous me rédiger ça sur un bout de papier ?

— Et même devant notaire, si vous insistez : tout ce que vous voudrez pour me faire pardonner.

— Vous vous êtes déjà excusé hier soir. Vous n’avez pas besoin d’en rajouter, répondit-elle, les yeux brillants.

— Bien sûr, mais je tiens à me comporter en gentleman.

Elle se renfroigna et ouvrit la bouche pour dire quelque chose, quand quelqu’un toussota.

— Monsieur Beaumont ? Nous sommes prêtes pour la robe de Mlle Maddox.

Whitney referma la bouche, les joues écarlates. Il regarda autour de lui. Jo avait disparu. Whitney et lui se faisaient face au milieu du salon d'essayage depuis un bon moment visiblement, comme s'ils étaient seuls au monde.

Bien. Au travail maintenant.

Et vivement l'heure du déjeuner.

— Désolée, monsieur, il ne nous reste que deux places au comptoir, dit l'hôtesse.

Matthew se tourna vers Whitney. Il ne s'attendait pas à ce que le Table 6 soit bondé. Il croyait pouvoir déjeuner tranquillement, bavarder avec elle et la regarder.

Mais l'endroit avait été envahi en cette période d'achats de Noël et le brouhaha des conversations permettait à peine d'entendre les chants de Noël en fond sonore.

— On peut aller ailleurs, proposa-t-il à Whitney.

— Non, c'est très bien ici, répondit-elle derrière ses lunettes de soleil.

Il regarda une nouvelle fois autour de lui. Il n'avait pas très envie de déjeuner au comptoir avec elle, juché sur un tabouret. D'un autre côté, cela pourrait favoriser les contacts intempestifs, genre frôlement de cuisses, de mains...

Ils s'installèrent donc, derrière la baie vitrée, en plein soleil. Whitney retira ses lunettes et son bonnet, puis offrit son visage à la lumière en laissant échapper un soupir. Si belle. Si naturelle. Il en eut le souffle coupé. Puis elle se tourna vers lui, comme prise en faute.

— Pardon, dit-elle. Il fait nettement plus froid ici qu'en Californie. Le soleil me manque.

— Ne vous excusez pas, répliqua-t-il. Passons la commande, puis vous me parlerez de la Californie. Et pas les banalités habituelles, je veux tout savoir de vous.

Elle acquiesça d'un signe de tête tout en esquissant un sourire, mais la serveuse se présenta et ils reportèrent leur attention sur le menu. Whitney choisit une soupe et la salade, il opta pour un hamburger. Puis il remarqua que la serveuse fixait Whitney. L'aurait-elle reconnue ?

Bon, pas de panique. Le restaurant étant complet, le personnel avait mieux à faire que de s'extasier sur la présence de Whitney dans leurs locaux. Il reporta son attention sur elle.

— Bien, reprit-il avec son regard le moins professionnel possible. Parlez-moi de vous...

Elle haussa les épaules, puis la serveuse réapparut avec l'eau et le café.

— Autre chose ? s'enquit-elle avec un sourire plein d'entrain.

— Non, répondit-il avec fermeté. Merci.

La jeune femme regarda une nouvelle fois Whitney, comme subjuguée, avant de disparaître. Aïe. Apparemment, celle-ci n'avait rien remarqué. Elle retira une paille de son enveloppe et malmena le bout de papier entre ses doigts qu'elle avait fins et longs, magnifiques. Il oublia aussitôt son inquiétude concernant la serveuse.

— Vous ne me facilitez pas la tâche, lâcha-t-elle soudain.

— Pardon ? Que voulez-vous dire ? Je ne veux surtout pas vous mettre mal à l'aise.

— Eh bien, dit-elle après une hésitation, vous avez une façon de me regarder...

— Comment ça ?

Un long silence s'installa, lourd de tension, au point que Matthew commença à se sentir à l'étroit dans ce restaurant, sur ce tabouret, dans son costume. D'autant plus qu'à ce moment, il se revit avec elle dans la cabine d'essayage. Il revit son dos nu, la taille de sa petite culotte dans l'échancrure de la robe — une petite culotte en dentelles, apparemment, une petite culotte qui l'obsédait maintenant.

— Je n'arrive pas à savoir si je suis votre pire cauchemar ou si... Ou si vous avez un peu de sympathie pour moi. Et quand vous me regardez comme ça, c'est pire.

— Désolé, c'est plus fort que moi, avoua-t-il, se félicitant en fin de compte d'être assis à ce comptoir.

Il n'était pas obligé ainsi de la regarder en face.

— Comment ça ? demanda-t-elle en cessant aussitôt de jouer avec ce bout de papier.

Lui répondre, cela impliquait de lui raconter comment il était tombé fou amoureux d'elle, dans une autre vie. Qu'il était alors à l'affût de tout ce qui se disait, de tout ce qui s'écrivait sur elle. Et que cet après-midi encore, il avait failli en tomber à la renverse, tellement elle était belle.

— Parlez-moi de vous, répéta-t-il, en priant pour qu'elle n'insiste pas. Je veux tout savoir sur votre vie.

Elle le fixa et cette fois, ce fut lui qui rougit.

— Si je le fais, me parlerez-vous de vous ensuite ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Bien, commença-t-elle en lui tendant son téléphone. Voici Pride et Joy.

Elle lui montrait la photo d'un cheval et d'un cavalier tenant une médaille d'or, choisie comme fond d'écran.

— C'était aux Mondiaux, non ?

— Oui, répondit-elle, des étoiles plein les yeux. J'avais tellement envie qu'il gagne. A ce niveau, avoir un cheval de cette envergure, c'était une reconnaissance de mon travail, vous voyez ? Soudain, je n'étais plus une animatrice de télé excentrique, j'étais une éleveuse de chevaux.

Elle s'exprimait avec calme, comme une personne normale, soucieuse de prouver ce qu'elle valait. Et il connaissait bien ce sentiment.

— Certaines personnes n'ont jamais vu ni même entendu parler de ce show, reprit-elle en regardant son téléphone. Ces gens me connaissent uniquement comme Whitney Maddox, l'élèveuse de Pride et Joy. Et ça, vous n' imaginez pas ce que cela signifie pour moi.

— Je crois que j'ai une petite idée, répliqua-t-il.

Il se pencha pour mieux regarder le cheval. Il avait vu un cliché similaire, sur Internet. Mais elle n'apparaissait jamais dessus. Elle afficha une autre photo, celle d'un autre cheval, plus jeune apparemment et nettement moins impressionnant.

— La fille de Joy, Ode to Joy, et de Pretty, autrefois championne de dressage. Son propriétaire a fini derrière les barreaux et je l'ai acquise aux enchères, pour pas grand-chose. Elle m'a donné de fantastiques poulains.

Sa voix vibrait. Très clairement, elle vouait une passion à ce cheval.

— Ode a déjà trouvé preneur, poursuivit-elle. En fait, je pourrais me contenter de vivre de la vente des poulains que me donneraient Joy et Pretty.

— C'est rassurant.

— Dans un an, je pourrai mettre Ode en vente, enchaîna-t-elle. Pour l'instant, c'est mon seul poulain. Voici Fifi, mon lévrier, ajouta-t-elle en faisant glisser une autre photo à l'écran.

Il fronça les sourcils en regardant un chien affalé sur un coussin jetant un regard morose à l'objectif.

— Un lévrier ?

— Je l'ai recueillie à la SPA, la pauvre, répondit Whitney en souriant, sans prendre la mouche. Elle avait été la propriété d'un parieur. Fifi gagnait beaucoup de courses, puis un jour, elle en a eu assez de courir. Alors son maître n'a plus voulu d'elle. Vous savez, ce n'est qu'un chien, mais d'une certaine façon, j'ai eu le sentiment que Fifi me comprenait. Plus que n'importe qui d'autre au monde.

Encore une fois, il ne sut que dire, lui-même n'ayant jamais développé d'affinités particulières avec aucun animal, à l'inverse de Phillip et de ses chevaux. En fin de compte, son père, grand amateur de pur-sang, n'aimait pas non plus les bêtes. Il ne s'agissait que d'investissements, pour lui, censés lui rapporter argent et prestige.

— Vous recueillez souvent des chiens ? demanda-t-il.

— Il le faut bien, la SPA de Bakersfield n'a plus de place, répondit-elle, radieuse, avant de se rembrunir. Au début, ils ne voulaient me confier aucun animal. Il y avait toujours quelqu'un avant moi pour les adopter.

Il la dévisagea. Sans déceler aucune rancœur, aucun apitoiement chez elle.

— Combien de bêtes avez-vous adoptées ?

— J'ai arrêté de compter, répondit-elle avec un haussement d'épaules en amenant un autre cliché sur l'écran.

Il regarda, perplexe, sans pouvoir identifier l'animal.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle rit face à sa perplexité.

— C'est Gater. Un carlin-terrier et je ne sais trop quoi encore.

Jamais il n'avait vu chien aussi laid.

— Vous l'avez depuis longtemps ?

— Un peu plus de deux ans. Il se prend pour le roi de la maison. Vous auriez dû le voir quand Jo et Betty ont séjourné à la maison. Il était furieux !

Elle s'esclaffa à nouveau, un son mélodieux qui lui fit chaud au cœur, plus chaud qu'un soleil d'été.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a voulu mordre Betty à la patte, mais elle ne s'est pas laissée faire et il l'a prise en chasse dans le salon. Gater est comme ça, mais Fifi s'en moque du moment que Gater ne lui pique pas son coussin.

Whitney se pencha sur son téléphone et cette fois, un couple de chats apparut à l'écran. Mais il ne regardait plus, trop troublé par sa proximité, cette tête presque sur son épaule, ce corps presque contre le sien.

— Je vous présente Frankie et Valley, les chats de la grange, reprit-elle.

— Frankie et Valley ? Comme Frankie Valli, le chanteur ?

— Oui. Mon Frankie était un chat errant...

Elle se tut tout en le regardant, puis ses yeux descendirent sur sa bouche, des yeux soudain plus brillants, et ses joues s'embrasèrent.

Il n'aurait qu'à se pencher un peu pour l'embrasser. C'était facile. Il fut un temps où il ne rêvait que d'embrasser Whitney Wildz, justement. Il était jeune alors, bouillonnant d'énergie, fringant, et faisant l'apprentissage de la vie telle que son père l'entendait. Un Beaumont se devait d'être insensible, froid, une machine à faire des affaires. Et rêver de Whitney Wildz lui permettait de s'évader, de se libérer du joug que Hardwick faisait peser sur lui.

Et aujourd'hui ? Oubliés les fantasmes sur l'adolescente star. Ce dont il avait envie, c'était d'embrasser la femme qui était là, près de lui. Elle n'aurait pas dû l'attirer autant. Il n'aurait dû voir en elle qu'une miss Catastrophe. Sauf que rien ne se passait comme prévu.

Il ne résista pas plus longtemps. Il approcha la main de son visage et lui effleura la joue. Aussitôt, elle se figea, mais sans reculer ni détourner les yeux. Sa peau était douce, chaude.

— J'ignorais que vous étiez un fan de Frankie Valli, chuchota-t-elle, les pupilles dilatées.

— Pas du tout.

Il n'osa pas un autre geste. Phillip se serait posé moins de questions dans le même cas de figure, en se fichant bien de qui pouvait les voir ou du cliché qui paraîtrait dès le lendemain dans la presse à scandale.

Mais lui ne s'en fichait pas. Il n'en avait pas le droit. C'était à ce prix qu'il avait réussi à se faire une place dans cette famille. Et il n'allait pas mettre ses acquis en péril, sous prétexte qu'il avait envie d'embrasser Whitney Maddox.

Donc, aussi douloureux que cela soit, il retira sa main et baissa les yeux

sur l'écran du téléphone pour fixer ces satanés chats. Alors que ses doigts le picotaient.

Quelque chose derrière la baie vitrée attira son attention à ce moment-là. Levant les yeux, il aperçut deux femmes, pas encore la trentaine, sur le trottoir. L'une d'elles tenait son téléphone pointé dans leur direction. Puis, se voyant découvertes, elles poursuivirent leur chemin en pouffant.

Il sentit un frisson le parcourir. Oui, Whitney était reconnaissable, mais elle n'était pas la seule femme en ce monde à avoir cette mèche de cheveux si particulière. Bah, simple coïncidence. Il reporta son regard sur le téléphone, se désintéressant soudain des chiens, des chats ou des chevaux. Il voulait qu'on serve leur déjeuner au plus vite pour pouvoir filer d'ici et emmener Whitney dans un endroit où, même si on la reconnaissait, les gens auraient au moins la correction de rester discrets.

Elle fit apparaître la dernière photo qui, étonnamment, ne montrait pas un animal, mais une femme en jean avec un chapeau de paille, un pied posé sur le rebord d'une clôture sous un soleil lumineux. Il prit le téléphone pour mieux regarder et s'écarta quand elle voulut le récupérer.

— C'est vous ?

— Puis-je avoir mon téléphone ? demanda-t-elle, tendue.

— Oui, c'est bien vous, constata-t-il en examinant la photo d'un peu plus près. Qui l'a prise ?

— Jo, l'hiver dernier, répondit-elle, la main tendue.

— Voici donc la vraie Whitney Maddox, dit-il en lui rendant l'appareil.

Elle se figea, prête à éteindre son téléphone, avant de fixer le cliché, visiblement désemparée.

— Oui, là, c'est vraiment moi.

— J'aime bien votre vrai vous, avoua-t-il.

Elle ne le regarda pas, mais il nota une esquisse de sourire sur ses lèvres.

— Bien, répliqua-t-elle d'une voix décidée. A vous maintenant.

Qu'était-il censé dire ? Il détourna les yeux, pour remarquer les deux jeunes femmes de tout à l'heure... qui étaient quatre à présent.

— Ne faites donc pas le timide, insista-t-elle en glissant son téléphone dans la poche de sa veste. Le vrai vous. J'écoute.

Cette fois, quand les filles dehors le virent en train de les observer, elles ne s'enfuirent pas et brandirent au contraire leur smartphone. A cet instant d'ailleurs, il constata un changement dans le restaurant, les bavardages avaient laissé la place aux chuchotements. Il regarda derrière lui et surprit les deux tiers des clients en train de les fixer, téléphone à la main, les uns pour prendre des photos, les autres des vidéos.

Ce petit déjeuner sans prétention risquait de virer au cauchemar. Et il y avait pire. Si la foule le reconnaissait, lui, la rumeur aurait vite fait de tirer des conclusions.

— Nous devons partir, décréta-t-il.

— Ce n'est pas du jeu, protesta Whitney avant d'apercevoir les filles.

Ses joues prirent une couleur cramoisie. Elle s'empressa de remettre ses lunettes de soleil.

Malheureusement, cela servit seulement à lui donner un style un peu plus glamour. Matthew sortit quelques billets qu'il jeta sur le comptoir, histoire de régler le repas qu'ils ne mangeraient pas.

— C'est vraiment vous ? les aborda une jeune femme. Whitney Wildz !

Et soudain, les gens dans le restaurant se levèrent et s'amassèrent autour d'eux.

— C'est votre fiancé ? s'enquit une fille.

— Vous êtes enceinte ? demanda une autre.

— Comptez-vous vous racheter un jour ? lança aussi un homme, menaçant.

Matthew se retrouva bien involontairement dans la peau d'un garde du corps. Il dut repousser les gens qui voulaient à tout prix toucher Whitney et il leur fallut près de cinq minutes pour sortir du restaurant, la foule dans leur sillage.

Un bras autour de ses épaules, il fit de son mieux pour la protéger tout en se dirigeant vers la voiture.

— Pourquoi avez-vous brisé le cœur de Drako ? cria une femme, hystérique.

Enfin, il eut le plus grand mal à ouvrir la portière de Whitney tant les gens collaient.

— Laisse-la ! cria-t-il, excédé, quand un homme fit mine de toucher un peu plus que le bras de Whitney.

Puis il la poussa sans ménagement à l'intérieur du véhicule et claqua la portière. La situation virait à l'émeute.

Whitney, ceinture bouclée, regardait droit devant elle. Il se dépêcha de faire le tour de la voiture. Des gens le filmaient. Super. Une fois au volant, il fit rugir le moteur de sa Corvette Stingray.

Il était furieux contre la serveuse qui avait dû appeler ses copines pour les prévenir de la présence de Whitney Wildz au restaurant. Il était furieux contre la foule déchaînée. Et contre lui-même, enfin. Lui, le Beaumont dont on disait qu'il n'avait pas son pareil pour contrôler la presse et le public. Car l'image était tout en ce monde. Et cette image, il venait de la faire voler en éclats. Car à supposer que les gens ne l'aient pas reconnu, une petite recherche en ligne aurait vite fait de résoudre l'énigme.

Voilà exactement ce qu'il voulait éviter. Que Whitney Wildz fasse de ce mariage un grand n'importe quoi. Oui, il avait eu tort de se comporter comme Cro-Magnon, la veille au soir. Mais en même temps, Cro-Magnon n'avait pas tort.

Même si elle recueillait les animaux errants, même si elle était une éleveuse de chevaux respectée, même si elle était... Bref, même si elle était super, cela ne changeait rien à son analyse qui tenait en quelques mots : Whitney Wildz menaçait ce mariage.

Et il risquait bien de perdre le contrôle de tout, du mariage donc, mais pas seulement, de lui-même aussi.

Ils roulèrent en silence, Matthew conduisant les mains crispées sur le volant, le regard noir. Fâché ? Contre ces gens ? Contre elle ? Difficile de savoir.

Whitney soupira. Ce qui venait de se passer, elle en avait tellement l'habitude. Elle savait que ça se reproduirait. Et si elle était déçue par la réaction de Matthew, elle regrettait surtout ce que cela impliquait, à savoir qu'il aimait bien son vrai moi.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils allaient. Peut-être avait-il décidé de faire des détours, de peur d'avoir été suivi par des fans.

— Est-ce que ça va ? marmonna-t-il en prenant la direction du centre de Denver, lui sembla-t-il.

Elle ne cilla même pas sous l'agressivité du ton. Elle avait appris depuis longtemps à ne pas trahir ses émotions. Mieux valait rester de marbre, quand elle y parvenait.

— Oui, ça va.

— Vous êtes sûre ? Ce type vous a presque sauté dessus ! s'exclama-t-il.

— Oui, répondit-elle.

Du coin de l'œil, elle le vit qui la regardait, incrédule.

— Et ça ne vous met pas en colère ?

— Non, répondit-elle, la gorge serrée.

— Mais comment est-ce possible ? Moi, cela m'exaspère. Enfin, personne n'a le droit de poser la main sur vous !

Elle hocha imperceptiblement la tête. C'était bien le genre de propos que pouvaient tenir des personnes qui n'avaient jamais eu affaire à des paparazzis. Les gens normaux avaient une vie privée, une intimité.

Ce qui était loin d'être son cas, très précisément depuis le jour où son show avait dû être annulé. Le jour où elle s'était libérée du carcan de sa mère surprotectrice.

— Ça va, répéta-t-elle. Rien d'anormal. J'ai l'habitude.

— C'est une honte, rétorqua-t-il. Je ne supporte pas qu'une bande d'abrutis prenne ce genre de libertés. Vous n'êtes pas un pantin que l'on peut peloter ou insulter, quand même !

Elle se tourna vers lui, perplexe. Il était sérieux ! Jamais personne ne

s'était offusqué de la voir assaillie par les fans ou montrée du doigt par les médias. Elle repensa à la fois où elle s'était présentée à une soirée, sans rien sous sa robe, pour suivre un conseil de son agent. Elle n'avait guère de pudeur, à l'époque, vu qu'elle était la plupart du temps dans un état second, aidée en cela par des substances illicites. Mais ce soir-là, quelqu'un avait eu des mots blessants pour elle, comme si elle était un objet sexuel, la pire des traînées. Personne ne l'avait protégée de la meute des photographes, comme Matthew tout à l'heure.

Non, personne n'avait levé le petit doigt. Et le lendemain matin — l'un des pires jours de son existence —... Matthew tourna soudain à gauche et se gara dans un parking au bas d'une tour.

— Nous y sommes.

— Est-ce que vous êtes de mon côté ? demanda-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

Etait-il le genre de types à la pousser à se donner en spectacle ou à la protéger des vautours ?

— Personne ne m'avait jamais défendue contre la foule.

Cette fois, ce fut lui qui la regarda, stupéfait.

— Personne ?

— Ecoutez, j'ai besoin de savoir si vous êtes de mon côté ou pas. Je n'ai pas l'intention de gâcher vos plans, mais vous voyez comment ça se passe. Tout ce que j'ai fait, c'est d'enlever mon bonnet, ajouta-t-elle.

Il la dévisagea, impassible, sans ciller. Impossible de savoir ce qui se cachait dans le bleu de ses yeux.

— C'est toujours comme ça, soupira-t-elle.

Chaque fois qu'elle baissait la garde, qu'elle croyait pouvoir faire quelque chose de normal comme tout le monde — aller au restaurant avec un homme qui la troublait par exemple —, ça finissait toujours ainsi.

Il ne répondit pas. Et soudain, elle ne trouva plus la force de le regarder. Il avait été clair. Sa famille, ce mariage, là était son devoir. Ce qu'elle respectait. Elle ne représentait rien pour lui que des problèmes à n'en plus finir. Une distraction tout au plus.

Il avait bien failli l'embrasser, pourtant, dans ce restaurant bondé. Et lorsqu'il approcha une main de son visage et effleura sa joue, puis glissa un doigt sous son menton pour l'obliger à le regarder à nouveau, elle retint son souffle.

— Eh bien moi, je refuse d'accepter la situation, répondit-il de sa voix riche et profonde qui la fit tressaillir. Et vous le devriez vous aussi.

Une fois, deux ans plus tôt, elle avait voulu exister par elle-même en mettant sa célébrité au profit de la protection des animaux. Cela ne lui avait apporté que des années d'articles d'une méchanceté extrême, accompagnés d'horribles photos. Depuis, elle n'était plus apparue en public.

— Je ne peux rien y changer et nous le savons, vous et moi.

— Donc vous laissez faire, c'est ça ? répliqua-t-il, entre colère et

incompréhension.

Elle le fusilla du regard. A quoi servirait-il de se mettre en colère contre ces gens ? Et lui ? Après tout, la veille, il ne s'était guère montré meilleur qu'eux.

— Que voulez-vous que je fasse ? Une crise de nerfs, parce que le public ne voit en moi qu'une simple marchandise ? Vous voulez que j'éclate en sanglots parce que je regrette d'avoir mal agi autrefois ? Et je refuse tout autant que quelqu'un s'insurge contre tout ça. Je ne vous reconnais pas le droit d'avoir pitié de moi ni de me mépriser. Je ne suis plus celle que j'ai été.

S'il se sentit insulté par son petit couplet, il n'en laissa rien paraître. Il ne la lâcha même pas, esquissant même un sourire à la place.

— Mon mépris ? répéta-t-il en se penchant vers elle.

— Parfaitement.

C'était tout ce qu'il lui avait manifesté juste après son atterrissage dans ses bras. Juste après qu'elle s'était laissée aller à rêver d'une romance de Noël. Non, mais quelle idiote !

— Donc, si vous vous apprêtez à me demander de partir, ne vous gênez pas. Je l'ai déjà proposé à Jo qui m'a suppliée de rester, puisque apparemment vous n'avez invité que des inconnus à son mariage et qu'elle aimerait bien avoir une amie avec elle. Alors je vous repose la question : êtes-vous de mon côté ou pas ?

Parce que, s'il ne l'était pas, il devrait arrêter de la toucher comme ça. Elle en avait assez de ne pas savoir sur quel pied danser avec lui. Il hésita.

— Je ne permettrai plus que l'on vous traite de cette façon.

— Parce que cela contrarie vos plans ?

Il rapprocha son visage du sien.

— Parce que vous n'êtes pas une marchandise, à mes yeux.

Soudain, elle ne pensa même plus à respirer. Il allait l'embrasser. Et elle n'avait envie que de ça, comme déjà au restaurant. Avant que monsieur prenne la mouche. Mais non, elle avait beau en rêver — rêver des lèvres de Matthew sur les siennes, rêver d'un vrai baiser pour une fois —, elle ne le pouvait pas.

— Je ne ferai rien qui soit susceptible de gâcher ce mariage, affirma-t-elle.

Une ombre passa dans ses yeux, il retira sa main et se détourna pour regarder droit devant lui.

— Nous sommes déjà en retard.

— Exact.

Elle ne voulait pas être celle par qui la catastrophe arriverait. Elle n'avait qu'une envie : rentrer chez elle, au ranch, retrouver ses bêtes et même ce fou de Donald qui se fichait bien, lui, de Whitney Wildz.

Matthew vint lui ouvrir la portière et lui offrit sa main. Elle avait promis à Jo. A moins que son amie ne le lui demande, elle ne partirait pas. Elle n'en avait pas le droit. Elle soupira et prit donc la main de Matthew.

— Vous êtes sûre que ça va ? demanda-t-il, refusant de la lâcher.

Elle lui adressa l'un de ses sourires les plus faux. Non, ça n'allait pas et ça n'irait pas tant qu'elle ne se retrouverait pas en sécurité chez elle. Une fois rentrée, elle se remettrait au travail et d'ici quelques semaines, un ou deux mois, ce fameux mariage serait supplanté dans les médias par un autre événement mondain. Car rien ne durait dans ce monde-là. Elle en savait quelque chose, même si elle l'avait appris un peu tard.

— Oui, ça va, mentit-elle. Que faisons-nous ici ? ajouta-t-elle en voyant l'enseigne, Hôtel Monaco.

— Le centre Beauté & thalasso se trouve ici, répondit-il en glissant une main dans le creux de son bras, avant de se diriger vers l'entrée du palace. Il faut nous entraîner à marcher du même pas, avant le grand jour, ajouta-t-il devant sa mine renfrognée.

Lui le témoin, elle la demoiselle d'honneur, ils devaient s'habituer l'un à l'autre. Rien de plus facile, après tout, elle avait joué la comédie autrefois. Relevant le menton et arborant son plus beau sourire, elle avança, le pas digne.

— Pas mal, s'esclaffa-t-il.

Ces deux petits mots lui firent un bien fou. Il tendit ses clés au voiturier, puis ils traversèrent le hall de l'hôtel comme si les lieux leur appartenaient.

— Monsieur Beaumont, quelle joie de vous revoir ! s'exclama la réceptionniste derrière son comptoir. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous venons pour les soins, Janice, répondit-il.

Ils s'engagèrent dans le couloir.

— Vous semblez connu, ici, constata Whitney avec une petite pointe de jalousie. Ça vous arrive souvent de venir à l'hôtel en pleine journée ?

— Les Beaumont utilisent souvent l'hôtel pour différents événements. Le personnel est discret. Chadwick avait l'habitude d'y organiser des réunions et notre père... Bref, c'était un habitué, mais pour d'autres occupations.

Le fameux père à l'innombrable progéniture.

— Vraiment ? fit-elle, du bout des lèvres.

— Oui. Les Beaumont travaillent depuis toujours en partenariat avec le *Monaco*. Mais en ce qui me concerne, je ne sais même pas à quoi ressemblent leurs chambres.

Il poussa la porte du centre de thalassothérapie et une jeune femme vint aussitôt les accueillir.

— Monsieur Beaumont, dit-elle avec respect. Et voici... Mademoiselle Maddox, c'est bien ça ? demanda-t-elle après consultation de sa tablette.

— Tout à fait, répondit Whitney, pleine d'une confiance retrouvée à s'entendre appeler « Mlle Maddox ».

— Par ici, Rachel va s'occuper de vous.

Ils se rendirent dans une pièce privée, très luxueuse, très confortable.

— C'est magnifique.

— Et j'espère que les services continuent à l'être tout autant, dit-il avant de se tourner vers la coiffeuse dont les cheveux étaient rouge écarlate. Rachel,

je vous confie Mlle Maddox. Veuillez m'excuser, je dois vous laisser un petit moment.

— Bien sûr, monsieur Beaumont... Mademoiselle Maddox, c'est un bonheur de vous rencontrer.

Whitney ravala un sourire. Un bonheur, vraiment ? Et pourquoi pas ? Il y avait une éternité qu'elle n'avait passé un moment à papoter entre filles.

— Enchantée, répondit-elle.

Elle prit place et Rachel lui brossa les cheveux un moment sans cesse de bavarder.

— Je sais que la mariée portera un chignon. Mlle Frances Beaumont a choisi une coiffure en cascade, style Veronica Lake. Fabuleux. Mlle Serena Beaumont veut quelque chose de plus classique. Et vous, je...

Elle se tut, visiblement perplexe face à la coupe de Whitney.

— Pourquoi pas une teinture ? Blonde par exemple ?

— Comment ? s'exclama Rachel, horrifiée. Pourquoi ?

— Non, pas de blond, résonna la voix de Matthew de retour dans le petit salon.

Trop occupé avec son téléphone, il ne leur accorda pas un regard, mais l'ordre n'admettait aucune réplique.

— Bien sûr que non, se dépêcha d'acquiescer Rachel en continuant de brosser les cheveux de Whitney. Nous pouvons ajouter du volume, des extensions. Pas de blond, mais quelques mèches de couleur...

Whitney esquissa une grimace. Des extensions ? Du volume ? Des mèches de couleur ? Et pourquoi pas la déguiser aussi, comme les producteurs exigeaient qu'elle le soit pour le show, autrefois ?

— Non, non, intervint une nouvelle fois Matthew. Nous souhaitons quelque chose de classique. De glamour.

— Bien, répondit Rachel qui, si elle fut froissée de sa réaction, n'en montra rien. Je peux rafraîchir la coupe de madame et après, jouer la carte des pinces et peignes de joaillier, assortis à la robe ?

— Parfait, acquiesça Matthew.

— Les gens vont me reconnaître, objecta Whitney qui s'estimait en droit de s'exprimer sur le sujet. Si vous ne voulez pas du blond, essayons au moins les extensions.

Elle chercha le regard de Rachel, en vain.

— Hors de question, répliqua Matthew tout en continuant de consulter son téléphone.

— Mais pourquoi à la fin ?

Il lui jeta un regard noir.

— Parce que vous êtes belle comme vous êtes. Et ne laissez personne prétendre le contraire...

Son téléphone sonna à cet instant et il disparut à nouveau.

Stupéfaite, elle ne réagit même pas quand Rachel commença à lui couper les cheveux. Belle ? Était-ce donc ainsi qu'il la voyait ?

La situation menaçait de lui échapper. Et plus vite qu'il ne l'imaginait. Matthew inspira, expira. Perdre son sang-froid n'avait jamais rien résolu. Il n'en était pourtant pas loin.

Quand la photo de Whitney et de lui, prise pendant qu'ils déjeunaient au comptoir du restaurant, avait surgi sur Instagram avec la légende « Wow Whitney Wildz à Denver !?! », il s'était empressé de sortir du salon de coiffure de manière à pouvoir ruminer sa colère sans risquer de perturber Whitney. Elle avait eu son lot d'ennuis, aujourd'hui.

Le pire, c'était qu'il ne se faisait pas d'illusions. Des photos, il y en aurait d'autres. Et si, depuis des années, il avait réussi à faire le ménage derrière les membres de sa famille, là, il avait le pressentiment qu'il serait impuissant à endiguer le flot. Il n'allait pas pour autant s'avouer vaincu. Et sans doute parviendrait-il à limiter les dégâts. Et pourquoi pas en substituant le scoop Whitney Wildz par un autre ?

Il consulta les sites people, espérant que quelqu'un quelque part aurait fait quelque chose de si scandaleux que plus personne ne se soucierait d'une ex-star déjeunant dans un restaurant.

En vain. Visiblement, la planète entière était restée sage comme une image, ces derniers jours. Dans le temps, il n'avait pas hésité à jouer la carte du leurre. Par exemple, le jour où il s'était trouvé assailli chez lui par une meute de paparazzis qui voulaient connaître son avis à propos de Hardwick Beaumont surpris en flagrant délit d'adultère dans cet hôtel.

Il avait appelé Phillip en lui demandant de créer un scandale et une heure après, les journalistes avaient décampé. Le subterfuge avait parfaitement fonctionné. Hardwick lui-même l'avait félicité d'avoir su gérer la situation.

— Tu n'es pas fâché contre Phillip ? Ou moi ? s'était-il exclamé, nerveux au point d'en avoir mal au ventre.

La seule autre fois où Hardwick l'avait convoqué dans son bureau, c'était pour lui reprocher de ne pas se montrer aussi efficace que Chadwick.

Hardwick s'était levé et avait posé les mains sur ses épaules. Déjà âgé, son père serait foudroyé cinq ans plus tard par un infarctus en plein conseil d'administration.

— Fils, lui avait dit Hardwick d'un ton paternaliste qu'il ne lui avait

jamais entendu, si tu veux régner sur le monde, contrôle la presse. Telle est la devise des Beaumont.

« Fils ». Matthew pouvait compter sur les doigts d'une main les fois où son père avait recouru à ce terme affectueux. Il avait enfin — enfin ! — réussi à contenter son père. Pour la première fois de son existence, il s'était senti un Beaumont.

— Continue comme ça, avait conclu Hardwick.

Au fil du temps, il était devenu expert dans le contrôle de la presse traditionnelle. Mais les médias Internet et les réseaux sociaux, c'était une autre affaire. Vous aviez beau faire retirer une photo d'Instagram, il en ressortait cinq autres ailleurs.

Inutile de compter sur Phillip, cette fois, son frère était rangé désormais. Quant à Chadwick, il était lui aussi hors jeu, n'accordant que de rares interviews à une presse dont il avait appris à se méfier comme de la peste.

Matthew fixa son téléphone. Il pourrait appeler sa sœur Frances, mais elle voudrait tout savoir des détails de l'histoire avant de s'engager. Pire, quand elle saurait que Whitney Wildz, l'idole de son enfance, était impliquée... Bref, il n'avait guère le choix. Il composa donc le numéro de Byron, son frère cadet.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ? marmonna Byron en bâillant, comme si Matthew l'avait réveillé à 2 heures du matin.

— Rien, pour l'instant. Dis-moi, tu es à Denver ?

— Suis arrivé ce matin, répondit Byron en bâillant à nouveau. J'espère que ça vaut la peine. Le vol est long depuis Madrid.

— J'ai besoin d'une faveur...

— Tu veux dire, autre que celle de venir de l'autre bout de la planète pour voir Phillip épouser une inconnue qui murmure à l'oreille des chevaux ? ironisa son frère.

— Oui, répondit Matthew en levant les yeux au ciel. J'aimerais que tu attires l'intérêt médiatique. Aujourd'hui.

— Phillip a encore fait des siennes ? Je le croyais sur le point de convoler.

— Il ne s'agit pas de Phillip.

— Ah ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il repensa à la photo d'Instagram, où Whitney figurait assise auprès de lui. Ces gens ne l'avaient pas reconnu, lui, mais il ne faudrait pas longtemps pour que quelqu'un découvre que Whitney déjeunait en compagnie d'un Beaumont. Et le « déjeunait en compagnie » deviendrait vite « sortait avec ».

— J'ai juste besoin d'un leurre. Peux-tu m'aider ou pas ?

Quelque chose ne tournait pas rond. Il faisait tout son possible pour tenter de prouver au monde que les Beaumont étaient de retour, bien loin des scandales. Il voulait prouver qu'il avait le contrôle de la situation. Et aujourd'hui, il demandait à son frère de faire un esclandre, quelques jours à peine avant le mariage ? Tout ça pour protéger Whitney ? Mais à quoi pensait-il ? Eh bien, il pensait à son visage, à la façon dont elle avait blêmi en

s'apercevant que les gens l'avaient reconnue. Il pensait à ce désarroi dans son regard, alors qu'il la conduisait au centre thalasso le plus chic de Denver. Et aussi, à la proposition de se teindre en blonde, pour éviter de lui créer des problèmes. Enfin, il pensait à l'instant où il avait failli l'embrasser, au restaurant.

— Quel genre de leurre ? Un gros leurre ?

— Rassure-toi, je ne te demande pas de tuer quelqu'un.

— Tu volerais à mon secours ?

— Bien sûr.

Un silence s'ensuivit, qui inquiéta Matthew.

— Au fait, tu as invité Harper au mariage ?

— Leon Harper, le banquier qui a poussé Chadwick à vendre la brasserie familiale ?

— Oui. Tu l'as invité ?

— Non, je n'ai pas invité l'homme qui détestait papa au point de vouloir nous ruiner. Pourquoi ?

— Je ne t'aiderai que si tu invites la famille Harper dans sa totalité.

— Leon a une famille ?

Il avait eu le malheur de croiser Harper une ou deux fois, dans un conseil d'administration ou un congrès. Ce type était un requin — non, c'était insultant pour les requins. En fait, cet homme était plutôt du genre anguille, laid et sournois.

— Tu rigoles ? Pour quelle raison devrais-je les inviter ?

— Veux-tu que je fasse les gros titres ou pas ? rétorqua Byron.

— Impossible de les inviter à la cérémonie, la chapelle est complète. Mais je peux les convier à la réception...

Ce n'était pas la place qui manquait au Mile High Station. Et parmi une foule de six cents invités, dont une grande majorité de célébrités, il y avait peu de risques qu'un Harper croise un Beaumont, et encore moins se batte avec lui.

— Bien. Pas de problème, grand frère. J'ai un ou deux petits comptes à régler, reprit Byron en ricanant. Je n'en reviens pas que tu me demandes de faire la une d'un journal. Toi !

— J'ai une bonne raison pour ça. Evite l'œil au beurre noir si possible.

— Et cette raison, elle a un nom ?

— Bien sûr, répondit-il en se sentant rougir. Et la raison pour laquelle tu as fui en Europe il y a un an, elle a un nom ?

— C'était professionnel, répliqua Byron.

— Eh bien, c'est pareil pour moi. Attention, pas d'excès surtout.

— Compris, promit son frère en raccrochant.

Matthew soupira, soulagé. Byron avait passé plus d'un an en Europe, soi-disant à travailler dans différents restaurants, mais Matthew savait une chose : son frère avait fui après un scandale dans un restaurant de Denver. Depuis, on n'avait plus entendu parler de lui.

Bref, les choses s'annonçaient plutôt bien. Il allait rédiger un communiqué de presse annonçant que Whitney Maddox, ex-star du show *Télé-Whitney* et amie proche de la mariée, était à Denver pour le mariage Beaumont. Point barre.

Et ce soir, Byron accaparerait l'attention des médias. Matthew faisait confiance à son frère pour réussir son coup. La presse aurait vite fait d'oublier Whitney. Qui se soucierait d'une ancienne star de la télé quand un fils Beaumont tout juste rentré d'Europe mettait la ville à feu et à sang ?

— Monsieur Beaumont ? Nous sommes prêtes, lança Rachel, la coiffeuse, en ouvrant la porte.

— Comment est-elle ? demanda-t-il, libéré d'un poids.

Il pouvait à présent reporter toute son attention sur Whitney.

— Je pense que vous serez ravi du résultat, répondit Rachel avec un clin d'œil.

Il pénétra dans le salon privé. Whitney lui tournait le dos. Ses cheveux ne semblaient pas plus courts, mais la coupe était plus glamour. Plus féminine. Une barrette en strass sur le côté, juste sur la mèche blanche. Il s'approcha, se plaça devant elle. Elle avait les yeux fermés.

Dieu qu'elle était belle ! Sublime. La maquilleuse avait su mettre en valeur son teint de porcelaine en jouant avec le blush et le gloss et en faisant ressortir ses yeux de biche.

— Waouh, s'entendit-il dire.

Comment les gens pourraient-ils voir Whitney Wildz en la regardant ? Parce que, indéniablement, la femme assise devant lui était bien plus fascinante que Whitney Wildz.

Elle haussa doucement les épaules, mais il nota l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres. Et voilà, à nouveau il mourait d'envie de l'embrasser. Bon sang, cette fois, il ne se priverait pas. Sitôt que la coiffeuse et la maquilleuse auraient débarrassé le plancher ! Et tant pis s'il la décoiffait, tant pis si son rouge à lèvres n'y résistait pas.

— Prête, mademoiselle Maddox ? demanda Rachel avant de faire tourner Whitney sur son siège.

Elle ouvrit les yeux, les referma et se regarda, manifestement sous le choc.

— Bien sûr, avec la robe, ce sera mieux encore, s'empressa de remarquer Rachel, inquiète de sa réaction. Mais si cela ne vous plaît pas...

— Non, c'est parfait, intervint-il. Exactement comme je la voulais. Excellent travail.

— Parfait, répéta Whitney dans un soupir.

Il comprit aux mouvements de sa poitrine qu'elle avait du mal à respirer.

Il connaissait ce symptôme. Sa sœur Frances réagissait de la même manière chaque fois qu'elle était surprise en train de flirter avec le personnel. Whitney était au bord de la crise de nerfs.

— Pouvez-vous nous laisser un moment ? demanda-t-il à Rachel.

— Un problème ? s'enquit la coiffeuse avec un regard paniqué à Whitney.

— Non, c'est parfait, la rassura Matthew en la poussant hors du salon pour aller retrouver Whitney, en train de s'examiner dans le miroir. Cette coiffure avec votre robe, vous serez sublime.

Elle sursauta, comme si elle avait oublié sa présence et, croisant son regard dans la glace, elle lui adressa un sourire nerveux.

— Je ne... lui ressemble pas trop ?

A Whitney Wildz bien sûr. Il ne voyait rien qui ressemble de près ou de loin au fantôme du passé dans la femme devant lui, rien en dehors de cette coloration si particulière des cheveux. Elle n'était pas Whitney Wildz, pour lui. Elle était une autre femme, mille fois plus séduisante. Une femme qui lui plaisait et qu'il défendrait, envers et contre tout.

Ce fut plus fort que lui. Il s'avança vers elle et repoussa une mèche savamment bouclée sur sa joue.

— Vous vous ressemblez, à vous, dit-il.

Elle plongea les yeux dans les siens, il vit briller une lueur de désespoir. Il aurait donné n'importe quoi pour la rassurer. Elle devait le savoir maintenant, il prendrait soin d'elle. Il ne l'abandonnerait pas aux loups, ni au doute.

Il approcha son visage du sien et lui donna un baiser. Quelque chose de léger, de doux, d'amical. Elle ne ferma pas les yeux, ni lui non plus. Elle le regarda qui l'embrassait, mais ne se jeta pas à son cou, ni ne répondit à son baiser. Elle se contenta de le regarder. Aussi arrêta-t-il.

Elle était plus pâle, les lèvres rouge vif, et le fixait de ses grands yeux verts. Pour une fois qu'il se laissait guider par ses émotions, il avait raté son coup.

— Whitney...

— Alors, appela Rachel d'une voix stridente tout en poussant la porte, que décidons-nous ?

Sans quitter Whitney des yeux, il répondit :

— Je pense qu'elle est parfaite.

Matthew disait vrai. Le personnel du *Monaco* était d'une discrétion admirable. Lorsqu'elle sortit de l'hôtel, elle ne trouva aucun appareil-photo pointé sur elle. Personne ne hurla son nom quand le voiturier amena la voiture. Aucun fan ne se jeta sur elle sur le trottoir.

Sauf que Matthew l'avait embrassée. Et d'une certaine façon, c'était pire que tout. Et mieux en même temps. Pourquoi ? Difficile à dire. Mais lorsqu'il l'avait touchée — lorsqu'il l'avait regardée — en lui murmurant qu'elle ressemblait à elle-même, elle avait eu envie de l'embrasser et de lui demander à qui elle ressemblait exactement. Quelle Whitney croyait-il embrasser ?

Quel méli-mélo dans sa pauvre tête ! Si elle savait ce qui l'attendait, face à la foule au restaurant, en revanche, face à Matthew Beaumont, elle était perdue. Et troublée.

— J'ai la situation sous contrôle, annonça-t-il quand il prit la direction du ranch, du moins l'espérait-elle car elle en avait assez de la ville. J'ai fait paraître un communiqué de presse annonçant votre participation au mariage.

— Vous avez dit à la presse que j'étais ici ? Mais je pensais que c'était précisément ce que vous vouliez éviter !

Elle se sentait mieux à présent. Un peu ridicule aussi. Mais quand elle s'était vue dans cette glace, coiffée comme une star — une star classique, pas délurée —, elle avait eu un moment d'angoisse. Puis il l'avait embrassée.

— Faites-moi confiance. Après cette cohue au restaurant, je crois que tout Denver est déjà au courant de votre présence parmi nous. Impossible de revenir en arrière, le mal est fait.

— Cela ne me rassure pas vraiment, répliqua-t-elle en se passant la main dans les cheveux.

— J'explique dans mon communiqué de presse que nous nous réjouissons de votre présence parmi nous pour cet événement, expliqua Matthew. Et puis, ce soir, mon frère Byron devrait détourner l'attention des médias avec un exploit dont les Beaumont ont le secret.

— Pardon ?

Il ne la regarda pas, trop concentré sur le trafic, intense à cette heure, en revanche il lui offrit un sourire malicieux.

— Byron va en quelque sorte noyer le poisson.

— Mais je ne comprends pas, je croyais que vous vouliez par-dessus tout épargner aux Beaumont de faire les gros titres ?

— C'est juste. Sauf que de toute façon, la presse va se faire un plaisir de se jeter sur mon frère. Il est parti en Europe il y a un an et je ne sais toujours pas pourquoi. Croyez-moi, son retour va faire jaser.

Elle l'observa à la dérobée, perplexe.

— Et c'est une situation que j'ai l'habitude de gérer, reprit-il. Mais je ne laisserai personne vous maltraiter, ajouta-t-il avec une gravité si intense qu'elle en fut déboussolée un instant.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

Elle hésita, cherchant ses mots.

— Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ?

— Parce que je dois le faire.

Elle retint son souffle, brûlant d'envie d'y croire. De le croire.

— Mais vous allez jeter un Beaumont en pâture à la presse pour moi ? Vous ne me connaissez même pas.

— Faux. Et je ne jette Byron nulle part, il fait cela de son plein gré. Tout est sous contrôle, répéta-t-il, son mantra décidément.

Or elle n'était pas certaine de pouvoir le croire, même s'il devait le rabâcher cent fois.

— Vous ne me connaissez pas, répéta-t-elle. Hier, vous étiez prêt à me renvoyer chez moi pour préserver ce mariage.

— Je sais un tas de choses sur vous. Que vous élevez des chevaux qui sont de vrais champions, que vous recueillez les animaux errants et aussi que vous feriez n'importe quoi pour vos amis... Je sais aussi que vous préférez le jean et les bottes, mais que vous portez les robes comme aucune femme de ma connaissance. Je sais aussi que vous étiez une rock star autrefois, mais plus aujourd'hui.

Elle sentit ses joues s'embraser face à tant de compliments, avant de comprendre : une rock star ? Elle avait joué le rôle de rock star, à la télévision. Mais la plupart des gens la considéraient d'abord comme une actrice, pas du tout comme une chanteuse. A moins d'être fan, à moins...

— Vous me regardiez à la télé, c'est ça ?

Il ne répondit pas tout de suite, mais elle le vit resserrer ses mains autour du volant.

— Que voulez-vous dire ?

— Tous ces gens au restaurant ou ailleurs, ce sont des personnes qui regardaient mon show, à la télévision.

— Ah bon, vraiment ? répliqua-t-il, l'air tendu maintenant.

— Matthew, regardiez-vous mon show ?

Il toussota, scruta obstinément son rétroviseur, avant de se décider à lui répondre.

— Eh bien, Frances, oui... Ma petite sœur.

— Et regardiez-vous l'émission avec elle ?

Un long silence s'ensuivit, mais il ne répondit pas. C'était inutile. Il avait eu l'habitude de regarder son show et de la regarder, elle.

— M'avez-vous vue en concert ? Est-ce pour cette raison que vous me considérez comme une rock star ?

En guise de réponse, il klaxonna et changea de voie.

— Les gens ne savent décidément pas conduire, marmonna-t-il.

En temps normal, elle préférerait ne rien savoir. Elle n'avait pas envie que les gens la renvoient, la réduisent à son passé. Mais là, elle devait en avoir le cœur net. Était-ce pour cela qu'il soufflait le chaud et le froid sur elle ?

— Matthew ?

— Eh bien, oui, vous êtes contente ? Oui, je regardais votre show, avec Frances et Byron. Frances vous adorait. On ne ratait jamais un épisode. C'était l'un des rares moments que je partageais avec eux, pour resserrer le lien familial, vous comprenez ? Notre père avait déjà épousé une autre femme, à l'époque, il attendait d'autres enfants et entretenait d'autres maîtresses. Il ne leur consacrait jamais un moment, ni à eux ni à nous. Et je ne voulais pas que mon frère et ma sœur grandissent comme moi. Alors oui, je regardais le show avec eux. Nous avons tous vu toutes les émissions. Et un jour, votre tournée a été annoncée à Denver, juste avant leur quinzième anniversaire, alors j'ai acheté des billets pour le premier rang. Notre père avait oublié de le leur souhaiter, pas moi.

Elle demeura silencieuse, interloquée. Jo lui avait parlé de Hardwick Beaumont, un triste sire, mais de là à oublier l'anniversaire de ses propres enfants !

— Et vous étiez super, d'accord ? A la télévision, je m'étais toujours demandé si vous chantiez et jouiez de la guitare en play-back. Mais quand je vous ai entendue, sur scène... Un super concert, oui, fit-il, absorbé dans ses souvenirs, encore sous le charme manifestement. En fait, j'ai toujours...

— Quoi donc ? Vous avez toujours quoi ?

— J'ai toujours eu un faible pour vous, répondit-il, d'une voix blanche, comme s'il n'en revenait pas de son aveu. Vous voir en vrai, voir à quel point vous aviez du talent, ça n'a fait qu'empirer les choses. Puis le show a disparu de l'antenne et vous avez dérapé... Alors je me suis trouvé idiot. Je m'étais laissé abuser par votre beauté, votre talent. Un peu comme si j'étais amoureux d'un mensonge. Je venais d'entrer à l'université à l'époque et être fou d'une star adolescente n'était pas très bien vu.

Bien. Et qu'était-elle censée répondre à ça ? « Désolée d'avoir détruit une partie de votre enfance ? Moi-même, je ne sais pas ce qu'est l'enfance... » Des tas de gens lui avaient déclaré leur flamme par le passé. Au moins autant de fans n'avaient pas caché leur déception quand elle était tombée de son piédestal, cessant d'être le modèle qu'ils attendaient qu'elle soit.

— Hier soir, vous... Vous n'étiez pas fâché contre moi ?

— Non, lâcha-t-il avec un petit rire amer. Non, j'étais fâché contre moi.

Comment ne l'avait-elle pas compris plus tôt ? Il avait été amoureux d'elle. Enfin, de Whitney Wildz.

— Mais vous m'avez embrassée.

Certes, ce n'était pas le baiser torride d'un amant, mais quand même. Et il n'avait pas cessé de lui dire qu'elle était belle, au cours de la journée. Il n'avait pas hésité non plus à la rassurer à plusieurs reprises. Et il l'avait écoutée avec attention lui parler de sa petite ménagerie.

Il se passa une main dans les cheveux et quitta la voie rapide, ne rompant le silence qu'après de longues minutes.

— Oui, en effet. Je vous prie d'accepter mes excuses.

— Vos excuses ? Pour ce baiser ? Pourquoi ?

Il l'avait en quelque sorte prise par surprise alors qu'elle était sous le choc, à cause de sa coiffure. Et alors ? Elle n'allait pas pinailler. Il haussa les épaules et se tourna vers elle.

— Vous n'avez pas répondu à mon baiser.

— Parce que je n'ai pas compris qui vous embrassiez.

Et en dépit de ses confidences, elle ne le savait toujours pas.

— Vous, dit-il simplement. Ce baiser était pour vous.

Elle ouvrit la bouche pour demander : « Mais qui, moi ? » Fini de surfer sur l'ambiguïté, entre son nom de scène et son nom de ville. Elle avait besoin de savoir à quoi s'en tenir. Parce que s'il croyait embrasser une rock star ou une actrice, elle ne pouvait pas répondre à son baiser. Impossible.

En revanche, s'il avait embrassé la reine des maladroites qui recueillait les animaux errants... Elle n'eut pas le temps d'exiger des éclaircissements qu'ils se retrouvèrent devant le lourd portail en fer forgé du ranch Beaumont.

— Monsieur Beaumont, mademoiselle Maddox, les salua le gardien.

Matthew s'engagea dans l'allée qui menait à la maison avant de s'arrêter dans un crissement de pneus devant le perron. La maison était plongée dans l'obscurité. Une fois la voiture à l'arrêt, elle se tourna vers lui.

— Qui suis-je pour vous ?

Du coin de l'œil, elle regarda ses mains caresser le volant, mais le silence se faisait trop pesant et elle s'empressa de détourner les yeux. Il ne répondit pas à sa question.

— Puis-je vous accompagner à l'intérieur ?

— Bien sûr.

Ils descendirent de voiture. Matthew lui ouvrit ensuite la porte et s'effaça pour la laisser entrer la première. Mais une fois dans le hall, elle hésita, ignorant où se trouvaient les interrupteurs.

— Ici, lui chuchota Matthew presque à l'oreille.

De surprise, elle recula d'un bond, contre le mur.

Il alluma, mais ne s'éloigna pas pour autant. Au lieu de ça, il resta devant elle et la dévisagea. En vérité, il la dévorait des yeux. Comment réagissaient les gens dans une situation pareille ? Bah, au diable les gens ! Comment avait-elle envie de réagir, elle ? C'était la seule question.

En fait, elle voulait la même chose qu'à son arrivée : une petite romance de Noël, histoire de goûter à ces choses que l'on ressentait avec un homme qui vous plaisait et auquel visiblement vous plaisiez vous aussi. Elle avait envie de se sentir sexy, jolie, séduisante, mais dans les yeux de Matthew, il y avait plus que ça, plus qu'une simple attirance susceptible de conduire à une nuit de sexe. Dans ses yeux brillait une flamme qui la fit tressaillir.

— Je crois qu'il n'y a personne, lâcha-t-il d'une voix riche et profonde.

— Quel dommage ! répondit-elle, troublée par ce désir en lui, tellement évident maintenant.

Comme c'était bon d'être désirée. Juste une romance de Noël, entre le témoin et la demoiselle d'honneur. Une histoire sans lendemain, mais intense.

— Vraiment ? murmura-t-il, hésitant.

— Vraiment, chuchota-t-elle.

Il approcha les mains, les plaqua sur le mur, l'emprisonnant ainsi entre ses bras.

— Si vous ne voulez pas, j'arrête tout de suite.

Elle effleura sa joue. Il n'avait toujours pas répondu à sa question et soudain, il parut en prendre conscience.

— Je ne sais pas ce que vous êtes pour moi, lâcha-t-il sans chercher à mentir ou à enrober la vérité. Mais je sais qui vous êtes, ajouta-t-il en posant son front contre le sien.

Cette fois, elle en eut le pressentiment, son baiser ne serait pas qu'une caresse. Il la consumerait tout entière. Et en réalité, elle ne demandait que cela. Mais il n'avait toujours pas clarifié les choses. Aussi le repoussa-t-elle doucement, juste assez mais pas trop.

— Je veux savoir, Matthew. Dites-moi qui vous voulez embrasser ?

Il prit alors son visage entre ses mains et murmura :

— Whitney. Whitney Maddox.

Elle n'attendit pas son baiser. Ce fut elle qui l'embrassa la première. Elle l'empoigna par le col de sa chemise et l'attira contre elle pour prendre pleinement possession de sa bouche, lui offrant la sienne par la même occasion. Il gémit et prit le contrôle en nouant sa langue à la sienne, tout en promenant ses mains sur son cou, ses épaules. Et soudain, il la souleva, mains calées sous ses fesses, pour se presser contre elle et couvrir son cou de baisers.

Elle n'eut pas d'autre choix que d'enrouler ses jambes autour de sa taille et de renforcer ainsi le contact de son érection contre son ventre. Elle se mit à trembler, soudain submergée par un désir qu'elle ne pouvait plus ignorer.

Alors il donna un coup de reins. La pression fut douce et sublime. Même à travers son jean, elle le sentit, lui et ses mains. Il bougea encore contre elle, au point que très vite, elle gémit en réponse à cette chaleur entre ses cuisses. Elle avait envie de le toucher, mais dut soudain s'accrocher à son cou, subjuguée par les sensations en rafale qu'il éveillait en allant et venant contre elle.

Laissant retomber sa tête en arrière, elle s'abandonna entre ses bras, pour ne plus sentir que lui, sa bouche, sa langue et le reste.

— Matthew...

— Est-ce que tu aimes me sentir comme ça ? souffla-t-il.

— Oui.

Il la cloua au mur.

— Oh oui !

Elle cessa de respirer, prise de vertige, tandis qu'il se mettait à bouger de plus en plus fort contre elle.

— Oh oui, oui, oui ! cria-t-elle quand il la plaqua une ultime fois contre ce mur et la maintint ainsi en lévitation pendant l'orgasme.

— Embrasse-moi, ordonna-t-il, son front contre le sien, ses mains toujours sous ses fesses, en restant collé à elle, juste comme elle le voulait. Embrasse-moi.

Alors elle s'exécuta, encore tremblante après le plaisir, le corps abandonné entre ses bras. Elle l'embrassa avec fièvre et passion, de toute son âme, parce qu'elle voulait tout donner à cet homme. Tout.

— Dis-moi ce que tu veux, murmura-t-il, recommençant déjà à bouger contre elle et réveillant son désir. Je veux que ce soit parfait pour toi. Dis-moi ce que tu veux.

— Parfait ? répéta-t-elle, un brin narquoise.

Il plongea les yeux dans les siens, lui lançant un regard plein de malice.

— Douterais-tu de mes capacités ?

Après cet orgasme ? Alors qu'ils n'étaient même pas déshabillés ? De quoi serait-il capable, quand ils se retrouveraient nus ?

Elle lui sourit et le mit au défi.

— J'attends des preuves.

— Mais je ne demande que cela, répondit Matthew en l'emportant dans ses bras.

Ils traversèrent la maison, direction la chambre. S'il ne plongeait pas en elle très vite, il risquait fort de ne pas tenir.

Et elle ne l'aidait pas. Bon sang, elle n'arrêtait pas de lui mordiller le lobe de l'oreille. Lui qui se vantait de toujours tout contrôler, il n'était plus sûr de rien.

D'ailleurs, à la seconde où elle était apparue dans sa vie, il avait commencé à perdre le contrôle.

Arrivé devant la porte de la chambre qui était autrefois la sienne, il l'ouvrit puis referma aussitôt et s'empessa de la déposer sur le lit. En règle générale, il prenait plutôt son temps, avec les femmes, se montrait capable de retenue, de garder même un certain recul lors de l'acte lui-même. Oh ! il aimait beaucoup les femmes, mais cette capacité à pouvoir rester en retrait était importante pour lui. Il ignorait pourquoi, mais c'était comme ça.

Pourtant, avec Whitney... Dès le début, les cartes avaient été brouillées. Et la voir maintenant dans son ancien lit, les cheveux ébouriffés, le rouge à lèvres délavé... Elle n'était plus la beauté parfaite qu'il avait embrassée avec hésitation — et méfiance — au salon de coiffure. Elle était là, offerte. Et soudain, il en oublia sa réserve légendaire.

Il se débarrassa de sa veste, Whitney de son côté retira son jean. Mais comme il enlevait son gilet, elle lui envoya par mégarde un coup de pied dans le bas-ventre.

— Aïe, souffla-t-il entre ses dents.

— Pardon ! Oh pardon, Je suis désolée, gémit-elle, allongée sur le dos, le jean à mi-cuisses. Je voulais juste... Et zut !

Il finit de lui retirer son pantalon, puis il monta sur le lit. Son maquillage avait presque disparu, elle était rouge de confusion.

— Pardon, s'excusa-t-elle à nouveau, au bord des larmes.

— Ce n'est rien, murmura-t-il en venant au-dessus d'elle, il lui emprisonna les mains sur l'oreiller. Nerveuse ?

Elle baissa les yeux sans répondre.

— Regarde-moi, ordonna-t-il. Est-ce que tu le veux vraiment ?

— Je suis tellement maladroite. Désolée...

— Whitney, regarde-moi, répéta-t-il, et comme elle s'y refusait, il lui maintint les poignets d'une main tandis que de l'autre, il tournait son visage vers lui, de sorte qu'elle ne put lui cacher les doutes et le désarroi qui allumaient ses yeux.

— Excuses acceptées. Maintenant, oublie ça.

— Mais...

Il glissa une main sous sa nuque et l'interrompit d'un baiser.

— Ça fait partie de ton charme, cette maladresse quand tu es nerveuse. Je trouve ça adorable.

Elle le dévisagea avec un air de défi.

— Je n'ai pas envie d'être adorable.

— De quoi as-tu envie, alors ?

Elle laissa échapper un léger soupir, sans répondre pour autant. Ah non, pas question ! Il fit descendre une main sur sa gorge, puis plus bas et finit par trouver l'un de ses seins. Ciel, quelle poitrine, pleine et généreuse et chaude ! Et tellement sensible. Même à travers le soutien-gorge, il sentit la pointe de ses seins se dresser à son contact.

— Est-ce de cela que tu as envie ?

Elle ne répondit pas. Mais sa respiration se fit haletante et elle commença à se mordiller la lèvre.

Le peu de sang-froid qu'il avait retrouvé, quand elle l'avait cogné avec son pied, se mit à refluer. Il prit un téton entre ses doigts et serra ; instantanément, elle se cabra.

— Est-ce de cela que tu as envie ? répéta-t-il.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Alors, dis-le. Dis-le ou je t'attache à ce lit et t'oblige à le dire.

A la seconde même où les mots lui sortaient de la bouche, il se demanda d'où lui venait cette idée. Il n'était pas particulièrement fan de ce genre de pratiques. Il entretenait des rapports sexuels à mille lieues de toute pornographie. Et quand il s'était imaginé faire l'amour avec Whitney Wildz, il ne connaissait même pas l'existence de telles pratiques, à l'époque.

Mais elle ne répondit pas. Elle le fixa de ses grands yeux, le souffle court, sans prononcer un seul mot.

Un silence qui valait un accord, un encouragement même, peut-être. Soudain, il lâcha son sein et lui retira son sweat. Elle resta silencieuse quand il finit de la déshabiller. En revanche, quand il fit courir sa langue sur ses épaules nues, elle tressaillit entre ses bras.

Il comprit qu'il lui serait désormais impossible d'arrêter. Il l'avait fait crier dans le hall d'entrée, il recommencerait. Il dénoua sa cravate et la lui enroula autour des poignets. Pas trop serré, il ne voulait surtout pas lui faire de mal, mais la connaissant, elle risquait de lui décocher un coup de coude dans le nez. Or, il n'imaginait pas lui faire l'amour le nez en sang.

Quand elle eut les poignets attachés, il noua la cravate à la tête de lit, puis

il se leva. Whitney Maddox était nue, à l'exception de sa petite culotte rose. Et ses seins... Il n'avait qu'une envie, enfouir son visage entre eux et les lécher, s'y abreuver jusqu'à la faire hurler son nom et demander grâce.

Enfin, elle était là, ligotée à son lit. Parce qu'elle l'avait laissé faire. Elle avait voulu qu'il le fasse.

Non, jamais il n'avait connu une telle excitation.

Il retira ses vêtements en trois secondes chrono, puis sortit un préservatif de son portefeuille qu'il déroula avant de la rejoindre.

— Je veux tout voir de toi, murmura-t-il en faisant glisser sa culotte sur ses hanches. Laisse-moi faire, je m'occupe de tout, Whitney, lui ordonna-t-il quand elle voulut lever les jambes pour faciliter la manœuvre.

Puis il lui caressa les seins, doucement, longtemps, la regardant trembler sous ses doigts, et enfin, elle parla :

— Je veux que ce soit parfait.

— C'est bien mon intention.

Il se nicha entre ses jambes et la caressa, partout. Elle gémit, sa tête allant et venant de droite à gauche sous ses caresses. Matthew comprit qu'il ne pourrait attendre très longtemps.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il, brûlant d'en avoir la certitude. Si tu ne veux plus, tu n'as qu'un mot à dire.

— Oui, ça va. C'est... Est-ce que tu me trouves sexy ?

Elle se cambra, cherchant à se coller à son sexe.

— Chérie...

Mais il n'était plus en état de lui répondre. Aussi plongea-t-il en elle d'un coup de reins.

— Matthew ! hurla-t-elle à l'agonie.

— Oui, crie encore plus fort ! grinça-t-il entre ses dents tout en plongeant un peu plus en elle.

— Matthew ! cria-t-elle à nouveau en essayant de nouer les jambes autour de sa taille, manquant de lui envoyer un coup de genou dans les côtes.

Il prit alors le contrôle, s'empara de ses jambes et les immobilisa sous ses bras, puis il se pencha. Elle était offerte, ouverte. Aussi profita-t-il de cette aubaine de toutes les manières possibles et, sans vouloir passer pour un prétentieux, il pouvait se montrer plutôt créatif dans ce domaine.

— Est-ce que c'est ça que tu veux ? lui demanda-t-il.

— Oui, oh oui ! répondit-elle.

— Dis-le plus fort ! ordonna-t-il en accélérant ses va-et-vient.

— Oui, Matthew ! Oui !

Et à partir de ce moment, plus rien n'exista que ces mouvements sublimes dans la chaleur de son corps. Envolées toutes les pensées à propos de la famille, de l'image des Beaumont ou du message à faire passer au public, il n'y eut plus que cette femme sous lui qui criait son nom encore et encore.

Soudain, il la sentit se contracter autour de lui.

— Embrasse-moi, lui intima-t-elle. Embrasse-moi !

— Embrasse-moi, toi, répliqua-t-il avant de presser ses lèvres contre les siennes.

Elle parut s'embraser sous ce baiser, puis son corps se banda tel un arc et elle retomba juste après, à bout de souffle.

N'en pouvant plus, il explosa à son tour en elle, puis s'effondra sur sa poitrine. Elle fit glisser ses jambes sur les siennes, le serrant fort contre elle. Il en était conscient, il devait se lever, pas question de risquer la perte du préservatif, mais quelque chose le retint.

Bon sang. L'avait-il vraiment attachée ? L'avait-il obligée à crier son nom ? C'était... Et à cet instant, horrifié, il pensa à son père qui avait été un séducteur impénitent, un homme à femmes sans foi ni loi.

— Peux-tu me détacher maintenant ? chuchota-t-elle d'une voix incertaine, mais apparemment comblée.

Ressaisis-toi, se dit-il. Il s'empressa de dénouer la cravate de la tête de lit, puis voulut se lever pour filer à la salle de bains, mais elle s'assit sur le lit et il reçut son pied dans l'estomac. Passé le choc, il l'enlaça.

— Merci, chuchota-t-elle. C'était...

— Parfait ?

Du moins l'espérait-il, pour elle.

Elle se rallongea avec un sourire sans équivoque. Il sentit le désir resurgir aussitôt. Il pouvait la prendre à nouveau. Il avait un autre préservatif. Oui, il pourrait l'attacher avec sa pauvre cravate et cette fois...

— Je ne sais pas encore. Nous devons recommencer pour que je puisse avoir un élément de comparaison, lâcha-t-elle mutine, avant qu'une lueur de doute ne passe dans ses yeux. Si tu en as envie bien sûr, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— J'ai trouvé ça fabuleux, murmura-t-il en la reprenant entre ses bras. Tu es fantastique. Les coups mis à part...

Elle rit doucement, blottie contre lui. Il prit l'une de ses mains et déposa un baiser à l'intérieur de son poignet, là où il l'avait attachée. Son téléphone choisit ce moment-là pour vibrer sur le parquet, l'avertissant de l'arrivée d'un texto de la part de Phillip. En un éclair, la réalité le rattrapa, brutale.

Que faisait-il dans ce lit, en plein après-midi, avec Whitney ? Ce n'était pas une heure pour attacher une femme à une tête de lit et la faire hurler de plaisir ! Il avait un mariage à organiser, la réputation d'une famille à sauver, pour laquelle il devrait batailler plus encore une fois que Byron aurait agi.

Il devait se reprendre. Maintenir le cap, prendre soin du clan et prouver qu'il en faisait partie. Puis Whitney l'embrassa sur la joue.

— Il faut vraiment que tu partes ?

— Oui.

Il n'en avait pas envie. Il aurait aimé rester là, dans ses bras. Envoyer au diable ce mariage et toute la communication qui allait avec. Ça lui était égal. Il ferait de son mieux, voilà tout. Il ne voulait penser qu'à Whitney, en dépit de son devoir. Son ancienne réputation risquait fort de lui donner des cheveux

blancs. Et alors ? Cela ne changeait rien.

Si, cela changeait tout.

A nouveau, son téléphone sonna. Et encore. Avec des mélodies différentes, annonçant des messages en provenance de multiples correspondants. Apparemment, Byron était passé à l'action.

— Je dois voler au secours de Byron, dit-il. Mais on se revoit très vite...

Il se leva, jeta le préservatif et s'habilla en vitesse, sans que son téléphone ne cesse un instant de sonner.

— Quand ? demanda-t-elle, assise sur le lit, genoux sous le menton.

Nue comme ça, elle semblait très vulnérable.

— Pour le déjeuner, demain. Tu dois choisir le lieu où se tiendra l'enterrement de vie de jeune fille. Je te montrerai les endroits que j'ai sélectionnés. Je passerai te prendre à 11 heures. Cela te laissera un peu de temps avec Jo.

Il attrapa son téléphone, impressionné par le nombre de messages reçus en moins de cinq minutes.

Il se pencha sur elle et lui donna un baiser bref mais intense, puis il disparut.

Il ne fut pas plus surpris que ça de retrouver Phillip dans le salon. Après tout, il était ici chez son frère. N'empêche, il se serait passé de cette confrontation. Il n'était pas d'humeur.

Phillip le regarda, sourcils froncés, mais s'abstint de mentionner Whitney.

— Byron a un problème. Et il m'a demandé de te dire qu'il était désolé, impossible d'éviter l'œil au beurre noir.

Matthew soupira. Son frère avait fait ce qu'il attendait de lui. Une fois de plus, Matthew allait devoir le sortir de ce mauvais pas. N'était-ce pas sa spécialité ?

— Que s'est-il passé ?

— Il est entré dans un restaurant, a commandé le menu, puis demandé à voir le chef et ça s'est terminé par un pugilat.

— Hmm, marmonna Matthew en se massant le front. Et ?

— D'après les médias, il s'agissait d'un saumon à l'oseille...

— Très drôle. Bon, j'y vais, déclara-t-il.

Il se dirigeait déjà vers la porte quand Phillip l'interpella.

— Tout va comme tu veux, avec Whitney ?

— Très bien, merci, répondit-il en accélérant le pas.

— Mieux qu'hier ?

— Oui. A présent, si tu veux bien m'excuser...

— Jamais je n'aurais cru ça de toi, mec. Tes petites copines sont toujours si ennuyeuses.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Le déni — que ce soit face à la presse ou à sa famille — était devenu une habitude, chez Matthew. Presque un réflexe.

— Bien sûr, bien sûr, marmonna Phillip avec un sourire que Matthew

détestait, car il disait : « Ne te fatigue pas, j'ai compris. » Juste un conseil néanmoins, de la part d'un frère. N'oublie pas d'effacer les traces de rouge à lèvres sur ta bouche, quand tu sors de la chambre d'une dame.

Matthew se figea, puis s'essuya du revers de la main.

— Ce n'est pas ce que tu crois...

— Vraiment ? On dirait pourtant bien que tu as passé l'après-midi au lit avec la demoiselle d'honneur...

Matthew serra les poings, mais Phillip leva aussitôt les mains en signe de reddition.

— Du calme, reprit-il. Mais, dis-moi, cela n'a rien à voir avec ce que Byron m'a expliqué, à savoir qu'il avait fait ce que tu lui avais demandé de faire ? Excepté l'œil au beurre noir, bien sûr. Oh ! sache-le, je ne te jette pas la pierre, mon vieux.

Matthew s'avança menaçant et prit Phillip par le col.

— Ne te mêle pas de ça. Et ne t'approche pas d'elle.

— Waouh ! s'exclama son frère en tentant de se libérer. Ne t'énerve pas comme ça !

— Promets-moi une chose, Phillip. En souvenir de toutes les fois où j'ai dû voler à ton secours, promets-moi de laisser cette femme tranquille. Sinon, Byron ne sera pas le seul à se présenter à ce mariage avec un œil au beurre noir.

— OK, OK. Tu peux compter sur moi.

— Bien. Désolé.

Matthew lâcha son frère, un peu gêné.

— Allez, va-t'en maintenant, lui conseilla Phillip en le poussant presque dehors. Va donc récupérer Byron que l'on puisse tous se retrouver au mariage comme une vraie petite famille. Car c'est bien ce que tu veux, non ?

Une fois en route, Matthew crut devenir fou, tant les pensées se bousculaient dans sa tête, ainsi que certaines visions. Whitney dans sa robe de demoiselle d'honneur. Ou au salon de coiffure. Whitney nue, ses cris...

Il soupira. Il devait rester concentré. Surtout, ne pas se laisser distraire. Il devait prouver au monde qu'il était un Beaumont, au même titre que Phillip et les autres. C'était là son seul et unique objectif. Rien ne comptait plus à ses yeux.

N'est-ce pas ?

Whitney regarda sa montre. Encore trois minutes avant 11 heures. Elle s'était levée à l'heure habituelle et était sortie avec Jo pour voir la jeune jument dont son amie s'occupait. Jo n'avait posé aucune question sur Matthew, excepté un « Toi et Matthew... ? » curieux. Un long silence gêné avait suivi et Whitney avait eu pitié de son amie.

— Oui, Matthew et moi... En fait, tu avais raison à son sujet. Il est peu rigide, mais dans le fond, c'est quelqu'un de bien.

Elle sentit ses joues s'embraser en repensant à la façon dont il l'avait attachée au lit. Et surtout, une question la taraudait. Deux en réalité. Comment avait-elle pu le laisser faire et pourquoi y avait-elle pris autant de plaisir ?

Et maintenant ? Elle allait passer un nouvel après-midi avec lui, ce qui était une bonne chose, car il y avait une éternité qu'elle n'avait eu de relations sexuelles et que Matthew s'avérait un amant prodigieux, le meilleur amant qu'elle ait jamais eu.

Néanmoins, la situation était aussi un peu anxiogène. Il l'avait fait jouir à plusieurs reprises, les mains liées. Comment oserait-elle le regarder en face après ça ? Bien sûr, elle avait eu de multiples aventures, plus jeune, quand elle était hors contrôle, à essayer de prouver qu'elle était adulte. Oui, elle avait eu des expériences sexuelles délirantes. D'ailleurs, la rumeur ne le lui avait jamais pardonné.

Mais faire l'amour comme elle l'avait fait avec Matthew, en pleine possession de ses moyens, ça jamais. Autrefois, elle ne couchait avec un homme que droguée, sous amphétamines et autres euphorisants, pour étouffer l'angoisse qui montait en elle.

Elle ajusta son bonnet, ses lunettes de soleil et sourit en pensant à Matthew, son premier homme en quelque sorte. La question était maintenant de savoir où cela allait les mener. Elle caressa Betty en soupirant. Y aurait-il un après avec lui ? Elle sentit son cœur se serrer. « Tout se passera bien », s'encouragea-t-elle en souriant au petit âne.

A 11 heures précises, Matthew pénétra dans la maison de Jo et Phillip. Il se précipita vers elle, prit son visage entre ses mains et elle en oublia tout le reste, excepté les sensations qui la parcouraient à son contact. Elle lui sourit, se sentant belle, sexy. Vivante.

— Hello, murmura-t-il, en posant son front contre le sien.

Peut-être se compliquait-elle la vie, en fin de compte, et s'angoissait-elle pour rien ? Tout semblait aller tellement de soi, avec lui. Elle noua les bras autour de sa taille.

— Hello, répondit-elle en plongeant les yeux dans les siens. Tu as une belle cravate.

Elle vit ses joues se colorer, mais il ne parut pas mal à l'aise. Au contraire, elle reconnut l'éclat dans son regard. Une lueur torride, érotique.

— J'en ai toute une collection, je te montrerai. Tu es prête ?

— Oui. On peut y aller, répondit-elle, en essayant de réprimer une bouffée d'anxiété à la perspective de sortir.

Il arrangea ses cheveux sous son bonnet.

— Nous allons juste visiter quelques endroits. Et après ce qui s'est passé hier, j'en ai rayé deux de ma liste, il n'en reste donc que quatre. On se gare juste devant l'établissement, on entre, on consulte leur carte et on ressort. D'accord ?

— Et pour le déjeuner ? demanda-t-elle.

— J'ai décidé que nous déjeunerions chez moi, à l'appartement.

— Oh ? Tu as décidé ?

Jusqu'ici, elle n'avait pas réussi à terminer un seul repas en sa compagnie. Une fois en tête à tête chez lui, se mettraient-ils à table ou... ?

— Oui, répondit-il en faisant glisser un pouce sur ses lèvres, quand Betty vint se frotter contre ses jambes pour quémander quelques caresses. Alors, jeune fille, prête pour la cérémonie ? demanda-t-il au petit âne tout en consultant son téléphone. Bien, allons-y.

En dépit du baiser qui suivit — comment arriverait-elle à avaler quoi que ce soit sans lui arracher ses vêtements ? —, une fois dans la voiture, lorsque Matthew passa le portail du ranch, elle fut saisie d'une nouvelle crise d'angoisse. En temps normal, elle ne couchait pas avec un homme rencontré depuis moins de vingt-quatre heures. Plus depuis une bonne décennie en tout cas.

Matthew avait été très clair. Pour lui, elle était Whitney Maddox. Peut-être, mais... Autrefois, il avait été amoureux de Whitney Wildz, non ?

— Tu es nerveuse, constata-t-il après un moment, tout en filant sur l'autoroute en direction de Denver.

Difficile de le nier. Au moins ne lui avait-elle pas écrasé les pieds par inadvertance ni donné un coup mal placé. Mais oui, il la rendait nerveuse, ce qui l'agaçait. Aussi parla-t-elle d'autre chose :

— Comment va ton frère Byron ?

— Bien, soupira Matthew. Je l'ai fait sortir de prison. Nos avocats ne devraient pas avoir de mal à faire tomber les charges qui pèsent contre lui. Mais il aura encore son œil au beurre noir pour le mariage, je dois donc en plus de tout le reste faire intervenir une maquilleuse spécialisée pour corriger ça.

Il semblait perturbé par cette situation, mais elle avait la conviction qu'il avait demandé à son frère de provoquer un scandale pour détourner l'attention des médias de sa présence à Denver. Tout ça était donc sa faute, à elle.

— Les médias ont mordu à l'hameçon en tout cas. Il n'y a même pas un entrefilet te concernant, sur le site web du *Denver Post*. Aucun média ne va se priver de raconter le scandale du fils Beaumont, fraîchement débarqué d'Europe. Cela a d'ailleurs fait la une du *Post*, ce matin. Le scoop a été repris sur Gawker et TMZ.

Elle se sentit plus mal encore. Tout ça ressemblait à du bricolage. On était à des lieues du plan parfait imaginé par Matthew.

— Ne t'en fais pas, la rassura-t-il en posant une main sur sa cuisse. Ce n'est pas ta faute.

— Mais c'est une catastrophe. L'arrestation de Byron ne va pas t'aider à réhabiliter les Beaumont.

— Je sais, soupira-t-il à nouveau. Mais je vais arranger ça. Ça fait partie de mon job de nettoyer derrière ma famille... Que sais-tu exactement sur les Beaumont ?

— Eh bien, que vous étiez à la tête d'une brasserie jusqu'à récemment. Et Jo m'a expliqué que votre père avait eu plusieurs enfants avec quatre femmes différentes et qu'il avait eu aussi pas mal de maîtresses.

— Jo t'a-t-elle raconté autre chose ?

— Juste que tu avais exigé de ses ex-épouses qu'elles soient irréprochables, pendant le mariage.

— C'est exact, répondit-il avec un rire sans joie. Je leur ai dit que je serai impitoyable. Tout le monde a quelque chose à se reprocher, dans la famille. J'ai étouffé trop de scandales. Mais je crois qu'elles ont compris le message.

Elle frémit à l'entendre si déterminé, si sûr de lui. Comme la veille, quand il l'avait faite sienne. Mais cet homme-là n'avait rien de commun avec celui qui lui avait fait l'amour.

Avait-il demandé à son frère de provoquer un scandale pour la protéger, elle ? Ou était-ce plus simple pour lui de gérer ce genre de problèmes plutôt que d'essayer de faire oublier ce qu'elle avait été autrefois ?

— Et toi, Matthew ? As-tu quelque chose à te reprocher ?

— Pardon ?

— Tu as dit que chaque Beaumont avait un passé trouble. Est-ce ton cas ?

Elle le vit se crispier, puis il se tourna à nouveau vers elle. Il ne dit rien, mais elle lut dans ses pensées. Ses yeux se mirent à briller, comme si elle était tout ce qui lui importait désormais. Comme si, depuis qu'il l'avait attachée au lit, il y avait un avant et un après.

Juste à cet instant, son téléphone sonna. Il consulta son écran.

— Il faut respecter le programme, dit-il sans rien expliquer.

Evidemment. Le moment était mal choisi pour parler de lui. S'il en savait beaucoup sur son passé, que savait-elle de lui ? Il était un Beaumont, un homme de l'ombre, dont la mission consistait à maintenir une certaine

moralité au sein du clan et à éteindre le feu au plus vite quand l'un ou l'autre dérapait.

— Nous y sommes, annonça-t-il après quelques minutes.

Elle inspira profondément, prête à affronter le monde.

Tout de suite, le restaurant lui parut trop artificiel. Peintures blanches, chaises blanches, tapis blancs, à l'avant-garde, avec quelques touches de noir aux murs. Un sapin de Noël blanc avec des guirlandes blanches se dressait au fond de la salle. Une décoration hideuse, déprimante. Elle sut tout de suite que Jo ne s'y sentirait pas à son aise.

— Je ne sais pas, confia-t-elle à Matthew après avoir lu le menu, entièrement en français, ne sachant donc pas à quel genre de plats s'attendre.

— C'est l'une des meilleures tables de la ville, argumenta Matthew.

Ils se rendirent ensuite dans un restaurant de dimensions plus modestes, à l'ambiance feutrée, avec six tables en tout et pour tout et un menu bio proposant certains produits bizarres issus de l'agriculture du fin fond de la Tasmanie.

— Je connais Jo, expliqua-t-elle à Matthew quand ils remontèrent en voiture pour aller visiter un troisième restaurant. Une vraie cow-girl. Elle parle fort et n'est jamais aussi contente que devant un hamburger frites.

— C'est un endroit agréable, se défendit-il. J'y ai d'ailleurs mangé plusieurs fois en tête à tête.

— Et tu continues à voir ces jeunes femmes ?

Matthew s'esclaffa. Elle rit à son tour, parfaitement détendue. D'autant qu'avec ses lunettes et son bonnet, personne n'avait fait attention à elle.

— Méfiez-vous, jeune fille, la menaça-t-il avec un regard brûlant. Je pourrais bien vous faire regretter vos moqueries un peu plus tard.

A ces mots, elle sentit une chaleur voluptueuse l'envahir. Que lui préparait-il cette fois ? Et surtout, le laisserait-elle faire ? Mais pas question de rougir comme une oie blanche.

— Des promesses, toujours des promesses. Mais dis-moi, les autres restaurants proposent-ils de la vraie nourriture ?

— Oui, je crois. Excuse-moi, s'interrompit-il, car son téléphone sonnait. Oui ? Oui, nous sommes en route. Bien. Merci.

— En route pour où ?

— Tu verras, répondit-il avec l'un de ces sourires qui lui donnaient à chaque fois le frisson.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent à destination. Il s'agissait moins d'un restaurant que d'un pub. En fait, c'était même son nom, Le Pub. A l'inverse des deux premiers, très collet monté, celui-là offrait une ambiance extrêmement chaleureuse, avec boiseries et décorations en laiton.

— Un bar ? demanda-t-elle, perplexe.

— Un pub, la corrigea-t-il. Je sais que Jo ne boit plus, aussi ai-je cherché à éviter les endroits qui lui rappellent un peu trop son passé. Et j'ai aussi freiné les ardeurs de Frances qui voulait un spectacle de strip-tease masculin.

Elle sentit son sang se glacer. En réalité, il ne s'agissait ni de Jo ni d'elle. Toutes ces recherches pour sélectionner un restaurant en vue de l'enterrement de vie de jeune fille de Jo concernaient sa sœur. Le but était de trouver un endroit qui ne ternisse pas l'image d'une fille Beaumont.

— Ce que tu veux, en fait, c'est un lieu digne d'apparaître dans les revues mondaines.

Il hésita, puis la regarda avec un air penaud.

— Tu as raison.

Une serveuse vint les accueillir.

— Monsieur Beaumont, une petite minute, je viens prendre votre commande.

— La carte ? Mais... ?

— Je t'ai promis un déjeuner, non ?

Et il lui tendit le menu, mais elle secoua la tête.

— A quoi bon ? Tu as déjà choisi, non ?

— Pour la soirée de l'enterrement de jeune fille, oui, je l'avoue, mais pas pour ce midi, ajouta-t-il.

Elle prit la carte et la consulta. La tendance était à une cuisine cent pour cent bio, mais on trouvait aussi de bons vieux hamburgers accompagnés de frites.

— Il y a une arrière-salle, expliqua Matthew. Une salle ultra-privée. Alors ? C'est parfait, non ? murmura-t-il avec ce regard qui semblait voir jusqu'au plus profond de son cœur.

Elle sentit son cou, ses joues s'embraser. Jamais elle n'aurait imaginé avoir aussi chaud à Noël, ici, à Denver.

— Tu savais que j'allais choisir cet endroit, n'est-ce pas ?

— En vérité, j'ai réservé dans chaque restaurant. Il y aura forcément des gens à l'affût du scoop. Comme nous avons visité trois restaurants, ça brouillera les pistes.

Elle le dévisagea. Matthew était un fin stratège. Tout l'inverse d'elle qui n'avait jamais su voir plus loin que le bout de son nez, étant trop naïve, trop confiante. D'où ses innombrables malheurs avec la presse.

— Tu es impressionnant, vraiment, lâcha-t-elle avec un sourire narquois. Je n'ai jamais rencontré un homme atteint d'une telle parano.

— On n'est jamais trop prudent, répondit-il en lui caressant la joue.

Mon Dieu, il était sur le point de l'embrasser en public. Mieux que quiconque, elle savait que ce n'était pas une bonne idée. Mais face à lui, elle était impuissante, désarmée. Stupide.

— Votre commande, monsieur Beaumont, annonça la serveuse, de retour à leur table, sauvant ainsi Whitney d'elle-même.

— Et nous avons réservé la salle privée pour vendredi soir.

— Tout à fait, monsieur Beaumont.

— Allons-y, décréta Matthew, le sac contenant leur repas à la main. J'habite juste à côté.

Matthew pénétra dans le parking sous-terrain de la tour Acoma. Il avait donc vu juste, pour Le Pub. Et Whitney avait semblé trouver la carte des hamburgers à son goût. Tout allait donc pour le mieux.

Excepté ce petit pincement au cœur. Car il n'était pas dans ses habitudes d'emmener une femme chez lui. Certaines n'attendaient que ça pour, une fois dehors, aller tout raconter dans les moindres détails à la presse. Contre rémunération bien sûr. Il s'évertuait donc à garder son adresse ultra-confidentielle. Il ne risquait pas ainsi de trouver une meute de paparazzis au pied de la tour, prête à mitrailler la belle avec laquelle il avait passé la nuit.

Ce qui ne risquait pas d'arriver avec Whitney. Premièrement, il n'avait pas l'intention de passer la nuit ici avec elle. A cette perspective, un sentiment étrange l'envahit. Sentiment de déception. Et deuxièmement ?

Une chose était sûre, personne ne l'avait reconnu l'autre jour, dans ce restaurant, avec elle. Et il n'en revenait toujours pas. Il jouissait en effet d'une certaine renommée. Il donnait de nombreuses interviews à la presse et les Beaumont étaient connus comme le loup blanc à Denver.

Mais somme toute, c'était une bonne chose. Il entraîna Whitney vers l'ascenseur menant à son appartement, au dernier étage.

A peine entré dans la cabine, il la plaqua contre la cloison et l'embrassa à en perdre haleine. Le repas pouvait bien attendre.

Elle réagit très positivement à cet assaut. Il avait eu envie de sa bouche à la seconde même où il était entré dans la maison de Phillip, ce matin. Et il voulait lui montrer combien il pouvait être spontané. Le vrai Matthew, celui qu'il était vraiment avant d'être un Beaumont était capable de lui donner plus qu'un seul après-midi.

Bon sang, d'où lui venait cette idée saugrenue ? Quelque chose clochait. N'être qu'un Beaumont, un Beaumont à part entière, n'était-ce pas sa quête justement ?

— Matthew, chuchota-t-elle contre sa bouche.

Oui, le repas attendrait. La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

— Viens, dit-il et il l'entraîna à l'intérieur de l'appartement, se dirigeant déjà droit vers sa chambre quand Whitney s'arrêta net.

— Matthew, c'est magnifique.

— Merci, répondit-il.

Il l'abandonna quelques instants pour poser le sac du repas sur le comptoir de la cuisine. Mais quand il voulut à nouveau la prendre dans ses bras, elle s'éloigna, non pas vers l'immense baie vitrée pour admirer la vue sur la ville, mais de l'autre côté, vers le mur du salon où étaient exposées ses photos.

Comme elle regardait avec intérêt ses trophées, une réflexion de Phillip lui revint en mémoire. « Tes petites copines ont toujours été si ennuyeuses. »

Mais pas du tout. Elles n'étaient pas ennuyeuses, mais garanties sans problème. Des femmes d'affaires qui se fichaient d'épouser la fortune des

Beaumont puisqu'elles-mêmes ne manquaient pas d'argent, des femmes discrètes qui ne faisaient jamais l'ombre d'un esclandre, des femmes sobres aussi, qui ne faisaient jamais la une des tabloïds.

Whitney, elle, avait déjà provoqué quelques remous dans sa vie. Des remous dont il ne se plaignait pas, bien au contraire. Il en reprendrait volontiers. Et tout de suite, même.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour examiner de plus près une grande photo encadrée, au centre du mur.

— C'est une photo de mariage ?

— Oui. Le mariage de mes parents.

Whitney frémit à la tension dans sa voix.

— Mais c'est toi, là, non ? Et le garçon à côté de toi, c'est Phillip ? Et l'autre, Chadwick sans doute ? demanda-t-elle, le désarroi supplantant le désir.

— C'est exact, répondit-il, sans rien ajouter.

— Tu as quel âge, là-dessus ? Cinq ans ? Tu es un enfant !

Un lourd silence fit suite à ces mots. Comme si elle avait franchi une sorte de ligne. Et alors ? Elle regarda à nouveau la photo. Un homme, Hardwick Beaumont, en smoking, se tenait auprès d'une femme vêtue d'une sublime robe blanche brodée de perles, arborant une chevelure d'un roux flamboyant à peine contenue par un diadème en or blanc orné de diamants. Un style très années 1980.

Devant le couple se trouvait trois garçons, tous en smoking. Hardwick avait une main posée sur l'épaule de Chadwick et à côté de ce dernier, un petit garçon tout blond souriait avec malice à l'objectif. Phillip. Enfin, devant la jeune mariée se trouvait Matthew. Une main sur son épaule, elle souriait, radieuse, Matthew par contre faisait la moue.

— Tu ignorais que je n'étais pas né Beaumont ? demanda-t-il soudain.

— Pardon ? répondit-elle. C'est-à-dire ?

Il haussa les épaules, avec le même regard que le garçonnet de la photo.

— En fait, Phillip n'a que six mois de plus que moi.

— Vraiment ?

Il vint à côté d'elle, glissa un bras autour de sa taille. Elle sourit au contact de son corps chaud contre le sien. Cette fois, il ne se rétractait pas comme une huître.

— Ça a fait un énorme scandale, à l'époque. Ma mère était la maîtresse de Hardwick, encore marié à Eliza, la mère de Phillip et Chadwick... Eliza a refusé de divorcer durant quatre longues années après ma naissance. En réalité, je suis né sous le nom de Matthew Billings.

— Tu veux dire que tu n'as pas grandi avec ton père ?

— Pas avant d'avoir cinq ans, ou presque. Quand Eliza a découvert mon existence, elle a jeté l'éponge et enfin accepté de divorcer. Il a obtenu la garde

de Chadwick et Phillip, puis a épousé ma mère et nous a installés au domaine des Beaumont.

Elle le dévisagea, puis regarda à nouveau le garçonnet sur la photo. *Matthew Billings*.

— Mais Phillip et toi donnez l'impression d'être si proches. C'est toi qui t'occupes de son mariage. Je pensais...

— Que nous avons grandi ensemble ? Non, répondit-il avec un petit rire plein d'amertume. Je me souviens de ma mère quand elle me disait qu'avec ce mariage, j'allais enfin avoir un papa qui m'aimerait. Que j'aurais aussi des frères qui joueraient avec moi. Elle disait que tout irait bien. Que tout serait... parfait.

Manifestement, à la façon dont il avait prononcé ce dernier mot, c'était le contraire qui s'était produit. Était-ce pour cela qu'il était si rigoureux ? Il avait passé sa vie à poursuivre un rêve de perfection.

— Que s'est-il passé ?

— A ton avis ? ricana-t-il. Chadwick me détestait. Phillip, lui, était plus gentil, car il était souvent seul, lui aussi... Parfois, tous deux me harcelaient parce que je n'étais pas un vrai Beaumont. Et pour tout arranger, ma mère est tombée enceinte de Frances et Byron presque tout de suite, et tous deux ont hérité du nom Beaumont à leur naissance.

Son père l'avait oublié. C'était à peu de chose près ce que Jo lui avait raconté à propos de Hardwick Beaumont. Trop de femmes, de maîtresses et tant d'enfants que le goujat en ignorait même le nombre. Lourd héritage.

— Mais comment en es-tu arrivé à être celui qui prend soin de tous ?

Il se rapprocha et l'entoura de ses bras.

— Je devais faire la preuve que j'étais l'un des leurs. Un Beaumont légitime, pas un Billings...

Il déposa un baiser dans le creux de son cou. Mais elle ne se laissa pas distraire, pas quand elle était sur le point de trouver une manière de comprendre pourquoi il était là, devant elle.

— Et comment t'y es-tu pris ?

Il la serra contre lui et elle frémit en sentant son corps se presser contre le sien. L'espace d'un instant, elle se demanda s'il n'allait pas la plaquer contre le mur et lui faire crier son nom, juste pour ne pas avoir à répondre à cette question. Mais non.

— J'ai imité Chadwick, fréquenté la même université, obtenu le même diplôme de gestion des entreprises. Pris un job à la brasserie, comme lui. Il était le Beaumont parfait — et il le reste, sur bien des plans. Cela peut sembler ridicule aujourd'hui, mais je pensais que si je devenais moi aussi un Beaumont parfait, ma mère arrêterait de pleurer et nous serions enfin une famille unie et heureuse.

— Est-ce que ça a fonctionné ? demanda-t-elle, tout en connaissant la réponse.

— Pas vraiment, murmura-t-il en faisant courir ses mains sur son ventre.

Elle s'abandonna contre lui, comme pour le rassurer. Il n'avait pas besoin d'être « parfait », pour elle.

— Quand mes parents ont divorcé, Frances et Byron avaient quatre ans. Maman s'est battue pour obtenir notre garde, mais elle n'a rien pu faire contre les avocats et l'argent de Hardwick. J'avais dix ans.

— Tu la vois toujours ?

— Bien sûr. Elle reste ma mère. Elle travaille dans une bibliothèque. Ce n'est pas très bien payé, mais elle s'y plaît beaucoup. J'essaie de veiller sur elle du mieux possible. Un jour, elle m'a demandé pardon pour avoir gâché ma vie en épousant mon père.

— C'est ce que tu ressens ?

Il regarda autour de lui, son appartement luxueux.

— Ce n'est pas vraiment ce que l'on entend par une vie gâchée, non ?

— En effet, répondit-elle. Mais cette photo... Elle donne l'image d'une famille parfaite, mais l'image seulement.

— Oui, c'est une chose que j'ai apprise des Beaumont. L'image est tout. Ainsi, un jour, un mari jaloux a surpris mon père avec sa femme. Un scandale a suivi. J'étais à la fac alors et un matin, en sortant de chez moi, je suis tombé nez à nez avec une meute de reporters qui voulaient mon avis sur le sujet. Ils attendaient une réaction. Des détails croustillants qui feraient le buzz, tu vois ?

— Je vois, répondit-elle, revivant à travers ce récit son propre enfer, quand les paparazzis la harcelaient pour une déclaration, la poussant ainsi aux pires excès.

— J'ignorais ce qui était arrivé. J'ai donc juste essayé d'étouffer le scandale, avoua-t-il sur un ton hésitant. J'ai affirmé que les photos étaient truquées, en ajoutant que certaines personnes feraient n'importe quoi pour attirer l'attention, y compris piéger l'homme le plus riche de Denver. J'ai promis de porter plainte pour diffamation. La famille était bien sûr derrière Hardwick, accusé injustement. Voilà, c'est aussi simple que ça. La presse a avalé mon histoire. J'ai sauvé l'image de mon père. Il m'en a d'ailleurs remercié, en me disant que j'avais eu la réaction d'un Beaumont et en me demandant de continuer à veiller sur la famille.

— Mais ce n'était pas un coup monté.

— Non, en effet. Sa troisième femme l'a quitté peu après. Il lui a versé une « compensation ». En fait, il achetait toujours ses ex, de manière à conserver la garde des enfants. C'était bon pour son image de père malmené par les femmes. Et à chaque fois, j'étais là pour calmer le jeu et tromper le monde. Quand le poste de responsable de la communication s'est libéré aux *Brasseries Beaumont*, je l'ai pris.

Il avait trouvé le courage de travailler pour son frère, après une enfance aussi malheureuse ? Elle n'en aurait pas eu la force.

— Et tes frères ? Vos relations se sont améliorées ?

— Nettement, oui, je leur ai rendu de fiers services. Cent fois j'ai dû voler au secours de Phillip et Chadwick à une confiance absolue en moi.

Aujourd'hui, je suis l'un des leurs. Un vrai Beaumont et plus ce bâtard débarqué dans la famille à l'âge de cinq ans.

Il lui mordilla le lobe de l'oreille.

Elle ferma les yeux, submergée par les souvenirs.

— Sais-tu ce que je faisais, à cinq ans ?

— Dis-moi.

— Je passais des auditions. Ma mère voulait à tout prix me faire tourner dans des publicités, chuchota-t-elle. Moi, ça ne m'intéressait pas. Je rêvais de chevaux, mais elle voulait que je sois célèbre. Elle voulait être célèbre à travers moi.

Elle n'avait jamais compris le besoin de Jade Maddox d'exposer sa fille devant tous ces gens, de manière à pouvoir jouer elle-même le rôle de maman de star. Whitney en avait conclu qu'elle ne suffisait pas à sa mère.

— J'ai fait mes débuts dans *Larry the Llama*, tu te souviens ? Je jouais Lulu.

Elle sentit Matthew se crispier, puis il éclata d'un rire joyeux et communicatif.

— Tu as joué dans cette émission ? Mais c'était nul !

— Je sais. D'ailleurs, le show a quitté l'écran six mois plus tard. J'ai espéré que cela mettrait un coup d'arrêt aux ambitions de ma mère, en vain... Je n'ai rencontré mon père qu'une fois célèbre, et encore, parce qu'il avait besoin d'argent. Jade a tout fait pour que j'obtienne le premier rôle du show qui m'a valu cette renommée, à l'époque. J'étais très fière de moi. En fait, je l'ignorais bien sûr, mais ce show a été la plus grande erreur de ma vie. Jamais je ne suis parvenue à me défaire du personnage de Whitney Wildz. Aujourd'hui encore, elle me colle à la peau.

Matthew prit soudain son visage entre ses mains.

— C'est faux, tu n'es pas Whitney Wildz pour moi. J'espère que tu le sais.

— Oui, répondit-elle.

— En revanche, ajouta-t-il, les yeux rieurs, j'ai un faible pour la petite Lulu.

— Ne te moque pas, veux-tu, répliqua-t-elle en riant. C'était une émission pour enfants et...

Elle se tut quand il la serra contre lui et la berça avec tendresse. Elle se retrouva à caresser sa cravate, d'un mauve très clair aujourd'hui, merveilleusement assortie avec sa chemise bleu ciel.

— Que fais-tu ? murmura-t-il, les lèvres contre son front. Tu comptes m'attacher ? Pour avoir osé me moquer de Lulu ?

L'attacher ? Elle frémit en repensant à la veille, quand il lui avait lié les poignets avec sa cravate en soie. Elle lui avait donné tout pouvoir sur elle. Mais aujourd'hui, c'était différent. Elle avait envie de prendre la direction des opérations.

Elle le repoussa, l'attrapa par sa cravate et amena son visage près du sien.

— Je vais te faire payer cet affront, chuchota-t-elle en souriant.

— Allons nous asseoir, suggéra-t-il en regardant du côté d'une immense salle à manger meublée d'une table pour douze personnes au moins. Si tu as faim, bien sûr, ajouta-t-il, le regard plein de sous-entendus.

— Mais oui, j'ai faim, répondit-elle en le tirant par la cravate.

— Ce pauvre Larry le lama était d'un ridicule, marmonna Matthew.

— Tu vas regretter ces paroles...

En un éclair, elle lui arracha sa cravate.

— Vraiment ? fit-il, sourire en coin, mains derrière le dos.

— Tu n'imagines même pas ce que je vais te faire subir...

N'ayant jamais attaché un homme de sa vie, elle dut s'y reprendre à trois fois pour lui enrouler la cravate autour des poignets et la fixer ensuite au dossier de la chaise.

Elle prit son visage entre ses mains et l'embrassa à pleine bouche. Il bougea, comme s'il voulait la toucher, mais en vain. Elle sourit. Elle pouvait faire de lui ce qui lui plaisait, il ne pourrait l'en empêcher.

Elle recula de quelques pas et entreprit de se déshabiller. Pas comme la veille où, fébrile, elle lui avait envoyé un coup de pied en dessous de la ceinture. Elle resta à bonne distance et enleva d'abord son sweat, puis entreprit de déboutonner son chemisier en denim, lentement, bouton après bouton.

Matthew ne pipa mot, mais il suivit des yeux chaque mouvement de ses mains. Une lueur de déception occulta cependant le désir dans son regard quand il vit le T-shirt blanc sous le chemisier.

— Il fait froid, à Denver, expliqua-t-elle. On dit que les couches de vêtements permettent de mieux se protéger.

— Je me fiche de ce que l'on dit. Ce que je veux, c'est te voir toute nue.

Elle ne fit plus un geste et lui jeta un regard de défi.

— Finalement, déclara-t-elle, je vais arrêter là mon déshabillage.

— Quoi ? s'exclama-t-il, l'air abasourdi.

Puis, mains sur les hanches, elle se cambra, provocante et sourit.

— Et tu ne peux pas me toucher, puisque tu es attaché.

Elle ressentit un frisson d'excitation à détenir ainsi le pouvoir.

Elle s'était sentie si longtemps désarmée. Impuissante à contrôler sa vie, elle avait dû se résoudre à vivre en ermite, avec ses animaux et ce fou de Donald un peu plus haut dans la vallée. A une certaine époque, les gens faisaient d'elle ce qu'ils voulaient, y compris décider qui elle était et elle n'avait jamais son mot à dire.

Mais pas Matthew. Il la laissait faire ce qu'elle voulait, être qui elle voulait. Avec lui, elle pouvait se montrer maladroite et inquiète pour ses bêtes, il n'en continuait pas moins à la désirer.

Elle se débarrassa de ses bottes et déboutonna son jean. Le regard de Matthew brillait sous l'effet du désir. Sa respiration était haletante et il bougeait sur sa chaise, frustré. Envahie par une douce chaleur, elle se sentait sexy.

Matthew, lui, portait tous ses vêtements. Et elle ignorait où se trouvaient les préservatifs. Elle lui posa donc la question. La presse l'avait prétendue enceinte tant de fois qu'elle n'allait pas prendre le risque d'une vraie grossesse.

— Dans mon portefeuille, répondit-il entre ses dents, avec une tension évidente. Poche de gauche.

— Tu as envie de me toucher, pas vrai ?

— Mais tu ne me laisseras pas faire.

— Je refuse que tu te moques de ce pauvre Lulu le lama. Et tant que tu ne te rendras pas à la raison...

— La bataille est perdue d'avance, alors. Les lamas sont idiots.

— Bien. Dans ces conditions, tu resteras attaché.

Elle s'avança et s'assit à califourchon sur lui, mais sans peser de tout son poids sur son érection tout à fait flagrante à présent. Elle fit descendre sa main dans son dos, à la recherche de son portefeuille, qu'elle sortit de sa poche pour le jeter sur la table, puis elle entreprit de promener les mains sur le corps de Matthew.

— Je n'ai pas vraiment eu la possibilité de te toucher, la dernière fois, se justifia-t-elle.

Elle prit tout son temps pour explorer ses épaules, son torse, sentant chacun de ses muscles sous sa chemise et son gilet cachemire. Puis elle glissa la main un peu plus bas, pour s'attarder sur ce qui se cachait sous son pantalon en tweed.

Matthew cessa subitement de respirer quand elle referma la main sur son sexe. Il se pencha et voulut l'embrasser, mais elle l'esquiva, fit en sorte de rester hors de portée.

— Tu me tues, murmura-t-il tout en se frottant contre sa main.

— Bien fait pour toi, le nargua-t-elle.

Bien sûr, il pourrait se libérer facilement, s'emparer d'elle et prendre ce qu'elle s'amusait à lui refuser. Et elle ne ferait rien pour l'en empêcher, tant elle avait envie de lui. Mais il ne tenta pas de se détacher, lui laissant bien volontiers la conduite des opérations.

Alors, toujours avec ce sentiment de puissance, elle laissa peu à peu son corps peser sur le sien, de plus en plus lourd.

— Espèce de sorcière, marmonna-t-il.

— Visiblement, tu n'as jamais été attaché comme ça, constata-t-elle en s'écartant à nouveau.

— Jamais, répondit-il d'une voix menaçante, les yeux rivés sur elle.

— Vraiment ?

— Jamais, répéta-t-il en amenant son regard sur son visage. Et toi ?

— Non, répondit-elle en tentant de garder la tête froide.

Il n'avait donc jamais joué à ces petits jeux-là ? Il semblait pourtant si sûr de lui, la veille. Être la première femme qu'il ait attachée — et être aussi la première à l'attacher — cela signifiait certaines choses, non ?

Non et non. C'était juste une liaison entre adultes consentants. Une façon pour elle de renouer avec le sexe. Développer des sentiments plus profonds pour Matthew Beaumont ? Pas question. Elle attrapa le préservatif sur la table.

— J'exige des excuses pour Lulu le lama, annonça-t-elle en laissant tomber — volontairement, pour une fois — le préservatif, de manière qu'en se baissant pour le ramasser elle puisse lui offrir une vue imprenable sur ses fesses. Elle l'entendit grommeler.

— Et je veux aussi que tu me dises : « Je vous demande pardon, mademoiselle Maddox », susurra-t-elle en bougeant les hanches.

— Pitié, l'implora-t-il. Pardonne-moi. Plus jamais je n'insulterai les lamas, mademoiselle Maddox.

Elle le voulait maintenant. Tout de suite. Elle retira sa petite culotte, mais garda son soutien-gorge, puis défit le pantalon de Matthew et le lui fit descendre sur les hanches suffisamment pour placer le préservatif. Puis, incapable d'attendre plus longtemps, elle s'empala sur lui.

— Matthew, soupira-t-elle en prenant son visage entre ses mains pour le regarder dans les yeux.

Mais d'un coup de reins, il plongea en elle et elle ne trouva plus ses mots.

— Je veux ta bouche, quémанда Matthew en s'enfonçant un peu plus en elle.

Ses vêtements lui frottaient la peau.

— Tu veux m'embrasser ? le provoqua-t-elle en bougeant sur lui.

— Oui, je le veux, répondit-il. Toujours.

Alors elle pressa sa bouche contre la sienne.

Toujours. Pas uniquement là, maintenant, mais toujours. Elle jouit à la seconde où ses lèvres touchèrent les siennes et il jouit avec elle.

Elle resta ainsi sur lui une éternité, dans les ultimes frissons du plaisir. Et elle regretta à cet instant-là de l'avoir attaché. Elle avait envie de sentir ses bras autour d'elle.

— J'ignorais que tu étais si susceptible en matière de lamas, murmura-t-il en faisant courir sa bouche sur son épaule. J'en prends note.

Elle s'écarta pour le regarder et lui sourit.

— Je ne t'ai pas fait mal au moins ? Je vais te détacher maintenant.

A cet instant, elle vit la cravate gisant à leurs pieds. Pas autour de ses poignets. Ni attachée à la chaise. Elle écarquilla les yeux, sidérée.

— Tu es détaché ? Mais pourquoi ne m'as-tu pas touchée ?

Il se leva, remonta son pantalon et lui fit face. Il était pour ainsi dire pareil à lui-même, impeccable, la cravate en moins. Et elle était devant lui en chaussettes et soutien-gorge.

— Matthew, pourquoi ne m'as-tu pas touchée ? répéta-t-elle.

Il s'avança et l'entoura de ses bras.

— Parce que tu m'avais attaché, répondit-il en pressant les lèvres sur son front. C'était comme une promesse. De te laisser le pouvoir. Et je tiens toujours mes promesses.

Les gens n'avaient que rarement tenu leurs promesses, avec elle. Sa mère ne pensait qu'à l'argent, tout comme son ancien fiancé, d'ailleurs. Il y avait bien Donald, qui ignorait tout de son passé. Et puis, il y avait Jo, qui lui avait juré de ne parler à personne des mois qu'elle avait passés avec elle, au ranch.

Et aujourd'hui, Matthew semblait prêt à tout pour elle.

A cet instant, son téléphone sonna.

— Le repas doit être froid, dit-il, sans la lâcher.

Au mot « froid », elle frissonna. Elle était nue, après tout.

— Nous n'avons toujours pas réussi à prendre un repas digne de ce nom, toi et moi.

Le téléphone sonna de nouveau.

— Je dois régler certaines choses. Mais si tu veux bien patienter un peu, je pourrais te raccompagner et déjeuner avec toi au ranch.

— Avec plaisir.

— Super, conclut-il en lui donnant un baiser, alors que son téléphone n'en finissait pas de sonner.

Il était dans un sacré pétrin. Un pétrin pire encore du fait qu'il en était le seul responsable.

Matthew tenta de se concentrer pour désamorcer la situation. Ce qui n'était pas facile avec Whitney en train d'explorer son appartement. En temps normal, il ne voyait pas d'inconvénient à montrer cet endroit luxueux et en accord avec le standing d'un Beaumont.

Mais Whitney, que voyait-elle entre ces murs ? Un étalage de richesses, un appartement où l'argent transpirait, partout. Ou voyait-elle autre chose ?

Aucune des femmes qu'il avait emmenées chez lui n'avait porté un quelconque intérêt à la photo de mariage de ses parents. Non, tout ce qu'elles voulaient, c'étaient des indiscrétions sur la famille Beaumont, des confidences sur les stars qu'il pouvait croiser dans son travail. Et la fortune du clan les faisait toutes rêver.

Mais pas Whitney. Elle avait déjà connu la célébrité. Et elle avait rompu avec le star-system. Elle ne voulait plus d'une vie de paillettes et se moquait de la reconnaissance du public.

Ce qui n'était pas son cas. Lui cumulait les signes extérieurs de richesse, soucieux de prouver qu'il était le meilleur des Beaumont.

Ressaisis-toi. Il avait un job à faire, qui payait son appartement, ses voitures et... ses cravates. Il ignorait pourquoi Byron avait agressé ce chef, mais il y avait forcément une raison, même si Byron ne voulait rien dire.

Matthew ferait donc comme à son habitude. Il maquillerait la vérité.

Apparemment, c'était l'autre type qui avait frappé le premier. Tout ce qu'avait fait Byron, c'était de se plaindre à propos d'un saumon pas assez cuit, ce que le chef avait pris comme une insulte. Byron s'était ensuite défendu. Tout ça figurait dans le rapport de la police. Dès lors que Matthew s'en tiendrait à sa version des événements — mettant en cause les motivations de quiconque le contredirait —, sa réalité remplacerait tôt ou tard la vérité.

— Qu'y a-t-il, là-dedans ? demanda Whitney.

Normalement, il n'aimait pas que les gens en général, et les femmes en particulier, explorent son appartement sans lui. Il préférerait jouer les guides en expliquant le choix de sa déco, sa passion pour le marbre de Carrare, la nécessité d'une télé grand écran. C'était lui et lui seul qui décryptait son

appartement pour les autres. Qui décidait de qui pouvait y entrer, qui pouvait visiter. Mais Whitney était si adorable qu'il sourit.

— Où ça ? cria-t-il en retour.

— Là... Bon sang, cette télé est immense !

— Ah... Tu es dans la salle vidéo.

— Waouh !

Et elle se tut.

Il sourit à nouveau, sachant qu'ils échangeraient les mêmes mots dans cinq minutes.

Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il sifflotait tout en rédigeant ses explications officielles concernant l'incident du jour. Byron n'avait fait qu'exprimer son mécontentement à propos d'un poisson mal cuit. Les Beaumont se félicitaient de l'arrivée rapide des policiers qui avaient mis un terme à la « querelle ». L'affaire passerait au tribunal d'ici peu.

Puis un nouveau mail arriva, qui n'émanait pas de la presse, mais de Harper, la bête noire de son père.

« Merci de m'avoir invité in extremis à la réception suivant l'union de Phillip Beaumont et de sa fiancée. Malheureusement, personne dans la famille Harper ne souhaite célébrer un tel événement. »

Le vieux grigou n'avait même pas daigné conclure par une formule de politesse. En temps normal, ce genre de mail l'aurait contrarié, mais la voix de Whitney retentit à ce moment-là :

— Tu as ta propre salle de gym !

Et il en oublia aussitôt Harper.

— Oui, répondit-il tout en rédigeant quelques mots à destination de Harper, exprimant ses regrets de ne pouvoir le compter parmi les invités, alors que Hardwick Beaumont l'avait toujours considéré comme un ami. La vérité était tout autre, ces deux-là se détestant depuis le jour où Hardwick avait séduit la première épouse de Harper, moins d'un mois après que celui-ci l'eut épousée. Matthew ne jugea pas utile davantage que son correspondant de finir par une formule de politesse.

Plutôt content de lui, il vérifia la météo sur son ordinateur, puis partit à la recherche de Whitney. Il la retrouva dans sa salle de bains, visiblement subjuguée par l'espace douche et jacuzzi.

— C'est immense ! Tout ça pour toi tout seul ?

— Oui, pour moi tout seul. Bien, tu dois te décider.

— A propos de quoi ? demanda-t-elle, les yeux ronds.

Il enfouit les doigts dans ses cheveux, un peu en désordre depuis qu'elle lui avait offert ce strip-tease. Et ça lui allait bien.

— Le temps va changer, ce soir. Si tu veux rentrer au ranch, il faut partir.

— Pourquoi ? Il y a une autre option ?

— Tu es la bienvenue, si tu veux rester. Ce n'est pas la place qui

manque... Je te montrerai comment marche la douche multi-jets...

Elle le dévisagea, hésitant entre innocence et séduction.

— Je n'ai pas mes affaires, chuchota-t-elle.

Il hocha la tête, puis tenta de se raisonner. S'ils n'avaient pas trouvé de paparazzis en arrivant, rien ne garantissait qu'ils ne les attendraient pas demain matin, en bas de la tour. Et il n'allait surtout pas risquer que quelqu'un les voie sortir, Whitney et lui, au petit matin.

— Je suis très surprise, reprit-elle sur un ton étonnamment abrupt. C'est bientôt Noël et tu n'as même pas de sapin. Pourquoi ? Pas la moindre guirlande.

— Je passe la soirée du réveillon avec ma mère, répondit-il en lui caressant la joue. S'ils sont en ville, Frances et Byron viendront aussi. Elle adore les fêtes et tout ce qui va avec, sapin, pochettes cadeaux et dinde aux marrons... Pas vraiment de la grande cuisine mais...

Le soir du réveillon était le seul moment de l'année où il ne se sentait pas Matthew Beaumont. Quand il retournait dans le petit appartement de sa mère, encombré de photos de lui, de Frances et de Byron — pas une seule de Hardwick Beaumont —, il avait l'impression de redevenir Matthew Billings.

C'était comme revenir dans le passé, ce qui l'emplissait de nostalgie, mais pour un temps seulement. Après avoir offert à sa mère le cadeau qu'il avait choisi pour elle — quelque chose qu'elle n'avait pas les moyens de se payer —, il l'embrassait et retournait à sa réalité, où il reniait Matthew Billings.

Mais face à Whitney... Au lieu d'être sur la défensive comme à chaque fois que l'on abordait ce sujet, il se sentit soudain plus léger.

— Ça doit être super, rétorqua-t-elle sur le ton de la réprimande. Moi, j'ai l'habitude de regarder un film avec Gater et Fifi. Je porte des carottes aux chevaux, ce genre de choses... Evidemment, je regrette de n'avoir personne avec qui passer le réveillon, ajouta-t-elle en soupirant entre ses bras. C'est aussi pour cela que je suis venue à ce mariage. Enfin, je suis ici pour Jo, bien sûr, mais...

— Tu sais quoi ? Nous allons rentrer au ranch. Là-bas, au moins, l'ambiance est à Noël, puis... après le mariage, nous pourrions passer une partie des fêtes ensemble, avant que tu rentres chez toi ?

Les mots étaient sortis tout seuls de sa bouche.

— Oui, j'aimerais beaucoup, répondit-elle, les joues rosies. Mais je n'ai pas de cadeau pour toi.

— Tu es le seul cadeau dont je rêve. Peut-être avec un petit ruban rose dans les cheveux.

Il l'enlaça et la plaqua contre le mur pour un baiser plein de passion.

— Tu as pu faire ce que tu voulais ? demanda-t-elle, après de longues minutes.

— Pour l'instant, oui, répondit-il. Viens, je te ramène.

— Puisque je n'ai pas le choix, répliqua-t-elle, radieuse. Mon pick-up est

au ranch... Conduire dans la neige ne t'ennuie pas ?

— Je suis un Beaumont, déclara-t-il avec fierté. J'ai le véhicule qu'il faut pour ça.

* * *

Une fois qu'ils furent arrivés au ranch, Whitney lui demanda s'il voulait rester pour dîner. Jo avait déjà prévu une assiette pour lui et Phillip lui-même insista. Aussi, après vérification de ses messages, pour s'assurer qu'aucune nouvelle catastrophe n'était survenue, Matthew s'installa avec eux et dévora le poulet grillé et la purée maison préparée par Jo. Ce fut le premier vrai repas que Whitney et lui réussirent à prendre ensemble.

— On va regarder la télé, vous venez ? proposa ensuite Jo. Ils passent *Elfe*.

— J'avais passé une audition pour ce film, remarqua Whitney en se pressant contre lui. Mais, la plupart du temps, j'étais dans un état second à cette époque, donc j'ai échoué. C'est Zooey Deschanel qui a obtenu le rôle. J'adore ce film. Je le regarde tous les ans.

Matthew croisa le regard narquois de Phillip : son frère était visiblement un peu étonné de le voir tenir Whitney par la taille d'une manière aussi intime.

— D'accord, répondit Matthew.

Les femmes disparurent pour aller préparer pop-corn et chocolat chaud. Aussitôt, Phillip l'entraîna dans le salon en prétextant un problème de stéréo, pour sa télévision.

— Qui es-tu et qu'as-tu fait de mon frère Matthew ?

— Oh ! ça va ! marmonna Matthew.

— Reprends-moi si je me trompe, mais n'étais-tu pas sur le point de la renvoyer chez elle, il y a quelques jours ?

— La ferme.

— Je ne te blâme pas, elle est très séduisante, poursuivit son frère, manifestement très content de lui. Mais déjà hier... Bref. Jamais je n'aurais pensé te voir un jour si... On dirait deux tourtereaux, franchement.

— Deux tourtereaux, vraiment ?

— Tu es tendre et attentionné avec elle. Jamais je ne t'ai vu comme ça avec une femme. Et jamais tu n'as accepté de rester un soir devant la télévision. Tu as toujours tellement de travail.

— Mais j'ai du travail.

Phillip leva les yeux au ciel.

— Allez, arrête ! Tu ne peux pas t'en empêcher, il faut que tu la touches.

Matthew haussa les épaules, feignant l'indifférence. Il avait des maîtresses. N'était-il pas un Beaumont ? Avoir des liaisons était dans ses gènes.

Des femmes, oui, mais ennuyeuses, selon les propres termes de Phillip, et

que Matthew emmenait au restaurant avant d'aller chez elles, et non chez lui où quelqu'un pourrait les surprendre. Or il se devait de rester prudent.

— Je l'aime bien, marmonna-t-il.

— Qui donc ? La star déchue ou l'élèveuse de chevaux ?

— L'élèveuse de chevaux.

— Bonne réponse, mec, approuva Phillip en lui claquant l'épaule. Bien, mesdames, le film est prêt, ajouta-t-il, alors que Jo et Whitney les rejoignaient.

Matthew aida Whitney avec les mugs remplis de chocolat chaud. Puis Jo distribua les couvertures et s'emmitoufla avec Phillip sur l'un des canapés, l'âne miniature couché à leurs pieds.

Whitney et lui s'installèrent sur l'autre canapé. Elle se blottit contre lui et ramena la couverture sur eux.

— Tu regardes beaucoup de films ? murmura-t-il.

— Oui. En fait, j'ai des horaires spéciaux : levée très tôt, couchée tard, c'est une nécessité dans un ranch pour s'occuper des bêtes. Mais j'aime prendre du temps pour lire aussi, surtout des histoires d'amour... J'ai mis longtemps à pouvoir regarder ce genre de films. C'était trop de souvenirs, trop de regrets, tu vois ?

Sous la couverture, il l'attira contre lui. Phillip avait peut-être raison. Peut-être n'avait-il jamais été aussi prévenant, aussi tendre avec une femme. Mais c'était plus fort que lui, il avait besoin de toucher Whitney.

Ils regardèrent le film que, manifestement, Jo et Whitney avaient déjà vu ensemble. Elles rirent et échangèrent des plaisanteries. A plusieurs reprises, le téléphone de Matthew sonna, mais il l'ignora, repensant aux remarques de Phillip. Depuis quand n'avait-il pas eu une vraie relation avec une femme ? Une éternité. Sans parler de cette escapade qu'il comptait bien faire avec Whitney, après le mariage. Mais était-ce bien raisonnable ?

Ce mariage allait également servir, de façon officieuse, à promouvoir la nouvelle brasserie fondée par Chadwick, dont Matthew possédait trente pour cent des parts. Et en février serait lancée la toute nouvelle bière aromatisée de la compagnie.

Il avait également prévu de dîner avec sa mère. Ce repas était d'ailleurs le seul moment de loisir qu'il s'accordait durant les fêtes. Mais cette année, il pourrait se permettre de prendre quelques jours. Il ignorait quand Whitney devait rentrer en Californie, mais si elle restait encore un peu dans le coin, il passerait volontiers ces quelques jours avec elle.

A la fin du film, il la tenait toujours contre lui, sous la couverture. Il n'avait pas touché aux pop-corn ni au chocolat chaud, il avait bien mieux à faire, comme la caresser discrètement ou maîtriser les sensations qui lui donnaient chaud, très chaud, au seul contact de son corps. Jamais il n'avait partagé une telle intimité avec une femme.

— Il faut que j'y aille, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Quel dommage, soupira-t-elle.

— Hé, Matthew ? l'interpellèrent à ce moment Jo et Phillip, en émergeant de leur couverture.

— Oui ? répondit-il en relâchant Whitney.

— Tu as vu ce verglas dehors ?

— Pardon ?

Il se leva pour s'avancer jusqu'à la fenêtre et ne put que constater. La météo annonçait de la neige. Pas de verglas.

— Mon vieux, te voilà coincé ici avec nous, jubila Phillip. Tu ne peux pas prendre la route avec ce temps.

— Bon sang, quel verglas ! soupira Whitney en le rejoignant. Nous n'en avons jamais, en Californie. Ou rarement.

Il pourrait passer la nuit au ranch, dans les bras de Whitney. S'endormir avec elle, se réveiller avec elle. Le genre de choses qu'il ne faisait pas souvent. Jamais, en fait.

— Je n'ai pas mes affaires, tenta-t-il de protester, mollement.

— Nous avons tout ce qu'il faut ici, pour les invités, répondit Jo.

— Et toi et moi avons à peu près la même taille, renchérit Phillip.

— Reste, chuchota Whitney d'une voix douce. Reste avec moi. Juste pour cette nuit. Considère ça comme mon cadeau de Noël.

Il la regarda, subjugué. Une chose était sûre, il ne pouvait pas rentrer chez lui avec ce verglas. Mais surtout, il n'en avait aucune envie. Soudain, il comprit pourquoi Phillip avait choisi de vivre au ranch. On était bien ici, la maison était douillette, chaleureuse. Et il avait peur, s'il rentrait, de trouver son appartement froid et vide — son bel appartement si grand, si beau, sans la moindre décoration de Noël comme l'avait fait remarquer Whitney. Sans âme. Il s'en moquait d'ordinaire, mais pas ce soir.

— J'aurai besoin d'un ordinateur, objecta-t-il. J'ai un mariage à préparer.

— Bien sûr, répondit Jo en souriant, non pas à lui, mais à Whitney.

Matthew passa une bonne heure à envoyer des mails, ce qu'il avait négligé de faire et qui ne lui ressemblait pas. Whitney était montée lire dans sa chambre. Et il avait bien du mal à rester concentré, ne pensant qu'à aller la rejoindre au plus vite.

En moins de trois minutes, la fièvre au corps, il finit sa correspondance, éteignit l'ordinateur et courut presque jusqu'à la chambre. Elle était couchée. Belle. Parfaite. Lorsqu'il la regardait maintenant, il ne voyait plus Whitney Wildz, juste elle. Whitney.

— Je t'attendais, dit-elle.

Il lui sourit et quand elle bougea, il retint son souffle. Elle était nue.

— Hmm..., dit-il, la gorge serrée. Je me vois donc dans l'obligation de te remercier pour ta patience.

Et il se sentit plein de gratitude pour ce caprice inattendu de la météo.

Le jour de l'enterrement de vie de jeune fille arriva vite. Whitney passa deux jours sans quitter le ranch, un intermède qui aurait dû la remplir de joie. Elle aida un peu Jo avec les chevaux, toutes deux confectionnèrent des gâteaux, regardèrent la télé. Phillip se montra très amical et les hommes du ranch se firent aussi discrets que polis. Même le chef d'équipe, un certain Richard, prit l'habitude de l'appeler Whit.

Bref, le rêve. La paix. La sérénité. Juste elle, quelques amis et des chevaux. Pas d'appareils-photo, pas de rumeurs, rien sur Whitney Wildz. Sauf que Matthew lui manquait.

Cela ne lui ressemblait pas. Les gens ne lui manquaient jamais. Elle ne se liait pas suffisamment pour cela.

Mais aujourd'hui, après quarante-huit heures sans Matthew, elle se sentait perdue. Horriblement. Alors qu'elle n'aurait pas dû. Leur dernière nuit ensemble avait été grandiose. Il lui avait fait des choses qui, lorsqu'elle y repensait, la grisaient encore maintenant. Et quand ils s'étaient réveillés, au petit matin, à nouveau ils s'étaient aimés avec tendresse, Matthew ne cessant de lui dire qu'elle était belle, combien il était heureux d'être resté.

C'était bien le problème. Il ne s'agissait que d'un flirt, limité dans le temps. Tout ça prendrait fin après le mariage. Avec un peu de chance, elle passerait le matin du 25 décembre avec lui. Mais si Matthew lui manquait après quelques jours seulement, qu'en serait-il lorsqu'elle serait rentrée chez elle ? Quand elle saurait ne plus pouvoir espérer le revoir ?

Déjà, le regarder partir l'autre jour avait été douloureux. Il lui avait bien proposé de rentrer avec lui, mais elle avait refusé. Elle était venue pour Jo et puis Matthew avait son travail, un mariage à préparer, l'image de la famille à gérer. Elle soupira en pensant à leurs vies respectives, si opposées.

A son grand soulagement, Jo avait évité d'aborder le sujet de sa relation surprise avec son futur beau-frère.

— Tu passes de bons moments, avec Matthew ? lui avait seulement demandé son amie.

— Oui, avait-elle répondu, même si l'expression « bons moments » lui semblait bien en dessous de la vérité.

Etre avec Matthew était autrement plus intense, vibrant. Fabuleux.

— Tant mieux, s'était contentée de répondre son amie.

Toutes deux s'apprêtaient maintenant à retrouver au Pub les autres femmes invitées à l'enterrement de vie de jeune fille. Quant aux hommes, ils devaient passer la soirée chez Matthew. Une petite fête entre mâles Beaumont, destinée sans doute à détourner l'attention des paparazzis.

Whitney garda son bonnet quand l'hôtesse les conduisit dans le salon privé, au fond de la salle. Plusieurs femmes étaient déjà autour d'un buffet proposant salades diverses, hamburgers et frites. Whitney sourit, enleva son bonnet et ses lunettes de soleil. Matthew connaissait bien les goûts de Jo, décidément.

— Hello tout le monde ! lança son amie à la cantonade. Je voudrais vous présenter...

— Oh mon Dieu, c'est vous ? Whitney Wildz ! s'exclama une jeune femme rousse.

En un éclair, Whitney nota sa ressemblance avec Matthew.

— C'est bien vous, en chair et en os ! Et vous connaissez Jo ? Mais comment se fait-il... ? Oh ! pardon, je suis Frances Beaumont.

— Bonjour, répondit Whitney du bout des lèvres.

Elle s'attendait à ce genre d'accueil. Mais la situation était sous contrôle, grâce au ciel. N'empêche, l'enthousiasme des fans à son égard l'avait toujours mise mal à l'aise.

— Donc, comme j'allais le dire, intervint Jo en freinant les effusions de Frances, je vous présente Whitney Maddox, qui est élèveuse de chevaux. Nous avons fait connaissance chez elle, dans son ranch, où je me suis occupée de ses bêtes.

— J'y crois pas, vous êtes là, continua de s'extasier Frances. Je suppose que l'on vous dit ça tout le temps, mais je suis votre plus grande fan. J'adorais votre show. Un jour, Matthew m'a même emmenée vous voir, en concert... Je suis si heureuse de vous rencontrer, vous n'imaginez pas.

— Si, je crois que j'ai une petite idée..., parvint à articuler Whitney.

— Frances, s'interposa Jo avec une certaine impatience, pourrais-tu au moins laisser à Whitney le temps de retirer son manteau ?

— Oui, oui, bien sûr, répondit celle-ci. Mais je suis si heureuse ! Puis-je prendre une photo, s'il vous plaît ?

— Eh bien...

Désarmée, Whitney regarda autour d'elle. Jo semblait mécontente et les autres invitées attendaient sa décision. Que ferait Matthew ? Il s'efforcerait de sauver les meubles.

— Si vous me promettez de ne pas la poster sur les réseaux sociaux avant le mariage, répondit-elle avec un sourire.

— Bien sûr ! C'est juste pour moi. C'est tellement génial ! s'exclama Frances en glissant son bras autour des épaules de Whitney avant de réaliser un selfie avec son smartphone. Puis-je l'envoyer à Byron et Matthew ? On avait l'habitude de regarder votre show ensemble.

— Oui, je sais, Matthew me l’a dit, répondit Whitney, qui sentit soudain ses joues s’empourprer.

Impossible de se cacher, d’autant que tout le monde dans la salle avait les yeux rivés sur elle.

— N’en voulez pas à Frannie, l’aborda alors une jeune femme qui tenait un bébé dans ses bras. Elle est très émotive. Je suis Serena Beaumont, la femme de Chadwick. Ravie de vous rencontrer.

— Whitney. Quel âge a votre enfant ?

Elle n’avait guère d’expérience en matière de bébés, mais celui-ci semblait tout neuf.

— Six semaines, répondit Serena, lumineuse. Permettez-moi de vous présenter Catherine Beaumont.

— Elle est à croquer, répondit Whitney en souriant à la frimousse du nourrisson.

— Sa grossesse n’a été qu’une longue suite de nausées, soupira Frances en levant les yeux au ciel. Quelle galère !

— Dit la femme qui n’a jamais été enceinte. On en reparlera, ajouta Serena avec un clin d’œil complice aux autres.

On présenta Whitney au reste des invitées. Lucy Beaumont, une jeune femme aux cheveux blonds, disparut peu de temps après, prétextant une migraine. Whitney fit également la connaissance de Toni Beaumont, aussi nerveuse qu’elle, *a priori*.

— Toni doit chanter au mariage, expliqua Jo. Elle a une voix merveilleuse.

Toni rougit, plus mal à l’aise encore. Nettement plus jeune que les autres, âgée d’une vingtaine d’années tout au plus, Toni était sans doute l’une des dernières enfants de Hardwick. Mais Whitney n’eut pas l’occasion d’en savoir plus, car la jeune femme s’éclipsa à son tour et elles se retrouvèrent à quatre : Jo, Frances, Serena et elle-même, sans compter le bébé qui ne fit que dormir.

— Lucy et Toni ont l’air très sympathiques, osa-t-elle remarquer.

— Lucy ne nous porte pas vraiment dans son cœur, expliqua Frances, une bière à la main — elle était la seule à boire de l’alcool. C’est courant, dans la famille. Chaque fois que papa se remariait, sa nouvelle épouse disait du mal de la précédente et de ses rejetons. Raison pour laquelle Toni est mal à l’aise avec nous. Sa mère ne cessait de lui répéter que nous ne voulions pas d’elle au sein du clan.

— Et si j’ai bien compris, ajouta Serena avec un regard noir, tu n’as jamais été très gentille avec elle, enfant.

— Ce n’est pas faux, répondit Frances en riant. Il y a eu en effet quelques accrochages. Mais c’était plus entre Lucy et Toni. J’étais moi-même déjà trop grande pour me chamailler. Et puis, j’avais bien assez à gérer avec Phillip. Il me faisait toujours monter le cheval le plus teigneux, juste pour me voir mordre la poussière. Mais j’ai fini par gagner. J’ai appris à rester en selle et à ne plus pleurer.

— Drôle de famille, soupira Serena.

Whitney acquiesça avec un sourire, comme si toutes ces histoires étaient drôles, mais elle pensa avec un serrement du cœur à Matthew, victime de brimades de la part de ses frères aînés.

— Oui, c'est vrai, admit Frances. Nous sommes tous un peu détraqués. N'attendez pas que je me marie un jour ! Pour risquer de tomber sur une sorcière en guise de belle-mère ? Pas question. Mais bon, nous n'y pouvons rien. Je vous le dis, les Beaumont ont la méchanceté dans le sang. Enfin, sauf Matthew. Il est le seul à toujours avoir été gentil avec nous tous. C'est pour ça, d'ailleurs, que Lucy et Toni sont venues aujourd'hui. Il le leur avait demandé, en disant que c'était important pour la famille. La seule personne qui ne l'écoute pas, c'est Eliza, la mère de Chadwick et de Phillip. Tous les autres obéissent, quand il dit quelque chose. Franchement, jamais Matthew ne me permettrait de vous emmener en boîte, et encore moins d'embaucher un stripteaseur. C'est une manie chez lui, de vouloir toujours tout contrôler. Tellement coincé en plus !

Un long silence s'ensuivit, puis Frances et Serena se tournèrent comme un seul homme vers Whitney qui sentit ses joues s'embraser. Matthew, coincé ? Des images torrides se bousculèrent dans sa tête. En revanche, oui, il avait la manie de tout contrôler. Ne lui avait-il pas choisi ses chaussures ? Sa coupe de cheveux ? Son rouge à lèvres ? Mais il s'était aussi laissé attacher. Plus exactement, il lui avait laissé croire qu'il était attaché, juste pour qu'elle prenne le contrôle de leurs ébats.

— Alors, comme ça, reprit Frances sur un ton enjoué, vous connaissez Matthew ?

— Oui, répondit-elle, sur ses gardes.

— Et ? insista Frances.

— Nous collaborons, lui et moi, pour que ce mariage se déroule sans accroc, répondit-elle.

Serena hocha la tête, mais Frances soupira, exaspérée.

— A d'autres ! Il est fou de vous ! Je suis sûr qu'en votre présence, il a d'autres idées en tête que l'organisation de ce mariage.

— Frannie ! s'exclamèrent Jo et Serena en un chœur parfait, réveillant Catherine en sursaut, qui se mit à hurler.

— Pardon, s'excusa Serena avant de s'écarter pour cajoler son bébé.

— En même temps, elle a raison, enchaîna Frances. Il rend tout le monde cinglé avec ce mariage, à toujours vouloir que tout soit parfait. Je suis sûre que cet homme n'a jamais rien fait pour le plaisir, ajouta-t-elle en reportant son attention sur Whitney. Cela lui ferait du bien pourtant, non ?

Au bord de la suffocation, Whitney repensa à la façon dont il avait ignoré son téléphone, l'autre soir, devant la télévision. Juste pour le plaisir d'être avec elle.

— Il était amoureux de Whitney Wildz, expliqua-t-elle. Ce que je ne suis plus.

Pour Matthew, elle était en effet Whitney Maddox à présent. Il l'aimait pour ce qu'elle était, non pour sa célébrité d'autrefois. Et oui, quand ils se retrouvaient ensemble, il avait d'autres idées en tête que le mariage. Il avait envie d'elle. Pas de Whitney Wildz ?

Elle détestait le sourire manifestement sceptique de Frances. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle-même ne pouvait être sûre à cent pour cent que Matthew ne couchait pas avec Whitney Wildz.

— Bien sûr, bien sûr, répondit Frances sans conviction.

— Tu es pénible, intervint Serena, avant de se tourner vers Whitney. Frances est insupportable.

— Je dis la vérité, c'est tout. Matthew ne pense qu'à nous diriger. Pour une fois qu'il a l'occasion de faire quelque chose pour lui, cela lui ferait beaucoup de bien de se détendre un peu. Vous devriez sortir ensemble, tous les deux, ajouta-t-elle, avant de sourire malicieusement. Si ce n'est pas déjà fait.

Et voilà. Après tant d'années à faire la une de la presse à scandales, à être la cible des pires ragots, Whitney allait maintenant mourir de honte. Elle se pensait immunisée contre ce genre d'insinuations, mais elle se trompait.

— Tu as terminé ? demanda Jo, excédée.

— Je ne sais pas, répondit Frances, qui semblait bien s'amuser.

— Parce que tu sais comment réagira Matthew, quand il saura que tu harcèles ma meilleure amie.

Aussitôt, Frances ravala son sourire, l'air inquiet.

— Je suis irréprochable depuis l'annonce de ce mariage. Pas le moindre problème, pas de scandale. Je laisse ça à Byron.

Lequel avait provoqué un scandale à la demande de Matthew. Pour protéger Whitney. Un nouveau silence s'installa et, l'espace de quelques secondes, elle pensa même à quitter les lieux. Mais bon, pas sans Jo.

— Tu sembles oublier la fois où..., commença Serena en les rejoignant.

— Et le jour où tu..., renchérit Jo.

— Hé ! s'exclama Frances, les joues rouge tomate. Ce n'est pas sympa !

— Nous ne voulons que la vérité, répondit alors Serena, avec un sourire machiavélique.

— Attends, comment Phillip m'a-t-il dit que ce type t'appelait, « son petit rouge... » ?

Le téléphone de Frances vibra juste à ce moment.

— Désolée, je suis obligée de vous interrompre, déclara-t-elle en lisant son texto. C'est Byron. Il ne croit pas qu'il s'agisse vraiment de Whitney Wildz...

Et elle commença à rédiger un message.

— Que lui répondez-vous ? demanda alors Whitney.

— A votre avis ? répondit Frances avec un clin d'œil. Que votre nom est Whitney Maddox.

— Mais, c'est... Whitney Wildz ? s'exclama Byron en fixant son téléphone. J'y crois pas !

— Quoi ?

Matthew arracha l'appareil à son frère. La photo montrait Frances et Whitney, laquelle semblait en forme, quoique un peu tendue si on y regardait de plus près, sans doute à cause de sa sœur.

Il soupira, furieux. Pourquoi Whitney laissait-elle les gens la photographier ? Et puis, n'avait-il pas mis Frances en garde, lui faisant promettre de ne rien faire de stupide ?

Le téléphone sonna à l'arrivée d'un nouveau message.

Dis à Matthew qu'elle m'a fait promettre de ne l'envoyer qu'à vous deux. Surtout de ne pas poster cette photo sur les réseaux sociaux.

Il soupira, soulagé. Il ne restait plus à espérer que Frances tiendrait parole.

— Whitney Wild était un personnage de fiction, expliqua-t-il de sa voix la plus neutre. Son nom est Whitney Maddox.

Il regarda son frère, en train de fumer le cigare sur la terrasse de son appartement. Phillip lui sourit, puis il serra les lèvres et plaça son index en travers.

Les autres avaient réussi à venir chez lui sans se faire remarquer. Cinq des frères Beaumont étaient présents. Byron n'entretenait aucune relation avec leurs autres demi-frères, David et Johnny ; quant à Mark, il était à l'université. Matthew avait décidé de limiter le nombre des mâles Beaumont à quatre. Ceux qui bon an mal an arrivaient à se supporter.

Dale, le chauffeur sobre, était également présent. Au ranch, Phillip était irréprochable, mais il n'avait renoncé à l'alcool que depuis sept mois et avec la pression du mariage, une rechute demeurerait possible. Ce qui serait le pire des scénarios et finirait de ternir, peut-être à jamais, l'image des Beaumont. Dale serait donc présent à chaque événement hors du ranch. En ce moment même, ce dernier discutait chevaux avec Phillip. Un samedi soir qui commençait bien, entre hommes, sodas et cigares.

— Qui ça ? demanda Chadwick en s'emparant du téléphone.

— Whitney Wildz, répondit Byron. Cette ado punk qui tournait dans un show autrefois, *Télé-Whitney*. Bon sang, soupira-t-il, elle est canon. Sais-tu si... ?

— Elle est prise, s'empressa de répondre Matthew, un peu trop vite sans doute.

Mais Byron étant un Beaumont, il ne voulait surtout pas que son petit frère croie pouvoir séduire Whitney.

Ses trois frères se tournèrent vers lui dans un même élan. Enfin, si Chadwick et Byron le regardèrent, Phillip, lui, ne put s'empêcher de ricaner

dans son coin.

— Enfin, ce que je veux dire, reprit Matthew, c'est que si quelqu'un s'avise de la séduire, cela donnera lieu à une tempête médiatique. Alors, pas touche.

— Minute, intervint alors Chadwick en examinant la photo une nouvelle fois. Ce n'est pas elle qui enchaînait scandale sur scandale et qui faisait la une des tabloïds dans des états douteux ?

— Non, ce n'est pas elle, rétorqua Matthew.

— Ce que Matthew veut dire, expliqua Phillip, c'est que dans la vraie vie, Whitney élève des chevaux d'exception et mène une existence paisible.

— Et c'est elle, la demoiselle d'honneur ? s'exclama Chadwick. Eh bien, ça promet pour le mariage ! Tu n'as pas oublié que juste après, nous lançons une collection de bières aromatisées ? On ne peut pas se permettre le moindre faux pas...

— Chad, du calme...

Chadwick se renfroga quand Phillip l'interpella par son diminutif. Cette soirée entre hommes menaçait de virer à l'aigre.

— Tout se passera bien, poursuivit Phillip. C'est une amie de Jo et elle ne provoquera aucun scandale. Elle est parfaitement clean. Matthew s'inquiétait lui aussi, mais il s'est rendu à l'évidence, Whitney est une femme comme les autres. Pas vrai ?

— Phillip a raison. Whitney est parfaitement capable de tenir son rôle de demoiselle d'honneur avec grâce et élégance. Elle ne fera rien qui puisse nous nuire, au contraire.

Quelques jours plus tôt, il était encore de l'avis de Chadwick, certain que l'ex star profiterait du feu des projecteurs pour gâcher cet événement et ruiner la réputation des Beaumont. Aujourd'hui, tout ce qui inquiétait Matthew, c'était que Whitney arrive à marcher jusqu'à l'autel sans trébucher.

— Quoi, qu'y a-t-il ? aboya-t-il, remarquant que Byron ne cessait de le fixer depuis une bonne minute.

— Rien, rien, répondit celui-ci en sortant sur la terrasse, avant de tourner la tête pour le regarder encore une fois.

Matthew comprit que son frère souhaitait échanger quelques mots en privé avec lui. Aussi le rejoignit-il.

— As-tu invité Harper ? s'enquit Byron à voix basse.

Mieux valait en effet que Chadwick n'entende pas prononcer le nom de son ennemi juré.

— Oui. Il a refusé. Les Harper ne viendront pas à la réception.

— Pas même...

Byron se tut, hésita, le regard rivé sur les montagnes dont on distinguait à peine la silhouette, dans la nuit.

— Pas même sa famille ? Ni sa fille ? insista-t-il.

En un éclair, Matthew comprit.

— Non. C'est elle, la raison de ton œil au beurre noir ?

— Et ta raison à toi, c'est Whitney Wildz ? répliqua Byron.

— Elle s'appelle Whitney Maddox, rétorqua Matthew, avec un peu plus de vigueur que nécessaire.

Byron lui jeta ce fameux regard qui n'appartenait qu'aux frères du clan. Et y ajouta le sourire Beaumont.

— Qu'entendais-tu tout à l'heure par « Elle est prise » ?

Matthew admira la discrétion de son petit frère qui, en moins de trente secondes, avait détourné la conversation de la fille Harper pour la recentrer sur Whitney et lui.

— Elle est prise, fin de la discussion.

— Bien, lança Phillip derrière eux. Merci pour la soirée, mais j'ai une fiancée qui m'attend et elle est autrement plus divertissante que vous.

— Et moi, je rentre retrouver Serena et Catherine, ajouta Chadwick.

— C'est incroyable, marmonna Byron. Je ne suis pourtant parti qu'un an, mais je ne vous reconnais plus. Chadwick qui ne rentre pas pour travailler ? Phillip, sobre et monogame ? Et toi... avec Whitney Wildz...

— Maddox, rectifia Matthew.

Byron lui décocha un autre sourire et Matthew se rendit compte, un peu tard, qu'il venait implicitement de reconnaître sa liaison avec Whitney.

— Oui, si tu veux, répondit son frère. Bref, si ça continue comme ça, je ne serais pas étonné que Frances nous annonce qu'elle rentre au couvent.

— On peut toujours rêver, lâcha Chadwick, narquois, avant de se tourner vers Dale et Phillip. Vous rentrez directement au ranch ?

— Oui, répondit Phillip. Jo m'attend. Merci pour...

— Je vais le ramener moi-même, intervint Matthew en s'adressant à Dale et Chadwick. L'imminence du mariage fait monter la pression. On n'est jamais trop prudent.

— Bon sang, marmonna Phillip, visiblement vexé.

Matthew ne se laissa pas intimider, tout en se demandant pourquoi il s'inquiétait autant. A aucun moment depuis l'annonce de ce mariage, Phillip n'avait replongé. Pourquoi aurait-il subitement besoin d'un chaperon ?

Parce que lui, Matthew, avait envie de voir Whitney.

— Parfait, consentit Chadwick. Dale, ça te va ?

— Super. On se voit demain pour le dîner de répétition.

Dale parti, un silence gêné s'installa. Matthew vit le désarroi dans le regard de ses frères, l'œil au beurre noir de Byron, ses doutes sur la sobriété de Phillip. Cela allait à l'encontre de ce qu'il avait toujours fait, lui qui s'évertuait toujours à faire passer la famille pour meilleure qu'elle n'était en réalité. Aujourd'hui, seul comptait son désir égoïste de voir une femme qui était le cauchemar incarné de tout chargé de communication qui se respectait.

Phillip le fusilla du regard. Et Matthew l'avait bien mérité.

— On y va ? Ou tu veux humilier Chadwick, aussi ?

— Un problème ? demanda ce dernier, déjà à la porte.

— Non, non, je gère, s'empressa de répondre Matthew.

Parfaitement, il gérait. Son attirance pour Whitney n'était qu'un épiphénomène. Sublime, fantastique, certes, mais... Il allait mettre de l'ordre dans tout ça, et vite.

Chadwick hocha la tête avec un sourire. La confiance de son frère aurait dû réjouir Matthew. Il avait dû se battre pour la gagner. Pourtant, en cet instant précis, cette confiance était peut-être excessive.

Mais il allait remédier au problème. Il était programmé pour ça depuis toujours. Et ce problème-là ne ferait pas exception.

Le trajet pour rentrer au ranch fut bref et intense.

— Après ce mariage, marmonna finalement Phillip, toi et moi, nous aurons une petite conversation.

— Entendu, répondit Matthew, conscient d'avoir mérité la colère de son frère.

— Je ne te comprends pas, poursuivit Phillip, remettant donc à plus tard cette explication. Si tu voulais venir au ranch pour la voir, tu n'avais qu'à le dire. Pourquoi te servir de moi comme prétexte, en laissant sous-entendre que je pourrais aller boire un verre avant de rentrer ?

Matthew pouvait sentir la colère de Phillip. Oui, il avait quelque peu altéré la vérité des faits. Une pratique courante, dans son travail. Avant Jo, il devait régulièrement voler au secours de son frère et étouffer les scandales à répétition que Phillip provoquait un peu partout.

— Tu n'es pas obligé de tricher. Pas avec nous. Et encore moins avec moi. Je sais ce qui se passe entre elle et toi.

Matthew retint son souffle. Les mots de son frère lui faisaient l'effet d'un couperet. Telle était donc la vérité brute.

— Je ne triche pas, marmonna-t-il.

— Tu parles ! Pourquoi avoir mis en doute ma sobriété ? Pourquoi Byron se retrouve-t-il avec un œil au beurre noir ? Tu peux appeler ça comme tu veux, mais c'est l'évidence. Et il n'y a rien de mal à avoir de l'affection pour une femme, à vouloir passer du temps avec elle. Tu as cru que ça me déplairait de te voir penser à toi, pour une fois ?

— Il fut un temps où tu ne te serais pas privé.

— Bon sang ! répliqua Phillip. Arrête avec ça ! Tu es tellement traumatisé par les événements survenus dans le passé que tu en oublies de voir le présent. Les choses changent. Les gens changent. Je pensais que fréquenter Whitney te permettrait d'en prendre conscience.

Matthew ne trouva rien à répondre. Il n'était pas encore habitué au nouveau Phillip, ce frère responsable qui avait raison, y compris à son sujet.

— Même Chadwick aurait accepté que tu veuilles faire quelque chose pour toi. Tu n'es pas obligé de veiller à la réputation de la famille vingt-quatre heures sur vingt-quatre et de prouver sans cesse que tu es un Beaumont.

— Venant de toi, la remarque prête à sourire, marmonna Matthew avec amertume.

Il était un Beaumont, il avait travaillé dur pour avoir sa place à la table familiale. Il était un Beaumont à part entière.

— En tout cas, la prochaine fois que tu as besoin d'un alibi, ne te cache pas derrière moi. Je ne suis plus ce type.

— Entendu.

— Bien.

La fin du trajet se fit dans le silence. Il était furieux contre Phillip, sans trop savoir pourquoi. Parce que son frère avait dit la vérité ? Et contre Byron, aussi, avec son maudit œil au beurre noir. Tout ça parce qu'il lui avait demandé de provoquer un scandale. Et il en voulait aussi à Whitney. Car cet incident, après tout, c'était bien sa faute, non ?

Pourquoi fallait-il qu'elle soit tellement aux antipodes de Whitney Wildz ? Pourquoi n'était-elle pas une femme célèbre, capricieuse et égoïste ? Le genre de femme incontrôlable qu'il savait gérer, dont il savait se tenir à distance. Pourquoi était-elle si douce, si innocente ? Elle devrait au contraire être désabusée, amère, et ainsi impossible à aimer.

Ils arrivèrent au ranch, et Matthew brûlait de se séparer de son frère. Il pénétra dans la maison comme s'il était chez lui et retrouva Jo et Whitney sur le canapé, dans le salon, devant un vieux dessin animé, *Rudolph, le petit renne au nez rouge*, que lui-même avait vu, enfant. Whitney était déjà en pyjama, en train de grattouiller le petit âne ridicule de Jo, Betty. Un tableau touchant de normalité.

Sauf que lui ne se sentait plus dans son état normal. Elle l'avait changé. Pourquoi l'avait-il laissée faire ?

— Hello, dit-elle, visiblement surprise de le voir. Tout va bien ?

— Il faut que je te parle.

Sans attendre sa réponse, ni même qu'elle se lève, il retira Betty de ses genoux et prit sa main.

— Hé ! Mais que... ?

Il la prit dans ses bras et, sans un regard pour Phillip ou Jo, s'engouffra dans l'escalier.

— Est-ce que ça va ? demanda Whitney en nouant les mains à son cou.

— Oui, ça va, mentit-il.

Il n'allait pas bien du tout en fait et c'était elle, la responsable. Mais en même temps, elle seule avait le pouvoir d'améliorer son état.

— L'enterrement de vie de garçon s'est bien passé ? demanda-t-elle, une fois dans sa chambre.

— Oui, très bien.

Il la déposa sur le lit et commença à dénouer sa cravate.

— Matthew ?

— Tu m'as manqué, d'accord ? Tu m'as manqué ! s'exclama-t-il.

Pourquoi ressentait-il ce constat comme un échec ? Les gens ne lui

manquaient pas en principe. Les femmes encore moins. Il ne s'attachait pas suffisamment pour cela.

Or il ne l'avait pas vue depuis deux jours à peine et il n'en pouvait déjà plus. Oui, Whitney lui manquait. Et cela le rendait fou. Vulnérable. Il se figea, cravate autour du cou.

— Toi aussi, tu m'as manqué, avoua-t-elle, à genoux devant lui sur le lit, son visage près du sien.

— C'est vrai ?

— Oui, chuchota-t-elle. Ne pas me réveiller dans tes bras, c'est trop dur, ajouta-t-elle en lui effleurant la joue.

A son contact, quelque chose se brisa.

— Je n'ai pas envie de parler.

Elle était la raison du chaos dans lequel il pataugeait. Il devait... Il devait se ressaisir. Prendre ses distances avec elle. Et comment allait-il y parvenir si elle le touchait comme ça, en lui disant qu'il lui avait manqué ? Pauvre de lui.

Whitney le dévisagea, manifestement perplexe. Après tout, il avait déboulé dans le salon en prétextant le besoin urgent d'une conversation avec elle et maintenant, il déclarait ne plus avoir envie de parler ?

Mais Whitney ne prononça pas un mot. Au lieu de quoi, elle retira la veste de son pyjama puis, toujours sur le lit — et sans tomber, sans lui envoyer un malheureux coup de pied dans l'estomac —, elle enleva le bas dans la foulée. Ce dont il se réjouit, ses pensées lubriques étant incompatibles avec les petits chiens roses imprimés sur son pyjama. Enfin, elle s'agenouilla devant lui.

Surtout ne rien dire et pas un geste. Garder ses distances, comme il le faisait avec tout le monde. Ainsi, personne ne saurait ce qu'elle signifiait pour lui, pas même lui.

Soudain, elle s'allongea et lui ouvrit les bras. Impossible de la regarder dans les yeux. Aussi s'allongea-t-il à son tour puis, préservatif en place, il la prit sans plus attendre, plongeant tout entier en elle.

Elle ne dit rien, pas même dans la frénésie de l'orgasme quand elle s'accrocha au matelas sous la déferlante du plaisir. Tout ce temps, elle resta silencieuse, et à son tour il jouit en elle.

Ils retombèrent haletants, le corps trempé de sueur, sur le lit. Il avait fait ce qu'il avait besoin de faire, ce pour quoi tout mâle Beaumont était programmé. C'était dans leurs gènes, non ? Les histoires de sexe, dénuées de sentiments. Ils tenaient ça de leur père.

A bout, il pensa soudain se lever et partir, tout de suite. Il devait oublier Whitney et rester un Beaumont. Mais à ce moment, elle se blottit contre lui et l'enlaça. Pas de mots. Juste son corps brûlant contre le sien pour le retenir.

Quelle mauviette il faisait ! Même pas capable de s'arracher à elle, de se lever et de s'en aller. Elle le serra entre ses bras et une éternité s'écoula avant qu'elle ne chuchote :

— Après le mariage, après Noël...

— Oui ? fit-il d'un ton sec, comme s'il se moquait de la sentir si tendre, si

chaude contre lui.

— Eh bien, s'empressa-t-elle de reprendre, en se collant un peu plus à lui. Ce sera... nous...

Ce sera terminé entre nous. Voilà ce qu'elle essayait de lui dire. Il se redressa sur un coude et la regarda.

— Ma vie est ici, à Denver, et toi... tu ne peux pas vivre sans soleil.

Il se tut, se maudissant au passage d'être si faible.

Elle sourit, du moins la vit-il essayer, mais au même moment, un voile obscurcit son regard. Mon Dieu, elle était au bord des larmes !

— C'est vrai.

Il ne voulait pas la voir comme ça, aussi enfouit-il son visage dans le creux de son cou.

— C'est vrai, répéta-t-il, tout en sachant qu'il n'y avait rien de vrai dans tout ça.

Mais au moins les choses étaient-elles claires. Pas de scandale, pas de scène. Il devrait être soulagé, non ?

— Si un jour tu as envie de monter un trakehner, passe-moi un coup de fil.

Tout ce qu'il trouva à lui répondre, ce fut un baiser. Oui, il l'embrassa et la serra contre lui, ne supportant pas l'idée de la lâcher. De s'en aller et de la laisser.

Ils passèrent la matinée du lendemain à inspecter le chariot qui conduirait Jo et Phillip jusqu'au lieu de la réception. Rubans, guirlandes et velours décoraient le véhicule qui était d'époque.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-elle.

— Tu aimes ? demanda Matthew.

Il était resté silencieux ce matin, mais n'avait pas cessé de lui tenir la main quand ils s'étaient promenés. En fait, il n'avait quasiment pas arrêté de la toucher, depuis leur réveil. Frottant son pied à sa jambe, sous la table, pendant le petit déjeuner, posant ses mains autour de sa taille ou sur ses épaules à tout moment.

La veille au soir, elle était inquiète. Plus qu'inquiète en réalité. Elle pensait d'abord qu'il serait furieux après la photo de Frances, mais pas du tout. Une fois qu'ils eurent convenu de la fin de leur relation après le mariage, ils avaient fait l'amour, à plusieurs reprises, étreintes intenses et sublimes. Mais pendant tout ce temps, il semblait préoccupé, torturé. Quelque chose le tourmentait. Mais ce n'était pas à elle de l'interroger. S'il voulait se confier, il le ferait. Elle n'avait aucun droit sur lui.

— Beaucoup, répondit-elle. Et j'imagine Jo dessus, en robe de mariée, ce sera vraiment super.

— Tu as des chariots de ce type, au ranch ? demanda-t-il tout en passant les doigts sur son bras.

Elle lui sourit, attendrie par son ignorance en matière de chevaux.

— J'élève des chevaux de course, pas d'attelage, répondit-elle en tressaillant quand il effleura sa joue.

— Tu aimerais faire un tour ? proposa-t-il soudain. Je peux demander à quelqu'un de nous conduire.

— Toi et moi ? insista-t-elle éberluée. Mais ce chariot est celui des mariés !

— Je sais. Cela dit, c'est l'occasion ou jamais. Tu es là avec moi, aujourd'hui.

Et il disparut pour chercher un employé qui voudrait bien les emmener faire une balade.

Aujourd'hui. C'était tout ce qu'ils avaient. Demain, il serait trop tard. Au

bout de quelques minutes, Matthew la fit monter à bord du chariot et l'enveloppa d'un plaid, puis il s'assit à ses côtés et posa un bras autour de ses épaules.

Le chariot se mit en branle et ils se dirigèrent vers les collines tapissées de neige, pour un moment magique. Ou presque, car elle dut se faire violence pour ne pas trop penser à ce qui se passait entre eux ou à ce qui arriverait d'ici quelques jours, quand elle retrouverait son existence monotone et solitaire, avec ses animaux et ce fou de Donald pour seule compagnie.

Ce qu'elle voulait aujourd'hui et maintenant, c'était oublier cette triste perspective avec cet homme. Et tant pis si leur romance ne durait que le temps d'un Noël. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien, aussi elle-même, c'est-à-dire Whitney Maddox, une femme libre qui n'avait plus besoin de se cacher, qui avait le droit d'avoir une relation sans que cela crée un scandale.

Ces quelques jours en compagnie de Matthew avaient été un don du ciel. Jamais elle n'aurait osé rêver de moments aussi délicieux, d'un compagnon aussi parfait.

Elle dut à plusieurs reprises s'accrocher à lui sur les pistes rendues glissantes par la neige, ils rirent comme des fous sous le soleil hivernal et échangèrent de longs regards habités par un désir réciproque. Bref, ce fut le moment le plus romantique de son existence. En dépit de leur séparation imminente. Mais dans l'immédiat, il était à elle, tout à elle et elle profiterait de chaque seconde.

Aussi, quand l'heure de la répétition de la cérémonie sonna, elle choisit de partir avec lui, avant les autres. Au lieu de déjeuner, comme ils l'avaient prévu initialement, ils se rendirent directement dans sa chambre et firent l'amour, en oubliant de manger. Elle se rattraperait plus tard. D'autant qu'aux dires de Matthew, le dîner d'après la répétition avait été concocté par un grand chef.

Ils se présentèrent à la chapelle avec près d'une heure d'avance sur les autres. L'endroit était ravissant, décoré de rubans de couleur assortis à ceux de l'attelage, de pommes de pins et le soleil projetait à travers les vitraux une douce lumière.

— Nous ferons installer des projecteurs à l'extérieur pour illuminer les abords de la chapelle, expliqua Matthew. Pour la cérémonie elle-même, nous avons prévu des bougies.

— Génial, s'enthousiasma-t-elle, émerveillée. Combien de gens vont se retrouver ici ?

— Deux cents, répondit-il. Mais j'ai tout fait pour préserver l'atmosphère intime de la chapelle. Pour que rien ne vienne perturber la cérémonie.

Elle frémit en se projetant le jour J, marchant vers l'autel avec un bouquet.

— J'espère ne pas faire de faux pas, marmonna-t-elle en s'avançant dans l'allée étroite. J'aurais dû apporter mes chaussures pour m'exercer.

Matthew se précipita alors jusqu'à l'autel et l'y attendit. Elle sentit ses joues s'embraser, s'imaginant non pas vêtue d'une longue robe grise, mais d'une blanche... *Stop ! Vis l'instant présent.* Ce qui se révéla de plus en plus

difficile quand, au pied de l'autel, Matthew prit ses mains, plongea les yeux dans les siens et lui offrit un sourire plus tendre qu'érotique. Presque mélancolique.

— Mademoiselle Maddox, lâcha-t-il d'une voix grave.

— Monsieur Beaumont, répondit-elle, littéralement happée par l'intensité de son regard.

Et ainsi, face à face, devant cet autel, ce fut comme si... Non, elle ne devait pas se laisser aller à ce genre d'espoir, peu importait l'émotion qu'elle ressentait devant son sourire, au contact de ses mains. Dans trois jours, elle repartirait pour la Californie. Inutile de se projeter dans quelque chose de durable avec lui.

— Whitney, murmura-t-il.

Dis quelque chose. Donne-moi un peu d'espoir.

Il ne la lâcha pas et prit son bras. L'organisatrice du mariage apparut à cet instant dans la chapelle.

— Hello, Matthew ?

— Je suis ici ! répondit-il. On pourrait répéter avant la cohue, qu'en dis-tu ?

— Entendu, répondit-elle, renonçant définitivement à l'entendre prononcer des mots chargés d'espoir.

Et somme toute, n'était-ce pas mieux ainsi ?

* * *

A contre-cœur, Matthew laissa Whitney rentrer au ranch avec Jo et il emmena Phillip chez lui. Une séance photo devait avoir lieu avant la cérémonie, mais Jo souhaitait pouvoir se préparer sans avoir Phillip dans les pattes.

Son frère ne se montra guère bavard avec lui. Tant mieux. Matthew avait un tas de choses à faire. La presse attendait et il devait faire en sorte de contenir la meute des reporters.

Son devoir était de montrer les Beaumont sous leur meilleur jour, d'empêcher tout scandale et... Il repensa à cette promenade avec Whitney, au ranch, à bord du chariot. A ce moment particulier où tous deux s'étaient tenus devant l'autel, mains dans les mains. L'espace de quelques secondes, plus rien d'autre n'avait compté. Ni ce mariage, ni l'image des Beaumont, ni le lancement de la collection de bières aromatisées. Ni son appartement grand standing, ni ses voitures de luxe.

Tout ce qu'il avait vu alors, c'était cette femme devant lui, qui le regardait en lui souriant, à lui, rien qu'à lui. Pas au Beaumont, pas à la fortune familiale. Juste à lui.

Mais il était là maintenant, loin d'elle, de retour sur le pont pour veiller au grain. La bonne nouvelle, c'était que la petite rixe de Byron avait eu l'effet escompté. Personne n'avait demandé quoi que ce soit au sujet de Whitney

Wildz.

Il consulta une nouvelle fois les sites people les plus influents. Whitney avait insisté pendant la répétition pour garder son bonnet, y compris au cours du dîner qui avait suivi, évitant avec soin les rares journalistes présents pour l'occasion. Il aurait dû se réjouir de l'avoir vue se faire aussi discrète, pourtant il ne supportait qu'elle soit obligée de se cacher.

Tout était calme. Sous contrôle. Personne ne semblait avoir fait le rapprochement entre la demoiselle d'honneur réservée et Whitney Wildz. La famille elle-même semblait respecter ses directives et aucun esclandre n'avait eu lieu impliquant un Beaumont. Cela ne durerait pas, bien sûr, mais...

Il envoya ses dernières instructions au photographe, chargé aussi des vidéos. C'était inévitable, Whitney serait forcément prise en photo à un moment ou à un autre. Mais que ce soit au moins avec respect, pas avec des méthodes de paparazzi. Oui, tout se passerait bien. Whitney n'avait plus qu'à faire attention de ne pas trébucher en pleine cérémonie.

Aujourd'hui, adorable avec son bonnet, en jean et sweat, elle n'avait pas fait le moindre faux pas. Mais demain ? Demain, elle porterait une toilette somptueuse, digne du standing des Beaumont.

Demain, elle serait parfaite.

Il avait prévu de partir avec elle, après le mariage. Deux jours, pas plus. Au cours des derniers mois, il n'avait pas eu un seul moment à lui. Il avait bien mérité un peu de vacances. Et une fois Phillip et Jo envolés pour leur lune de miel, le reste du clan retourné à ses occupations, il pourrait...

Il pourrait aller voir Whitney, là-bas, sous le soleil. La regarder faire avec ses chevaux, rencontrer aussi ses drôles de chiens et ses chats. Une visite, rien de plus. Il ne s'agissait pas de commencer quelque chose. Non, pas du tout. D'ailleurs, tous deux s'étaient mis d'accord sur ce point. Après le mariage, ils se sépareraient.

Sauf que cette perspective, Matthew échouait à l'envisager. Il n'avait pourtant rencontré aucune difficulté jusque-là à se réveiller seul entre ses draps. Ou à rompre. Il était très doué pour les ruptures qui ne lui avaient jamais inspiré l'ombre d'un regret.

Il était près de minuit quand, ne pouvant résister, il lui envoya un texto.

Que fais-tu ?

Quel idiot il faisait ! Elle dormait probablement, à cette heure. Mais la journée avait été longue, sans elle. Il voulait juste... En fait, elle lui manquait. Une minute plus tard, son téléphone vibra et une photo s'afficha sur l'écran : Whitney souriante avec Betty sur les genoux.

On regarde Love Actually en mangeant du pop-corn.

Il sourit. Bien. Elle était là-bas, au ranch, en sécurité, à l'abri des médias. Puis son téléphone vibra à nouveau.

Tu me manques.

Oui, il pourrait prendre deux jours avec elle. Peut-être une semaine. Chadwick comprendrait. Dès lors qu'aucun incident ne venait perturber le mariage, dès lors que les Beaumont promettaient de rester sages durant son absence, il pourrait partir en vacances avec Whitney.

Toi aussi, tu me manques.

Et encore, il était au-dessous de la vérité. En réalité, jamais personne ne lui avait autant manqué.

* * *

Le grand jour arriva. Manucures, pédicures, coiffeuses et maquilleuses, tout ce petit monde s'abattit sur Whitney, Jo et les autres, avec l'efficacité d'une campagne militaire élaborée depuis des lustres par le plus avisé des stratèges. Whitney fit enfin la connaissance de Byron, assis à côté d'elle lors de la séance maquillage et regarda, effarée, l'hématome sur son visage, tout mauve et bleu, tel un coucher de soleil.

— Mademoiselle Maddox, la salua-t-il avec courtoisie, mais sans la toucher ou la serrer entre ses bras, à l'inverse de Frances. C'est un grand honneur.

— Désolée pour votre œil, s'entendit-elle dire, comme si elle en était personnellement responsable.

Byron ressemblait beaucoup à Matthew, en un peu moins grand peut-être, les yeux plus clairs, presque gris, mais la couleur de ses cheveux, plus longs que ceux de son frère, était la même, auburn.

Byron lui offrit le même sourire que Matthew et Phillip.

— A votre service, madame, répondit-il avant d'offrir son visage à l'une des maquilleuses.

Vers 16 heures, les femmes prirent une collation, quelques fruits pour leur permettre de tenir durant cette longue soirée.

— Pas question de voir l'une d'entre vous faire une crise d'hypoglycémie, décréta l'organisatrice de mariage en distribuant des bouteilles d'eau.

Le moment vint enfin de regagner la chapelle, pour une interminable séance photos. Whitney posa avec Jo, puis Frances et aussi entre Frances et Serena. Puis les portes de la chapelle s'ouvrirent et Whitney entendit Matthew appeler : « Nous sommes là ! » Au début, ce fut à peine si elle les distingua, dans la pénombre, puis elle l'aperçut avec les autres, et en resta bouche bée.

Il était irrésistible dans son smoking, coupé à la perfection. Une confiance et une sensualité diaboliques émanaient de lui.

— Alors, c'est entendu, messieurs, on respecte le programme à la lettre ! ordonna-t-il aux uns et aux autres, avant de se tourner vers elle.

A cette seconde, habilleuses et coiffeuses, maquilleuses et photographes, le monde entier s'effaça et ce fut comme s'ils étaient seuls au monde.

— Tu es parfaite, lui lança-t-il.

— Toi aussi, chuchota-t-elle.

A côté d'elle, Frances gloussa. Non, ils n'étaient pas seuls. La moitié de la famille Beaumont les observait. Elle baissa les yeux sur son bouquet, Matthew reporta son attention sur la foule, de plus en plus dense.

— Phillip est prêt.

— Attention, Joey, annonça le photographe qui appelait Jo ainsi depuis une demi-heure maintenant.

Appréciant peu ce genre de familiarité, son amie leva les yeux au ciel.

— Je veux faire une photo du premier regard entre les jeunes mariés, poursuivit le photographe. J'aimerais que tu passes par là.

Jo lui lança un regard excédé, puis Whitney s'avança et s'empara de la traîne, accompagnée de Frances, et toutes trois regardèrent en direction de l'autel, où attendait Phillip.

— Je ne crois pas l'avoir déjà vu aussi heureux, chuchota Frances. J'espère que ça durera.

— J'en suis sûre, répondit Whitney.

— J'aimerais tant que nous arrêtions tous de vivre dans l'ombre de notre père, vous comprenez ? J'aimerais tant croire à l'amour. Au moins pour eux deux.

— Votre heure viendra, répondit-elle avec un sourire. Il vous suffit de le vouloir un peu.

— Certainement pas. Jamais je ne me marierai, affirma Frances. Mais si vous voulez épouser Matthew, je veux bien être votre demoiselle d'honneur.

Whitney en resta sans voix, incapable d'expliquer à Frances que cela ne risquait pas d'arriver, même si elle était en même temps incapable d'effacer de son esprit la vision de Matthew et elle, devant cet autel. Quand elle avait espéré de tout son cœur entendre de sa bouche quelques mots propices à la faire espérer, avant qu'ils ne soient interrompus.

— Je ne vais pas épouser Matthew, répliqua-t-elle, une fois remise de ses émotions.

— Oh ! pas d'histoires, marmonna Frances. Je vois bien comment il vous regarde. Vous pouvez me croire, je n'ai jamais vu Matthew comme ça.

Apparemment, leurs échanges de regards n'avaient échappé à personne. Whitney soupira, quand quelqu'un demanda dans son dos :

— Comme quoi ?

Elles se retournèrent en reconnaissant la voix de Matthew. Whitney manqua de trébucher, mais il la rattrapa à temps. Puis il glissa un bras autour

de sa taille, par mesure de sécurité, sans trop la serrer contre lui toutefois.

— Comme ça, répondit Frances.

— Frannie, occupe-toi plutôt de veiller à ce que Byron ne pose pas de problèmes, s'il te plaît.

La voix de Matthew résonna comme un avertissement, menaçante, comme le soir de leur rencontre, quand il l'avait reconnue.

— Entendu, soupira sa sœur. Mais ce n'est pas lui qui m'inquiète, ajouta-t-elle avant de disparaître dans un bruissement de soie.

— Tu es superbe, chuchota-t-elle alors.

— Tu es sublime, lui répondit-il en la serrant un peu plus contre lui.

— Je t'embrasserais bien, mais...

— Le rouge à lèvres, oui, je sais. Nous allons bientôt devoir ressortir pour une autre séance photos.

Quelques minutes au maximum, c'était tout ce dont ils disposaient. Or elle voulait davantage. Au moins cette nuit. Une nuit encore entre ses bras. Puis... elle trouverait la force de le laisser partir. Il le faudrait bien.

— Matthew...

— Whitney...

Ils se turent, puis rirent, mais le photographe les appela :

— Le témoin et la demoiselle d'honneur ? Où êtes-vous ?

— Nous parlerons à la réception, d'accord ? murmura Matthew en lui donnant le bras.

Elle acquiesça d'un signe de tête et tous deux s'avancèrent dans l'allée en direction du couple le plus heureux de la terre. Et elle ne fit aucun faux pas.

Tout se déroula en accord avec les plans. Une fois la séance photo terminée, l'ensemble des invités se rendit sur le parking voisin pour des photos en extérieur, avec la neige en arrière-plan. Le photographe mitrailla également Jo et Phillip devant l'attelage.

Puis Matthew demanda à l'homme de réaliser des clichés des couples à bord du chariot, ce qui permettrait à Whitney et lui d'avoir une photo en souvenir de cette semaine.

Si Serena et Chadwick répondirent avec enthousiasme à sa suggestion, Frances et Byron le regardèrent comme s'il était fou. Enfin Phillip esquissa un sourire narquois.

Son intention n'était absolument pas de cacher ce qu'il ressentait pour Whitney, comme semblait le croire son frère. Pas du tout. Cette idée de photographier tous les couples à bord du chariot ne visait qu'à contenter les invités. Et puis Chadwick et Serena n'avaient pas eu droit à un grand mariage. Serena était enceinte de sept mois et Chadwick n'en était pas à son premier mariage. Il n'y avait pas eu de photographe, ce jour-là. Voilà pourquoi Matthew tenait à ces photos. Et s'il pouvait avoir quelques clichés de Whitney et lui au passage, tant mieux.

Son intention n'étant donc pas de cacher ses sentiments pour elle, il la tint ostensiblement par la taille, tout contre lui, le photographe réalisant une bonne dizaine de clichés d'eux sous la neige.

Peu après, Byron l'aborda.

— Certaines femmes méritent bien un œil au beurre noir.

Matthew ignora la remarque. En revanche, lorsque Chadwick demanda si la situation était sous contrôle, il ressentit le besoin de répondre :

— Absolument.

Parce que, oui, elle l'était. Non ?

* * *

— Tout va bien ? murmura Matthew à l'oreille de Phillip, au pied de la chapelle.

— Pourquoi est-ce si long ? répliqua son frère, alors que Frances

s'évertuait à faire marcher les invités au pas, sur le canon de Pachelbel. Jo me manque.

— S'il te plaît, souris. Tu ne voudrais pas avoir l'air de faire la tête sur les photos.

Matthew regarda la foule dans la chapelle. La mère de Phillip se trouvait à la place d'honneur, au premier rang. Elle avait refusé de s'asseoir avec la famille de Jo, ce qui ne l'avait pas surpris. Depuis sa naissance, Eliza Beaumont nourrissait une profonde rancœur à l'égard du clan et de tout ce qui y avait trait. Mais Phillip avait insisté pour que sa mère soit présente à son mariage. Eliza était donc assise juste devant l'autel, droite comme un I, lèvres pincées, visage fermé et ignorant avec mépris tous les autres.

— Magnifique, constata Chadwick à côté de lui, tout en suivant Serena des yeux, alors qu'elle s'avavançait vers l'autel. Je l'avoue, je suis impressionné par la façon dont tu as organisé tout ça.

— Ne parle pas trop vite, marmonna-t-il.

Puis Serena rejoignit Frances et l'attente commença. Matthew fixa Whitney, un peu en retrait au bout de l'allée et pria très fort en silence. *Vas-y, bébé. Tu peux le faire. Tout va bien se passer.*

Les premières notes de musique s'élevèrent et elle fit le premier pas. S'arrêta. Le deuxième. S'arrêta. Les pieds à chaque fois bien à plat, elle n'hésita pas, ne se prit pas les chaussures dans sa robe. Elle glissa littéralement, comme si elle avait fait ça toute sa vie, sans le quitter des yeux. Comme si elle ne marchait pas uniquement vers lui, mais pour lui.

Dieu, qu'elle était belle ! La perfection incarnée. Mais bon, même en pyjama, elle était parfaite. Même maladroite et nerveuse... Quand elle était elle, Whitney, elle était parfaite.

Comment pourrait-il la laisser partir ?

Elle atteignit l'autel et prit sa place. Manifestement soulagée et à vrai dire, lui aussi.

Puis ce fut le moment censé être silencieux, lorsque résonna la marche nuptiale et que Jo fit son entrée. Excepté qu'à la place du silence, un murmure parcourut la foule. Et il entendit : « Whitney Wildz ? », puis « ces cheveux » et d'autres murmures en tout genre. Après quoi il y eut le clic d'un smartphone en train de prendre une photo.

Il regarda Whitney. Elle souriait toujours, mais son sourire avait un peu perdu de son éclat, et son visage n'exprimait plus qu'une joie artificielle. Elle était tétanisée. Matthew hocha doucement la tête pour la rassurer. Tout irait bien. Du moins l'espérait-il.

Puis la musique assourdit les chuchotements et les clics. Tout le monde se tourna vers l'entrée de la chapelle. Betty s'avança en trotinant, la petite fille d'une employée de la brasserie à côté du petit âne, semant des pétales de rose sur son chemin. Le spectacle valait le coup d'œil.

Sauf que l'âne miniature, coiffé d'une couronne de fleurs et transportant la corbeille de pétales, échoua à distraire les invités qui, tous, brandissaient leur

smartphone pour réaliser des photos de Whitney Wildz.

Au bras de son père, Jo, radieuse, continuait d'avancer vers l'autel. Il se dépêcha de prendre les alliances sur le petit coussin posé sur le dos de Betty, puis Richard, le contremaître du ranch — visiblement mal à l'aise dans son smoking — reconduisit vite le petit âne à l'extérieur.

A l'instant précis où Jo prit place devant l'autel, Matthew croisa à nouveau le regard de Whitney. Elle était en proie à la panique. Il s'empressa de lui sourire. *Ignore-les. Ne les laisse pas gagner.*

Puis la musique se tut. Le brouhaha augmentait, amplifié par les murs épais de la chapelle. Le prêtre se plaça devant les futurs mariés et Jo tendit son bouquet à Whitney.

Les gens ne prenaient même plus la peine de murmurer, provoquant l'indignation de Matthew. Un rappel à l'ordre ne servirait à rien. Il décida donc d'ignorer les perturbateurs, en espérant qu'ils se lasseraient.

— Matthew, l'appela alors Chadwick avec calme.

Il comprit aussitôt le message. Son frère s'inquiétait de savoir s'il avait la situation sous contrôle.

Le prêtre commença à parler, mais il dut très vite élever la voix pour couvrir les chuchotements de l'assemblée. Matthew continua de fixer Phillip et Jo. Avec quelques coups d'œil à Whitney. Son sourire n'était plus que l'ombre de lui-même. Elle donnait l'impression d'être aux abois.

Le même scénario qu'au restaurant ! Elle n'avait rien fait, mais sa seule présence suffisait à déclencher une émeute. Sur les réseaux sociaux, on ne devait déjà parler que de ça, photos à l'appui.

Mais à cet instant, il nota un mouvement dans l'allée et ce fut plus fort que lui, il regarda. Mon Dieu ! Les gens se levaient et sortaient des rangs, appareils-photo et caméras au poing et se bousculaient et se chamaillaient pour avoir le meilleur cliché de Whitney. Ou de celle qu'ils pensaient être Whitney Wildz.

— Puis-je avoir un peu de silence, s'il vous plaît ? demanda le prêtre sur un ton solennel.

A ce moment-là, Whitney se tourna vers lui. Elle était au bord des larmes.

— Je suis désolée, articula-t-elle.

Il devina ses paroles plus qu'il ne les entendit, tant le vacarme était devenu assourdissant.

— Non ! s'écria-t-il.

Mais d'une main tremblante, elle tendit le bouquet de Jo à Serena et sortit de la chapelle sans plus attendre. Sans un regard en arrière.

Et zut !

* * *

— Mademoiselle Maddox ?

Whitney regarda autour d'elle, désespérée. L'attelage attendait les jeunes

mariés au pied des marches de la petite chapelle. Elle venait de gâcher le jour le plus important de leur vie.

— Tout va bien ? s'enquit le type, qu'elle reconnut vaguement comme l'un des employés du ranch.

— Non...

Non, rien n'allait et pire, elle craignait que la situation ne dégénère. Elle devait quitter les lieux au plus vite.

Des flocons de neige s'écrasaient sur ses épaules dénudées. Elle n'avait même pas pensé à emporter son châle. Tant pis. Pas question de retourner là-dedans. Elle voulait rentrer chez elle le plus vite possible. Retrouver son ranch isolé, pour vivre loin du monde. Là-bas, elle était à l'abri et surtout, elle ne risquait pas de faire subir aux autres les conséquences de sa renommée.

Elle avait gâché le mariage de sa meilleure amie. Et cela sans trébucher, sans même laisser tomber son bouquet. Rien qu'en étant elle-même.

Quelle sotte ! Comme elle avait été naïve de penser qu'elle pourrait arriver à tenir son rôle de demoiselle d'honneur sans provoquer un scandale !

Elle croisa les bras, frigorifiée, et s'éloigna du chariot. Hier encore, elle y faisait une balade, bien au chaud dans les bras de Matthew.

— Mademoiselle Maddox ? appela le cow-boy qui conduisait l'attelage.

Elle ignore cette interpellation. Vite, elle devait rentrer au ranch des Beaumont, rassembler ses affaires et partir. Elle allait rejoindre l'avenue et trouver un taxi qui l'emmènerait chez Jo.

La neige tombait plus dru à présent et chaque flocon était comme une brûlure sur ses épaules. La météo semblait avoir décidé de la punir. Et au fond, elle l'avait mérité.

Elle avait fait de son mieux pourtant, en proposant de renoncer à ce mariage, en essayant de convaincre Matthew de la laisser se teindre en blonde.

Mais ça n'avait pas suffi. Cela ne suffirait jamais. Quoi qu'elle fasse, elle resterait toujours Whitney Wildz. Chaque fois qu'elle se persuadait du contraire — qu'elle pouvait être qui elle voulait —, eh bien, voilà ce qui arrivait. Si ce n'était pas elle qui en souffrait, c'étaient les gens qu'elle aimait. Les gens comme Jo.

Ou Matthew.

Elle ne pouvait même pas penser à lui sans sentir son cœur se disloquer. Elle l'avait pourtant mis en garde, le prévenant qu'elle risquait de gâcher ce mariage. Mais il n'avait rien voulu entendre. Le mariage de Phillip Beaumont serait parfait. Matthew était tellement habitué à obtenir ce qu'il voulait. Il lui avait donné une chance de lui prouver — de prouver au monde entier — qu'elle était Whitney Maddox. Et pendant un court moment, elle y avait cru.

Mais ce n'était qu'une illusion. Et maintenant, il devait la détester. La maudire. Elle était la preuve vivante qu'il n'avait pas le pouvoir de tout contrôler. Jamais plus il ne pourrait la regarder sans voir en elle l'incarnation même de l'imperfection.

Elle glissa sur le trottoir, mais ne tomba pas, en dépit de ses chaussures

pas vraiment adaptées à la neige. Elle accéléra le pas en entendant le bruit de klaxons. Bien. Plus vite elle s'éloignerait de cette chapelle, mieux ce serait.

Elle sentit son cœur se serrer. Pourvu que Jo et Phillip aient au moins pu échanger leurs vœux. Et si le mariage avait été annulé ? Et si... Peut-être que le prêtre avait refusé d'unir Jo et Phillip, sous le prétexte que la fuite de Whitney au beau milieu de la cérémonie était un signe de Dieu ?

Elle regarda à droite à gauche, agita la main en direction d'un taxi.

— Whitney ?

Elle se figea. Matthew. Non, pitié, pas lui. Elle ne trouva pas la force de se retourner pour lui faire face.

Elle pressa le pas, héla un autre taxi.

— Whitney, chérie, attends ! l'entendit-elle crier plus près.

Elle voulut courir, mais son pied glissa. Stupides talons, stupide neige. Stupide univers. Elle crut pouvoir éviter la chute, mais son autre pied la trahit à son tour et la lâcha. Elle se sentit partir. Et bien sûr, il y aurait quelqu'un qui se trouverait là et prendrait une photo pour la faire paraître demain à la une de la presse.

Mais alors même qu'elle se préparait au choc, elle sentit quelque chose de robuste — et de chaud à la fois — la rattraper juste avant l'impact.

— Laisse-moi, protesta-t-elle en cherchant à le repousser.

— Chérie, répliqua-t-il, resserrant ses bras autour d'elle. Tu vas prendre froid. Tu n'as même pas emporté ton châle.

— Quelle importance ! J'ai gâché ce mariage. Tu as vu ce qui s'est passé ! Nous savions toi et moi que cela arriverait et... Et nous avons laissé faire. Mais pourquoi, mon Dieu ? J'aurais dû partir, réagir ! Pourquoi ai-je fait ça ?

Les larmes roulaient sans discontinuer sur ses joues en feu.

Il la retourna entre ses bras et la força à le regarder.

— Parce que tu es Whitney Maddox, bon sang. Je me fiche de Whitney Wildz. Tu es toi et c'est tout ce qui compte pour moi.

— Non, je ne suis pas Whitney Maddox et tu le sais aussi bien que moi. Je ne suis pas celle que je veux être. Je ne serai jamais la femme parfaite dont tu as besoin. Jamais je ne serai parfaite.

Elle se tut, à bout de force et de mots, tant la douleur était forte.

— Tu l'es, pour moi, rétorqua-t-il avec véhémence. Et ce n'est pas toi qui as gâché ce mariage. Ce sont ces gens. Tout ça est leur faute, pas la tienne.

Elle secoua la tête, mais avant de pouvoir expliquer à Matthew combien il se trompait, elle entendit des cris derrière les rafales de neige.

— Whitney ! Whitney !

Un taxi s'arrêta devant eux.

— Besoin d'une voiture, madame ? demanda le chauffeur.

— Laisse-moi m'occuper d'eux, siffla Matthew entre ses dents, tout en retirant sa veste de smoking pour l'en couvrir. Fais comme moi, je vais arranger ça.

Comme elle aurait aimé le croire. Comme elle aurait voulu qu'il la

protège, la sauve d'elle-même.

Mais c'était impossible. Elle ne pouvait pas le laisser faire, anéantir à cause d'elle tout ce pour quoi il avait travaillé si dur. Elle n'en valait pas la peine.

— Tu ne comprends donc pas ? Je ne veux pas te causer d'autres problèmes. Je ne peux pas.

S'appuyant à son bras, elle ouvrit la portière du taxi.

La meute des journalistes approchant, elle s'engouffra dans la voiture et claqua la portière derrière elle, abandonnant Matthew sur le trottoir, le visage décomposé, comme si elle lui avait enfoncé une dague en plein cœur. La vision fut déchirante.

— Où allons-nous, madame ? s'enquit le chauffeur à ce moment.

— Pouvez-vous me conduire au ranch Beaumont ? A l'extérieur de la ville ?

Le type regarda sa robe, puis Matthew et les reporters qui criaient et prenaient des photos.

— Vous avez de quoi payer la course ?

— Oui.

Le ranch était loin de Denver, la note serait salée. Quelle importance ? Elle avait déjà tout perdu, aujourd'hui.

Matthew serra les poings, tant était forte son envie de frapper sur quelque chose. Quelqu'un. Tout le monde.

Le taxi de Whitney s'éloigna, sur la route déjà blanche. Puis les journalistes — journalistes qu'il avait lui-même invités — se jetèrent sur lui telle une nuée de vautours.

— Matthew ! Quelques mots sur Whitney !

— Matthew ! Whitney Wildz a-t-elle bu avant la cérémonie ? Pouvez-vous nous confirmer que Whitney Wildz n'était pas dans son état normal ?

— Est-elle sous amphétamines ?

— Y a-t-il quelque chose entre vous et Whitney Wildz ?

— Whitney attend-elle un enfant ? Qui est le père ?

— S'agit-il de Byron ? Est-ce la raison de son œil au beurre noir ? Vous êtes-vous battus tous les deux pour elle ?

Aveuglé par une neige de plus en plus épaisse, il n'y voyait plus clair. Impossible d'effacer de sa tête le souvenir du visage de Whitney, avant qu'elle ne monte dans le taxi. L'image même du désespoir.

Il fit face aux reporters massés autour de lui comme des charognards. L'espace d'une seconde, il se revit à l'université, assiégé par la presse voulant à tout prix son avis sur les photos de son père pris en flagrant délit d'adultère.

Un sentiment de panique l'envahit. Personne ne lui avait jamais demandé s'il avait envie de veiller à la réputation des Beaumont. Il s'était retrouvé propulsé chef des relations publiques et comme il faisait bien son travail, il avait continué. Pourquoi ? Parce que cela lui avait valu une place dans cette famille. Parce que défendre son père, ses frères ou ses belles-mères avait fait de lui un Beaumont.

« A toujours vouloir prouver que tu es un Beaumont... »

Les paroles de Phillip résonnèrent dans sa tête. Jusqu'alors, elles avaient eu du sens. Mais si pour être un Beaumont, il devait jeter Whitney aux chiens... Non, il ne pouvait pas l'imaginer. D'ailleurs, n'avait-il pas demandé à Byron de faire un scandale pour détourner l'attention de la presse ? N'avait-il pas pensé d'abord à Whitney ?

« Qui suis-je ? » Il sourit en se remémorant ses chuchotements. « Qui suis-je pour vous ? »

Ces mots, elle les avait prononcés dans sa voiture, juste avant qu'il ne l'attache au lit.

Elle était Whitney Maddox. Et elle était Whitney Wildz. Les deux en même temps.

Comme lui était Matthew Beaumont et Matthew Billings. Car il n'avait jamais cessé d'être Matthew Billings, un petit garçon perdu, toujours dans son ombre, telle une épée de Damoclès, telle une menace de retomber dans l'oubli.

Car s'il n'était pas un Beaumont, qui était-il ? Pour lui, la réponse avait toujours été la même : un anonyme. Mais aujourd'hui, qui était-il pour Whitney ? Quel homme était-il ?

Matthew Beaumont. Or être un Beaumont, c'était mépriser les ragots, se moquer de ce que les gens pensaient de vous. De ce que votre propre famille pensait de vous. C'était ne pas accorder le moindre intérêt à ce que racontait la presse.

Oui, là était la réponse, la raison qui se cachait derrière tous les scandales qu'il avait étouffés pendant tant d'années.

Il regarda les appareils-photo, les caméras, les micros, les reporters se bousculant pour avoir la primeur de ses révélations. Et demain, l'affaire ferait la une. Mais pour la première fois de sa vie, il s'en fichait royalement.

— Mesdames et messieurs, lança-t-il, solennel. Je ne ferai aucune déclaration.

Un silence glacial s'ensuivit, les journalistes parurent médusés par son silence. Matthew Beaumont ne faisait pas de déclaration alors qu'il était intarissable d'ordinaire ?

Plutôt content de lui, il tourna le dos aux représentants des médias et fit signe à un taxi qui vint aussitôt se garer devant lui.

— Monsieur ? demanda le chauffeur quand Matthew eut claqué sa portière au nez des journalistes.

Qui était-il ? Que voulait-il ?

Whitney. Il devait la retrouver.

— Ranch Beaumont, au sud de la ville.

— Aïe, ça va vous coûter cher, répondit le chauffeur.

— Aucune importance, répondit-il en ajoutant avec un sourire : Je suis un Beaumont.

— Mademoiselle Maddox, la salua le gardien au portail du ranch, quand elle descendit du taxi. Tout va bien ?

Elle aurait tant aimé que les gens arrêtent de lui poser cette question. La réponse n'était-elle pas évidente ?

— Je dois régler la course, mais je n'ai pas d'argent sur moi. J'ai bien un peu de liquide, à la maison, mais...

Elle tressaillit. Le chauffeur avait eu beau monter le chauffage à son maximum, cela n'avait servi à rien. La veste de Matthew était impuissante contre les éléments déchaînés. La neige tombait maintenant à gros flocons et le chauffeur n'avait qu'une envie, bien légitime, celle de rentrer chez lui.

Le gardien la dévisagea avec inquiétude, avant de la faire entrer dans la guérite.

— Je m'occupe de régler votre course. Ensuite, je vous emmènerai à la maison. Ne bougez pas d'ici, ajouta-t-il, comme s'il craignait qu'elle s'enfuie.

Il régnait une douce chaleur à l'intérieur de la petite structure. Et d'ici quelques minutes, elle serait dans sa chambre, où elle se changerait. Puis elle ferait ses sacs et...

Si elle partait dans l'heure qui suivait, elle pourrait être chez elle le lendemain après-midi. Elle retrouverait le soleil, ses animaux et ce fou de Donald qui se fichaient bien du mariage de Noël dans la famille Beaumont. Oui. Elle retrouverait la chaleur et la sécurité de sa solitude.

Le gardien approcha un pick-up devant la guérite et l'aida à prendre place, sans rien lui dire de la somme qu'il avait dû régler au taxi. Elle le rembourserait, bien sûr. Elle n'aurait qu'à piocher dans les royalties que lui rapportait *Whitney Wildz chante Noël, Yo*.

— Je vais repartir, expliqua-t-elle quand le gardien la déposa devant la porte de la maison. Je rentre chez moi.

— Mademoiselle Maddox, on annonce beaucoup de neige. Je ne crois pas que...

— Je sais conduire sur une route enneigée, mentit-elle.

De toute façon, elle ne pouvait rester ici.

— Mais...

— Merci pour tout, l'interrompit-elle avant de refermer la portière.

Elle ne s'égara pas dans la maison en se rendant dans sa chambre, celle de Matthew autrefois. Leur chambre qui ne l'était plus, maintenant.

Elle se changea et rangea ses affaires dans ses sacs. Une fois rentrée, elle repasserait ses vêtements, mais dans l'immédiat, c'était le dernier de ses soucis.

Quant à la robe... elle gisait sur le sol. Whitney s'était sentie belle, dans cette robe. Matthew la trouvait désirable dans ce fourreau de soie. Et elle s'y était sentie glamour, sûre d'elle. Pas comme une femme scandaleuse ou une star à la réputation sulfureuse.

Elle la ramassa et la déposa sur le lit, à côté de la veste de smoking. A cet instant, elle se revit avec Matthew, à bord du chariot décoré pour l'occasion. Ils n'avaient même pas eu l'occasion de sortir ensemble de la chapelle.

Elle soupesa ses sacs et grimaça, puis sortit de la chambre en les traînant péniblement. Elle s'apprêtait à descendre l'escalier quand la porte d'entrée claqua :

— Whitney ?

Matthew ? *Oh non !* A cette seconde précise, l'un de ses sacs lui échappa pour aller se faufiler dans ses pieds. Elle trébucha et perdit l'équilibre.

Avant d'atterrir dans les bras de Matthew, qui la rattrapa au vol, exactement comme il l'avait fait le jour de leur rencontre.

Puis, avant même qu'elle puisse lui dire combien elle était désolée, il l'embrassa. Cheveux mouillés, chemise trempée, il noua les bras autour de sa taille et la serra contre lui.

Oui, il l'embrassa. Et elle en fut à ce point décontenancée que si elle lui rendit son baiser, elle n'en demeura pas moins les yeux grands ouverts à le regarder.

Et lorsqu'il détacha ses lèvres des siennes, il ne la lâcha pas pour autant, il ne la reposa même pas sur ses pieds. Il continua de la tenir contre lui comme si sa vie en dépendait.

Elle aurait dû le repousser, se libérer de ses bras, de manière à pouvoir partir au plus vite et redevenir l'invisible Whitney Maddox. Mais ce fut au-delà de ses forces. Et après tout, il n'y avait rien de mal à vouloir se sentir une femme à part ni à s'abandonner à l'espoir, quand bien même elle le paierait cher.

— Je veux tes baisers, toujours, dit-il à ce moment-là, comme s'ils avaient encore d'autres nuits de plaisir devant eux et qu'elle n'avait pas tout gâché. Où vas-tu ? ajouta-t-il avec un coup d'œil à ses sacs.

— Je rentre chez moi, répondit-elle. Je ne suis pas à ma place, ici. Je ne l'ai jamais été.

— Ce n'est pas vrai.

Il voulait nier la réalité ? Parfait. Elle n'était pas mauvaise à ce petit jeu.

— Que fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas au mariage ?

Puis, parce que ce fut plus fort qu'elle, parce qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion d'être entre ses bras, elle posa une main sur sa joue.

— J'ai eu une sorte de révélation, répondit-il en pressant son front contre le sien. J'ai compris quelque chose. Je ne suis pas un Beaumont exemplaire.

— Pardon ?

Il lui avait raconté toutes les difficultés qu'il avait rencontrées pour gagner sa place à la table familiale. Pour gagner tout simplement sa légitimité en tant que fils Beaumont. Pourquoi disait-il cela aujourd'hui ?

— Tu es un homme exceptionnel, poursuivit-elle. Tu prends soin des autres, tu veillais sur ta sœur et ton frère, enfant, tu les avais même accompagnés à mon concert, pour leur anniversaire et... même ce mariage, tu en as fait un événement somptueux. Jusqu'à ce que je gâche tout.

Le sourire qu'il lui adressa était triste, heureux et las tout à la fois. Il desserra un peu son étreinte et elle retrouva la terre ferme, mais il ne la lâcha pas pour autant.

— Un vrai Beaumont, commença-t-il sur un ton calme, avec conviction, se ficherait de ce que les gens pourraient penser. Il n'accorderait pas le moindre intérêt à ce que raconteraient les médias. Un Beaumont fait toujours ce qu'il veut, quand il le veut, en se moquant des conséquences. Voilà ce qui fait un Beaumont. Autant dire tout le contraire de ce que j'ai toujours été... Jusqu'à ce que je te rencontre, ajouta-t-il en plongeant ses yeux dans les siens.

L'espoir se mit à vibrer en elle, qu'elle réprima aussitôt. Mais rien à faire, cette chose formidable refusait de se taire.

— Moi ? chuchota-t-elle, osant à peine respirer.

— Oui, toi. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelque chose parce que j'en ai éprouvé l'envie, sans m'inquiéter des effets que cela aurait sur l'opinion publique. Je suis tombé amoureux de toi...

Il effleura ses cheveux, là où la pince sertie de perles et de paillettes retenait sa mèche blanche et elle sentit son cœur s'arrêter. En réalité, même la planète cessa de tourner. Ne venait-il pas de dire qu'il était amoureux d'elle ?

— Je... Mais qui suis-je pour toi ?

Il esquissa un sourire, un peu comme s'il s'attendait à cette question, mais espérait qu'elle ne la poserait pas.

— Tu es une femme généreuse, intelligente et fort peu égoïste. Quoique très maladroite, ajouta-t-il, malicieux.

— Mais...

Glissant un doigt sous son menton, il l'obligea à le regarder en face.

— Et tu es belle et sexy. Quand je suis près de toi, je me sens pousser des ailes, je me sens fort, prêt à tout. Je refuse de te laisser partir. La presse peut aller au diable.

— Mais demain, les médias...

Elle tressaillit en pensant aux gros titres. Les journalistes se montreraient impitoyables. Et ce serait pire encore qu'autrefois, parce que le nom des Beaumont serait sali, moqué par sa faute.

— Ta famille... J'ai tout gâché, chuchota-t-elle.

Le sourire de Matthew fut nettement moins tendre, cette fois, ressemblant

surtout à celui d'un homme déterminé à tordre le cou aux journalistes qui refuseraient de se plier à sa volonté.

— Tu as pimenté l'événement, rien de grave. Le pire dans les affaires, c'est quand la presse ne parle pas de vous. Un peu de publicité ne peut pas faire de mal.

— Mais je croyais...

— Ignore les ragots et les quolibets, Whitney. Ne laissons pas les paparazzis nous séparer.

— Mais ta vie est ici. Et j'ai besoin de soleil.

— Les Beaumont sont ici, la corrigea-t-il. Et nous savons désormais toi et moi que je suis un bien piètre Beaumont.

Cette chose qui s'appelait l'espoir recommença à croître en elle, puis se répandit dans ses veines.

— Que veux-tu dire ?

— Je parle de ce que je suis, de qui je suis, répondit-il d'une voix grave et profonde. Je ne suis pas un Beaumont à cent pour cent, c'est une chose établie, mais qui suis-je pour toi ?

— Tu es Matthew, chuchota-t-elle. Je me fiche du nom que tu portes, Billings ou Beaumont. Je suis arrivée ici en espérant rencontrer un homme qui ne verrait pas en moi Whitney Wildz ni les gros titres de la presse à scandale. Un homme avec lequel je me sentirais sexy, désirable, qui saurait me donner confiance pour peut-être entamer une relation. Qui saurait me prouver que c'était possible.

Il prit son visage entre ses mains.

— Et ?

— Et cet homme, c'est toi. Enfin, ajouta-t-elle avec un sourire embarrassé, se rappelant la première fois où elle lui était tombée dans les bras. Mais maintenant, le mariage est terminé et je... je ne veux pas être l'un de ces problèmes que tu passes ton temps à résoudre, Matthew. Je ne serai jamais une femme parfaite. Tu le sais...

— Je sais, mais je ne recherche pas la perfection. Tout simplement parce que c'est une illusion. Je peux essayer encore et encore d'être le parfait Beaumont, jamais je n'y arriverai. Parce que je suis moi avant toute chose. Et ça, c'est grâce à toi que je l'ai compris.

Elle ne put rien contre le sanglot qui s'échappa de ses lèvres.

— Eh bien, heureuse de t'avoir rendu service, bredouilla-t-elle, les joues en feu.

— Ne sois pas parfaite avec moi, Whitney. Et laisse-moi faire partie de ta vie. Laisse-moi te rattraper quand tu trébuches et...

— Mais la presse...

— Au diable, la presse. Tout ce qui compte, c'est toi et moi, c'est nous. Je me suis toujours interdit de tomber amoureux avant toi, parce que je craignais de perdre quelque chose en aimant quelqu'un. Je pensais que l'amour me rendrait vulnérable et que de ce fait, je perdrais toutes ces qualités qui

faisaient de moi un Beaumont pur et dur. Or, avec toi, c'est tout le contraire qui s'est produit. Je me sens mille fois plus que ça. Avec toi, oui, je me sens enfin moi.

L'impact de ses paroles fut tel qu'elle se mit à pleurer soudain à chaudes larmes et entre deux sanglots, elle gémit :

— Je ne m'attendais pas à te trouver ni à tomber amoureuse. Et maintenant, j'ai peur de tout gâcher. Matthew...

— Non, ne crains rien, répondit-il, ses lèvres brûlantes contre les siennes. Et si tu fais la moindre bêtise, je t'attacherai au lit... Je ne te laisserai pas partir et je t'en fais la promesse, tu seras toujours ma Whitney...

Il s'interrompit et sourit, espiègle.

— Peut-être pourrais-tu changer d'identité. Je ne sais pas, tu pourrais prendre un nom commençant par B ?

— Matthew, que... ?

— Epouse-moi. Laisse-moi être toujours là pour toi. Avec toi.

Elle se jeta à son cou, se fichant des larmes qui coulaient sans discontinuer sur ses joues.

— Tu as su me voir telle que j'étais. Jamais je n'aurais osé l'espérer.

— Je t'aime toi, telle que tu es.

Il l'emporta soudain et s'engouffra dans l'escalier menant à sa chambre, leur chambre.

— Et toi, m'aimes-tu ?

— Je t'aime et je t'aimerai toujours.

* * *

Si vous avez aimé *L'invitée du scandale*,
ne manquez pas la suite de la série :

« L'empire des Beaumont », disponible dès le mois prochain dans votre
collection Passions !

TITRE ORIGINAL : A BEAUMONT CHRISTMAS WEDDING

Traduction française : FRANCINE SIRVEN

© 2014, Sarah M. Anderson.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © ARCANGEL/JILL HYLAND

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5778-4

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

CINDY KIRK

Une ennemie sous son toit

Traduction française de
MURIEL LEVET

Passions

 HARLEQUIN

Il était aux alentours de 3 heures du matin quand Margot laissa derrière elle le vent froid d'octobre pour pénétrer dans le séjour de la maison familiale. Quelque chose la frappa aussitôt : le ranch où elle avait grandi exhalait une odeur de propre, très différente de celle dont elle se souvenait depuis sa précédente visite, six mois auparavant. Bien que la maison soit grande, sa mère s'était toujours battue pour la maintenir dans le meilleur état possible. Après sa mort, les choses étaient un peu allées à vau-l'eau.

Son père semblait avoir repris le dessus. Tant mieux.

Tout en souriant, elle se baissa pour retirer ses bottes. Mais soudain, elle s'immobilisa. Vivian, son bouvier australien, s'était mise à grogner. Elle avait le poil hérissé et les yeux rivés sur l'escalier.

Margot suivit son regard et poussa un petit cri de surprise.

Un homme, vêtu uniquement d'un jean, se tenait au milieu de la volée de marches, une batte de base-ball à la main. Grand, brun, avec une barbe de trois jours et des cheveux ébouriffés, il braquait un regard vert, méfiant, droit sur elle.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda-t-il d'un air plus décontenancé que menaçant.

— C'est moi qui voudrais bien le savoir, répliqua-t-elle en posant la main sur la tête de Vivian. Où est mon père ?

Sans répondre, l'homme baissa sa batte de base-ball et commença à descendre vers elle.

— Stop ! ordonna-t-elle. Ou je dis à mon chien d'attaquer.

Il s'arrêta, inclina la tête, sourit.

Elle le reconnut alors : Brad Crawford, de l'illustre famille Crawford. Mais qu'est-ce qu'un Crawford pouvait bien faire dans la maison de son père, à moitié nu, au beau milieu de la nuit ?

— La petite Margot Sullivan..., murmura-t-il en secouant la tête, avant de lui adresser un sourire charmeur.

Elle se sentit un peu rassurée. Quitte à se retrouver face à un homme armé d'une batte de base-ball, elle préférerait que ce soit quelqu'un de sa connaissance. Néanmoins, elle n'avait toujours aucune idée de ce que Brad Crawford faisait chez son père.

— Je ne m’attendais pas à te voir ici, reprit-il.

— C’est ma maison.

— En fait, fit-il en se frottant le menton, ce n’est plus aussi simple que ça.

— Où est mon père ?

Plus les secondes passaient, plus elle sentait son cœur se glacer. Son père avait quatre-vingts ans passés, il avait pu lui arriver n’importe quoi.

Comme Brad ne répondait pas, elle se mit à crier :

— Papa, c’est Margot ! Où es-tu ?

Sans même accorder un regard à Vivian, qui continuait de grogner, Brad descendit et alla s’installer dans un canapé.

— Inutile de crier. Boyd n’est pas là.

Vivian semblait prête à lui sauter dessus.

— Copain, lui dit Margot à contrecœur. Copain.

« Copain » était sans doute un bien grand mot, mais les Crawford étaient une famille connue de Rust Creeks Falls, et respectée. Elle avait donc eu l’occasion de croiser Brad à plusieurs reprises. Mais elle ne savait rien de lui, en dehors du fait qu’il avait une dizaine d’années de plus qu’elle, et une réputation de tombeur.

Bref, ce n’était pas vraiment ce que l’on pourrait appeler un « copain », mais ce n’était pas non plus un dangereux ennemi.

Suivie de près par Vivian, elle alla s’asseoir dans un fauteuil. L’inquiétude se mêlait désormais à un curieux sentiment de désir, inspiré par le torse puissant et nu de Brad. Elle avait par ailleurs remarqué que le bouton de son jean n’était pas fermé. Tout comme elle avait reniflé sa délicieuse odeur : mélange de shampoing et de virilité incroyablement sexy.

Un peu troublée, elle fit de son mieux pour se concentrer sur l’essentiel, le centre de toutes ses inquiétudes. Appuyant les coudes sur ses genoux, elle se pencha vers Brad :

— Dis-moi où est mon père.

— Je ne sais pas.

Un frisson glacial lui parcourut le dos.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Il a quitté la ville après le 4 Juillet, répondit-il. Et il n’est pas revenu depuis.

Le 4 Juillet... Cela faisait trois mois, donc. Ce qui correspondait à peu près à la date de leur dernière dispute. Une horrible conversation à laquelle il avait mis un terme en lui raccrochant au nez après lui avoir dit de ne plus remettre les pieds chez lui et de ne pas le rappeler.

— Tout le monde savait qu’il avait une fille. Comment se fait-il que personne ne se soit donné la peine de me prévenir qu’il avait disparu dans la nature ?

Elle pouvait entendre la crainte que trahissait chacun des mots qu’elle prononçait, les rendant curieusement aigus.

— Le shérif a découvert qu’il avait pris un train pour New York.

— Mais comment se fait-il que personne ne m'ait prévenue ? répéta-t-elle d'une voix plus forte encore.

La panique avait brutalement disparu, balayée par la colère.

— Au départ, tout le monde a présumé que Boyd était allé chez sa sœur, qui...

— Qui habite dans le New Jersey, et non pas à New York. Ma tante Verna est décédée il y a quasiment deux ans. Elle est morte six mois après maman.

— Mais nous ne l'avons su que plus tard. Tu connais ton père. Il n'était pas du genre à raconter sa vie privée.

Elle fit claquer ses mains l'une contre l'autre.

— Ça n'explique pas pourquoi personne ne m'a appelée.

— Quand le shérif a fini par apprendre que sa sœur n'était plus en vie, il a essayé de te contacter. Il a découvert que tu t'étais blessée et que tu avais arrêté la compétition. Mais personne ne savait où te joindre.

Après avoir subi un grave traumatisme crânien peu de temps après sa dernière conversation avec son père, elle avait en effet arrêté les compétitions d'équitation western pour séjourner chez une amie à Cheyenne. Mais sa convalescence s'étant prolongée, elle avait fini par décider au bout de trois mois de retourner dans la seule et unique maison qu'elle avait jamais connue.

— Papa avait mon numéro de portable.

— Je n'en doute pas. Le problème, justement, c'est qu'il n'était pas là pour nous le donner.

Où avait pu aller son père ? Cela paraissait invraisemblable. Boyd était un homme intelligent qui, malgré son âge, savait prendre soin de lui. En tout cas quand il était sobre.

— Buvait-il toujours avant de partir ?

— Oui, répondit-il doucement.

Elle se laissa retomber contre le dossier. La douleur venait de se réveiller dans son crâne. Le stress, certainement. Pour essayer d'apaiser un peu la tension, elle se massa la nuque.

— Qu'est-ce que tu fais là ? finit-elle par demander.

— J'habite ici.

— Tu surveilles le ranch pendant l'absence de papa ? demanda-t-elle prudemment.

A la différence des habitants des grandes villes, qui peuvent vivre des années les uns à côté des autres sans jamais vraiment se connaître, les gens de Rust Creek Falls se souciaient les uns des autres. Ce qui ne signifiait pas pour autant que tout le monde s'appréciait. Le conflit entre les Crawford et les Traub le prouvait bien. Mais de façon générale, on pouvait dire que c'était un endroit merveilleux pour élever un enfant. Ou, dans le cas de son père, pour passer ses vieux jours.

Alors qu'elle songeait à tout cela, il remua nerveusement sur le canapé.

— Ce n'est pas vraiment ça, non, finit-il par répondre.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— En fait, ton père a joué son ranch dans une partie de poker.
Un sourire penaud se dessina sur son beau visage.
— Il a perdu. J'ai gagné. Le Leap of Faith est à moi, désormais.

* * *

Laissant la jolie rousse fulminer dans le séjour, Brad monta chercher une chemise et des chaussures. Il était inquiet au sujet de Boyd, lui aussi, tant et si bien, d'ailleurs, qu'il avait engagé un détective privé pour rechercher le vieil homme. Mais pour le moment, c'était sa fille qu'il avait à l'esprit.

Il avait beaucoup apprécié son décolleté, et ses yeux verts brillants de colère, qui s'étaient littéralement enflammés quand il lui avait dit qu'elle pouvait passer la nuit ici. Cela avait été comme de mettre de l'huile sur le feu.

Elle avait été si furieuse qu'elle en avait tapé du pied, tandis que sa jolie poitrine s'était soulevée au rythme de sa respiration, quand elle lui avait dit que la maison lui appartenait et que si quelqu'un devait partir, c'était lui.

A ses yeux, il n'y avait rien de plus excitant qu'une femme en colère.

Son érection, qu'il sentait se presser contre son jean, en était d'ailleurs la preuve évidente. Plus il y pensait, plus il sentait son sourire s'élargir.

Bien qu'il ait fréquenté quelques femmes depuis son divorce quatre ans auparavant, pas une seule ne lui avait fait cet effet-là.

Il s'était fait un peu de souci : s'agissait-il d'une baisse de sa libido ? Mais ce qui venait de se passer lui prouvait qu'il n'aurait pas dû s'inquiéter. Cela n'avait rien à voir avec sa libido. C'était juste qu'il n'avait rencontré personne à son goût. Etrange, d'ailleurs, qu'il suffi à cette rousse volcanique de passer la porte d'entrée pour captiver son attention.

Perdu dans ses pensées, il enfila rapidement une chemise de flanelle, qu'il prit soin de ne pas rentrer dans son jean. La distance physique qui les séparait désormais n'avait pas refroidi ses ardeurs. Et il lui semblait inutile d'attirer l'attention là-dessus.

Une attirance, pour être intéressante, devait être réciproque. Et le fait qu'il ait, aux yeux de Margot, « profité de la faiblesse d'un vieil homme pour lui voler sa maison » ne jouait certainement pas en sa faveur. Il ne la mettrait pas dans son lit.

En tout cas, pas ce soir.

Quand il redescendit, elle était debout devant la cheminée, le regard rivé à l'un des clichés qui l'ornait. Une photo de famille sur laquelle on pouvait voir ses parents et une petite fille maigrichonne, avec des taches de rousseur et des cheveux couleur carotte. A ce qu'il pouvait en voir, la disgracieuse chenille s'était transformée en un magnifique papillon. Son jean délavé moulait des jambes longues et fines, et une masse de cheveux cuivrés retombait souplement comme une cascade dans son dos.

Le corps toujours aussi tendu par l'excitation, il essaya de se souvenir de l'âge qu'elle devait avoir désormais.

Vingt-deux ans ? Vingt-trois ? L'âge légal pour lui faire ce dont il avait envie, en tout cas.

Tout ce qu'il savait, c'était que la petite tornade rousse qui lui avait un jour lancé un seau d'eau sale parce qu'il avait eu le malheur d'évoquer ses taches de rousseur était devenue une jeune femme des plus désirable.

Le chien lui montra les dents, protecteur, comme un vrai bouvier. Il sourit.

Il n'en voulait pas à l'animal. Bien au contraire, il était heureux que Margot ait un tel compagnon. Une femme voyageant seule pouvait devenir une cible facile pour des gens peu scrupuleux. Mais pour la défendre, il y avait le chien. Ou la chienne. Comment l'avait-elle appelée, déjà ? Vipère ?

Non, ce n'était pas ça. Mais en tout cas, cela lui allait bien.

Quand il entra dans la pièce, Vipère émit un grognement sourd. Margot, elle, ne grogna pas, mais tourna vers lui un regard glacial.

— J'appellerai le shérif Christensen à la première heure demain. Il réglera cette histoire avec nous.

— On ne t'a jamais dit que tu étais très belle quand tu te mettais en colère ?

Ignorant les grognements de la chienne, il s'approcha encore.

— Vous êtes devenue très belle, Margot Sullivan.

Enfonçant ses mains dans ses poches, il laissa son regard admirateur glisser sur elle. Mais au lieu de rougir ou de le remercier pour le compliment, elle se contenta de le fixer d'un air furieux.

— Tu crois que tu me fais fantasmer ?

Ne sachant trop que répondre, il inclina la tête sur le côté.

— Tu n'es pas mal, reprit-elle, je te l'accorde.

Elle s'interrompit de nouveau. Pour l'effet de style ou pour reprendre le contrôle de ses émotions, il n'aurait su le dire.

— Mais tu ne me fais aucun effet. Tu as montré ton vrai visage en volant le ranch de mon...

— Hé ! protesta-t-il. Je l'ai gagné honnêtement.

Les Crawford avaient peut-être des défauts (il n'y avait qu'à en demander la liste aux Traub), mais ils ne trichaient pas. Ni aux cartes ni à quoi que ce soit. Pas même pour protéger un vieux fou de lui-même.

Mais de toute évidence, elle n'était pas d'humeur à l'écouter. Le moment aurait donc été mal venu pour lui révéler qu'il envisageait de rendre officiellement le ranch à son père dès qu'il serait rentré.

S'il jouait cette carte, elle le jetterait aussitôt dehors.

Or, depuis que sa libido avait connu ce réveil spectaculaire, il n'avait plus aucune envie de partir.

* * *

Il avait eu le culot de la conduire jusqu'à sa propre chambre.

Margot avait bien failli perdre son sang-froid quand il avait insisté pour

porter sa vieille valise à l'étage. Ils s'étaient disputés à ce sujet pendant quelques minutes. Mais soudain, elle s'était rendu compte que Vivian paraissait de plus en plus énervée. Si elle faisait peser trop de stress sur sa chienne, celle-ci risquait de mettre bas prématurément. Pour le bien de Vivian, elle avait donc fini par accepter.

Après avoir déposé la valise près de son lit, il resta debout au milieu de la chambre, immobile comme un porteur attendant un pourboire.

— Merci, finit-elle par murmurer.

Elle aurait dû s'estimer heureuse qu'il n'ait pas choisi de s'installer dans la chambre qui avait toujours été la sienne ou dans celle de ses parents. D'après ses dires, il avait élu résidence dans la pièce qui se trouvait juste en face, la chambre d'amis. Mais ce n'était pas un ami. Sa présence dans le ranch n'était en aucun cas désirée.

De toute façon, dès qu'ils auraient tiré cette histoire au clair avec le shérif, elle s'arrangerait pour qu'il déguerpisse.

Pour le moment, elle n'avait qu'une envie : prendre une bonne douche pour se délasser et s'affaler sur le lit.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Je saurai où le trouver, compléta-t-elle sèchement. Je te rappelle que je suis née dans cette maison.

— Tu es toujours de mauvais poil quand tu es fatiguée ? demanda-t-il d'un air soudain innocent, en contraste total avec l'ambiance qui régnait.

— La ferme ! s'exclama-t-elle.

Elle sentait la douleur pulser dans sa tête, désormais. Alors qu'il murmurait quelque chose qu'il ne comprit pas, elle se laissa tomber sur le couvre-lit que sa mère avait fabriqué quand elle avait seize ans, et elle prit sa tête entre ses mains.

Les coups durs ne cessaient de tomber.

D'abord cette chute de cheval. Elle était tombée la tête la première sur une caravane. Juste au bon endroit. Ou au mauvais, d'après les médecins. Le traumatisme crânien qui en avait résulté avait été assez grave pour que le neurologue l'informe qu'en cas de nouvelle chute, même légère, elle risquait de se retrouver handicapée à vie.

Mais tout cela paraissait insignifiant comparé au problème de son père. Et s'il était malade ? Ou blessé ? Et s'il était... mort ?

Bouleversée, elle enfouit son visage entre ses mains.

— Ça va ?

Il semblait préoccupé, mais ne se rapprocha pas davantage, fort heureusement.

Non, elle n'était pas en forme. La preuve en fut qu'elle ne trouva rien d'autre à faire que d'acquiescer.

— On verra tout ça demain, réussit-elle à balbutier.

Il aurait dû prendre cela comme un signal pour partir, mais il ne bougea pas d'un pouce. Quand elle trouva la force de relever le visage, il la

dévisageait d'un œil curieux.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis juste de l'autre côté du couloir.

Ses yeux noisette (étaient-ils noisette ou verts ?) exprimaient une inquiétude qui paraissait sincère. A bien y réfléchir, une trêve n'était peut-être pas une si mauvaise idée que cela ?

— OK, murmura-t-elle.

Et aussitôt, il disparut, emportant son enivrante odeur de shampoing et de testostérone.

Elle s'allongea sur le lit, laissa ses muscles se détendre. Et tout en fermant les yeux, elle pria pour que son père soit sain et sauf. Ce fut la dernière pensée qui lui vint à l'esprit ce soir-là.

Quand Margot se réveilla le lendemain matin, le soleil brillait à travers les rideaux de dentelle, et des oiseaux chantaient derrière la fenêtre. Vivian était couchée sur la descente de lit. Quand Margot se redressa, toujours vêtue du jean et du chemisier qu'elle portait la veille, la chienne releva la tête vers elle.

Pour la première fois, elle se prit à regretter l'absence d'une salle de bains adjacente à la chambre. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de tomber sur Brad avant d'avoir eu le temps de prendre sa douche et son café.

Mais les deux années qui venaient de s'écouler lui avaient appris quelques leçons. Entre autres que les rêves ne se changeaient pas toujours en réalité.

Avec un soupir de résignation, elle sortit donc ses affaires de toilette de sa valise, avant de traverser le couloir au plus vite pour se rendre dans la salle de bains défraîchie, en tout point conforme à ses souvenirs, avec son dallage blanc fendu et son miroir qui la faisait ressembler à un fantôme. Arrachant son regard de cette image troublante, elle tendit l'oreille pour écouter les bruits de la maison. Rien. Tout était silencieux.

Il n'est pas là.

Mais hors de question qu'elle se laisse aller à rêver qu'il ait plié bagage. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, mais il reviendrait, c'était certain.

Elle connaissait bien les hommes de son genre. Il était comme les trois quarts des cow-boys qu'elle croisait aux compétitions d'équitation et dont la plupart n'avaient que deux choses à l'esprit : marquer autant de points que possible pour participer à la finale de rodéo à Las Vegas et mettre un maximum de filles dans leur lit.

Son père, qui avait été champion d'équitation à cru dans sa jeunesse, l'avait avertie, le jour où elle avait quitté Rust Creek Falls pour suivre son rêve de participer aux compétitions. Alors âgée de dix-neuf ans, elle avait écouté tout ce qu'il lui avait dit, mais ces conseils étaient survenus un peu tard, malheureusement.

Car à cette époque-là, elle n'était plus aussi innocente qu'elle en avait l'air. Elle avait perdu sa virginité lors de sa première année de lycée.

Peu de temps après ce mémorable moment sur le siège arrière de la Mustang de Rex Atwood, elle avait appris que ce dernier s'était vanté auprès

de ses amis de l'avoir « culbutée ». Elle se souvenait encore très bien du jour où elle était venue le trouver et où son poing était « accidentellement » entré en collision avec son œil.

Tous deux avaient reçu une bonne leçon ce jour-là : Rex avait appris ce qu'il arrivait quand on se mettait en travers du chemin de Margot Sullivan, et elle en avait conclu qu'il ne fallait jamais croire un garçon qui murmurait des mots d'amour dans le feu de la passion.

* * *

Le temps, pour un mois d'octobre, était étonnamment chaud et ensoleillé, ce qui était plutôt bon pour le petit veau qui venait de naître. Après avoir soigné le reste du troupeau et arrangé une clôture abîmée, Brad reprit le chemin de la maison.

Avant de partir, à l'aube, il avait ouvert la porte de la chambre de Margot pour voir si elle avait besoin de quelque chose. A côté du lit, Vipère montait la garde. Ses yeux jaunes s'étaient mis à luire d'une lueur malveillante. Bien qu'il n'ait jamais eu l'impression que son père et elle étaient particulièrement proches, il devait admettre qu'elle avait semblé vraiment préoccupée en apprenant la disparition du vieil homme.

Il s'était lui aussi fait du souci quand il avait découvert que Boyd n'avait plus de famille sur la côte Est. Mais tous les gens qui le connaissaient savaient qu'il était parfaitement à même de prendre soin de lui, ivre ou non. Boyd lui avait toujours fait penser à un ermite, solitaire et déterminé.

C'était de sa mère que Margot tenait sur le plan physique. Mais au vu de la scène qu'elle lui avait faite la veille au soir, il croyait pouvoir dire que, pour ce qui était du caractère, c'était de son père qu'elle avait hérité. L'espace d'une seconde, il avait même cru qu'elle allait se jeter sur lui.

Sa présence dans la maison familiale l'avait apparemment mise à bout de nerfs. Mais peut-être était-ce dû au fait qu'il ne portait pas de chemise ?

Tout sourire, il lança son cheval au galop. Il y avait une puissante attraction entre eux. Elle avait fait tout son possible pour l'ignorer, mais il avait bien vu que son regard s'était longuement attardé sur son torse, avant de descendre un peu plus bas et de remonter brutalement.

Elle voulait qu'il quitte sa maison, mais brûlait qu'il vienne dans son lit. Ce serait, naturellement, une brève aventure. Comme ces feux d'artifice du 4 Juillet. Chauds et brillants, ils illuminaient le ciel avant de se fondre dans la nuit.

Pour sa part, cela lui allait très bien. Son mariage avec Janie avait confirmé ce qu'il savait déjà. Il n'était pas homme à rester avec quelqu'un jusqu'à la fin de ses jours. Il aimait et respectait les femmes, mais il ne savait pas les rendre heureuses. En tout cas en dehors du lit.

La maison était toujours silencieuse quand il y entra après avoir mis son cheval à l'écurie. Il aurait dû rester dehors toute la journée pour poursuivre les

préparatifs en vue de l'hiver. Mais Margot et lui avaient des choses à régler.

S'ils ne parvenaient pas à un accord, il l'imaginait très bien se comporter en véritable furie, par exemple en l'enfermant dehors. Fort heureusement, les portes n'étaient pas équipées de verrous intérieurs, et il avait pris soin d'emporter une clé avant de partir. Juste au cas où.

Il appuya sur la poignée, et la porte s'ouvrit immédiatement. Pas de signe de Margot. Ni de Vipère. Machinalement, il alluma la cafetière et se mit à cuisiner des œufs au bacon. Il avait la tête penchée au-dessus de la poêle quand une voix, hargneuse, retentit derrière lui.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques, encore ?

Décidant de mettre sa mauvaise humeur sur le compte de l'heure matinale, il ignore le ton belliqueux.

— Ça se voit, non ? répondit-il d'une voix enjouée. Je prépare le petit déjeuner.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai faim et que je me suis dit que tu devais avoir faim, toi aussi.

Il se tourna pour la regarder.

Ce fut une erreur.

Ses cheveux, encore légèrement humides, retombaient en flamboyantes vagues sur ses épaules, et elle portait un T-shirt vert à manches longues qui faisait ressembler ses yeux à des émeraudes et mettait en valeur son excitante poitrine. Quant au jean qui moulait ses longues jambes, il aurait dû être interdit par la loi.

Bien qu'il sache qu'il n'aurait certainement pas dû, il ne put s'empêcher de s'imaginer en train d'arracher ce T-shirt et de prendre à pleines mains et à pleine bouche, ces magnifiques...

La jolie voix de Margot coupa court à ses pensées :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il cligna des yeux, et l'image disparut.

— Comment ça ?

— On aurait dit que tu étais en train de comploter quelque chose.

Elle était perspicace. Vraiment perspicace...

— Je pensais juste au moment où j'allais... savourer le petit déjeuner.

— Il faut qu'on parle.

— On mange d'abord, on parlera ensuite.

Il posa la poêle sur un dessus-de-plat, avant de remplir deux tasses de café.

— Lait ?

— Noir.

— Une vraie femme comme je les aime.

D'un geste gracieux, elle prit la tasse qu'il lui avait tendue.

— Une femme déterminée à récupérer son ranch.

Comme pour acquiescer, Vipère se mit à grogner.

— Bois ton café, conseilla-t-il. Ça te fera du bien.

— Le café ne changera rien à mon état d'esprit, répliqua-t-elle avant de porter la tasse à ses lèvres pleines et sensuelles.

Elle but une gorgée, puis poussa un soupir extatique qui, une nouvelle fois, lui donna des idées.

— Qu'est-il arrivé au jus de chaussettes que mon père achetait toujours ?

— J'ai commandé ce café en ligne. Il est à la chicorée.

Ses lèvres pulpeuses s'incurvèrent, et ses beaux yeux verts s'adoucirent.

L'espace de quelques secondes, il envisagea de tirer une chaise pour l'inviter à s'asseoir. Mais mieux valait ne point trop en faire pour le moment. Il s'installa à table.

Les rayons du soleil filtraient à travers la fenêtre, emplissant de chaleur la petite cuisine de campagne. Il ne faisait même plus attention au papier peint jauni, curieusement orné de bouilloires à l'ancienne.

Quand il s'était installé, deux mois plus tôt, il s'était concentré sur les tâches extérieures et n'avait pas touché à la moindre chose qui se trouvait dans la maison. A ce moment-là, il était certain que Boyd finirait par revenir. Et puis on lui avait raconté qu'il avait pris un train pour New York. Il avait interrogé les voisins : Boyd n'avait demandé à personne de surveiller le ranch. Ce qui semblait indiquer qu'il ne le considérait plus comme lui appartenant.

Au bout de deux mois, las de faire le trajet tous les matins, il avait décidé de s'installer dans le ranch. Mais il n'avait pas éprouvé l'envie de changer la décoration, pourtant vétuste et peu à son goût.

Le grincement d'une chaise contre le linoléum lui fit brutalement relever les yeux. Tenant toujours sa tasse fumante à la main, elle venait de prendre place en face de lui.

— Ton chien doit avoir faim. Les gamelles et les croquettes sont là-bas.

Il désigna d'un geste du menton un petit coin de la cuisine.

— Je lui ai versé de l'eau.

La tasse tout près des lèvres, elle s'immobilisa.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans ton camion. J'ai aussi rapporté tes autres affaires, elles sont dans le séjour.

— Merci, murmura-t-elle en le regardant néanmoins d'un air suspicieux, comme si elle se demandait ce qu'il manigançait.

Mais il n'avait aucune arrière-pensée. Ou peut-être que si, une seule : si la chienne ne mangeait pas, elle serait plus agressive encore. Son frère Nate lui avait toujours reproché de se montrer trop gentil avec les animaux. En fait, c'était juste qu'à son sens, tout être vivant méritait un peu d'eau fraîche et de nourriture. Ça n'allait pas plus loin que ça.

Quant à Margot... Certes, il lui était vaguement venu à l'esprit de laisser ses affaires dans le camion, comme pour l'inviter à repartir, mais il n'avait pu s'y résoudre. Car malgré tout, il ne se sentait pas chez lui dans ce ranch et il se demandait souvent si ce serait le cas un jour.

Ils mangèrent en silence. S'il se considérait plutôt comme quelqu'un de sociable, il appréciait la solitude des lieux. Quand il travaillait dans le ranch de ses parents, il y avait toujours quelqu'un dans les parages, l'un de ses frères ou l'un des employés. Il n'y avait que lui ici. Enfin, jusqu'à ce qu'elle arrive.

Instinctivement, il releva les yeux.

Elle but une gorgée de café et, de nouveau, prit cet air extatique. Était-ce à cela qu'elle ressemblait après l'amour ? Tout en se posant cette question, il laissa son regard s'attarder sur son excitante poitrine, moulée par le T-shirt vert.

Mais quand il releva la tête, il se retrouva confronté à un regard glacial.

— Bon, déclara-t-elle en reposant violemment sa tasse sur la table, passons aux choses sérieuses. Gage étant occupé, il a envoyé un détective, qui devrait arriver d'une minute à l'autre.

— Tu as vraiment appelé le shérif ?

Il n'aurait pas dû être surpris. Il avait beau ne la connaître qu'à peine, il avait bien compris qu'elle avait beaucoup de volonté. Mais il avait vaguement espéré pouvoir faire davantage connaissance avec elle avant qu'elle ne fasse intervenir une tierce personne.

Quoi qu'il en soit, maintenant qu'elle était là, il pouvait très bien lui rendre le Leap of Faith. Mais il hésitait à formuler ouvertement cette possibilité. D'après ce qu'il avait cru comprendre, Boyd et elle étaient brouillés. S'il lui rendait l'acte de propriété, elle pourrait en faire ce qu'elle voudrait, notamment effectuer des choix qui ne correspondraient pas nécessairement à ceux qu'aurait opérés Boyd.

— Je réagis toujours très rapidement, finit-elle par répondre en s'adossant à sa chaise en métal, qui devait bien dater des années 1950.

Le regard de défi qu'elle lui adressa ne fit que l'exciter davantage.

— Moi aussi, répondit-il en lui adressant un sourire espiègle.

L'expression de surprise qui se peignit sur son visage le ravit. Mais il n'eut pas le temps de savourer sa victoire. Vipère, qui avait terminé de manger, passa à côté de lui en le regardant de ses yeux jaunes menaçants, avant d'aller s'asseoir à côté de sa maîtresse.

Fort heureusement, le bruit d'un camion qui se garait devant la maison détourna l'attention du chien, qui se mit à aboyer, mais s'interrompit aussitôt que Margot le lui ordonna.

— J'y vais, dit-il.

— Non, c'est moi qui y vais. C'est ma maison !

Elle était déjà debout. De guerre lasse, il la laissa partir.

Quelques secondes plus tard, Margot et Vipère revinrent avec Russ Campbell.

Il avait rencontré Russ quand il était revenu dans le Montana, après trois années passées dans le Colorado. Détective originaire de Kalispell, Russ travaillait depuis peu comme consultant auprès du shérif Gage Christensen.

— Salut, Russ, lança-t-il en lui tendant une tasse de café. Tu vas bien ?

Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Margot, répondit-il en prenant le café d'un air ravi. Elle a appelé Gage pour lui demander depuis quand il laissait faire les squatteurs.

— Si je l'ai appelé, c'est pour comprendre exactement de quoi il retourne et où en sont vos recherches concernant mon père, intervint-elle d'une voix calme, bien que ses yeux aient lancé des éclairs. Mon père est ma priorité numéro un. Me débarrasser de lui, ajouta-t-elle en le désignant du doigt, vient juste après.

Bizarre qu'elle paraisse si déterminée à retrouver son père, songea Brad. A en croire ce qu'elle lui avait dit la veille, ils ne se parlaient plus depuis plusieurs mois.

Mais évidemment, ce n'était pas à lui de poser les questions.

— Asseyons-nous, suggéra Russ en désignant la table.

Sans répondre, Brad prit sa tasse et s'adossa au plan de travail. Une réaction qui ne surprit pas Margot : les cow-boys sont des esprits libres qui n'aiment pas qu'on leur dise ce qu'ils ont à faire.

Russ, pour sa part, s'assit. C'était un homme plutôt séduisant : un bon mètre quatre-vingt-cinq, de larges épaules, des cheveux bruns ondulés et des yeux noisette.

Elle se demanda s'il était originaire de la région. Possible, car de toute façon, comme il paraissait plus âgé qu'elle, ils n'avaient pas dû fréquenter les mêmes établissements scolaires.

Elle se souvenait de Brad car tout le monde connaissait les Crawford. Quand il était parti à l'université, elle jouait encore aux poupées. Et à son retour, il s'était mis à fréquenter un groupe d'amis qui n'était pas le sien puis s'était rapidement marié.

De mauvaise grâce, elle se força à l'écarter de ses pensées pour se concentrer sur la question que Russ venait de poser.

— Je ne vais quand même pas tout vous répéter, répondit Brad en relevant les yeux de sa tasse de café. Nous avons déjà discuté de cela juste après le départ de Boyd.

— Mais Mlle Sullivan n'était pas là. Quand elle connaîtra la teneur exacte des événements, elle pourra peut-être nous éclairer sur la situation.

— Appelez-moi Margot, je vous en prie, répliqua-t-elle en lui rendant le sourire qu'il lui avait adressé.

— Très bien, Margot. Alors appelez-moi Russ.

— Bon, maintenant que ces choses-là sont réglées, intervint Brad, est-ce qu'on ne pourrait pas accélérer un peu ? J'ai des clôtures à arranger.

Comme pour lui signifier que la balle était désormais dans son camp, Russ inclina légèrement la tête du côté de Brad. Après avoir pris une profonde inspiration, celui-ci commença son récit :

— C'était le 4 juillet. On célébrait le mariage de Braden Traub et de Jennifer MacCallum. La réception avait eu lieu dans le parc. Il y avait bien sûr un buffet, avec un délicieux punch auquel peu de gens ont su résister, y compris ton père.

— Poursuivez, l'encouragea Russ.

— Moi et plusieurs autres, dont Boyd, nous avons fini la soirée à l'Ace in the Hole. On a joué au poker. On a bu quelques verres. Les paris commençaient à grimper. Ton père a misé beaucoup d'argent. Pendant un certain temps, il a gagné. Et puis sa chance a tourné. Il a perdu tout ce qu'il avait gagné. Puis tout l'argent qu'il avait sur lui.

— Mon père était...

Elle s'interrompit, prit une profonde inspiration.

— Mon père est alcoolique. Il avait arrêté de boire après sa rencontre avec ma mère. Mais quand elle est morte, il a repris. On aurait dit qu'il n'avait plus aucune raison de vivre.

— Mais il t'avait, toi, objecta doucement Brad.

— J'imagine qu'il ne voyait pas les choses de cette manière, répondit-elle en se forçant à sourire.

— Ce soir-là, beaucoup d'habitants de la ville se sont retrouvés en état d'ébriété, intervint Russ en relevant la tête du carnet dans lequel il prenait des notes. Et le jeu ? Était-ce un problème d'ordinaire, pour lui ?

Elle prit quelques instants pour réfléchir.

— Je ne peux pas vous dire. Quand j'étais petite, il ne jouait jamais. Je me souviens que mes parents avaient des amis qui leur demandaient tout le temps de les accompagner au casino de Kalispell, mais à ma connaissance, ils n'ont jamais accepté.

Russ lui demanda leurs noms, qu'il inscrivit sur son carnet.

— Je les contacterai pour leur demander si une addiction au jeu a jamais été évoquée.

Impatiente de connaître la suite, elle tourna son regard vers Brad.

— Tu as dit qu'il s'était retrouvé à court d'argent. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Les enjeux étaient très élevés. On aurait dit que chacun pensait avoir les meilleures cartes en main. Mais peu à peu, les autres ont perdu, et il n'est plus resté que Boyd et moi. Quand il a fallu miser, il était tout excité. Il ne voulait pas se coucher. Mais comme il n'avait plus d'argent, il a misé son ranch, pour pouvoir continuer. Il a insisté pour que j'accepte.

— Insisté ? répéta-t-elle sans chercher à dissimuler sa perplexité.

— Oui, répondit-il d'une voix dénuée d'émotion. J'imagine que tu sais à quel point ton père pouvait se montrer obstiné. J'ai essayé de le dissuader de faire ça, mais... disons qu'il m'a clairement fait comprendre que je n'avais pas à me mêler de ses affaires.

Cela semblait tout à fait plausible, à bien y regarder. Son père avait toujours été du genre opiniâtre. Et quand il avait une idée en tête, on ne pouvait lui faire entendre raison.

Elle prit une profonde inspiration.

— Et donc, il a perdu...

— Quelqu'un avait drogué le punch du mariage, intervint Russ.

L'air excédé, Brad se tourna vivement vers lui.

— J'ai déjà expliqué, et plusieurs fois, que j'en avais bu plusieurs verres, mais que je n'étais pas ivre.

Pendant qu'elle réfléchissait à tout ce que cela pouvait signifier, Brad reprit son récit :

— Avec trois dames, il était tout à fait possible qu'il gagne. Le problème, c'était que j'avais une suite.

— Mais tu n'étais pas obligé de prendre le ranch, maugréa-t-elle.

— Eh bien, figure-toi que je ne voulais pas le prendre. Mais tu connais ton père. Il est venu me trouver dès le lendemain, avec l'acte de propriété. Et puis il est parti, ajouta-t-il en laissant retomber sa main. Et depuis, personne ne l'a revu.

— Un aller simple pour New York, confirma Russ.

Décontenancée, elle secoua la tête. Ça ne tenait pas debout.

— Il n'avait plus d'argent, mais il a réussi à s'acheter un billet pour l'autre bout du pays ?

— Apparemment, fit Brad en haussant les épaules.

— Nous présumons que quelqu'un lui a acheté ce billet, expliqua Russ en regardant Brad d'un air suspicieux.

— Pas moi ! s'exclama-t-il. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Mais qui aurait pu faire ça ? demanda-t-elle d'une voix brisée. Qui aurait pu mettre un vieillard alcoolique dans un train pour une ville où il n'a ni ami ni famille ?

Serrant fort les paupières, elle lutta pour se reprendre.

— Nous avons présumé au départ qu'il était allé voir sa sœur.

— Puis vous avez découvert qu'elle vivait dans le New Jersey, et non pas à New York, et qu'elle était morte il y a deux ans.

— C'est exact, répondit Russ d'un air surpris. Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui le lui ai dit, intervint Brad. Et je lui ai aussi expliqué que nous avions essayé en vain de la retrouver pour l'informer des faits.

— J'aurais dû rester en contact avec lui, murmura-t-elle pour elle-même.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda Russ en la fixant.

Refusant de se laisser intimider, elle redressa les épaules.

— Nous nous sommes disputés la dernière fois que nous nous sommes parlé au téléphone.

Russ étrécit les yeux.

— A quel sujet ?

Du coin de l'œil, elle vit Brad tirer une chaise pour s'asseoir à côté d'elle.

— Au sujet de tout, répondit-elle avec un petit rire dépourvu de gaieté. Je lui ai dit que j'étais arrivée deuxième à Cortez. Comme à son habitude, il m'a dit qu'être deuxième, c'était « être le premier perdant ». A la façon dont il a prononcé ces mots, j'ai compris qu'il avait bu. Je lui ai parlé de son problème d'alcool et...

— Et... ? demanda Russ en se penchant vers elle.

— Il m'a dit que si c'était pour l'enquiquiner avec ça, ce n'était plus la peine d'appeler, répondit-elle en battant des paupières pour retenir les larmes qui s'étaient mises à couler. Il avait beaucoup de mal à accepter la mort de ma mère. Il me disait tout le temps que c'était très dur pour lui d'être là sans elle. Je pensais qu'en lui laissant un peu de temps...

— Tu ne pouvais pas savoir qu'il allait disparaître, intervint Brad.

Et contre toute attente, il posa une main sur ses épaules, avant de la retirer immédiatement, l'air aussi surpris qu'elle.

Malgré son étonnement, elle fit de son mieux pour se reprendre.

— Et ensuite, reprit-elle, je suis tombée et je me suis blessée. Je l'ai appelé de l'hôpital, mais il n'a pas répondu et il n'a jamais eu de boîte vocale. J'ai essayé de le joindre au moins cinquante fois. J'étais folle de rage. J'étais blessée.

— Etiez-vous inquiète ? demanda Russ.

— Je l'aurais sûrement été si nous n'avions pas eu cette dispute.

Elle soupira, ferma les yeux. Et quand elle eut repris le contrôle sur ses émotions, elle releva le menton et fixa son regard sur Russ.

— Quand les médecins m'ont dit que je ne pourrais pas terminer la saison, je me suis installée chez une amie à Cheyenne. Mais son appartement était petit, j'avais l'impression de déranger. Alors j'ai décidé de rentrer à la maison. Pour soigner ma tête dure et travailler au ranch avec mon père.

Comme pour la réconforter, Vivian posa doucement son museau sur sa cuisse. Machinalement, elle lui caressa la tête.

— Mais quand je suis arrivée, mon père n'était plus là, reprit-elle, avant de pointer un doigt dans la direction de Brad. Et il y avait ce type à sa place, qui se comportait comme s'il était chez lui.

— Eh bien, je suis navré de vous dire ça, mais le ranch lui appartient, désormais.

Un flux d'émotions violentes lui traversa le corps, si vif qu'elle en eut du mal à respirer.

— Enfin, on ne peut pas gagner un ranch aux cartes !

— Votre père a signé un acte de donation, expliqua Russ en la regardant d'un air compatissant. Nous avons vérifié, c'est tout à fait conforme à la loi en vigueur dans l'Etat.

— C'était une partie de poker ! s'exclama-t-elle si fort que Vivian releva la tête et se mit à grogner.

Mais elle se reprit. Après tout, peu importait cette histoire de ranch. Il y avait plus urgent.

— Quelles démarches avez-vous entreprises pour le retrouver ?

— Nous avons contacté la police de New York, ainsi que celles de tous les Etats qu'il a dû traverser. Du fait de son âge, nous avons réussi à le faire passer dans la catégorie des « adultes vulnérables ».

— Quelle est la différence avec les adultes « normaux » ?

— Dans ces cas-là, je veux dire en cas de disparition, l'affaire passe en

priorité.

— Quelqu'un lui a-t-il parlé depuis son départ de Rust Creek Falls ? Quelqu'un l'a-t-il aperçu dans l'une des gares où le train s'est arrêté ?

— A notre connaissance, non, répondit Russ d'une voix plus douce. Mais nous poursuivons nos recherches. Je fais le point toutes les semaines avec les autres services de police.

N'y tenant plus, elle se leva d'un bond et se mit à faire les cent pas.

— Il n'a tout de même pas pu disparaître comme ça. Je ferais bien d'aller à New York pour...

— Il y a huit millions et demi d'habitants à New York, la coupa Russ d'une voix calme en se levant à son tour pour s'approcher d'elle. La meilleure chose que vous ayez à faire, c'est d'attendre ici au cas où il chercherait à vous contacter.

Après s'être nerveusement passé la main dans les cheveux, elle se laissa tomber sur la chaise qu'elle venait de quitter.

— Vous avez raison. C'est juste que... c'est mon père. Il est vieux et il est tout seul.

Et puis il y avait aussi le problème de cet homme dans sa maison, qui, contrairement à ce que cet inspecteur affirmait, n'avait aucun droit d'être là.

C'était sa maison ! Elle était ici chez elle ! Et si Brad Crawford pensait qu'il pouvait s'y installer sur un coup de chance, eh bien, il se mettait le doigt dans l'œil.

* * *

Tout en regardant la voiture de Russ disparaître au loin, Brad pria pour que ce soit la dernière fois qu'il le voie. Manifestement, comme beaucoup de personnes en ville, l'inspecteur pensait toujours qu'il avait quelque chose à voir avec la mystérieuse disparition de Boyd. Qu'il avait souhaité le départ du vieil homme, pour quelque obscure raison, et lui aurait acheté un billet de train pour New York.

C'était complètement absurde, mais des rumeurs circulaient. Il avait entendu des murmures, remarqué des regards suspicieux. Mais il n'y prêtait guère d'attention, certain que, tôt ou tard, la vérité finirait par éclater au grand jour. Et que les gens trouveraient alors d'autres sujets de conversation.

Rust Creek Falls était une petite ville agréable, mais ses habitants consacraient beaucoup trop de temps à commenter la vie des autres et à tirer des conclusions hasardeuses.

Perdu dans ses pensées, il regarda autour de lui. Où Margot avait-elle bien pu aller ? Elle était sortie pour raccompagner Russ, mais quand il avait lui-même quitté la maison, elle n'était plus là.

Un aboiement se fit entendre, qui semblait provenir de l'écurie. Quand il passa la porte du bâtiment, elle avait déjà sellé son pur-sang arabe. Le chien l'accueillit en lui montrant les dents.

— Bon, quand est-ce que tu vas arrêter ton petit numéro de chien méchant, Vipère ? lui dit-il en s'approchant.

L'air stupéfait, Margot se tourna vers lui.

— Comment l'as-tu appelée ?

— Vipère. C'est son nom, il me semble.

— Pas du tout ! Elle s'appelle Vivian.

— Sérieusement ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de bizarre là-dedans, répondit-elle en relevant fièrement le menton.

Il prit quelques instants pour réfléchir, puis sourit.

— Ma mère avait une amie qui s'appelait Vivian. Elle était assez hargneuse, elle aussi. Donc, c'est vrai que ce n'est pas si bizarre que ça. Et puis elle lui ressemblait un peu : elle avait des cheveux gris hirsutes.

— Ah ah, très drôle, Crawford ! rétorqua-t-elle en se penchant pour caresser la chienne. Parfois, je l'appelle Vivi aussi.

— C'est encore pire, répliqua-t-il en souriant de plus belle.

— Que ça te plaise ou non, c'est son nom.

— Mais je vais continuer à l'appeler Vipère.

— Certainement pas !

Sa voix avait claqué comme un drap séchant sur une corde par un jour de vent.

— Essaie de m'en empêcher, la défia-t-il avec un sourire espiègle.

L'air excédé, elle leva les yeux au ciel ;

— Je n'en aurai pas besoin. Quand tu seras parti, tu n'auras plus voix au chapitre.

— Là encore, tu te trompes, rouquine.

Elle se pencha brutalement, lui offrant une vue splendide sur son soutien-gorge de dentelle. Il essaya de réfléchir à une autre pique à lui lancer, mais il ne pouvait plus penser qu'à une seule chose désormais : si seulement elle pouvait se pencher un peu plus...

Il avait envie d'en voir davantage, et même de s'immerger en elle, dans son odeur. Elle sentait les fleurs sauvages, un parfum léger, aérien, qui l'enveloppait, lui donnait envie de s'approcher et de...

Sa botte manqua de justesse son entrejambe quand elle se hissa sur le pur-sang.

— Je vais faire un état des lieux, annonça-t-elle.

— Je n'ai rien vendu, si c'est ce que tu sous-entends.

— Très rassurant, ironisa-t-elle en lui jetant un regard glacial. Mais en réalité, je voulais simplement vérifier les clôtures. De mémoire, certaines avaient besoin de...

— C'est fait.

L'expression de surprise qui s'afficha sur son visage lui tira un sourire. Mais il ne prit pas le temps de savourer sa victoire, il se hâta de seller son cheval, Buck, un bel étalon rouan.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— En fait, j'envisageais de profiter de cette belle journée d'automne pour passer un peu de temps avec une femme ravissante.

Malgré l'inquiétude qui continuait de la tenailler, Margot se détendit un peu. Elle avait appris à monter avant même d'apprendre à marcher. Elle avait toujours du mal à accepter de ne plus pouvoir participer aux compétitions jusqu'à la fin de la saison, mais elle s'estimait heureuse que les médecins l'aient autorisée à faire des promenades à cheval. Explorer les méandres du Montana sous un grand ciel bleu, c'était tout ce qu'elle aimait, toute son enfance.

Alors qu'elle se faisait cette réflexion pour la toute première fois, il lui vint à l'esprit que la terre qu'elle avait toujours considérée comme sienne était sur le point de lui échapper.

A cause d'un coup de poker...

Heureusement que sa mère n'était plus là pour voir ça. Giselle Sullivan aurait jeté son mari dehors s'il s'était risqué à faire une chose pareille quand elle était encore en vie. Mais naturellement, si sa mère avait toujours été de ce monde, son père n'aurait jamais joué, bu ou ordonné à sa fille de ne plus lui parler.

Il adorait la jolie citadine qu'il avait épousée quand il avait cinquante-trois ans. Marié à vingt ans, puis rapidement divorcé à cause de son penchant pour la boisson, Boyd avait alors enterré son rêve de trouver sa véritable moitié.

Elle se souvenait très bien de son visage qui s'illuminait quand il parlait du jour où il était tombé sur la jeune Giselle à New York. Si son père avait rarement quitté le ranch ces dernières années, à cette époque, il adorait voyager. Cette rencontre avait été un véritable coup de chance, et, pour tous les deux, un véritable coup de foudre. Il avait aussitôt arrêté de boire : à ses yeux, Giselle le méritait.

Et comme il était resté sobre, ils étaient restés ensemble. Et quand Margot était née, deux ans plus tard, alors que sa mère avait quarante-trois ans, ils avaient tous deux versé des larmes de joie.

Elle sentit son cœur se serrer au souvenir des mots durs que son père et elle avaient échangés la dernière fois qu'ils s'étaient parlé. Si elle avait su, elle aurait réagi différemment.

— Je vais embaucher un détective privé, annonça-t-elle, tout en se demandant pourquoi elle avait éprouvé le besoin de partager cette information

avec Brad.

Peut-être était-ce dû au fait qu'il avait respecté son besoin de silence ? L'intervention de l'inspecteur n'avait fait que redoubler ses craintes. Mais le temps qu'elle avait passé à l'écurie depuis son départ l'avait aidée à recouvrer ses esprits. Brad était ensuite arrivé et avait insisté pour la suivre. Mais heureusement, il n'avait pas cherché à combler le silence par des bavardages vains. Il lui avait simplement montré les clôtures qu'il avait réparées, avait répondu à ses questions sur le prix du foin et, le reste du temps, s'était tu.

— Inutile d'embaucher un privé, finit-il par dire.

— Si tu penses que la petite enquête de Russ pourrait suffire...

— Je pense que c'est inutile parce que j'en ai déjà embauché un.

Elle faillit en tomber de son cheval.

— C'est vrai ? Mais pourquoi ?

— Les terres des Crawford sont adjacentes à celle du Leap of Faith depuis des générations. Boyd est allé à l'école avec ma grand-mère. Et puis j'aime bien ce type. Je veux savoir ce qu'il lui est arrivé et m'assurer qu'il va bien.

Elle fut si touchée par ces paroles qu'elle sentit des larmes couler de ses yeux. Mais elle devait rester méfiante. Il aurait été facile d'embaucher un détective imaginaire, pour que personne n'en engage un vrai tandis que l'homme raconterait qu'il n'avait rien trouvé. Et...

Elle ne savait pas si c'était le soleil, la fatigue du voyage de la veille ou les conséquences de sa blessure, mais elle avait la tête qui commençait à tourner.

— Je vais faire une petite pause, annonça-t-elle en arrêtant son cheval sous un saule. Tu n'as qu'à continuer.

Lasse, elle descendit et s'assit en s'adossant contre le tronc. Vivian, qui les avait suivis en trottant, prit place à côté d'elle, le regard fermement fixé sur Brad.

Elle ne fut pas surprise quand elle le vit descendre à son tour de son cheval.

— Ta tête dure te fait souffrir ? ironisa-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je me demandais juste si j'allais devoir te prendre sur mon cheval pour te ramener à la maison.

— Dans tes rêves, rétorqua-t-elle, soulagée qu'il ait réagi avec son habituelle arrogance, et non une pitié qu'elle n'aurait pas supportée.

— Je crois que Vipère a soif.

Elle baissa les yeux vers Vivian. Bien qu'il ne fasse pas spécialement chaud, elle haletait. Avec tout ça, elle en avait presque oublié que sa petite chienne était enceinte.

Elle n'avait pas pensé à emporter de l'eau, mais un ruisseau coulait tout près. En se levant, elle se rendit compte que cette pause avait un peu apaisé son mal de tête.

— Si tu veux, je...

— Elle ne te suivra pas, l'interrompit-elle.

— Alors je vous accompagne.

Il tendit la main pour la prendre par le bras, mais sembla se raviser face au regard glacial qu'elle lui lança.

— Tu ne supportes pas qu'un homme te touche, c'est ça ?

— Ça n'a rien à voir avec les hommes, c'est toi. Je ne te connais pas et je ne t'apprécie pas particulièrement. C'est pour ça que je ne veux pas que tu me touches.

— Menteuse, répliqua-t-il simplement en fixant son regard sur le sien.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis ça.

— Tu as envie que je te touche, mais tu as peur de ce qui pourrait se passer si cela se produisait.

— N'importe quoi ! Comment peux-tu être aussi arrogant ? Tu te crois irrésistible ? Tu penses que toutes les femmes en ont après ton corps sexy ?

Il sourit, et son visage s'illumina.

— Tu trouves mon corps sexy ?

— Bon, mettons les choses au clair. Ce que je veux, c'est juste que tu dégages de ma maison.

— C'est ma maison. Et tu as envie de coucher avec moi. Simplement, tu refuses de l'admettre.

— Il n'y a rien à admettre, répliqua-t-elle en baissant les yeux vers Vivian, qui s'était mise à laper avidement l'eau cristalline du ruisseau.

— Arrête, lâcha-t-il d'une voix taquine, l'attirance entre nous est si forte que je me demande comment ça se fait que nous ne nous soyons pas déjà embrasés.

— Tu peux penser ce que tu veux, ça m'est égal, marmonna-t-elle en tâchant de conserver un ton neutre.

Il était hors de question qu'elle lui laisse ne serait-ce que deviner combien elle le trouvait attirant.

— J'ai un compromis à te proposer, ajouta-t-elle.

— On ne se touche pas en dessous de la ceinture ?

— Arrête ça ! s'insurgea-t-elle en luttant néanmoins pour s'empêcher de sourire. C'est de la maison que je te parle.

Elle inspira profondément les senteurs piquantes de l'automne. Les températures n'allaient pas tarder à chuter et le vent frais à devenir glacial. Les bêtes auraient besoin d'être nourries. Il allait donc falloir monter la lame en biseau sur le tracteur pour déneiger.

Comment son père avait-il fait pour s'occuper de tout au cours de ces dernières années ? Il était vieux et n'avait personne pour l'aider. Peut-être avait-il eu le sentiment de ne plus pouvoir tout assumer tout seul ? Peut-être avait-il commencé à considérer ses terres comme un fardeau ?

A bien y réfléchir, au cours des dernières conversations qu'elle avait eues avec lui, elle avait perçu quelques indices confirmant cette hypothèse. Mais elle avait décidé de les ignorer, car chaque fois qu'elle lui en parlait, il

devenait belliqueux.

Son père avait toujours été très fier de la façon dont il s'occupait de son ranch. Mais même avant la disparition de sa mère, elle avait commencé à remarquer que certaines choses étaient négligées. L'année d'avant son décès, par exemple, il n'avait pas déneigé, et les chemins étaient restés bloqués pendant un certain temps.

Ensuite, la mort de sa mère avait semblé le vider de toute sa force vitale. L'alcool, évidemment, avait joué un rôle dans cet état léthargique.

— Il faut qu'on rentre, décréta Brad d'un ton brusque, coupant court à ses pensées.

— Nous n'avons pas fini notre discussion.

— Si tu n'as pas envie de conclure, je ne vois pas ce qui nous retient ici.

— Mais tu ne penses qu'à ça, toi ?

Comme pour réfléchir à la question, il garda le silence quelques instants.

— Je ne pense pas qu'à ça, mais il n'y a que ça qui m'intéresse, finit-il par lâcher.

Ne sachant que répondre, elle retourna à son cheval et monta en selle.

— Oublie le compromis. Une fois qu'on sera à la maison, je veux que tu fasses tes bagages et que tu retournes au Shooting Star. Quand mon père sera rentré, on réglera les choses d'un point de vue administratif.

— Bel essai.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il monta avec une aisance qui en disait long sur son expérience équestre.

— Je n'irai nulle part. Combien de fois vais-je devoir te le répéter ? D'un point de vue administratif et légal, ce ranch est à moi.

— Donc, tu penses que c'est à moi de partir ?

— Pas du tout, répondit-il en lui adressant un petit clin d'œil. Au contraire, je veux que tu restes.

— Ah bon.

— Mais oui. Comment veux-tu qu'on se connaisse plus intimement si tu pars habiter autre part ?

* * *

L'invitation que Margot avait reçue de Brad ce soir-là l'avait surprise. Venir dîner avec lui chez ses parents ? Dans un premier temps, elle avait été tentée de refuser. Mais soudain, elle s'était rendu compte que ce dîner pouvait être une occasion à saisir. Si elle n'avait pas réussi à le convaincre de partir, peut-être pourrait-elle mettre ses parents de son côté et les pousser à essayer à leur tour ?

Bien qu'elle sache qu'un jean et un joli chemisier auraient sûrement convenu, elle décida de soigner sa tenue. Ce n'était pas un simple barbecue entre voisins, c'était à ses yeux un dîner d'affaires. Aussi décida-t-elle d'enfiler un pantalon de tailleur noir bien coupé et un élégant pull vert, et de

chausser des bottes vernies à talons hauts.

Songeant à sa mère, qui avait toujours aimé bien s'habiller, elle toucha le pendentif en forme de fer à cheval suspendu à son cou. C'était sa mère qui le lui avait offert quand elle avait dix ans, après sa première compétition d'équitation. La plupart des concurrentes étant plus âgées, elle avait été ravie d'obtenir la deuxième place.

Mais son père s'était montré beaucoup moins enthousiaste. Il lui avait alors tenu pour la première fois son fameux discours du deuxième qui était le « premier perdant ».

Instinctivement, elle serra le fer à cheval. Sa mère avait toujours eu foi en elle, et il était hors de question qu'elle la déçoive maintenant. Elle allait retrouver son père, le ramener à la maison et trouver un moyen de récupérer l'acte de propriété.

Machinalement, elle tapota la tête de Vivian.

— Tu vas avoir tout le ranch pour t'amuser, ma chérie, murmura-t-elle avant de passer la porte de sa chambre pour sortir.

Mais à peine arriva-t-elle dans le couloir qu'elle tomba littéralement sur Brad.

— Attention ! s'exclama-t-il en l'attrapant par le bras.

Elle inspira profondément son enivrant parfum. Et en baissant les yeux vers son pantalon noir et sa chemise grise, elle se rendit compte qu'elle n'était pas la seule à avoir fait des efforts sur le plan vestimentaire.

— Dépêchons-nous, nous allons être en retard.

Elle regretta ces mots aussitôt qu'ils eurent passé ses lèvres. Ce « nous », c'était un peu trop comme s'ils formaient un couple, ce qui n'était pas le cas, loin de là.

— On a encore plein de temps, répondit-il en portant sur elle un regard viril et appréciateur. Tu es très jolie. Et tu sens très bon, aussi. C'est pour moi que tu as mis ce parfum ? Je suis très touché.

— Mais pourquoi faut-il que... ?

L'espace d'une seconde, elle fut tentée de retourner dans sa chambre pour se laver du parfum qu'elle avait machinalement vaporisé après sa douche. Mais elle se rendit compte que cela aurait été ridicule et puéril. Aussi s'esclaffa-t-elle en lui tapotant la joue.

— Je vois que tu as tendance à prendre tes désirs pour des réalités.

Elle sentit son regard sur elle tandis qu'elle passait devant lui pour descendre l'escalier.

— Je n'ai aucune idée de ce qu'il y aura au menu ce soir, lui dit-il en fixant ses beaux yeux verts sur les siens. Enfin, je parle du dîner, car pour le reste...

— Pour le reste, oublie.

Quand ils arrivèrent au camion de Brad, elle s'immobilisa puis, à contrecœur, ouvrit la portière côté passager. Après tout, les probabilités que ses parents le persuadent de rester chez eux ce soir-là étaient minces.

— Bon, j’imagine que si tu as accepté cette invitation, ce n’est pas parce que tu avais envie de voir mes parents ou de passer du temps avec moi. Tu as quelque chose en tête, et je veux savoir ce que c’est.

Ignorant royalement sa question, elle se pencha vers la radio en souriant.

— Je peux changer de station ?

Sans attendre sa réponse, elle choisit une station de musique country. Dans le camion, l’odeur boisée de Brad se mêlait à celle de son propre parfum. L’air était lourd, chargé de quelque chose qui ressemblait à de l’anticipation.

Mais ça ne la gênait pas, bien au contraire. Elle ressentait même un léger sentiment d’excitation, dans le genre de celui qu’elle éprouvait quand elle entrait dans l’arène avec Storm.

— Ça y est, j’ai trouvé, dit-il au bout de quelques minutes de silence.

Ah oui ? Intéressant.

— Je t’écoute.

— Mes parents ne prendront pas ton parti, fais-moi confiance. Si c’est pour ça que tu es venue, tu risques d’être déçue.

Le corps de ferme du ranch Shooting Star était une magnifique demeure blanche à un étage. Dans le jardin qui entourait la maison, l'herbe était d'un magnifique vert émeraude. Quelqu'un, probablement la mère de Brad, avait déposé sous le grand porche des décorations d'automne : épis de maïs, courges colorées et une immense citrouille.

Elle ne se souvenait pas d'être allée un jour chez les Crawford, bien qu'elle ait assisté à plusieurs barbecues dans le jardin, quand elle était petite.

Regrettant d'être fille unique, elle avait toujours un peu envié la famille Crawford, avec ses six enfants. Natalie, la plus jeune des sœurs de Brad, avait trois ans de plus qu'elle. Elles avaient donc fréquenté des groupes d'amis différents. Mais Margot la connaissait un peu et l'appréciait beaucoup.

— Natalie sera là ? demanda-t-elle à Brad quand il arrêta la voiture devant la maison.

— C'est samedi soir, répondit-il comme si cela expliquait tout.

— Merci pour cette précieuse information, rétorqua-t-elle en ouvrant sa portière. Mais je ne vois pas le rapport avec ma question.

Il lui adressa un sourire amusé.

— Elle est jeune, célibataire et on est samedi soir. Ça y est ? Tu as raccroché les wagons ?

— Eh bien, moi aussi je suis jeune et célibataire. Et pourtant je vais dîner avec vous.

Le sourire de Brad s'élargit encore.

— Oui, mais c'est uniquement parce que tu crois à tort que tu réussiras à mettre mes parents de ton côté.

— Regarde ! s'exclama-t-elle, ravie d'avoir trouvé une diversion. Ta mère vient nous accueillir.

* * *

Si Brad avait décidé d'inviter Margot, c'était parce qu'il espérait que ses parents parviendraient à la convaincre que tenir un ranch était une tâche trop difficile pour une jeune femme venant de subir un grave accident. Mais quand il avait demandé à ses parents s'il pouvait venir avec elle, il n'en avait rien dit

à sa mère, tout en veillant à bien lui faire comprendre qu'il n'y avait rien entre eux.

— Margot ! s'exclama sa mère en s'approchant, les bras ouverts. Je suis ravie que tu aies pu te joindre à nous.

Hmm. Manifestement, il ne s'était pas montré assez clair.

Il tourna son regard vers Margot, qui paraissait soudain apaisée, attendrie. De fait, sa mère avait un véritable don pour s'attirer la sympathie des autres, même si elle pouvait se montrer dure quand la situation l'exigeait. On n'élevait pas quatre garçons et deux filles sans force de caractère.

Ce soir-là, sa mère, toujours coiffée de son impeccable carré court blond, portait un pantalon de tailleur et un chemisier du même bleu que ses yeux. Son sourire chaleureux avait quelque chose de juvénile, elle ne faisait vraiment pas ses soixante ans.

Son père, qui l'avait rencontrée près de quarante ans plus tôt, avait vraiment eu de la chance. Depuis tout ce temps, il semblait toujours y avoir autant d'amour, de respect et de dévotion entre eux, choses que lui-même avait rêvé d'obtenir — sans succès — dans son mariage avec Janie.

— Où est papa ? demanda-t-il en suivant les deux femmes sur les marches du perron.

— Il se change, répondit sa mère en souriant. Il portait un jean et une chemise de flanelle. Je lui ai dit que ce n'était pas une tenue convenable quand on recevait des invités.

— Ce n'était vraiment pas la peine qu'il fasse tous ces efforts pour moi, madame Crawford.

— Appelle-moi Laura, je t'en prie, répliqua sa mère en lui tapotant gentiment le bras. Et puis ça ne fait de mal à personne d'abandonner un peu son confort, de temps en temps.

Ils venaient de passer la porte d'entrée quand son père apparut dans l'escalier, vêtu d'un pantalon de costume bleu marine et d'un élégant pull fin.

Quand il aperçut Margot, l'air bougon qu'il affichait disparut aussitôt, remplacé par un sourire lumineux et sincère.

— Margot, quel plaisir ! Ça fait des années qu'on ne t'a pas vue.

— Bonjour, monsieur Crawford.

Son père se mit à rire.

— Tu peux m'appeler Todd, ma chérie. Quand j'entends « monsieur Crawford », j'ai toujours l'impression qu'on parle de mon grand-père.

Mais pourquoi cette attitude mielleuse ? Ç'en était presque écœurant. Enfin, il n'allait pas se plaindre. Surtout quand il pensait à la façon très différente dont ses parents, et surtout sa mère, avaient réagi quand sa sœur Nina s'était mise à fréquenter Dallas Traub. Fort heureusement, les choses s'étaient arrangées depuis que Nina et Dallas s'étaient mariés.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda-t-il. Je meurs de faim.

— Du pot-au-feu, répondit sa mère en lui jetant un regard désapprobateur. Mais que diriez-vous d'aller d'abord prendre l'apéritif dans le séjour ?

Il hochait vaguement la tête. Il aurait presque souhaité que Natalie soit là pour faire diversion. Mais à bien y réfléchir, cela aurait été jouer avec le feu. De toute évidence, Nat se serait rangée du côté de Margot, et leur mère n'aurait pas tardé à les rejoindre, le laissant sur le banc de touche avec son père.

— Un verre de vin ? demanda sa mère à Margot, en levant une bouteille qui avait été mise à décanter.

— Volontiers, répondit celle-ci en prenant place dans un fauteuil, ne lui laissant pas d'autre choix que de s'installer sur le canapé à côté de son père.

— Margot a un bouvier australien, lança-t-il à la cantonade quand tout le monde fut servi.

— C'est vrai ? fit son père d'un air sincèrement intéressé. Ça, c'est des chiens. Pas comme...

— Attention à ce que tu vas dire, coupa sa mère.

Tout en prenant une gorgée de vin, Margot se mit à regarder Laura d'un air interrogateur.

— Nous gardons le chien de mon amie Lucille, qui est très malade, expliqua cette dernière. Nous lui avons promis de...

— Tu lui as promis, corrigea Todd.

Cette remarque lui valut un regard glacial de la part de sa mère. Brad eut envie de prendre le parti de son père, mais il garda le silence. Il avait depuis longtemps compris qu'il valait mieux ne pas se risquer à critiquer le bichon maltais.

— Rocky Sue ! appela sa mère de cette voix douce qu'elle réservait en général aux jeunes enfants et aux personnes âgées.

Quelques instants plus tard, la petite boule de poils blancs arriva en trotinant. Sa mère lui avait attaché un ridicule ruban rose dans les cheveux.

— Comment ça va, ma fille ? susurra-t-elle.

— Elle est adorable, constata Margot d'une voix qui, curieusement, paraissait sincère.

Il la regarda sans chercher à cacher sa surprise. Jamais il n'aurait imaginé qu'une femme de cette trempe, qui faisait des courses de chevaux et possédait un bouvier australien, puisse apprécier ce genre de petite bestiole.

L'ignorant royalement, comme à son habitude, la chienne s'immobilisa et se mit à regarder Margot d'un air complètement subjugué, avant de s'approcher d'elle en remuant la queue.

— Elle t'aime bien, constata sa mère d'un air ravi, au moment où la chienne sauta sur les genoux de Margot. Elle ne va jamais avec Brad ou Nate.

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres de Margot.

— Les animaux sentent quand on les aime.

Sa mère acquiesça.

— Qu'est-ce que ton chien pense de Brad ?

Tout en caressant la tête du roquet, Margot se tourna vers lui avec un sourire énigmatique.

— Sans commentaire.

A ces mots, sa mère éclata de rire.

— Comment s'appelle ton chien ?

— Vipère.

Margot lui tourna un regard noir.

— Vivian. Elle s'appelle Vivian. Et elle est adorable.

Il fit de son mieux pour s'empêcher de rire, mais sans succès, ce qui lui valut un froncement de sourcils de la part des deux femmes.

— Elle devrait mettre bas dans deux semaines environ. Père inconnu, cela va de soi.

— Quand ils seront sevrés, intervint son père, si tu as besoin d'aide pour les caser, n'hésite pas à nous en parler. Les bouviers, même ceux qui ne sont pas de pure race, sont toujours très demandés.

— Merci, répondit-elle en portant son verre à ses lèvres.

— As-tu eu des nouvelles de ton père, ma chérie ? demanda soudain sa mère d'un air sincèrement préoccupé.

Margot prit un air troublé.

— Aucune. J'ai appelé Gage, qui m'a envoyé un inspecteur nommé Russ, me semble-t-il. Mais il n'avait rien de nouveau à me rapporter.

— Ont-ils trouvé qui lui avait acheté son billet de train ? demanda son père.

— Toujours pas, non.

— Je ne vois pas qui aurait pu faire une chose pareille, dit sa mère en se penchant pour lui tapoter gentiment le genou. Mais je suis fière que Brad s'occupe du ranch pendant l'absence de ton père.

— Un ranch, ça ne se gère pas tout seul, acquiesça Todd. Et depuis la mort de ta mère, il faut reconnaître que le Leap of Faith allait un peu à vau-l'eau.

— Je ne m'étais pas rendu compte de la gravité de la situation, murmura Margot.

Il y avait dans son regard quelque chose d'étrange. On aurait dit qu'elle se sentait coupable de ne pas avoir été présente pour aider son père.

— Brad a beaucoup travaillé ces deux derniers mois, afin de préparer l'hiver, ajouta son père, avant de grimacer quand Roquet sauta des genoux de Margot pour s'installer sur les siens.

— On dirait qu'elle t'aime bien, papa.

— Comme toutes les filles, répondit-il en souriant à sa femme. Mais il n'y en a qu'une seule qui compte à mes yeux.

Son regard croisa celui de Margot.

— Pour en revenir au Leap of Faith..., commença-t-elle, avant de s'interrompre comme si elle cherchait ses mots.

— Combien de temps comptes-tu rester, ma chérie ? lui demanda Laura après avoir arraché son regard amoureux à celui de son père.

Elle aurait certainement été horrifiée si elle s'était rendu compte que Margot n'avait pas terminé de parler. Mais pour sa part, Brad était ravi de

cette intervention.

Manifestement déconcertée, Margot cligna rapidement des yeux.

— Six mois, finit-elle par répondre. Maximum.

— Brad nous a dit que tu avais été blessée, intervint son père.

— Oui, répondit-elle, avant de répéter le récit qu'elle lui avait déjà fait, en y incluant davantage de détails.

— Un traumatisme crânien, ce n'est pas rien, souffla sa mère.

— Tu n'aurais peut-être pas dû monter à cheval, aujourd'hui, intervint-il d'une voix un peu plus dure qu'il ne l'aurait souhaitée.

Elle fit une petite grimace.

— En théorie, je dois éviter toute activité au cours de laquelle je pourrais tomber ou me cogner. Mais je n'étais pas tombée de cheval depuis l'âge de trois ans. J'ai essayé d'expliquer au neurologue que les risques dans l'arène étaient là aussi minimes, mais il a affirmé que ce ne serait pas raisonnable de reprendre la compétition.

— Tu dois être soulagée que Brad soit là, avança sa mère. J'imagine que tout ce travail ne serait pas bon pour toi, dans ton état.

— Quel état ? demanda Natalie, qui venait d'entrer comme un courant d'air dans la pièce.

— Salut, sale gosse, lança Brad, ravi de voir sa petite sœur. J'étais justement en train de me demander si tu nous ferais l'honneur d'une apparition ce soir.

Natalie lui tira la langue, avant de tourner la tête et de découvrir Margot.

— Margot ! s'exclama-t-elle d'une voix suraiguë en accourant vers la jeune femme pour la prendre dans ses bras. Ça fait un bail !

Manifestement surprise par cet accueil si chaleureux, Margot cligna des yeux.

— Content de te revoir, moi aussi.

Natalie, vêtue d'une jupe en jean bien trop courte (mais comment leur père pouvait-il la laisser sortir ainsi ?) et d'un T-shirt trop petit, se mit à étudier Margot.

Il eut alors un curieux et inquiétant pressentiment.

— On raconte que tu fricotes avec mon frère, lança-t-elle en adressant un regard compatissant à Margot. Ma pauvre amie, tu vaux mieux que ça.

— Natalie ! s'écria leur père. Excuse-toi immédiatement !

— Pourquoi ? demanda-t-elle en tournant vers lui de grands yeux innocents.

— Tu viens d'insulter notre invitée et ton frère.

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-elle en secouant ses cheveux blonds.

— Natalie ! répéta leur père avec insistance.

La chienne se réveilla sur ces entrefaites. Et comme d'habitude, elle ne put s'empêcher de mettre son grain de sel et commença à japper. Excédé, Todd exigea le silence, tandis que Laura gardait le regard braqué sur Natalie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna celle-ci en levant les deux mains en l'air.

Je voulais juste les taquiner un peu. Et leur faire savoir ce qui se disait en ville.

— J'apprécie, finit par dire Margot, qui semblait étonnamment sincère. Mais je n'arrive pas à croire que les rumeurs aient déjà commencé. Ça ne fait même pas vingt-quatre heures que je suis arrivée. Et, jusqu'ici, je n'ai vu que Brad et Russ.

Elle tourna son regard vers lui.

— Tu penses que c'est Russ qui aurait bavardé ?

Il prit quelques instants pour réfléchir, puis acquiesça.

— Il a dû dire à quelqu'un que tu étais revenue. Cette personne a dû l'interroger sur moi ou demander où tu séjournais. Et c'est de là que tout est parti.

— Tu comptes vraiment rester là-bas avec mon frère ? demanda Natalie.

— C'est chez moi, rétorqua Margot. Si quelqu'un doit partir, c'est lui.

— Tu pourrais revenir t'installer à la maison ? lui demanda soudain sa mère en se tournant vers lui.

Mais il avait toujours les yeux rivés sur ceux de Margot, dans lesquels une lueur d'espoir s'était allumée.

— Impossible, répondit-il en se forçant à prendre une voix mesurée. Pas avec l'hiver qui arrive. Il faut que je sois sur place pour pouvoir réagir rapidement en cas de besoin.

— Tu pourrais faire le trajet tous les jours, insista Margot d'une voix qui paraissait désormais presque désespérée. Ce n'est pas si loin.

Il devait absolument trouver le moyen de mettre un terme à cette conversation. Avant que sa mère ou, pire encore, son père, ne se laisse convaincre.

— Tu es une fille du coin, répliqua-t-il avec une nonchalance feinte. Tu sais comment sont les hivers dans le Montana. Quinze kilomètres, c'est impossible à parcourir quand la route est ensevelie sous la neige. Si quelqu'un doit s'installer ailleurs, c'est plutôt toi.

Un éclair de colère traversa ses beaux yeux verts. Elle releva fièrement le menton. Bien. Manifestement, il aurait dû se taire.

— Je ne partirai pas.

— Moi non plus.

Tout sourire, Natalie se pencha pour embrasser sa mère.

— Je regrette de devoir partir. Ça commençait vraiment à devenir intéressant.

Leur père se mit à maugréer dans sa barbe. Tout en éclatant de rire, sa sœur agita la main dans leur direction, avant de disparaître de la pièce.

Quand la porte se referma derrière elle, un lourd silence s'abattit sur le séjour.

Ce fut sa mère qui le rompit :

— Que diriez-vous d'un autre verre de vin ?

Sur ce point-là au moins, tout le monde était d'accord.

- 6 -

— On dirait bien qu'on est dans une impasse, constata Margot quand ils furent rentrés au ranch.

— On dirait en effet, admit-il.

Il gardait un œil sur Vipère, à qui il ne faisait pas plus confiance qu'au chien de sa mère.

— Tu ne veux pas partir et moi non plus, affirma-t-elle en mettant les mains sur ses hanches. Alors il va falloir qu'on trouve le moyen de cohabiter paisiblement jusqu'au retour de mon père.

Le ton de sa voix était confiant, mais une lueur d'inquiétude s'était rallumée dans ses yeux.

— Même si je n'ai pas beaucoup d'argent, je tiens à participer aux dépenses de la maison, reprit-elle. Et avec mes économies, je vais engager un détective privé. Il faut absolument que quelqu'un recherche activement mon père. Je vais appeler ses anciens amis, la famille éloignée, mais je veux quelqu'un sur le terrain.

— Ça ne servira à rien.

— Bien sûr que si !

Ses beaux yeux en amandes semblaient désormais cracher des flammes.

— Je t'ai déjà dit que j'en avais mis un sur l'affaire.

— Quand ça ?

— Tout à l'heure, pendant notre balade à cheval.

L'espace d'un instant, elle parut complètement perdue.

— C'est vrai ?

— Tu ne t'en souviens pas ?

A ces mots, ses joues devinrent légèrement plus roses.

— Les médecins m'ont dit que les trous de mémoire étaient fréquents après les traumatismes crâniens.

Cette explication et l'air coupable qu'elle affichait lui apprirent tout ce qu'il avait besoin de savoir. Sa blessure était bien plus grave qu'elle ne l'avait laissé entendre.

— Bref, il y a déjà un type sur le coup.

— Mais tu ne l'as pas dit à Russ ?

— Non, répondit-il en haussant les épaules. J'ai pensé qu'il ferait moins

d'efforts s'il savait que quelqu'un d'autre suivait l'affaire. Mais dès que ce type trouvera quelque chose, il en informera le shérif.

— A condition, bien sûr, qu'il trouve quelque chose.

Elle avait raison, naturellement.

— C'est comme s'il avait disparu dans la nature, ajouta-t-il en secouant la tête.

— Si ça se trouve, il est dans un fossé, quelque part, mort.

Elle avait fermé les yeux, et des larmes s'échappaient de ses paupières.

Sans même réfléchir, il s'approcha pour la prendre dans ses bras. Au lieu de le repousser, elle enfouit la tête dans le creux de son épaule et éclata en sanglots lourds et déchirants.

Quand, quelques minutes plus tard, elle finit par relever la tête, sa chemise était humide de larmes.

— Excuse-moi, balbutia-t-elle en s'essuyant rageusement les yeux d'un revers de main. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Ne te fais pas de souci. Cette vieille carne est un dur à cuire, marmonna-t-il en s'efforçant d'adopter un air assuré. Il en faudrait vraiment beaucoup pour le mettre à terre.

A ces mots, elle releva les yeux vers lui.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

Il aurait été odieux de ne pas nourrir l'espoir si pur qu'il voyait désormais luire dans ses yeux.

— Oui, mentit-il.

Comme pour reprendre le contrôle de ses émotions, elle prit une profonde inspiration.

— Tes parents et ta sœur sont sympas.

— C'est vrai.

— Et j'aime bien Rockie.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Je crois que je ferais bien d'aller me coucher, maintenant, décréta-t-elle en lui rendant son sourire.

S'il avait été face à n'importe quelle autre femme, il aurait profité de cet instant pour l'embrasser. Mais, avec elle... Non, il ne pouvait pas profiter de la situation. Pour quelque obscure raison, quelque chose en lui l'en empêchait.

— Merci, Brad, murmura-t-elle.

Et sans lui laisser le temps de comprendre ce qui était en train de se passer, elle posa les mains sur ses épaules et déposa un bref baiser sur ses lèvres. Puis elle tourna les talons.

Il en fut si surpris qu'il lui fallut un certain temps pour réagir.

— Hé ! s'exclama-t-il quand elle eut atteint le haut des marches. Pourquoi ?

— Pour ne pas t'être comporté comme un mufle, répondit-elle avant de disparaître de son champ de vision.

Il se sentait frémissant, exactement comme le jour où il avait eu la chance de conduire une voiture de course sur le circuit de Chicago. Il avait alors le pied fermement enfoncé sur l'accélérateur, les mains accrochées au volant, et l'esprit fixé sur la piste.

Avec Margot, il était passé de zéro à deux cents kilomètre/heure à la seconde même où elle avait joint ses lèvres aux siennes. Il avait envie de la dévorer, de faire la course à ses côtés jusqu'à la ligne d'arrivée qui, dans son esprit, n'était autre que sa chambre à coucher. Mais elle était partie. Après l'avoir remercié de ne pas s'être comporté comme un muflle.

De façon générale, il préférerait avoir le contrôle des événements. Mais ce soir-là, c'était elle qui était assise sur le siège conducteur. Ce qui, à bien y réfléchir, ne l'avait pas tant gêné que cela.

Toujours un peu décontenancé par le tour que prenaient les événements, il se rendit dans la cuisine et ouvrit la porte du réfrigérateur. Aussitôt, il entendit des grattements sur le linoléum. Vipère. Pour une fois, elle n'était pas en train de grogner. D'un mouvement du museau, elle lui indiqua sa gamelle vide.

— Tu as faim ? demanda-t-il en s'approchant du sac de croquettes que Margot avait apporté.

Les yeux du chien s'illuminèrent.

— Si je te donne à manger, tu me promets d'être une gentille fille et de faire tout ce que je te dirai ?

Les yeux toujours rivés sur lui, Vipère inclina la tête sur le côté.

Décidant de prendre cela pour un oui, il remplit sa gamelle, avant de reporter son attention vers le réfrigérateur. Le dîner familial avait été excellent, comme toujours, mais il avait envie d'autre chose. Et cette chose, il ne pourrait la trouver dans le réfrigérateur.

Il prit quelques instants pour réfléchir. C'était Margot qu'il voulait. Il avait envie de monter voir s'ils pouvaient continuer ce qu'ils avaient commencé.

Perdu dans ses pensées, il sortit une bière du réfrigérateur et s'assit à la table. Si elle l'avait embrassé, c'était pour une bonne raison, mais il n'arrivait pas à deviner laquelle.

Peut-être cherchait-elle à encourager ses avances, pour pouvoir ensuite aller chez ses parents et se plaindre de gestes déplacés ? Ses parents respectaient ses choix et ne cherchaient jamais à lui dicter sa conduite, mais si elle leur affirmait ce genre de choses, il était certain qu'ils feraient pression sur lui pour qu'il rentre à la maison familiale.

Oui, c'était l'explication la plus logique. A l'heure actuelle, elle devait certainement être en train de ricaner dans sa chambre, en attendant qu'il vienne lui faire des avances.

Il but une longue gorgée de bière et sourit. Si c'était ça, elle allait attendre longtemps. Il ne se laisserait pas avoir. Aussi tentante que cette invitation puisse être, il y résisterait.

En tout cas tant que le problème de la maison ne serait pas résolu.

Quand Margot descendit dans la cuisine, le lendemain matin, elle y trouva Brad, une tasse de café à la main. Le soleil commençait à se lever, mais la pièce était toujours un peu obscure.

Elle aurait bien dormi une ou deux heures de plus, mais c'était son ranch, il fallait qu'elle se montre claire là-dessus. D'autre part, après le baiser de la veille au soir, il lui semblait que, plus elle repousserait sa prochaine rencontre avec lui, plus il lui serait difficile de l'affronter.

Ce baiser, quoique délicieux, avait été une erreur. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

Une fois dans sa chambre, elle avait passé une bonne heure à réfléchir au meilleur moyen de faire face à l'attirance qu'il y avait entre eux. Car elle était là et bien là et, en ce moment précis, presque palpable, dans la cuisine.

Alors qu'elle se faisait ces réflexions, il leva les yeux du journal qui était posé devant lui, sur la table.

— Sers-toi un café.

— Merci, répondit-elle en se dirigeant vers la cafetière pour se verser une tasse.

— Tu es bien matinale.

Bien qu'elle lui tourne désormais le dos, elle pouvait sentir son regard sur elle. Aussi but-elle une gorgée de café, avant de répondre :

— La vie au ranch commence tôt. Qu'est-ce qu'il y a de prévu aujourd'hui ?

— Comment ça ? demanda-t-il en haussant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire au ranch ?

— Eh bien, fit-il en souriant, j'envisageais de nettoyer le poulailler et de procéder à quelques réparations. Je te promets qu'on va bien s'amuser.

Elle dut résister à son envie de grimacer. Le nettoyage du poulailler n'avait jamais fait partie de ses tâches préférées. Mais soudain, quelque chose lui vint à l'esprit.

— Je ne comprends pas. Papa s'était pourtant débarrassé des poules après la mort de maman.

— Mais quand il rentrera, il ressentira peut-être le besoin d'avoir de nouveau des œufs frais. Dans ce cas, le poulailler sera prêt à accueillir des poules. Et sinon, il disposera d'un bâtiment en plus pour stocker du bois ou du foin.

Les poules avaient été une idée de sa mère, qui avait toujours adoré les volatiles. Les sorties pour aller ramasser les œufs avec elle figuraient parmi ses premiers souvenirs d'enfance. Comme sa mère, Margot adorait les poules : elles leur donnaient des noms et leur chantaient parfois des chansons. Un jour où son père les avait surprises en train de chanter devant le poulailler, sa mère avait expliqué qu'elle s'était rendu compte que les poules pondaient davantage quand on leur chantait des chansons. Elle se souvenait encore du

rire de son père, qui avait ensuite tendrement embrassé sa femme, avant de s'excuser de les avoir interrompues.

La voix de Brad coupa court à ses pensées.

— On commencera juste après le petit déjeuner, décréta-t-il avant de pointer du doigt deux paquets de céréales qui se trouvaient sur le plan de travail. Sers-toi.

Elle ne manqua pas de remarquer qu'il se comportait comme s'il était chez lui. Mais elle entrevoyait un certain espoir dans l'idée qu'il venait d'évoquer concernant le poulailler. Après tout, il avait parlé du retour de son père.

Sans rien répondre, elle se servit donc des céréales et commença à manger, debout devant le plan de travail.

Au bout d'un certain temps, elle se rendit compte qu'il la regardait fixement.

— A quoi tu penses, cow-boy ? demanda-t-elle en se maudissant intérieurement pour le ton séducteur qu'elle avait adopté malgré elle.

— Tu m'as fait clairement comprendre que tu voulais participer à la vie du ranch, répondit-il en la fixant. Mais j'aimerais savoir ce qu'en pensent les médecins.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— Je n'ai pas de temps à perdre. S'il faut appeler une ambulance et attendre qu'elle vienne te chercher...

— Je comprends. Sache cependant que tu n'as pas de souci à te faire : je dois seulement veiller à ne pas me cogner la tête. Donc, à moins que le poulailler menace de s'écrouler sur nous...

— Callie, ma belle-sœur, travaille à la clinique de Rust Creek Falls. On pourrait aller la voir pour lui demander ce qu'elle en pense.

— Je sais ce que je peux faire ou pas.

— Bon, si tu en es sûre...

— Certaine.

Elle ne tarda pas à se souvenir des raisons pour lesquelles elle détestait nettoyer le poulailler. Le travail n'ayant pas été accompli depuis plusieurs années, c'était pire encore.

Après avoir vidé les nichoirs, ils durent racler le sol puis le lessiver. Et pendant qu'elle terminait ce travail, il entreprit de boucher les fissures du mur extérieur. Quand elle sortit, il était occupé à poncer.

— Tu comptes le repeindre ?

— Il aurait bien besoin d'une ou deux couches de peinture. Ton père a vraiment négligé beaucoup de choses.

— Il avait perdu sa femme, répondit-elle, offensée. Et il était vieux.

— C'est juste un constat, répliqua-t-il avant d'ajouter : Si tu veux prendre ta douche en premier, j'attendrai.

Elle acquiesça. Sa colère avait brutalement disparu.

Quand son père reviendrait, ils auraient une conversation en privé. A

l'époque où elle fréquentait les bancs de l'école communale, il avait plusieurs employés. Mais après la mort de sa mère, les poulets, tout comme la plus grande partie des troupeaux, avaient été vendus. Et les employés avaient fini par partir à leur tour. Qu'elle le veuille ou non, Brad avait raison : beaucoup de choses avaient été négligées.

Était-ce parce que son père s'était lassé du travail au ranch ? Était-ce pour cette raison qu'il avait semblé si disposé à partir ? Pour un homme qui avait jadis aimé la terre avec une telle passion, cela semblait impossible.

Luttant pour se tirer de sa torpeur, elle baissa les yeux sur ses vêtements sales.

— Oui, je crois que j'aurais bien besoin d'une douche.

Il se contenta de sourire, et quand son regard se mit à glisser lentement de sa tête à ses pieds, elle eut le très net sentiment qu'il était en train de l'imaginer nue.

Ce n'était que justice, après tout. Car elle aussi avait eu quelques pensées lascives en le regardant travailler, le tissu de sa chemise tendu sur ses muscles bandés.

Soudain brûlante d'une chaleur qui n'avait rien à voir avec le labeur accompli, elle se hâta de monter prendre sa douche.

Vingt minutes plus tard, alors qu'elle était dans sa chambre en train de se sécher les cheveux, elle entendit la douche s'arrêter. Avait-il emporté ses vêtements dans la salle de bains ou allait-il sortir dans le couloir uniquement vêtu d'une serviette drapée autour de la taille ?

Arrête ça. Arrête ça tout de suite.

L'intérêt croissant qu'elle lui portait soulignait simplement le fait qu'elle n'avait pas eu d'homme dans sa vie ou dans son lit depuis bien longtemps. Beaucoup trop longtemps, d'ailleurs, si elle envisageait de sauter sur celui qui avait essayé de voler le ranch de son père.

Non, elle ne devait surtout pas céder à ses pulsions. Embrasser ce garçon était une chose. Coucher avec lui en était une autre.

Après s'être brossé les cheveux, elle enfila une jupe noire et un pull couleur or. Puis elle mit une touche de mascara, de rouge à lèvres, et descendit l'escalier, Vivian sur ses talons. Si ses calculs étaient bons, elle devait mettre bas dans deux ou trois semaines. Il fallait donc qu'elle prenne soin d'elle et s'assure que sa chienne ait toujours de l'eau à sa disposition.

Un peu plus tôt dans la journée, elle avait remarqué que Brad avait rempli la gamelle de Vivian. Elle songea aux rumeurs qui couraient sur lui en ville. Les gens savaient-ils à quel point il pouvait se montrer prévenant ? Elle en doutait. Il était du genre à aimer que les autres pensent du mal de lui.

Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

Il portait désormais un jean propre et avait troqué sa chemise en flanelle pour une élégante chemise en coton gris. Ses cheveux étaient encore humides et, si elle ne se trompait pas, il avait mis un peu de son parfum boisé si sensuel.

Tout en s'appuyant contre le plan de travail, elle s'efforça de prendre une voix nonchalante.

— Tu es très beau.

— On est tous les deux très beaux. Et on sent bon. Bien meilleur que tout à l'heure, répliqua-t-il avant de se tourner vers la patère pour prendre sa veste.

Surprise, elle resta quelques secondes à le regarder.

— Tu sors ? finit-elle par demander.

— Poker du samedi soir avec des amis, répondit-il en haussant les épaules.

— Et le dîner ?

A ces mots, il prit un air surpris, et elle regretta aussitôt sa question. S'il avait sa veste sur le dos, c'était qu'il n'envisageait pas de manger ici.

— Je grignoterai quelque chose là-bas. Et toi, des projets pour ce soir ?

— Rien de sûr, répondit-elle en se forçant à prendre un air dégagé. J'ai une amie du lycée qui a mentionné sur Facebook qu'elle était en visite chez ses parents à Rust Creek Falls. J'envisageais de l'appeler pour qu'on puisse éventuellement se voir.

— Ça m'a l'air d'un bon plan, dit-il en lui adressant un clin d'œil. N'attends pas trop.

— Toi non plus, répondit-elle.

Mais il était déjà en bas des marches.

Tout en regardant son camion disparaître, elle sortit son téléphone de sa poche pour appeler Leila. Après tout, il n'y avait pas de raison à ce qu'il soit le seul à s'amuser.

— Aussi délicieux que dans mes souvenirs, murmura Leila Dirks après avoir pris sa première bouchée de glace au caramel au beurre salé.

Margot et son amie étaient allées dîner dans une pizzeria renommée de Kalispell et s'étaient partagé la spécialité de la maison : la pizza « folle montagne », à savoir chorizo, salami, pepperoni, olives noires et piments.

C'était déjà beaucoup, mais, après le repas, Leila avait eu envie de terminer sur une note sucrée, et Margot avait bien volontiers accepté de l'accompagner chez le glacier de la rue principale.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir me lever de ma chaise, avoua-t-elle à son amie.

La jolie brune aux yeux si bleus qu'ils en paraissaient presque violets lui rendit son sourire.

Quand Leila était passée la chercher, elle avait été frappée par le changement qui s'était opéré en elle. Son amie n'avait plus rien d'une fille de province. Tout en elle, de son impeccable carré court à ses Jimmy Choo, évoquait l'élégance urbaine. Le style de vie de Leila, qui venait de commencer une carrière de journaliste pour une chaîne de télévision d'Atlanta, devait être aux antipodes de celui qu'elle avait mené lors de son enfance dans le Montana.

En mangeant leur pizza, elles s'étaient raconté leur nouvelle vie dans les détails. Et quand elles étaient arrivées chez le glacier, elles avaient quasiment couvert les quatre années qui s'étaient écoulées depuis qu'elles avaient obtenu leur diplôme.

Leila finit par revenir au sujet qui semblait piquer sa curiosité :

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu vives avec Brad Crawford, lâcha-t-elle en laissant son menton retomber entre ses mains. Les garçons de cette famille sont vraiment sexy.

Bien qu'elle ait mis les choses au clair plusieurs fois au cours de la soirée, Margot se sentit obligée de recommencer.

— Nous vivons sous le même toit. Ce n'est pas la même chose que de vivre ensemble.

— En tout cas, je n'ai jamais eu le plaisir de me rapprocher autant de lui ni de l'un de ses frères.

— J'espère réussir à le convaincre rapidement de s'en aller.

— Avant ou après avoir conclu avec lui ? demanda Leila d'un air taquin.

Elles se mirent à rire en chœur.

— C'est vrai qu'il n'est pas mal, concéda-t-elle avant d'évoquer l'intérêt qu'avaient suscité en elle les muscles bien dessinés de son torse, nu la première fois qu'elle l'avait vu, et mis en valeur par sa chemise quand ils avaient tous deux travaillé au poulailler.

— On va faire un marché, toi et moi, ma chérie. Je veux tout savoir de Brad, et notamment à quoi il ressemble quand il est nu. Mais je ne veux plus entendre parler de fientes de poulets ou de bouses de vaches.

Cette requête ne surprit par Margot. Leila avait passé toute la soirée à se plaindre du Montana en général et de Rust Creek Falls en particulier.

Elle regarda pensivement son amie de lycée.

— Tu n'envisages pas de revenir un jour ?

Leila prit un air déconcerté.

— Et pourquoi reviendrais-je ?

En guise de réponse, Margot haussa les épaules.

— Et toi ?

— La première fois que je suis partie, j'étais persuadée que non. Mais maintenant, je pense que, quand je serai trop vieille pour la compétition, je reviendrai m'installer ici.

— C'est vrai ? fit Leila d'un air surpris. Mais cette ville est un trou à rats. Il n'y a même pas de *Starbucks*.

Au cours de son long trajet du Wyoming à Rust Creek Falls, Margot avait beaucoup pensé à sa vie et en était arrivée à une étonnante conclusion.

— J'aime la vie à Rust Creek Falls. J'aime marcher dans la rue et reconnaître toutes les personnes que je croise.

Leila pointa son ongle manucuré dans sa direction.

— Et ces personnes qui te reconnaissent aussi viennent toutes fourrer leurs nez dans tes affaires.

— C'est vrai qu'il y a des côtés négatifs, concéda Margot. Mais le côté positif, c'est que ces personnes seraient aussi prêtes à venir m'aider si j'avais besoin de quoi que ce soit. D'autre part, je trouve qu'il n'y a rien de plus agréable que de traverser la campagne à dos de cheval, de skier sur de la neige immaculée et de respirer l'air frais de la montagne.

— Tu devrais te faire embaucher à l'office de tourisme, s'esclaffa Leila qui marqua une petite pause avant d'ajouter, d'un air sérieux : Je parie que tu ne partiras pas.

— Tu veux dire, une fois que ma tête sera guérie ?

Leila acquiesça.

— Je ne suis pas prête à m'installer. J'ai encore des objectifs à atteindre.

— Comme participer à la finale de Las Vegas ?

— Oui. Mais pour le moment, je vais juste profiter de mon séjour à la campagne.

Margot se sentit aussitôt coupable d'avoir prononcé ces mots. Comment pouvait-elle penser à profiter de son séjour alors que son père avait disparu ? Mais d'un autre côté, quel autre choix avait-elle ? Rester dans son lit à pleurer ?

— Profiter de ton séjour à la campagne, avec Brad Crawford, dit Leila d'un air taquin, coupant court à ses pensées.

Margot se leva.

— Ça pourrait aider à passer le temps, oui. Bon, maintenant qu'on s'est goinfrées, on ferait bien de trouver un endroit sympa pour dépenser un peu de calories. Et puisque tu n'es là que pour deux semaines.

— Autant dire une éternité.

— Hé, ta nièce ne se fera baptiser qu'une fois. Et tes parents ne célébreront leur trentième anniversaire de mariage qu'une fois.

— Oui, c'est vrai.

— Bon, ce que je voulais dire, c'est que, comme tu n'es là que pour peu de temps, c'est à toi de choisir où tu veux aller. On pourrait aller dans le pub d'East Center ? Ou dans le petit café qui est juste au bout de la rue ?

Le visage de Leila se fendit d'un sourire.

— J'ai une meilleure idée. Je connais un endroit sur lequel on peut toujours compter pour passer un bon moment.

— Génial ! s'exclama Margot, tout excitée. Je te suis !

* * *

Bien qu'il soit à peine 22 heures, Brad s'ennuyait. Les *nachos* étaient médiocres, il avait laissé sa bière tiédir, et la musique était assourdissante.

Depuis qu'il avait l'âge de boire de la bière, Brad avait toujours adoré l'Ace in the Hole. Mais après la partie de carte du 4 Juillet, de mauvais souvenirs étaient rattachés à ce lieu.

Comme le regard étrange que lui avait lancé Boyd quand il s'était rendu compte que les paris montaient et qu'il était à court d'argent. La façon dont ses mains semblaient agrippées à ses cartes. Le ton ferme de sa voix quand il avait insisté pour miser son ranch.

Brad se souvenait surtout de l'expression indéchiffrable que le vieil homme avait affichée en regardant la mise au centre de la table, quand il avait compris qu'il avait perdu. Il avait alors surpris tout le monde en se levant simplement de table et en quittant le bar sans un mot.

Le lendemain, après lui avoir remis les papiers de donation, il avait disparu de la ville.

— Tu joues ? lui demanda Anderson Dalton, coupant court à ses pensées.

En guise de réponse, il mit quelques jetons au centre de la table.

— Tu as l'air distrait, constata son frère Justin en lui adressant un sourire espiègle. Tu penses à quelque chose de plus intéressant ? Ou à quelqu'un ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Rien.

Le sourire de son frère cadet s'élargit encore. L'expression innocente qu'il affichait ne lui allait pas du tout.

— A toi, Justin, intervint Travis Dalton, le frère cadet d'Anderson.

Justin lui jeta un regard noir.

— Tu ne vois pas qu'on est en train de parler, mon frère et moi ?

— Si vous voulez papoter en buvant du thé, trouvez une autre table, répliqua Anderson. Ici, on joue au poker.

Justin posa ses cartes sur la table.

— Je me couche.

Le jeu se poursuivit, mais Justin s'obstinait.

— Maman m'a dit que Margot Sullivan était de retour ?

— Est-ce qu'elle a toujours des seins aussi parfaits ? demanda Travis.

Fou de rage, Brad serra ses cartes dans sa main. Qu'est-ce que Travis savait des seins de Margot ?

— La ferme, Dalton, dit Justin avec un sourire mielleux à son ami. On ne t'a pas invité à boire le thé avec nous.

Travis allait répliquer quand quelqu'un, à une autre table, poussa un hurlement de loup.

— De la viande fraîche !

Brad posa ses cartes sur la table et se retourna. Il crut que son cœur allait s'arrêter.

Margot. Qui ne ressemblait plus du tout à une cow-girl, avec sa jupe noire, ses bottes à talons et son pull doré. Une jolie brune en robe rouge la tenait par le bras.

Ensemble, elles se frayèrent un chemin jusqu'au comptoir et s'assirent sur les hauts tabourets.

— Qui est la brune ? demanda Brad à son frère.

— Leila Dirks. Pas mal, mais je préfère la rousse.

— Laisse Margot ! assena-t-il sur un ton sans réplique, avant de se reconcentrer sur ses cartes.

Les Dalton étant des joueurs très expérimentés, Brad n'avait aucune envie d'être distrait par son frère ou par qui que ce soit. Mais il ne pouvait empêcher son regard de glisser régulièrement vers Margot et son amie. Au bout de quelques secondes, plusieurs hommes s'approchèrent du comptoir et se mirent à discuter avec elles.

Justin fit alors mine de se lever.

— Je pense que je ferais bien d'aller accueillir ces jolies dames.

Brad n'avait aucun doute sur le fait que son frère parviendrait à ses fins. La plupart des femmes de la région le trouvaient charmant, bien qu'il n'ait jamais vraiment compris pourquoi. Dans son esprit, Justin était resté le petit frère enquiquineur, toujours sur son dos ou celui de Nate.

Posant la main sur son épaule, il l'empêcha donc de se lever.

— Reste là.

— Tu crois vraiment que tu peux encore me dire ce que j'ai à faire ?
répliqua Justin d'un air amusé.

— Prends ma place, dit-il en lui donnant ses cartes.

Justin jeta un coup d'œil au tas de jetons sur la table, avant d'acquiescer.

— Quand je vais raconter ça à Nate, il ne me croira jamais.

— Tais-toi et joue, maugréa Brad en prenant soin de bousculer son frère au moment où il se leva.

Plus il s'approchait du bar, moins il se sentait sûr de lui. Ce manque d'assurance était un sentiment nouveau pour lui. Depuis l'âge de quinze ans, il avait toujours su, par une sorte d'instinct, ce qu'il fallait dire aux filles.

Nate et lui avaient souvent discuté ensemble de l'attrait qu'ils exerçaient sur la gent féminine. Nate, devenu l'heureux propriétaire de l'hôtel Maverick Manor, était désormais marié. Deux ans plus tôt, il s'était présenté aux élections municipales, mais s'était fait coiffer au poteau par Collin Traub, une histoire qui n'avait fait qu'attiser l'inimitié entre les deux familles. Jusqu'à ce que sa sœur Nina épouse un Traub.

— Tiens ! Ne serait-ce pas Brad Crawford ? ! s'exclama Leila en lui adressant un sourire lumineux. On était justement en train de parler de toi.

— C'est vrai, ça ? répliqua-t-il, retrouvant aussitôt son assurance, face au regard admirateur de la jolie brune.

— Et de moi aussi ? fit alors une voix derrière lui.

Il se retourna. Justin.

— Je croyais que tu devais jouer à ma place ?

— Je me suis couché.

— Quoi ? Mais j'avais un carré de rois !

Il lui fallut résister à une envie violente d'étrangler son frère.

— Si tu pensais avoir un si bon jeu, tu n'avais qu'à rester et jouer toi-même, répondit son frère d'un air dégagé en adressant un sourire séducteur à Margot et son amie. Margot et Leila, c'est bien ça ?

— Mon petit frère Justin, le présenta-t-il sans chercher à dissimuler son irritation.

— Oui, on se souvient bien de lui, répondit Leila d'une voix que certains hommes trouvaient certainement sensuelle. Il était en terminale, quand Margot et moi étions en seconde.

Margot chercha son regard, mais l'expression de son visage était indéchiffrable.

— Pourquoi ne se prendrait-on pas une table ? finit-il par proposer. Histoire de rattraper le temps perdu ?

— Pas de table pour moi, répondit Leila en se levant. Je suis venue ici pour danser.

Alors que la brune lui faisait un sourire aguicheur, Justin se rapprocha de Margot. D'un mouvement rapide et habile, il s'interposa entre eux pour prendre la main de Margot.

— Bonne idée. Allons danser.

Une fois qu'ils furent sur la piste de danse, Margot lui glissa à l'oreille :

— Je vois que tu sais te faire respecter.

— C'est tout de même moi l'aîné.

Elle rejeta sa tête en arrière et partit d'un rire grave et sensuel. Mais malheureusement, il n'eut pas l'occasion de poursuivre cette discussion légère. La musique était gaie, enjouée, il fallait bouger. Au bout de trois ou quatre morceaux de ce genre, cependant, le petit orchestre se mit à jouer une ballade. Enfin, songea-t-il, en glissant doucement ses bras autour de sa taille.

Ils se mirent à onduler en rythme. Elle semblait parfaitement à sa place entre ses bras, son corps doux lové contre le sien. Son parfum léger se mêlait à celui de son shampoing, formant un mélange complètement enivrant.

— Je ne savais pas que tu jouais au poker ici, murmura-t-elle d'un air penaud. Je pensais que c'était chez quelqu'un.

— C'est plus facile de se retrouver ici.

— Tu viens tous les samedis soir ?

— En général, se contenta-t-il de répondre.

Il n'avait aucune envie de prolonger cette conversation sur le poker, craignant qu'elle ne lui rappelle la soirée qui avait précédé la disparition de son père.

Du coin de l'œil, il vit que, de l'autre côté de la piste de danse, Justin et Leila étaient collés l'un à l'autre.

— On dirait que ça se passe bien entre eux, murmura-t-il.

Elle suivit la direction de son regard.

— Leila avait envie d'un peu d'action. J'imagine qu'elle est satisfaite.

— J'aurais peut-être dû l'inviter à danser, alors.

A ces mots, qu'il regretta aussitôt d'avoir prononcés, il la sentit se crispier entre ses bras.

— Il n'est peut-être pas trop tard, rétorqua-t-elle en lui adressant un regard glacial. Je suis sûre que tu trouveras quelque chose pour éloigner ton frère. C'est toi l'aîné, après tout.

Il se mit à rire, et elle se joignit à lui.

— Je suis très bien là où je suis. Tu dances merveilleusement bien.

— J'adore danser.

Pourtant, quand l'orchestre se remit à jouer des morceaux enjoués, elle le prit par la main pour quitter la piste et le conduire jusqu'à la petite table qu'un couple venait de libérer.

Il demanda à un serveur de leur apporter deux bières.

— Qu'est-ce que vous avez fait, ce soir ? s'enquit-il.

Elle lui parla de la pizza « montagne folle », l'une de ses préférées, et du glacier. Comme s'ils se connaissaient depuis toujours, ils poursuivirent cette conversation légère sur les plats qu'ils aimaient. Et ils venaient tout juste de commencer à parler chevaux quand Leila et Justin s'approchèrent d'eux.

— Je vais montrer à Justin la nouvelle cabane de chasse de mon père, annonça Leila.

— Dans le noir ? demanda Margot en fronçant les sourcils.

La brune lui adressa un sourire espiègle.

— C'est la pleine lune. Et je ne m'en fais pas pour toi, ajouta-t-elle en se tournant vers Brad, tu trouveras bien quelqu'un pour te raccompagner.

— Je m'en occupe, se hâta-t-il de renchérir en rendant son regard à Leila. Si de ton côté tu peux raccompagner Justin.

— Pas de problème.

La brune et son frère échangèrent un sourire, avant de s'éloigner.

Quand, quelques minutes plus tard, il ouvrit à Margot la portière de son camion, Brad ne put s'empêcher de penser qu'il devait quelque chose à Justin. Grâce à lui, en fin de compte, les choses s'étaient vraiment bien déroulées.

Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen d'embrasser Margot pour lui souhaiter bonne nuit. Voire plus, si affinités.

Dans le camion, sur le chemin du Leap of Faith, Margot constata avec surprise que, même si elle avait beaucoup dansé, sa tête ne la faisait pas souffrir. La bière bue au pub l'avait peut-être plus détendue qu'elle ne l'aurait cru.

Ou peut-être était-ce la compagnie de Brad ? Une idée qui, en lui venant à l'esprit, ne manqua pas de la surprendre. Ce n'était pas une personnalité particulièrement apaisante, mais elle devait reconnaître qu'il avait un don pour parler de sujets variés de façon souvent très pertinente. Ayant passé deux années à ne parler quasiment qu'à des cow-boys obnubilés par les chevaux, elle trouvait que cela avait quelque chose de... rafraîchissant.

Sa belle voix grave mit un terme à sa rêverie.

— Tu penses revoir Leila avant son départ pour Atlanta ?

— Pas sûr. Demain, c'est le baptême de sa nièce, et après-demain, l'anniversaire de mariage de ses parents. Mais j'espère quand même. En tout cas, cela fait à peine deux jours qu'elle est là, et elle est déjà à bout. Elle m'a demandé comment on pouvait vivre sans Starbucks.

Il eut un sourire amusé.

— Alors ça m'étonnerait qu'elle revienne un jour s'installer ici.

— Oui, moi aussi, répondit-elle en riant.

— Les grandes villes ont aussi leur côté séduisant, admit-il d'une voix grave qui lui donna des frissons dans le dos.

C'était moins la phrase que le mot « séduisant » et toutes les idées qu'il avait fait naître dans son esprit.

— Hmm, répondit-elle en se remémorant le goût de ses lèvres quand elle les avait embrassées la veille.

— Tu comptes venir te réinstaller ici, un jour, quand tu seras à la « retraite », pour ainsi dire ?

— J'aimerais, répondit-elle pensivement. Je me vois bien monter un centre équestre, donner des cours d'équitation élémentaires pour les débutants et des cours d'équitation western pour les cavaliers expérimentés désireux d'améliorer leur vitesse et leur dextérité.

— Tu sembles y avoir beaucoup réfléchi, s'étonna-t-il.

— Pas vraiment, répondit-elle en tournant son regard vers la fenêtre. Mais

j'ai récemment découvert que j'aimerais beaucoup enseigner. Si ça m'était impossible, je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre ici.

— T'occuper du ranch, répondit-il du tac au tac.

— Un petit coup de main ne ferait pas de mal à mon père, oui, et je serais ravie de pouvoir lui faciliter la tâche. Le problème, c'est qu'on a des caractères assez forts, tous les deux, et qu'on a toujours eu tendance à se chamailler.

— Peut-être que tu trouveras quelqu'un et que tu finiras par te caser, lâcha-t-il d'un air détaché.

— Si tu veux mon avis, ça n'est pas pour tout de suite.

— Tu avais un copain, quand tu faisais de la compétition ?

— Qu'est-ce que c'est ? Un interrogatoire ?

— Je suis juste curieux.

— J'imagine que tu ne vas pas tarder à me demander quand j'ai couché avec un garçon pour la dernière fois.

Il y eut un long silence.

— Ça doit faire longtemps, finit-il par murmurer.

— Je ne vois pas ce qui te fait dire ça ! s'exclama-t-elle sans chercher à dissimuler son indignation. Je suis une belle femme et...

— Ça fait longtemps pour moi aussi, l'interrompt-il.

— menteur !

Haussant les épaules, il bifurqua pour s'engager dans l'allée de graviers qui menait au ranch.

— Tu sais ce que c'est, Margot. Les gens aiment parler. Ils croient ce qu'ils ont envie de croire. J'aime les femmes, je ne te dirai pas le contraire. Mais je ne couche pas avec toutes celles avec qui je sors.

Son scepticisme dut se lire sur son visage, car il se mit à rire en la regardant.

— Je te le jure sur ma propre tête.

— Tu es trop... chaud pour te passer de sexe pendant longtemps. Tu transpires la testostérone.

Il sembla d'abord étonné par ses propos. Mais bien vite, son visage se fendit d'un sourire satisfait.

— Je pourrais dire la même chose de toi. Sauf pour le côté testostérone, bien sûr.

— Tu as raison, répondit-elle en se laissant retomber contre son dossier. On est tous les deux des chauds.

— Et c'est pour ça que les gens vont continuer de se faire des idées si on vit sous le même toit.

— Pour régler la question, tu n'as qu'à déménager.

— Bien essayé, ironisa-t-il en arrêtant le camion devant la maison.

— Pourquoi ne te gares-tu pas dans le garage ? demanda-t-elle, étonnée.

— Tu as vu le bazar qu'il y a dedans ?

Elle prit quelques instants pour réfléchir.

— Non, mais j’imagine. Papa a toujours été du genre à ne rien jeter, sous prétexte que « ça pouvait servir ». Quand maman était là, elle réussissait à réprimer un peu cette tendance. Mais j’imagine que depuis sa mort, il a dû accumuler un tas de trucs inutiles. Comment se fait-il que tu n’aies pas encore rangé ?

— Je ne savais pas ce qu’il voudrait garder.

— C’est très gentil de ta part.

Il coupa le moteur, mais resta immobile sur son siège.

— Je suis un garçon gentil.

Dans la maison, Vivian se mit à aboyer. Margot fit mine d’ouvrir sa portière, mais il posa une main sur son bras.

— Attends. On n’est pas pressés.

Surprise par ces propos, elle lui jeta un regard interrogateur.

— Quand tu étais ado et qu’un garçon te ramenait chez toi, vous ne restiez pas un peu dans la voiture, devant la maison, pour vous peloter ?

— Avec mon père à l’intérieur ? s’exclama-t-elle en riant. Il aurait sorti le fusil.

— Je vois. Des pères protecteurs, j’ai dû en fuir quelques-uns.

Lentement, il se pencha vers elle et lui effleura la joue de ses lèvres.

— Mais il n’y a personne d’autre dans la maison que Vivian, aujourd’hui, reprit-il. Et tant que personne n’ouvrira la porte, je pense qu’on devrait être en sécurité.

Il dégagea une mèche de cheveux de son visage.

— Et vu ce que je ressens en ce moment, conclut-il, je crois que je vais prendre le risque.

— OK. Qu’est-ce que tu veux ?

— Je veux t’embrasser, répondit-il d’une voix douce et sensuelle.

Sans pouvoir s’empêcher de sourire, elle tapota son index sur sa joue.

— Mais tu l’as déjà fait.

Un sourire sensuel aux lèvres, il secoua lentement la tête.

— Ce n’était rien.

Elle était comme hypnotisée par ses beaux yeux verts éclairés d’une lueur lascive. Instinctivement, elle se passa la langue sur la lèvre.

— Tu pourrais peut-être me montrer la différence, cow-boy ?

— A ton service, répondit-il en lui effleurant la joue du bout de ses doigts brûlants.

Et aussitôt, il se pencha vers elle pour l’embrasser en glissant sensuellement la main dans ses cheveux.

Elle ne s’attendait à rien de particulier, et pourtant, elle fut surprise par cette explosion de volupté qui lui submergea brutalement les sens. Les lèvres chaudes de Brad se posèrent d’abord sur les siennes, avant de glisser le long de sa gorge, lui envoyant de petites décharges de plaisir jusqu’au bout des mains et des pieds.

Elle adorait son odeur, mélange de parfum boisé et de shampoing qui

l'enivrait totalement.

Ses lèvres retrouvèrent les siennes, et il l'embrassa encore longuement, tendrement. Mais un véritable brasier s'était allumé dans son corps, et elle répondit par des baisers plus passionnés, plus sensuels. Son cœur battait désormais à tout rompre. Quand la langue de Brad se glissa entre ses lèvres, elle s'ouvrit volontiers à lui.

Le feu brûlait désormais partout en elle, une sensation qu'elle ne chercha plus à combattre. Il avait un goût délicieux, voluptueux, et elle en voulait encore, encore.

Cédant à son instinct, elle se mit à caresser son corps brûlant, puissant, musclé, tout en faisant glisser ses lèvres sur son menton pour embrasser son cou. Là, sa peau avait un goût légèrement salé.

Tout en la serrant plus fort contre lui, il releva son menton et reprit sa bouche avec fougue et passion.

Mais soudain, laissant ses bras retomber, il s'écarta.

— Je crois qu'on ferait bien de rentrer.

Elle se sentit tout à coup comme un enfant à qui l'on aurait confisqué son nouveau jouet. Pourquoi rentrer maintenant ? A moins que ce ne soit pour aller dans son lit.

Mais quelque chose dans ses yeux lui disait que ce n'était pas le plan.

Tendrement, il la prit dans ses bras.

— Je ne veux pas précipiter les choses, expliqua-t-il.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Il paraissait désormais aussi désorienté qu'elle.

— Tu as raison, consentit-elle finalement avec une nonchalance feinte. Tous ces baisers, c'est dégoûtant.

Il prit d'abord un air surpris, puis se mit à rire. Bien qu'elle n'ait aucune envie de le faire, elle se joignit à lui et ouvrit sa portière.

* * *

Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

Comment pouvait-il se retrouver là, seul dans sa chambre ? Seul ? Il ôta rageusement sa veste, avant de la jeter sur une chaise. Comment avait-il pu s'arrêter en plein élan, alors que l'action était enclenchée ?

Il n'aurait pas eu beaucoup de mal à la mettre dans son lit. Elle était aussi chaude que lui. Alors qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à jeter ce seau d'eau glacée entre eux ?

S'il était certain que la plupart des personnes de sa connaissance ne voyaient pas cette facette de sa personnalité, Margot était une jeune femme sensible. Et il était évident qu'elle traversait une période difficile. Après la perte de sa mère, il y avait eu cette chute qui avait brutalement mis un terme à son programme de compétitions. Et désormais, elle devait affronter la folie de

son père.

La dernière chose dont il avait envie, c'était de venir s'ajouter à ses soucis ou de tirer parti de la situation. Aussi avait-il décidé au dernier moment de se comporter en gentleman plutôt qu'en vulgaire cow-boy.

Mais force lui était de constater qu'il se serait beaucoup mieux senti dans la peau du vulgaire cow-boy.

— Brad !

Il sursauta.

La peur qu'il avait perçue dans la voix de Margot avait traversé ses pensées comme un couteau bien aiguisé. Anxieux, il quitta sa chambre et se précipita dans le couloir.

Les yeux grands ouverts, elle se tenait debout, tremblante, devant la porte de la salle de bains. Tout comme lui, elle portait toujours ses vêtements de la soirée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en s'approchant d'elle, de plus en plus inquiet.

— C'est Vivi.

Il lui vint soudain à l'esprit que, bien que la chienne ait aboyé pendant qu'ils se trouvaient dehors dans le camion, il ne l'avait pas vue depuis qu'ils étaient rentrés.

— Où est-elle ?

— Dans la baignoire.

En songeant à la bonne douche chaude dont il avait rêvé pour se délasser et se détendre, il ne put s'empêcher de soupirer.

— Dis-lui de partir.

— Je ne peux pas. Elle est en train d'accoucher.

— Je croyais qu'il y en avait encore pour quelques semaines.

— Je le croyais aussi, mais apparemment, je me suis trompée.

Elle paraissait si désorientée qu'il dut se faire violence pour ne pas la prendre dans ses bras.

— Il y a des chiennes qui accouchent tous les jours.

— Mais j'ai peur qu'il arrive quelque chose, répondit-elle en se mordant la lèvre.

— Tu veux que j'aille voir ?

La naissance des animaux n'avait rien d'un mystère pour lui. Il avait grandi dans un ranch ; des veaux et des poulains, il en avait vu venir au monde par dizaines.

— Merci, murmura-t-elle sans paraître pour autant rassurée. J'ai tellement peur de la perdre.

En entrant dans la salle de bains, il comprit immédiatement qu'il n'y aurait pas de douche ce soir. Vipère était étendue dans la baignoire, allongée sur le flanc. Margot avait placé une serviette à côté d'elle, et un petit était déjà né.

Fort heureusement, Vipère semblait posséder l'instinct maternel : elle

avait déjà bien nettoyé le chiot, qui poussait de petits couinements.

— Jusqu'ici, tout va bien, annonça-t-il à Margot en lui adressant un sourire rassurant.

— Mais il y en a d'autres, gémit-elle en s'accrochant à son bras. Et ils ne viennent pas.

Elle avait raison à en juger par la façon dont la chienne respirait. Mais elle ne semblait pas non plus en détresse, même si, comme à son habitude, elle ne paraissait pas spécialement contente de le voir. A l'instant même où elle l'avait vue, elle avait retroussé les babines et s'était mise à grogner. S'il se risquait à s'approcher de la baignoire, il perdrait une main, c'était certain.

— Ça peut prendre toute la nuit, dit-il. Les bouviers ont parfois des portées de douze chiots.

Une image lui vint soudain à l'esprit : une douzaine de petites Vipère, rôdant partout dans la maison. Il fit de son mieux pour s'empêcher de grimacer.

— Tu crois que ça va aller ?

— Elle a l'air de maîtriser la situation. Mais je pense que ma présence ici est une source de stress pour elle.

Margot tourna son regard vers la chienne qui, les yeux toujours braqués sur lui, continuait de montrer les dents.

— Tu as raison, admit-elle d'un air penaud. Va te coucher. On s'en sortira, toutes les deux.

— Tu vas rester là ?

— Je ne peux pas la laisser. Il faut que je sois avec elle au cas où... au cas où elle aurait besoin de moi. Tu comprends ?

— Tu veux que je te fasse un café ? La nuit risque d'être longue.

— Merci, répondit-elle en lui caressant la joue. Tu es vraiment gentil.

Sachant qu'elle l'appellerait si elle avait besoin de lui, il prit son temps pour préparer le café.

Et quand il revint vers le nid de Vipère avec deux tasses fumantes, il y avait deux petits chiots supplémentaires dans la baignoire.

Margot sourit quand elle l'aperçut.

— Vivi se débrouille bien.

Relevant les yeux vers lui, la chienne émit un grognement menaçant.

— Content de te voir aussi, Vipère.

Sans faire de commentaire, Margot prit l'une des tasses.

— Merci.

Comme Vipère, qui semblait s'être remise à pousser, ne s'intéressait plus à lui, il alla s'appuyer au lavabo.

— Drôle de façon de terminer un rendez-vous, marmonna-t-il.

— Ce n'était pas un rendez-vous. Tu es allé jouer au poker avec tes amis, je suis allée dîner avec Leila.

— Mille excuses. Ça doit être la petite séance dans le camion qui m'a suggéré le mot « rendez-vous ».

A ces mots, son regard devint plus doux.

— Tu peux partir, maintenant. Vivi et moi, on va se débrouiller.

Regrettant amèrement que la soirée se termine ainsi, il traversa donc le couloir et alla se coucher. Seul.

Quand le dixième et dernier chiot vint au monde, il était à peu près 3 heures du matin. Margot faillit aller frapper à la porte de Brad pour lui dire que la mère et les petits allaient bien, mais elle se retint. Elle devait tout de même se montrer raisonnable. La bonne nouvelle pouvait bien attendre le matin.

Elle alla donc se coucher, épuisée, et quand elle se réveilla, le matin, il était quasiment 10 heures... 10 heures !

Elle sauta du lit, enfila à la hâte un peignoir et se précipita dans la salle de bains.

Vide. La baignoire était vide.

Son cœur manqua un battement.

Mais soudain, elle entendit des bruits qui ressemblaient à de petits couinements en provenance du rez-de-chaussée. Sans même se donner le temps de réfléchir, elle descendit l'escalier quatre à quatre.

Vivi était dans le séjour. A côté d'elle, une gamelle d'eau, une gamelle de croquettes et une caisse qu'elle n'avait jamais vue auparavant, toute simple, en contreplaqué, mais les chiots qui y étaient pelotonnés semblaient s'y plaire, et Vivi pouvait y accéder facilement.

Devant ce spectacle, elle sentit son cœur se gonfler dans sa poitrine. Elle ne voyait pas bien comment il avait pu déplacer la chienne et ses chiots, mais seul Brad pouvait l'avoir fait. Il avait même pris soin de placer la caisse près d'un radiateur, pour que les petits n'aient pas froid.

Elle fit quelques pas pour s'approcher, mais s'arrêta en voyant la lueur méfiante qui s'était allumée dans les yeux de Vivi. Un, deux, trois... Oui, les dix chiots étaient là.

Voyant que la mère et ses petits avaient tout ce dont ils avaient besoin, elle se rendit dans la cuisine. Brad avait laissé un mot sur le plan de travail pour lui dire qu'il ne rentrerait que dans l'après-midi.

Ce qui signifiait qu'elle était seule.

Bien malgré elle, elle trouva l'idée assez triste. Car si Brad était un usurpateur, il l'empêchait de se sentir trop isolée dans la grande maison.

Elle comprenait mieux, maintenant, ce que son père voulait dire quand il lui parlait de sa difficulté à être seul dans la maison, sans sa mère. Après les

obsèques, quand elle avait repris la compétition, il s'était retrouvé complètement isolé.

Il n'avait jamais été très sociable, contrairement à sa mère qui adorait les fêtes et les grands repas. Oui, à bien y réfléchir, c'était la personnalité extravertie de sa femme qui donnait un sens à sa vie, lui permettant de rester connecté aux autres. Une fois celle-ci partie, ce lien avait disparu. Et il était revenu à ses premières amours, à savoir l'alcool.

Elle sentit soudain un poids s'abattre sur sa poitrine. Elle avait laissé tomber son père. Et par la même occasion, elle avait laissé tomber sa mère, qui comptait sur elle pour veiller sur son cher époux. Mais elle allait tout faire pour le retrouver et le ramener à la maison. Et à partir de là, ils pourraient prendre un nouveau départ.

Elle se hâta de se laver puis enfila son jean préféré et un pull gris à rayures colorées. Un peu de mascara et un peu de gloss. C'était un minimum.

En appliquant le fard sur ses lèvres, elle songea à ce qui avait failli se produire la veille au soir. Si Brad s'était montré plus entreprenant, elle aurait certainement fait l'amour avec lui.

L'idée qu'elle ait envisagé de coucher avec un homme qu'elle connaissait à peine aurait dû la choquer. Et pourtant, ce n'était pas le cas. Pourtant, elle n'était pas une fille facile.

En réalité, les deux premiers amants qu'elle avait eus avaient été des hommes très importants à ses yeux. Et elle était convaincue que c'était réciproque. Mais dans les deux cas, elle s'était trompée.

Ensuite, elle s'était dit qu'elle avait des besoins à combler et qu'une simple attirance devait sans doute suffire.

Mais elle avait rencontré le troisième plus d'un an auparavant, et il ne lui avait en aucun cas semblé gênant de se passer de sexe pendant une année.

Elle s'entraînait beaucoup, travaillait dur, ce qui lui laissait peu de temps pour penser au reste. Mais à l'instant même où elle avait vu les muscles de Brad onduler, elle s'était remise à y penser. Tant et si bien qu'elle avait presque l'impression d'être en manque.

Il avait suffi à Brad d'apparaître devant elle pour réveiller sa libido. Et même la faire exploser. Alors que c'était justement le type d'homme contre lequel ses parents l'avaient toujours mise en garde : un beau cow-boy persuadé que le monde lui appartenait.

Il avait beau être plus âgé qu'elle, les rares fois où elle était revenue en ville depuis qu'elle avait commencé la compétition, elle avait entendu parler de lui. D'après ce qu'on disait, il s'était marié, puis avait divorcé très rapidement.

Si elle ne connaissait pas personnellement Janie Delane, elle se souvenait parfaitement du caractère vindicatif de cette jeune femme. Avant de quitter la ville, elle avait traîné son ex dans la boue, criant sur tous les toits que c'était une ordure et un égoïste.

Mais Brad avait laissé dire, peut-être pour éviter de mettre de l'huile sur le

feu.

Elle prit quelques instants pour réfléchir. Une ordure, cet homme qui s'était montré si gentil avec un animal qui se méfiait de lui ? Non, ce n'était pas comme ça qu'elle voyait les choses. Un égoïste ? Probablement, oui.

Mais tout le monde avait ses défauts. Et puis, ce n'était tout de même pas comme si elle le considérait comme un amoureux ou un mari potentiel.

Tout en terminant son petit déjeuner, elle sourit. Et après avoir rajouté de l'eau dans la gamelle de Vivi et des petits, elle se rendit dans le garage.

Derrière une pile de cartons vides, des dizaines de paquets de serviettes en papier s'élevaient au-dessus de tas de journaux, eux-mêmes mêlés à des outils de jardin, le tout recouvert d'une épaisse couche de poussière.

Tout en soupirant, elle retourna à l'étage pour troquer son joli pull et son jean neuf contre un vieux sweat-shirt et un jean usé. Un foulard sur la tête, une paire de gants de jardin, et au travail.

Quand Brad revint à la maison au début de l'après-midi, la plupart des cartons et journaux avaient été réduits en cendres. Elle le vit descendre de son camion, incroyablement beau dans un pantalon marron foncé, une chemise beige et une veste en cuir couleur chocolat noir.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sans attendre sa réponse, il l'aida à glisser plusieurs longues bandes de carton dans le bidon qui faisait office d'incinérateur.

— Attention, répondit-elle. Tu vas te salir.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Mais c'est un gros chantier, tu aurais dû m'attendre.

Elle secoua la tête.

— Si tu veux m'aider, va te changer.

Manifestement surpris par son ton déterminé, il resta immobile quelques instants. Puis il sourit.

— Oui, chef ! fit-il d'une voix taquine.

Quelques minutes plus tard, il revint habillé d'un jean et d'une vieille chemise, puis entreprit de sortir plusieurs grandes poubelles de derrière l'écurie. Elle le regarda avec intérêt. Elle avait rempli toutes les poubelles qu'elle avait trouvées mais ignorait qu'il y en avait d'autres.

Quand il revint vers elle, elle prit ses mains nues dans ses mains gantées.

— Merci.

Tout en grimaçant, il baissa les yeux vers ses mains qu'elle avait, sans s'en rendre compte, souillées.

— Oh ! excuse-moi ! J'avais oublié... Je...

— Ce n'est rien, l'interrompit-il, en souriant. Ça fait trop longtemps que tu ne travailles plus au ranch, si tu penses que je vais me laisser impressionner par un peu de saleté.

Il avait raison, naturellement. Les mains des ranchers touchaient toutes sortes de produits.

— C'est juste que j'apprécie ton aide, expliqua-t-elle. Mais je ne voulais

pas te déguster.

— Je ne vois pas comment tu pourrais me déguster, ma belle.

Son sweat-shirt était tout taché de crasse et de poussière. Et son visage devait être dans le même état. Elle ne voyait pas comment il pouvait la trouver attirante en cet instant.

Et pourtant, son regard n'était pas sans lui rappeler celui d'un chat venant de repérer une proie.

Il fit un pas vers elle. Le regard fermement fixé sur ses yeux verts brillants, elle ne bougea pas.

Mais le bruit d'un moteur qui approchait brisa la magie du moment.

Tout en marmonnant un juron, il soutint son regard quelques instants encore, avant de se tourner vers la cour, où son frère Nate venait d'arriver en pick-up, accompagné d'Anderson et Travis Dalton.

Sortant de sa torpeur, elle se hâta d'aller les accueillir. Cela avait beau être les amis et le frère de Brad, il n'en demeurerait pas moins qu'elle était chez elle.

— Salut, les gars, lança-t-elle en ôtant ses gants, regrettant de ne pas pouvoir se débarrasser aussi facilement de la crasse qu'elle avait sur le visage.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Brad d'une voix beaucoup moins accueillante.

Anderson prit un air amusé.

— C'est toi qui nous as dit de venir.

— Il a dû oublier, lui glissa Nate en portant sur elle un regard appuyé. Mais je comprends, il avait d'autres sujets de préoccupation. Des sujets plus importants.

— Ouais, fit Brad. Comme nettoyer le garage.

— Et les vaches ? demanda Travis.

— Tu nous as parlé de diviser un troupeau. Tu as dit que tu avais besoin d'aide, ajouta Nate d'une voix lente et patiente, comme s'il s'adressait à un enfant.

Brad, qui sembla retrouver brutalement la mémoire, se remit à jurer.

— Le garage peut attendre, intervint-elle alors. Je vais tout mettre de côté pour qu'on puisse commencer à travailler.

Les quatre hommes échangèrent des regards.

— Finis de t'occuper du garage, lui ordonna Brad. Nous, on va diviser le troupeau.

Bien qu'il n'y ait rien de particulièrement agressif dans le ton de sa voix, elle sentit son corps se crispier. On était sur son ranch et, si quelqu'un devait donner des ordres, c'était elle.

— Merci d'être venus, répliqua-t-elle en leur souriant. On va commencer dès maintenant pour que vous puissiez rentrer rapidement.

Alors qu'ils se dirigeaient ensemble vers l'écurie, elle entendit l'un des trois lancer à Brad que sa pouliche était bien fouguese.

Elle sourit. Ce n'était bien sûr pas de chevaux qu'il parlait. Mais il se trompait. Elle n'était pas sa pouliche. Pas encore.

Son cœur se mit à battre à tout rompre. Elle avait envie de lui. Elle avait accepté cette idée. Mais chaque chose en son temps. Pour le moment, il y avait un troupeau à diviser.

* * *

Quand le frère et les amis de Brad partirent, il était tard.

— J'ai une faim de loup, lui annonça Brad quand leur camion eut disparu.

— Je prends une aspirine et je m'en occupe, répondit-elle en se massant les tempes du bout des doigts.

— Tu as mal à la tête ? demanda-t-il sur un ton dégagé qui, curieusement, suscita en elle une pointe de déception.

— Un peu. Mais avec un cachet, ça passera.

Elle avala une aspirine avec un verre d'eau. Quand elle releva les yeux, il était à côté d'elle. Et il ne souriait plus du tout.

— Je veux que tu montes te reposer. C'est moi qui vais préparer à manger.

— Tu n'as pas à t'occuper de moi, tu sais ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse.

Folle de rage, elle se tourna vivement vers lui. Mais sans lui laisser le temps de s'exprimer, il la prit par le bras.

— Tu es blessée et tu as travaillé aussi dur que nous aujourd'hui. Repose-toi, s'il te plaît. Juste un peu.

Comme elle hésitait, il lui adressa son sourire charmeur.

— Si tu te sens mieux après le repas, je te promets que je te laisserai faire la vaisselle.

Elle ne put s'empêcher de rire. Et comme il le lui avait demandé, elle monta se reposer. Il était vraiment doué pour parvenir à ses fins.

* * *

Une heure plus tard, Brad avait fait cuire des spaghettis et des haricots verts en boîte et avait fait griller un peu de pain à l'ail. Satisfait, il partit chercher Margot.

Il la trouva sur son lit, allongée sur le ventre. Manifestement, elle avait pris le temps de se changer, et le pantalon noir qu'elle portait désormais moulait ses fesses parfaites. Son T-shirt, relevé sur son dos, révélait sa taille fine et son appétissante peau ivoire. Il lui fallut se faire violence pour ne pas la caresser.

Il avait passé sa journée dans un état d'excitation constant. Qui aurait pu penser que regarder une femme séparer des vaches pouvait se révéler si stimulant ? Les yeux toujours rivés sur elle, il réfléchit à la conduite à tenir.

D'un côté, il aurait dû la laisser dormir. Mais de l'autre, elle n'avait pas dîné, et, s'il ne se trompait pas, n'avait pas dû déjeuner non plus. Or elle avait travaillé très dur toute la journée.

Un quart d'heure, décida-t-il. Si elle ne s'était pas levée dans un quart d'heure, il irait la réveiller.

En attendant, il allait prendre une douche et essayer de ne pas trop penser à cette bande de peau exposée sur laquelle il aurait si volontiers glissé les doigts.

* * *

Vingt minutes plus tard, Margot se réveilla en sursaut. Quelqu'un venait de lui toucher le bras. La pièce était plongée dans la pénombre, simplement éclairée par la lumière de la lune qui filtrait à travers la fenêtre.

Elle entendit Brad murmurer son nom et, presque au même moment, reconnut l'odeur boisée et virile qu'elle avait commencé à lui associer.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Tout en souriant, il s'assit au bord du lit.

— Je suis venu te réveiller pour le dîner.

— J'ai dormi longtemps ?

— Une petite demi-heure, je dirais. Toujours mal au crâne ?

Elle tourna sa tête d'un côté puis de l'autre.

— Non.

— Bonne nouvelle, constata-t-il en se levant.

Elle dut lutter contre une envie aussi violente que soudaine de l'attirer à nouveau vers elle.

— Tout est cuit. Tu peux descendre dès que tu seras prête.

— Tu es vraiment gentil, lui dit-elle alors qu'il passait la porte.

Il se retourna vers elle.

— Pas toujours, répondit-il avec un clin d'œil. Mais j'essaie.

Une heure plus tard, Margot, rassasiée et reposée, entreprit de ranger la cuisine avec Brad. Le repas, y compris le pain à l'ail, lui avait semblé délicieux.

— Je vais sortir la poubelle, annonça-t-il quand ils eurent terminé.

— Moi, je vais allumer un feu. Il commence à faire froid.

Elle venait à peine de prononcer ces mots qu'une rafale de vent s'engouffra dans la maison par la cheminée.

— La tempête approche, constata-t-il en haussant les épaules. D'après les infos, on devrait avoir quatre à cinq centimètres de neige demain.

— On est déjà début octobre, murmura-t-elle sans réussir à dissimuler son angoisse.

— Tu n'aimes pas l'hiver ?

— Si. C'est juste qu'il y a tellement à faire avant.

Elle sentit la main qu'il posa sur son épaule, tandis que son regard rencontrait le sien.

— Nous le ferons.

« Nous » ?

Elle le regarda quitter la pièce. Une fois encore, elle se retrouvait complètement stupéfaite par la portée de ce simple petit mot.

Elle était contente qu'il soit là, finalement. En l'absence de son père, il lui aurait été impossible de faire face toute seule, avant que le mauvais temps ne s'installe. Surtout avec les séquelles de son accident.

Son père...

Elle n'arrivait pas à croire qu'il ait pris un billet de train pour New York. Depuis son retour à Rust Creek Falls, elle avait appelé toutes les personnes que ses parents avaient plus ou moins connues, quel que soit leur lieu de résidence. Car si quelqu'un avait acheté ce billet pour son père, peut-être celui-ci l'avait-il échangé ensuite pour se rendre dans un lieu qui lui était plus ou moins familier ? Mais apparemment, personne n'avait eu de ses nouvelles depuis sa disparition.

Perdue dans ses pensées, elle se rendit dans le séjour. Vivi était en train d'allaiter ses petits. Connaissant sa nature protectrice, elle ne s'approcha pas de la caisse. Mais tout en allumant le feu, elle parla à sa chienne d'une voix

douce.

Quelques minutes plus tard, des flammes dansaient dans la cheminée, emplissant la pièce de leur chaleur. Les yeux rivés sur le feu, elle pria pour que son père, où qu'il soit, se trouve lui aussi en sécurité et au chaud.

— A quoi rêvent les jeunes filles ? chuchota Brad, coupant court à ses pensées.

Il s'approcha d'elle, mais ne la toucha pas.

— Je pensais à mon père, répondit-elle en se tournant vers lui. J'espère qu'il va bien. Mais je me dis que, si ça se trouve, il est seul quelque part dans le froid, blessé, et...

Elle s'interrompit, frissonna.

Tendrement, il la prit dans ses bras puis, de façon étonnamment douce, lui passa la main dans les cheveux.

— Boyd a traversé des périodes difficiles, mais il a la peau dure. Je sais qu'il a quatre-vingts ans passés, mais il sait prendre soin de lui.

— Pas quand il boit, répliqua-t-elle, la voix tremblante de peur. Il est vulnérable, il ne réfléchit pas.

— Même quand il boit, il ne se laisse avoir par personne.

— Comment peux-tu être aussi affirmatif ? s'exclama-t-elle en se dégageant de ses bras pour commencer à arpenter la pièce de long en large. Il a pris un train pour New York, une ville où il ne connaît absolument personne.

— Et si ce n'était pas lui qui avait acheté ce billet ?

— Russ pense que c'est toi.

— Ce n'est pas moi, rétorqua-t-il froidement.

Bien qu'aucune émotion ne puisse se lire dans son regard, elle comprit qu'elle l'avait blessé.

Tâchant de reprendre le contrôle des émotions qui se bousculaient, elle ferma les yeux, serra fort les paupières.

— Je sais. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est où il est et pourquoi il est parti.

— Assieds-toi.

Sans attendre sa réponse, il appuya fermement sur son épaule pour l'encourager à prendre place sur le canapé, geste qui tira un grognement à Vivi.

Margot sourit. Bien qu'elle puisse parfois se révéler impressionnante, Vivian n'avait jamais mordu personne de sa vie. Pourtant, Margot avait le sentiment que, si Brad se risquait à s'approcher d'elle en ce moment précis, il y laisserait sa main.

— Tiens, dit-il en se penchant vers la table basse pour attraper son ordinateur portable. Voilà le rapport que le détective privé m'a envoyé cet après-midi.

Elle passa rapidement en revue le dossier. Beaucoup de contacts, mais pas une seule information digne de ce nom.

— Pourquoi as-tu attendu le mois d'août pour l'engager ? demanda-t-elle.

Mais elle se rendit compte aussitôt que c'était une question idiote. Brad ne faisait pas partie de sa famille, il n'était pas particulièrement proche de son père. La question était plutôt de savoir pourquoi il en avait embauché un tout court.

— Dans les premières semaines qui ont suivi la disparition de ton père, nous pensions tous qu'il était parti rendre visite à sa sœur. Mais l'une des amies de ta mère est rentrée de vacances à la fin du mois de juillet. Quand elle a appris que tout le monde était persuadé de cette idée, elle est venue me trouver. C'est à ce moment-là que j'ai engagé le détective.

— Qui n'a rien découvert, marmonna-t-elle en secouant la tête, découragée.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous avons appris que ton père n'avait apparemment contacté aucun de ses amis ou proches. Tout du moins ceux dont nous avons connaissance.

— J'ai passé des coups de fil, moi aussi. Je pourrais fournir une liste à ce détective et au shérif, histoire que nous travaillions tous ensemble.

— Ça me semble être une bonne idée.

— J'ai réussi à joindre tous ceux à qui j'ai pensé, mais j'ai sûrement dû en oublier.

— Tu n'as qu'à faire la liste de tous les noms qui te viennent à l'esprit.

— Je ne peux pas perdre de temps avec ça, répondit-elle sans chercher à dissimuler sa déception. Si ça se trouve, il y a quelque part dans mes souvenirs la clé qui me permettra de retrouver mon père avant qu'il ne lui arrive quelque chose.

Il lui caressa gentiment l'épaule, avant de se lever.

— Je vais nous chercher une bouteille de vin.

— Tu penses vraiment que l'alcool m'aidera à me rappeler ?

Le sourire entendu qu'il lui adressa fit naître une étrange sensation de chaleur au creux de son ventre. A la lumière du feu, les cheveux bruns de Brad scintillaient comme du chêne poli et ses yeux paraissaient mystérieux.

— Ça te détendra un peu, affirma-t-il d'une voix douce et apaisante qui sembla l'envelopper. C'est parfois quand on ne fait rien pour chercher qu'on finit par trouver.

— Ce n'est pas comme ça que j'ai été élevée, objecta-t-elle en riant à moitié. On m'a toujours dit qu'il fallait se donner à cent cinquante pour cent.

— Intéressant, se contenta-t-il de dire.

Quelques instants plus tard, il revenait avec deux verres de vin à la main.

— Et si tu me parlais un peu de Boyd, reprit-il sur le ton de la confidence, en lui tendant l'un des deux verres. Pour ma part, je le connaissais uniquement comme rancher et joueur de poker.

Tout en se demandant par où commencer, elle but une gorgée de vin.

— Mon père a fait un premier mariage à l'âge de vingt et un ans. Il n'a pas eu d'enfant. Je ne sais pas exactement pourquoi sa première femme et lui ont divorcé, mais j'ai le sentiment que l'alcool a dû jouer un rôle là-dedans.

Silencieux, il hocha la tête.

— Il avait donc fait une croix sur l'amour.

Elle sourit en songeant à la lueur qui brillait dans les yeux de son père quand il racontait sa rencontre avec sa mère.

— Et puis il est allé sur la côte Est pour rendre visite à sa sœur. Et c'est là qu'il est tombé sur maman au détour d'une rue de New York. Et quand je dis « tombé », je dis bien « tombé ». Ils se sont cognés et il l'a fait tomber à terre.

— C'est une bonne façon d'attirer l'attention d'une femme.

— Il disait qu'il l'avait trouvée littéralement époustouflante de beauté.

Elle soupira. Trouverait-elle un jour un homme qui l'aimerait à ce point ?

— Ils ont commencé à discuter, reprit-elle. Et ils sont allés boire un café. A cette époque, C'était un rancher du Montana, divorcé et âgé de cinquante-trois ans. Elle avait quarante et un ans, n'avait jamais été mariée et était cadre dans une agence de publicité new-yorkaise.

— Ils étaient donc très différents.

— En surface, mais ils ont très vite accroché.

Elle se souvenait de la fierté dans la voix de son père quand il racontait être allé aux Alcooliques Anonymes et avoir réussi à devenir sobre pour Giselle, qui, à ses yeux, méritait ce qu'il y avait de mieux.

— Il a arrêté de boire. Ils se sont mariés au bout de six mois. Elle a donné sa démission pour partir vivre dans le Montana et devenir femme de rancher. Et deux ans plus tard, je suis arrivée.

— Un vrai conte de fées. Ta mère avait-elle des amis ou de la famille que nous pourrions contacter ?

— Elle n'avait gardé le contact avec personne, répondit-elle en secouant la tête. Ses parents sont morts peu de temps après sa rencontre avec mon père et elle était fille unique, comme moi.

— Donc, pas de famille de son côté ?

— Non. Maman disait que papa et elle étaient deux âmes perdues qui s'étaient trouvées à un moment idéal de leurs vies. Ils étaient heureux ensemble, vraiment heureux. Mon père était un bon mari.

Machinalement, elle fit tourner son verre de vin entre ses doigts. Oui, ses parents étaient heureux ensemble. Si heureux même, que, petite, elle avait parfois eu l'impression d'être la cinquième roue du carrosse.

— Comment était-il, en tant que père ?

— Sévère, mais juste.

Il inclina la tête sur le côté, mais s'abstint de tout commentaire.

— Il voulait toujours que je sois au top, notamment pour la compétition.

Bien qu'elle ait accepté depuis longtemps le fait que son père n'admettait que la perfection, elle sentit un frisson glacial lui parcourir le dos. Attrapant le plaid qui se trouvait sur le dossier du canapé, elle l'enroula autour de ses épaules.

Après avoir pris une lente et profonde inspiration, elle reprit la parole :

— Sa phrase préférée, c'était « le deuxième, c'est le premier perdant ».

Tout ce qui comptait pour lui, c'était que je gagne le premier prix.

— Il voulait que tu donnes le meilleur de toi-même.

— Donner le meilleur de soi ne suffit pas, répliqua-t-elle en se mettant machinalement à caresser son pendentif en forme de fer à cheval.

— D'où vient ce collier ?

— C'est ma mère qui me l'a offert quand j'avais dix ans. J'étais arrivée deuxième à ma toute première grande compétition. Sur le trajet du retour, papa n'arrêtait pas de grommeler que j'aurais dû faire plus d'efforts et arriver première. Tant et si bien que, quand on est arrivés au ranch, j'avais l'impression d'avoir tout raté. J'en ai même pleuré.

Il marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Le lendemain, maman m'a emmenée déjeuner à Kalispell et m'a offert ce pendentif. Elle m'a dit que je serais toujours la première dans son cœur, que tout ce qui lui importait, c'était que je donne le meilleur de moi.

— C'était une femme très sage.

— Mais aujourd'hui encore, quand je ne termine pas première, j'ai toujours l'impression d'avoir échoué. Et avant que je ne me casse la tête, j'étais sur le point de faire ma meilleure année depuis que j'ai commencé la compétition.

— Tu envisages de reprendre ?

— La compétition, c'est toute ma vie.

Comme s'il s'était lassé de cette conversation, il hocha vaguement la tête avant de changer de sujet :

— Au fait, il n'y a pas d'autres noms qui te sont venus à l'esprit pendant que nous parlions ?

Elle cligna des yeux, surprise. En effet, plusieurs noms venaient de se rappeler à sa mémoire.

— Quelques-uns, si, de mes débuts dans la compétition.

Elle lui en dressa la liste qu'il nota méticuleusement sur un carnet. Mais pourquoi sentait-il toujours aussi bon ?

— Bon, assez sur moi. Et si on parlait un peu de toi ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire que tu ne saches déjà, répondit-il en souriant. Et de toute façon, tout le monde sait tout sur tout le monde, dans cette ville.

— Parle-moi un peu de ton divorce.

Le sourire disparut des lèvres de Brad.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Pourquoi Janie et toi avez rompu ?

— Nous nous sommes mariés trop jeunes, expliqua-t-il en se penchant vers la table basse pour se resservir du vin.

— Beaucoup de gens se marient jeunes, ça ne les empêche pas de rester ensemble.

Il garda le silence pendant si longtemps qu'elle finit par se demander s'il allait répondre.

— Janie voulait que ce soit moi qui prenne toutes les décisions. Puis elle me reprochait mes choix.

— Elle voulait que ce soit toi qui prennes toutes les décisions ? répéta-t-elle sans chercher à dissimuler son étonnement. Sérieusement ?

Il acquiesça.

— Et c'est tout ?

Une lueur de colère s'alluma dans les yeux de Brad.

— On se disputait. Tout le temps. Sur tout. On ne pouvait parler de rien sans que l'un ou l'autre ne se mette à hurler ou sorte en claquant la porte. Et puis elle a décidé qu'elle voulait un bébé. Elle pensait que ça nous rapprocherait. J'ai refusé. Je ne savais peut-être pas comment redonner vie à notre couple, mais je savais qu'un bébé ne pouvait être une réponse à un problème.

— Tu as eu raison. A mon humble avis, ça n'aurait fait que compliquer les choses, au contraire.

Il se passa nerveusement une main sur le visage.

— Le jour où j'ai signé ces papiers de divorce a été le pire de ma vie. J'avais l'impression d'avoir échoué. Je me disais que j'aurais certainement pu faire quelque chose pour que les choses fonctionnent entre nous.

— Je connais ce sentiment. Pas au sujet du couple, mais moi aussi, je n'arrête pas de me répéter que j'aurais dû faire davantage d'efforts pour garder le contact avec mon père. Quand il m'a demandé de le laisser tranquille, je n'aurais pas dû l'écouter. Si je m'étais montrée un peu plus disponible, il se serait peut-être tourné vers moi au lieu de quitter la ville.

— C'est facile, avec le recul, de déterminer ce qu'on aurait dû faire ou ne pas faire, répliqua-t-il en lui serrant doucement le bras. Mais ça ne sert à rien.

— C'est vrai, répondit-elle.

Comme elle posait son verre de vin pour resserrer la couverture autour de ses épaules, il se pencha vers elle et tira un peu sur le plaid.

— Je t'ai dit qu'il commençait à neiger quand je suis allé sortir la poubelle ? Il est peut-être temps que je te réchauffe.

Il tira encore, lentement, et le plaid finit par tomber sur le sol.

Elle sentit son cœur s'emballer.

— Sans le plaid ?

— On n'en aura pas besoin pour ce que j'ai en tête.

Brad avait envie de la dévorer. Mais comme elle venait de lui ouvrir son cœur au sujet de son père, lui sauter dessus aurait été assez mal venu.

D'autre part, la conversation qu'ils venaient d'avoir au sujet de Janie avait éveillé en lui des émotions fortes, et il se sentait curieusement vulnérable. Mais comme ils s'étaient déjà embrassés plusieurs fois, il ne ressentit aucune culpabilité en l'attirant près de lui pour joindre ses lèvres aux siennes.

Et au moment où leurs bouches se rencontrèrent, ce fut comme si quelqu'un avait jeté une allumette dans un bidon d'essence. Son corps se changea en un véritable brasier, et sa décision de prendre son temps fut aussitôt oubliée.

Dès qu'il glissa la langue entre ses lèvres pleines et sensuelles, elle s'ouvrit aussitôt à lui, mêlant sa langue à la sienne. Prendre son temps ? Comment avait-il pu concevoir une idée aussi insensée ? Il était complètement enivré, son enthousiasme brûlant n'étant pas sans évoquer celui qu'il ressentait quand il parcourait une plaine au grand galop.

Il avait envie d'elle comme jamais il n'avait eu envie d'une femme. Cédant à son instinct, il glissa les mains sous son T-shirt et se mit à caresser fougueusement sa peau douce et chaude, qui frissonna aussitôt de plaisir. Et quand il lui effleura les seins, il lui fallut lutter contre le désir presque irréprensible de lui arracher ses vêtements pour plonger directement en elle.

Et de toute évidence, elle n'avait pas envie de prendre son temps, elle non plus. Alors qu'il serrait son opulente poitrine entre ses mains, elle se cambra contre lui, pressant son corps contre son érection.

— Tu as envie de jouer ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— On devrait faire les choses lentement.

— Lentement ? Ce n'est pas mon truc.

Ce n'était pas le sien non plus. En tout cas, en général. Et certainement pas dans des circonstances comme celles-ci.

Contre toute attente, elle se dégagea de son étreinte. Mais il comprit vite pourquoi : d'un geste fougueux, elle retira son T-shirt. Pas de soutien-gorge, comme il l'avait bien senti. Juste deux seins magnifiques, ronds et fermes.

— J'ai envie de te caresser.

Elle laissa échapper un petit rire sensuel.

Allongée sur le canapé, avec ses cheveux roux répandus autour d'elle et la lueur de passion qui éclairait ses yeux, elle était tout simplement irrésistible.

N'y tenant plus, il se pencha vers l'un de ses appétissants tétons, qu'il effleura de ses lèvres, lui tirant un petit gémissement de plaisir. Du bout de la langue, il en fit le tour puis se mit à l'aspirer doucement. De nouveau, elle se cambra contre lui, et, au même moment, il glissa une main entre ses jambes.

Alors, reprenant son souffle, elle écarta les cuisses tandis qu'il passait cette main sous la ceinture de son pantalon.

Le désir de le lui arracher était fort, presque irrésistible, mais il savait qu'il ne devait pas y céder, car à la seconde même où il sentirait ses longues jambes nues s'enrouler autour de lui, il perdrait le peu de sang-froid qui lui restait.

Quand ses doigts trouvèrent son clitoris, elle faillit tomber du canapé.

— Oh oui, Brad, murmura-t-elle. Ne t'arrête pas.

Il obéit, continuant à caresser son sexe humide et brûlant de désir, à embrasser ses seins si beaux et si opulents.

La respiration de Margot se fit de plus en plus rapide, et soudain, tout en enfonçant ses pieds sur le canapé, elle cria son plaisir. Il ne s'arrêta pas pour autant de la caresser, mais il ralentit le rythme tandis que les dernières vagues de volupté déferlaient sur elle.

Et quand sa respiration commença à s'apaiser, il se remit à l'embrasser, longuement et passionnément, faisant de son mieux pour ignorer son propre corps, qui réclamait la même satisfaction.

Au bout de quelques secondes, elle s'écarta, les yeux encore embrumés, et baissa la main vers la braguette de son jean.

— Non, lâcha-t-il en lui attrapant le poignet.

Elle prit un air décontenancé.

— Je n'ai pas de préservatif.

A ces mots, le visage de Margot sembla se décomposer.

Il commença à se redresser, mais elle le retint.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ne me dis pas que tu es du genre tout ou rien.

Le regard rivé au sien, elle ouvrit sa braguette et libéra son sexe bandé qu'elle se mit à caresser langoureusement.

Il ferma les yeux pour mieux savourer son plaisir, et quand il sentit sa bouche se poser sur son sexe, il laissa échapper un grognement de volupté.

— Tu vois ? dit-elle d'un air ravi. Il fallait tout de même que je te rende la monnaie de ta pièce.

* * *

Margot et Leila étaient les seules clientes du Donut Shop de Daisy. Quand Brad lui avait dit qu'il devait se rendre en ville pour faire quelques achats au General Store, le magasin dirigé par sa famille, elle avait décidé de l'accompagner. Mais après ce qui s'était passé entre eux la veille au soir dans

le séjour, elle ne se sentait pas prête à faire face au père et à la mère de Brad. Aussi avait-elle appelé Leila, qui l'avait invitée à la retrouver dans ce petit café.

— Ce n'est pas un Starbucks, constata son amie, très élégante dans son pantalon gris et son chemisier blanc, mais au moins, le café est buvable.

— Et les beignets sont délicieux, ajouta Margot en commençant à picorer le sien.

— Je ne sais pas comment tu fais pour manger autant et rester mince, fit Leila en secouant la tête.

— J'ai un métabolisme rapide.

— C'est toi qui devrais être devant les caméras, pas moi. Les caméras révèlent tous les défauts.

— Tu n'es pas satisfaite de ton métier ?

— Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Et toi ? Tu es contente d'avoir choisi la voie de la compétition ?

— Sans aucun doute.

— Mais tu as sûrement l'impression d'être un peu en vacances, en ce moment ?

— Pas vraiment, non. Et ce n'est bon ni pour moi et pour Storm d'arrêter la compétition si longtemps.

— Tu n'as pas le choix.

— C'est vrai.

— Est-ce que je t'ai dit que ma cousine Sierra était complètement folle d'équitation western ?

Margot réfléchit quelques instants à la personne que son amie désignait.

— La fille de la sœur de ta mère ?

— C'est ça.

— Elle fait de la compétition ?

— Elle a commencé il y a deux ans. Et d'après ce que j'ai entendu dire, elle se débrouille très bien.

— Elle habite près de Kalispell, c'est bien ça ?

— Oui, répondit Leila, avant de faire un geste impatient de la main. Mais si on passait à un sujet de conversation plus intéressant ? Comme Brad Crawford et toi, par exemple ?

Appuyant ses coudes sur la table, Margot se pencha vers elle.

— Parle-moi d'abord de Justin et toi.

Leila eut un sourire espiègle.

— Un garçon parfait pour une aventure d'un soir. On a fait très bon usage de la cabane de chasse de mon père.

— Je m'en doutais. J'ai bien vu la façon dont il te regardait.

— En parlant de regards lascifs, est-ce que Brad et toi, vous avez... ?

— On a un peu batifolé, répondit Margot en haussant les épaules. Mais on s'est arrêtés en cours de route. On n'avait pas de préservatifs sous la main.

Leila se mit à fouiller dans son sac.

— Laisse-moi régler ton problème, dit-elle en lui tendant trois petits sachets colorés.

— Leila, souffla Margot en se hâtant de faire disparaître les préservatifs sous la table.

Aussi discrètement que possible, elle les rangea dans son sac.

— J'ai été scout, tu sais ? Enfin, guide. Bref, on m'a souvent dit qu'il fallait toujours être prête.

Margot se mit à rire.

— Tu vas me manquer.

Et c'était vrai. Elle avait beau avoir des amis sur le circuit, il n'y avait personne qu'elle appréciait autant que Leila.

— Je regrette que tu doives partir, ajouta-t-elle.

— Mais tu partiras bientôt, toi aussi. A moins que tu n'envisages de rester à Rust Creek Falls ?

— Ce n'est pas en restant assise ici que je vais gagner la finale de Las Vegas, répondit-elle en s'efforçant d'adopter un ton léger. Et comme mon cher papa le dit si bien, l'important, c'est de gagner.

— Je ne suis pas sûre que ce soit vrai. Mais si c'est vraiment ce que tu veux, fais-le. La vie est trop courte pour les regrets.

* * *

Le coup de téléphone que Brad venait de recevoir de son frère l'avait pris de court. D'après Nate, un article avait été publié sur lui dans la *Rust Creek Falls Gazette*. Un papier dans lequel il était question de la façon dont il avait obtenu le ranch et de Margot, présentée comme « un bonus ». Il ne savait pas s'il devait rire ou hurler.

Lui, profiter d'elle ? A ce qu'il avait pu en voir, personne ne pouvait profiter de Margot Sullivan. Et d'autre part, il l'appréciait beaucoup trop pour envisager de lui faire le moindre mal.

S'arrêter sur sa lancée, la veille au soir, avait été l'une des choses les plus difficiles de sa vie. Mais si, ou plutôt quand, ils finiraient par faire l'amour, il voulait que cela soit parce qu'ils en avaient tous deux envie. Pas parce qu'elle se sentait triste, seule et coupable à cause de la disparition de son père.

Et il fallait qu'ils prennent leurs précautions avant. Car au vu de la passion qui brûlait entre eux, un unique préservatif ne serait certainement pas suffisant.

Fort de sa décision, il poursuivit son chemin en direction du General Store. Le problème était bien sûr que la boutique appartenait à ses parents. Il ne se voyait pas passer avec cela à la caisse. Mais peu importait. Il allait prendre une boîte dans la réserve, et il paierait plus tard.

Tandis qu'il approchait du magasin, il se remit à penser à l'article de *La Gazette*. Le lâche qui se prétendait journaliste, et qui ne signait jamais de son nom, avait cité l'échec de son premier mariage comme une bonne illustration

de son manque de considération envers les femmes.

Ce qui lui semblait totalement faux. Il aimait les femmes, certes, mais il ne leur promettait jamais plus que ce qu'il était disposé à leur donner.

Or, Margot ne semblait pas exiger plus de lui que quelques bons moments. Pour une raison qu'il ne parvint pas à définir, cette idée lui laissa un goût amer dans la bouche. Était-ce parce qu'elle ne le voyait que comme un beau garçon n'ayant rien d'autre que son physique à offrir ? De toute façon, il n'allait pas s'en plaindre. Il n'avait aucune envie de nouer une relation sur le long terme. Et de toute façon, elle ne tarderait pas à partir.

La clochette de la porte tinta quand il entra.

Et il avait à peine fait trois pas dans le magasin que sa mère se précipita vers lui pour l'accueillir.

— Brad, quelle bonne surprise ! Je ne m'attendais pas à te voir ce matin.

— Je suis juste venu chercher deux ou trois trucs.

— Dis-moi ce qu'il te faut. Je vais aller te le chercher, ça ira plus vite.

— Merci, maman, répondit-il en lui tendant la liste édulcorée qu'il avait rédigée un peu plus tôt. Où est papa ?

— Au ranch, répondit-elle en passant la liste en revue. Tu peux garder la caisse, pendant que je rapporte ça ?

— Bien sûr. Je peux d'abord aller me faire un café dans la réserve ?

— Pas de problème, mais si la cloche sonne, retourne vite à la caisse.

Il attendit qu'elle ait disparu pour se diriger vers le fond du magasin. Comme tous ses frères et sœurs, il savait exactement où les objets dignes d'intérêt étaient entreposés. Après avoir caché une boîte de préservatifs dans chacune des poches de sa veste, il se fit une tasse de café et retourna à la caisse.

Quelques secondes plus tard, la clochette sonna. Justin.

— Je ne savais pas que maman t'avait mis au travail, plaisanta son frère avec cette petite pointe d'insolence qui le faisait généralement sourire.

Mais ce jour-là, il y avait quelque chose dans les yeux de Justin qui le mit sur ses gardes.

— Je la gardais juste en attendant ton arrivée, répliqua-t-il.

Justin eut un sourire espiègle.

— Je viens de lire un article sur toi dans le journal.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais aux ragots, dit-il en levant les yeux au ciel. Je pensais que c'était un truc de filles.

— Tout le monde ne parle que de ça, insista Justin en plissant les yeux. Exactement comme quand Janie t'a quitté.

— Ça m'est égal.

Il avait horreur de parler de Janie.

— Je dois te confier que je t'envie un peu, continua son frère en lui adressant un regard malicieux. Margot a tout de suite attiré mon regard. D'ailleurs, je me demandais si je ne pourrais pas me joindre à l'action...

Le poing de Brad partit tout seul. Et au moment où il percuta le nez de

Justin, celui-ci tomba à terre.

* * *

— Tu as frappé ton frère ? s'exclama Margot d'un air horrifié, alors qu'ils quittaient la ville pour rejoindre le ranch. A cause d'un stupide article de journal ?

— Il n'y avait pas que ça, marmonna-t-il.

Mais il n'avait aucune intention de lui révéler la suggestion de Justin. De toute façon, le connaissant comme il le connaissait, Justin avait juste cherché à le titiller un peu. Mais cette fois-ci, il aurait sans doute mieux fait de se taire.

Visiblement, Leila avait déjà parlé à Margot de l'article. Et pourtant, celle-ci ne paraissait pas le moins du monde énervée.

— Tu ne comprends pas ?! s'écria-t-il pour bien lui faire prendre la mesure de la situation. Ce soi-disant journaliste a laissé entendre qu'on fricotait ensemble.

— Et alors ? C'est bien ce qu'on fait.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle lui intima le silence en levant la main devant lui.

— Réfléchis, Brad, fit-elle d'un air curieusement amusé. On vit sous le même toit. Bon d'accord, on ne dort pas dans le même lit. Mais tu sais aussi bien que moi que ce n'est qu'une question de temps.

Que pouvait-il répondre à cela ? Les boîtes de préservatifs qui gonflaient ses poches étaient la preuve évidente qu'elle avait raison.

— Mais il y a une chose qui me chagrine, tout de même.

Elle émit un petit son qui pouvait aussi bien évoquer un soupir qu'un rire retenu.

— Quoi ?

— Tout le monde en parle comme si c'était déjà fait, répondit-elle en prenant un air faussement attristé. Alors qu'en réalité, on a à peine commencé.

Sachant parfaitement que Brad était allé en ville pour acheter des préservatifs, Margot s'attendait à ce qu'ils se jettent l'un sur l'autre à la seconde même où ils passeraient la porte du ranch. Mais sur le chemin du retour, une pesante léthargie s'empara d'elle. Certes, elle n'avait pas bien dormi au cours des deux nuits qui venaient de passer. Mais tout de même, il n'y avait pas de raison : elle n'avait que vingt-deux ans.

Elle crut au départ que c'était dû au chauffage dans le camion. Mais quand elle ouvrit la portière, certaine que l'air frais de l'automne lui ferait du bien, sa tête se mit au contraire à tourner. Instinctivement, elle s'accrocha à la poignée.

Un instant plus tard, Brad, qui arborait un air très préoccupé, se trouvait à son côté.

— Ne t'inquiète pas, réussit-elle à murmurer. C'est juste un petit vertige.

— Tu es aussi blanche que ton T-shirt.

Quand il la prit dans ses bras, elle ne chercha pas à lutter. Elle ne pouvait pas, la tête lui tournait tellement qu'elle en avait mal au cœur. Elle dut fermer les yeux pour contenir la nausée.

Doucement, il la fit entrer dans la maison et l'aida à s'asseoir dans le canapé. Il avait retiré son manteau dans le camion, et elle pouvait sentir les battements rapides de son cœur contre sa peau.

Comme pour faire comprendre à Brad qu'elle l'avait à l'œil, Vivian aboya trois fois.

Ignorant la chienne, il sortit son téléphone portable de sa poche.

— J'appelle un médecin.

— Non, s'il te plaît. Il ne pourra rien faire.

Quelque chose dans le ton de sa voix dut le toucher, car il vint aussitôt s'accroupir à côté d'elle et lui prit la main.

— Tu as eu une commotion cérébrale, il y a quelques semaines. Ce n'est pas normal, Margot.

— Ce n'est pas juste une commotion. Je me suis fracturé le crâne et j'ai eu un traumatisme crânien.

Elle détestait évoquer ce sujet, mais si elle ne lui expliquait pas tout, il ferait venir un médecin dans le ranch avant même qu'elle n'ait eu le temps de dire « ouf ».

— J'ai été examinée par plusieurs spécialistes. Et tous m'ont affirmé que je devais m'attendre à cela, si j'en faisais un peu trop.

Il la regarda en fronçant les sourcils.

— Je croyais que tu pouvais faire tout ce que tu voulais à partir du moment où tu ne te cognais pas la tête ?

— C'est exact. Mais on m'a également recommandé de ne pas trop en faire et de me reposer un maximum. D'après les médecins, si les symptômes empirent, ou si j'en remarque de nouveaux, je dois considérer cela comme un signe. J'ai juste besoin de sommeil, Brad.

— Tu as trop travaillé, décréta-t-il en dégageant doucement une mèche de son visage.

Il semblait très inquiet. Mais au bout d'un long moment, il remit son téléphone dans sa poche.

— Est-ce que je sais tout ce que je dois savoir, maintenant ? Tu n'as pas oublié d'autres détails ?

Elle secoua la tête.

Le regard toujours rivé au sien, il lui reprit la main et se mit à lui en masser la paume avec son pouce.

Elle se laissa aller à fermer les yeux. La chaleur de sa prévenance lui paraissait aussi douce et apaisante qu'une étreinte.

— Tu sais tout. Je suis absolument certaine qu'après m'être reposée quelques minutes, je serai « comme neuve ».

Elle envisageait de se reposer pendant une heure ou deux. Mais elle avait mal jugé Brad Crawford. Durant les deux jours qui suivirent, il refusa de la laisser l'aider dans les tâches extérieures. Doucement, mais fermement.

Et le pire de tout, ce fut qu'il joua la carte du gentleman : il ne posa pas la main sur elle une seule fois. Mis à part, de temps en temps, pour lui tapoter la main ou l'épaule, des contacts physiques purement amicaux, qui ne faisaient pourtant qu'attiser le désir qui brûlait en elle. Mais l'expression butée qu'il affichait chaque fois qu'elle essayait de l'encourager à se montrer plus entreprenant lui apprenait qu'il était inutile de protester.

Au bout du deuxième jour, elle décida donc de profiter de ce temps libre pour trier les papiers de son père, tâche qui ne fit que renforcer ses inquiétudes. Plus elle y réfléchissait, plus elle était convaincue qu'il ne serait jamais parti si longtemps. Il avait dû lui arriver quelque chose, c'était certain.

Quelques heures plus tard, pour se changer les idées, elle se mit à écrire dans son blog. Et elle venait tout juste de terminer un article intitulé : « Passer de bon à excellent : comment améliorer vos aptitudes en équitation », quand Brad entra dans la pièce.

Il lui indiqua plusieurs sacs débordant de documents qui se trouvaient par terre, à côté de sa chaise.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai fait un peu de tri dans les papiers de mon père.

Elle secoua la tête. Sa mère avait toujours géré les affaires de la famille.

Aussi, faute de savoir ce qu'il fallait jeter, son père avait-il tout conservé.

— De vieux relevés de banque, de vieilles factures et les tickets de caisse de toutes les transactions qu'il a faites depuis la mort de maman. Bref, que des trucs à mettre au feu.

— Je retournerai chercher l'incinérateur après le déjeuner. Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-il en regardant son ordinateur d'un œil curieux.

— J'écris dans mon blog. Je donne des conseils et des informations sur l'équitation western à tous ceux qui partagent ma passion.

Du coin de l'œil, elle le vit sortir deux canettes de soda du réfrigérateur.

— Intéressant, dit-il en lui en tendant une. Tu aimes bien ce genre de trucs ?

Elle eut envie de hausser les épaules, mais se retint. Elle adorait écrire son blog. Pourquoi le nier ?

— Oui, beaucoup.

— Tu pourrais peut-être te reconvertir dans l'enseignement ? Ecrire et ouvrir un centre équestre ?

— C'est une possibilité, répondit-elle avant de boire une longue gorgée de soda frais. Tu aurais dû entendre mon père, la dernière fois que je suis venue le voir et que je lui ai dit que j'envisageais de devenir prof...

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a lancé : « Ce sont toujours les incapables qui enseignent. »

Brad leva les yeux au ciel, ce qui, curieusement, lui mit du baume au cœur.

— Tu es capable de réaliser de grandes choses, répliqua-t-il en se penchant vers elle. Tu es intelligente, talentueuse et volontaire.

— Merci, se contenta-t-elle de répondre, touchée par le respect qu'elle lisait dans ses yeux.

— Bon, maintenant qu'on a fait le point sur ton avenir, est-ce qu'on pourrait parler du déjeuner ? Je meurs de faim. Qu'est-ce que tu dirais de manger des ailes de poulet de chez Buffalo Bart ?

— Ça me va. A partir du moment où nous mangeons quelque chose d'un peu plus sain ce soir.

« Nous ».

Il était encore là, cet omniprésent « nous ». Plus le temps passait, plus souvent elle le prononçait. Bien qu'elle ait cohabité avec de nombreuses colocataires, elle n'avait jamais vécu avec un homme. Il lui avait toujours semblé que ce serait plus difficile qu'avec une fille. Mais ce n'était pas le cas avec Brad, qui, étonnamment, s'était toujours montré très facile à vivre. En tout cas jusqu'ici.

Tournant la tête vers lui, elle le surprit en train de porter sur elle un regard admirateur. Une sensation de chaleur vint aussitôt se nicher au creux de son ventre. Et pourtant, elle était absolument certaine qu'il n'allait rien se passer.

Si elle se risquait à la moindre manœuvre, il allait encore une fois la repousser, lui répéter qu'elle devait se reposer, recharger ses batteries.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il eut un petit sourire.

— Ça te dit de sortir ce soir ?

Était-ce vraiment ce qu'il avait dit ? En tout cas, elle ne s'attendait pas à cela.

— Quel endroit tu as en vue ?

Elle n'aurait même pas dû poser la question. Vraiment, peu lui importait l'endroit où il avait prévu d'aller. Après avoir passé deux jours cloîtrée dans la maison, n'importe quelle suggestion de sortie serait la bienvenue.

— Eh bien, il y a plusieurs possibilités. Oh ! j'allais oublier.

Il sortit de sa poche un tas de lettres et de prospectus et les posa sur le bureau.

— Je suis allé chercher le courrier.

Elle regarda distraitemment le tas, songeant qu'elle s'occuperait du tri plus tard. Mais soudain, l'image d'une torche dépassant entre deux enveloppes attira son attention. Elle sortit le document de la pile. Une carte postale de la Statue de la Liberté.

Brad s'était remis à parler, mais elle ne comprenait pas ce qu'il disait, comme si sa voix lui parvenait de très loin. Le cœur battant à tout rompre, elle déglutit plusieurs fois avec peine avant d'ouvrir la bouche.

— Brad, regarde.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se penchant vers le bureau d'un air anxieux.

Son cœur battait désormais si fort dans ses oreilles qu'elle s'entendait à peine parler. D'une main tremblante, elle retourna la carte et reconnut immédiatement l'écriture de son père.

— Ça vient de mon père. Pas d'adresse de retour, mais il est vivant apparemment. Ou du moins l'était-il quand il l'a envoyée.

Heureusement qu'elle était assise, car si elle se risquait à se lever, ses jambes se déroberaient sous elle.

— Il était temps, murmura-t-il.

Mais elle avait lu le nom et l'adresse qui figuraient sur la carte postale. Et dans son cœur, la joie se mêlait désormais à la douleur.

— C'est à toi qu'elle est adressée.

— A moi ? répéta-t-il d'un air sidéré. Mais pourquoi m'écrit-il ?

Ne sachant que répondre, elle lui tendit la carte

— « Brad, lut-il à haute voix, prends soin du ranch. Je voulais que ce soit toi qui l'aies. Je ne reviendrai pas. Je suis très bien là où je suis. Boyd. »

— Il est en vie, souffla-t-elle, submergée par les émotions contradictoires. Et il est très bien là où il est.

Le soulagement était immense, mais d'un autre côté, elle sentait la colère bouillir en elle.

— Il est très bien là où il est, répéta-t-elle. Pendant que je me faisais un sang d'encre pour lui, il était en train de profiter de la vie quelque part.

— Ça n'a aucun sens, bredouilla Brad, l'air complètement décontenancé.

Pourquoi m'aurait-il écrit à moi, et pas à toi ?

— Il doit toujours m'en vouloir, répondit-elle en clignant des yeux pour retenir ses larmes.

L'idée que son père ait fait preuve de si peu de considération pour elle lui avait brisé le cœur. Elle n'avait rien fait d'autre que de verbaliser ses inquiétudes concernant sa consommation d'alcool et lui conseiller de se faire aider par quelqu'un. Et pour cette seule et unique raison, il l'avait rayée définitivement de sa vie ?

Poussant un profond soupir, elle se força à se concentrer sur le côté positif des choses.

— Il est sain et sauf. C'est ça qui compte.

— Il t'a fait vivre un véritable enfer, et il m'envoie une carte postale à moi ! hurla Brad en jetant la carte en question sur le bureau.

La colère qu'elle lut sur son visage ne manqua pas de la surprendre. Elle se sentait elle-même furieuse, mais pourquoi l'était-il de son côté ? Pour elle.

Elle se passa nerveusement la main sur le visage, mais ses yeux étaient secs. Ses émotions étaient bien trop contradictoires pour qu'elle pleure. D'un côté, elle se sentait soulagée que son père soit vivant, et apparemment en bonne santé, mais de l'autre, elle ressentait un profond sentiment de tristesse. Elle allait devoir faire le deuil de l'amour qu'il n'avait de toute évidence pas pour elle et pour la vie au ranch qu'ils avaient jadis partagée.

Quand elle avait appris la mort de sa mère, elle avait été dévastée. Giselle était partie faire des courses en ville et n'était jamais revenue. Sa voiture avait glissé sur une plaque de verglas avant de tomber dans un ravin. Il avait fallu deux jours à la police pour la retrouver. A ce moment-là, curieusement, c'était d'abord de la colère qu'elle avait ressentie. Comment sa mère avait-elle osé l'abandonner ? Cela n'avait rien de rationnel, bien entendu. Elle savait bien que sa mère n'avait jamais choisi de la quitter.

Contrairement à son père, d'ailleurs, qui avait délibérément tiré un trait sur elle et sur sa vie au ranch. C'était par choix qu'il l'avait abandonnée.

La voix de Brad la tira de sa torpeur.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, murmura-t-il en passant un bras autour de sa taille pour l'encourager à se lever. Ça va aller.

Il la serra contre elle, et elle sentit la chaleur de ses bras dissiper un peu le froid glacial qui s'était infiltré jusqu'au plus profond de ses os.

— Je vais faire mes bagages.

Sa voix lui parut à elle-même morne et dépourvue de vie. Mais à bien y réfléchir, elle n'était que le reflet de ce qu'elle ressentait.

Son père était en vie, mais elle était seule, puisqu'il ne voulait pas d'elle.

— Il me faudra tout de même quelques jours pour trouver un autre endroit où vivre. Alors si tu pouvais me laisser jusqu'à la fin de la semaine.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? protesta-t-il d'une voix vibrante d'émotion.

— C'est ta maison, pas la mienne. Je suis sûre que tu seras très heureux

ici.

Elle essaya de sourire, mais ses lèvres tremblaient.

— Je ne veux pas que tu partes.

Il avait repris cet air borné qu'elle avait si souvent eu l'occasion de voir au cours des deux derniers jours qui venaient de passer.

Elle essaya de se dégager son étreinte, mais ses bras restèrent fermement enroulés autour de son corps.

— Si je suis restée, c'était parce que je me croyais chez moi. Mais maintenant, nous savons l'un comme l'autre que le Leap of Faith t'appartient bel et bien.

— Tu ne vas tout de même pas t'en aller à cause de quelques mots griffonnés sur une carte postale ? Je vais informer le shérif de cette nouvelle, mais ce n'est pas pour autant que nous allons arrêter de rechercher ton père. Et de toute façon, en attendant, tu restes ici.

De la colère brûlait dans ses yeux. On aurait dit qu'il la mettait au défi de le contredire.

— Depuis quand est-ce que tu me donnes des ordres ?

Elle n'allait tout de même pas vivre à ses crochets. On lui avait appris, dès son plus jeune âge, à être indépendante et à s'assumer. Pour quelle raison, d'ailleurs ? Avec le recul, elle se disait que son père avait peut-être vu là une bonne façon de la préparer au jour où il sortirait de sa vie sans même lui fournir une seule explication.

Alors qu'elle se faisait cette réflexion, les larmes vinrent enfin lui emplir les yeux.

— Je tiens à toi, Margot. On va trouver un moyen de régler ça ensemble.

Les mots de Brad lui firent l'effet d'un baume sur ses blessures.

— Il n'y a rien à régler.

— Tu ne partiras pas.

Elle eut soudain l'impression d'avoir été vidée de toute son énergie. D'un revers de main, elle s'essuya les yeux.

— Si je reste, je te paierai un loyer.

— Tu n'as pas besoin de...

— Si tu refuses, je pars, l'interrompit-elle en relevant fièrement le menton.

L'espace d'une seconde, il sembla vouloir argumenter. Mais son regard changea brusquement.

— Si c'est ce que tu veux.

Ce n'était pas ce qu'elle voulait, mais elle n'avait pas d'autre choix.

— C'est une question de devoir, pas de volonté.

— Alors je vais demander à mes parents s'ils ont besoin de quelqu'un pour les aider au General Store.

— Pas la peine, objecta-t-elle en posant une main sur son bras. J'ai une autre idée, mais pour que ça marche, j'aurais besoin de ton aide.

Son regard, toujours braqué sur le sien, ne vacilla pas.

— Tu peux compter sur moi.

La carte postale eut pour effet d'accélérer les choses. Fort heureusement, Margot n'eut pas à perdre de temps à trouver un moyen de rassembler de l'argent pour payer son loyer. Elle savait déjà ce qu'elle pouvait faire pour gagner sa vie en s'adonnant à sa passion.

Quand Leila vint lui rendre visite, le samedi, elle se sentait apaisée. Et bien qu'elle soit toujours blessée par les actions de son père, elle n'avait plus envie de pleurer à chaque fois qu'elle songeait à lui.

C'était une belle journée pour un mois d'octobre. Le ciel était bleu, et la neige de la semaine passée avait disparu pour ne plus laisser que quelques traces blanches dans les zones ombragées.

Leila, qui était passée lui dire au revoir, n'aurait aucune difficulté à se rendre le lendemain à Kalispell pour prendre son vol pour Atlanta. Elle semblait ravie à l'idée de retrouver la ville, mais Margot était bien triste de la voir partir.

— Tu vas me manquer, lui dit-elle en coupant la tarte au potiron qu'elle avait préparée le matin. Le temps passe trop vite.

Assise dans la cuisine, Leila but une gorgée de chocolat chaud.

— Ne t'inquiète pas. Je serai de retour pour les fêtes de fin d'année. Et crois-moi si tu veux, mais cette idée me ravit. J'ai promis à ma famille que je serai là. Papa était tout content. Tu sais comment il est avec ses filles. Et...

Elle s'interrompt brusquement.

— Excuse-moi, bredouilla-t-elle.

— Ce n'est rien, répondit Margot d'une voix enjouée.

Il était hors de question qu'elle passe ses dernières minutes avec Leila à se lamenter sur son sort. Elle voulait profiter au maximum de ce moment. Certes, son propre père ne l'aimait pas. Mais il était sain et sauf. Et il était « très bien où il était ». Pour le moment, c'était tout ce qui comptait.

Secouant la tête, elle décida de changer de sujet.

— J'ai été ravie de rencontrer ta cousine. Elle est vraiment adorable.

— Sierra ? Ses parents t'ont déjà contactée ?

— Sa mère m'a appelée et son père l'a amenée ici hier, expliqua Margot en repensant avec joie à l'enthousiasme de la petite fille. Elle était tout excitée. Et elle a adoré Storm.

— Tu l'as laissée monter Storm ? demanda Leila en entamant sa part de tarte.

Margot acquiesça.

— C'est important pour lui de rester en forme. Pour ma part, je ne peux que le faire un peu trotter. Et encore, quand Brad n'est pas dans les parages.

Leila lui jeta un regard interrogateur. Elle sourit.

— Il a peur que je tombe, reprit-elle en riant. Tu m'imagines, tomber d'un cheval au trot ?

— J'ai vu des tonneaux d'équitation western dans la cour, objecta Leila d'un air grave.

— Les médecins m'ont recommandé de ne rien faire de dangereux. Mais Sierra, elle, n'a pas de problème de santé. Et c'est important pour Storm de continuer la pratique.

— C'est toi qui as installé ces tonneaux ? demanda Leila en étrécissant les yeux.

— Non, c'est Brad.

— C'est gentil de sa part.

Margot ignore le regard inquisiteur de son amie. Elle ne savait pas quoi penser des sentiments de plus en plus forts qu'elle éprouvait pour Brad.

— C'est un gentil garçon, se borna-t-elle donc à répliquer.

Poussant son assiette et sa tasse sur le côté, Leila se pencha vers elle pour lui prendre les mains.

— Comment est-ce qu'il est ?

— Il est gentil, je viens de te le dire.

L'air agacé, Leila soupira.

— Ce n'était pas de ça que je te parlais.

Au sourire espiègle que lui adressa son amie, Margot finit par comprendre.

Leila l'interrogeait sur sa vie sexuelle. Mais bien qu'il y ait toujours quelque chose de presque palpable entre eux, il ne l'avait pas touchée depuis le fameux soir près de la cheminée, et plus le temps passait, plus elle se sentait frustrée.

— On... On n'a toujours pas...

— Je t'avais pourtant donné ce qu'il fallait, s'étonna Leila. Qu'est-ce qui se passe ? Le feu s'est éteint ?

Il lui semblait au contraire que le feu était plus chaud que jamais. Mais elle ne voyait pas comment elle pouvait expliquer à son amie ce qu'elle avait elle-même du mal à comprendre.

— Je t'ai parlé de mes vertiges, en revenant au ranch.

— Mais c'était il y a plus d'une semaine.

— Brad s'est fait du souci pour moi. Pendant deux jours, il a insisté pour que je me repose à la maison.

— Mais ce repos forcé est terminé depuis mercredi.

— Oui, le jour où la carte postale est arrivée.

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Elle avait déjà tout raconté à Leila.

— Ah, fit celle-ci en baissant les yeux d'un air gêné. Mais en un sens, c'est une bonne chose que tu aies reçu cette carte. Au moins, comme ça, tu sais qu'il est en vie.

— En vie, et très bien là où il est, ajouta-t-elle sans parvenir à dissimuler son amertume.

Elle ne comprenait pas très bien pourquoi, mais elle trouvait cette dernière expression particulièrement irritante.

Elle aurait certainement dû être ravie qu'il soit heureux là où il était. Le problème, en réalité, venait des implications de l'expression, qui laissait entendre qu'il se moquait totalement de la façon dont ces longs mois de silence avaient affecté sa fille et ses amis. Même Brad s'était fait du souci.

La voix de Leila la ramena à la réalité.

— C'est presque comme si ton père avait voulu disparaître pour prendre un nouveau départ.

C'était une possibilité. Mais elle en avait considéré tellement, au cours des deux derniers jours, qu'elle n'avait plus envie de songer à cela.

— Tout ça est un véritable mystère pour moi, Leila. Quitter la seule maison qu'on ait jamais connue à près de quatre-vingts ans, laisser sa famille et ses amis derrière soi comme s'ils ne comptaient pas, comme s'ils n'avaient jamais compté...

La voix de Margot se brisa. Tout en lui serrant doucement les mains, Leila inclina sa tête sur le côté.

— Qu'a dit le shérif quand tu le lui as raconté ?

— Pas grand-chose. Il m'a remerciée de l'en avoir informé. Il avait l'air furieux. Il a investi beaucoup de temps et d'argent pour essayer de le retrouver.

Les yeux pleins de compassion, Leila lui sourit.

— Peu importe. Mais tu te fais toujours du souci pour lui, n'est-ce pas ?

— Pas autant qu'avant l'arrivée de cette carte, mais oui, répondit-elle en hochant la tête. Brad a demandé au détective qu'il a embauché de poursuivre son travail. Il veut que nous cherchions papa jusqu'à ce que nous le trouvions.

— « Nous » ?

— Façon de parler.

Avec un soupir, Margot dégagea ses mains de celles de Leila.

— Je ne sais pas ce qu'il se passe entre Brad et moi. On dirait... qu'il n'a pas envie de faire l'amour. On s'embrasse souvent, mais ça s'arrête là. Tu crois que je ne lui plais plus ?

— Ça m'étonnerait, répondit Leila. Si je n'aimais pas autant les hommes, je crois bien que je te sauterais dessus.

Margot se mit à rire. Il fallait dire qu'elle avait choisi sa tenue avec soin, ce matin-là — jean *skinny* et pull bleu roi bien ajusté —, dans l'espoir de séduire Brad. Pas Leila.

— Tu pourrais peut-être..., commença Leila sur le ton de la confidence.

Mais la porte de derrière s'ouvrit sur Brad, qui se précipita dans la pièce.

Il était déjà parti travailler quand Leila était arrivée, et Margot ne l'avait pas vu de la matinée. Bien qu'il soit un peu décoiffé, il lui parut extrêmement désirable dans son jean délavé et sa chemise noire.

— Je pense avoir trouvé un autre élève pour...

Il s'interrompt, retira son chapeau.

— Bonjour, Leila. Margot m'avait dit que tu devais passer. Comment vas-tu ?

— Très bien. Je retourne à Atlanta demain, répondit-elle en se levant. J'allais d'ailleurs partir. Tu me raccompagnes, Margot ?

— Ne te presse pas pour moi. Si vous avez des choses à vous dire, je vous laisse tranquilles.

— Merci, mais j'ai promis à ma sœur de passer la voir. Et surtout mon adorable petite-nièce. Prends soin de Margot pendant mon absence.

Son regard, fixé sur celui de Leila, ne vacilla pas.

— Tu peux compter sur moi.

Quand la porte d'entrée se fut refermée, Margot prit son amie dans ses bras.

— Ne t'inquiète pas pour le sexe, lui chuchota Leila à l'oreille.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Vu la façon dont il te regarde, je suis certaine que ta période d'abstinence ne va pas tarder à s'achever.

* * *

Tout en attendant le retour de Margot, Brad fit les cent pas dans la cuisine. Mercredi, il avait été déterminé à faire avancer les choses sur le plan physique, mais il avait fallu que cette saleté de carte postale arrive.

Si Boyd avait été là, il aurait pu le gifler pour avoir mis tant de tristesse dans le regard de Margot. Ce vieux bouc était attaché à sa fille unique, c'était certain, mais à la façon dont il s'était comporté, on aurait dit qu'il n'avait ni amour ni respect pour elle.

Plusieurs fois au cours des quelques jours passés, quand il avait embrassé Margot, il avait eu le sentiment qu'elle en voulait plus. Le problème, c'était qu'il ne se souvenait pas de s'être jamais senti aussi protecteur vis-à-vis de quelqu'un. Tout comme Vipère, il montait la garde, déterminé à ne laisser personne lui faire du mal. Y compris lui-même.

Peut-être se faisait-il des idées, mais il lui semblait que lui faire des avances trop rapidement équivaldrait à profiter de sa faiblesse émotionnelle.

Il avait vu la dévastation dans son regard quand elle lui avait annoncé que la carte postale lui était destinée, et non à elle. Mais à chaque fois qu'elle avait parlé de partir, il avait tout fait pour qu'elle se ravise. Car comment aurait-il pu prendre soin d'elle si elle avait été loin de lui ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'une tasse de chocolat chaud ? demanda-t-elle

en rentrant dans la cuisine, splendide, comme toujours, dans son jean moulant et son pull à col en V.

— Non, je te remercie.

Il lui fallut se faire violence pour arracher son regard à sa poitrine. Tout en soupirant, il releva les yeux vers son visage, ne se laissant distraire que quelques secondes par ses lèvres pleines et sensuelles, avant de se concentrer, à force de volonté, sur ses beaux yeux verts.

— Je voulais te dire que je t'avais peut-être trouvé une nouvelle élève. Jilly a huit ans. Je suis tombé sur son père au *General Store*, ce matin. Il a eu l'air très intéressé.

Elle se pencha un peu au-dessus du plan de travail, ce qui fit encore ressortir ses seins.

— Jilly ? fit-elle en secouant la tête. Je ne connais pas de Jilly. Qui est son père ?

Il lui donna le nom de famille de Roger, qui, à en juger par l'expression de son visage, ne lui évoqua rien.

— Je lui ai passé ton numéro de portable. J'espère que ça ne te dérange pas.

— Pas de problème, répondit-elle en souriant.

Pourquoi avait-il le sentiment qu'elle cherchait à le titiller ? En tout cas, il était ravi de la voir sourire à nouveau.

— Rog m'a dit que sa femme allait te contacter. Elle s'appelle Shelley.

— Merci pour ton aide. J'ai vraiment passé un bon moment avec Sierra, hier.

Elle réajusta son pull, ce qui lui mit littéralement l'eau à la bouche.

— Tu es un bon professeur. Tu as non seulement les connaissances, mais aussi une sorte de don avec les enfants.

Pendant un court instant, il les avait discrètement observées depuis l'écurie et, s'il n'avait pu entendre tout ce qui se disait, il avait bien vu la façon dont la petite réagissait.

Elle inclina la tête, l'interrogeant du regard. Il avait de plus en plus chaud.

— Je t'ai regardée travailler avec elle quelques minutes.

— La prochaine fois que tu as quelques minutes, viens te joindre à nous. Une paire de bras en plus, ça peut toujours servir.

— Ah, fit-il d'un air taquin, c'est donc tout ce que je suis pour toi : une paire de bras ?

— Une paire de bras bien musclés, répondit-elle en souriant. Avec une paire de mains agiles et expérimentées, si mes souvenirs sont exacts.

Elle semblait plus sûre d'elle et plus heureuse. Mais peut-être prenait-il ses désirs pour des réalités ? Quoi qu'il en soit, il rêva quelques instants à toutes les promesses que recelait son sourire sensuel avant de soulever le sujet qu'il voulait évoquer.

— Pour en revenir à ton nouveau job...

Certes, ce n'était pas une excellente transition, mais ce pull qu'elle portait

était en train de lui faire complètement perdre la raison.

— Qu'est-ce que tu dirais de fêter ton succès ?

Elle prit un air vaguement amusé.

— Une élève, ce n'est pas vraiment ce que l'on pourrait appeler un succès...

— Deux !

— Admettons. Mais qu'entends-tu par « fêter mon succès » ?

Elle s'était mise à se mordiller la lèvre, et il était complètement captivé par sa bouche sensuelle. Il se secoua donc pour reprendre ses esprits.

— En allant faire un petit tour à Kalispell. C'est le festival de jazz, ce week-end.

Etant originaire de la région, elle devait certainement connaître cet événement, qui rassemblait tous les ans plusieurs groupes de jazz et de ragtime.

Elle l'observa pendant un long moment.

Au bout de quelques secondes, il commença à transpirer. Il venait tout juste de se rendre compte de l'importance que sa réponse revêtirait pour lui.

— Pourquoi pas ? lâcha-t-elle enfin.

Un intense soulagement s'empara de lui, qu'il fit de son mieux pour dissimuler. Il devait poursuivre sur sa lancée :

— Ma mère a une amie à Kalispell qui tient une maison d'hôtes. J'ai réservé une chambre. On pourrait passer la nuit là-bas et rentrer demain ?

Semblant hésiter, elle garda le silence quelques secondes.

— Je peux toujours annuler, tu sais ?

Il aurait dû attendre encore un peu. Après tout, cela faisait à peine une semaine qu'elle avait eu ces vertiges, et à peine deux jours qu'elle avait reçu cette carte postale.

— Non, n'annule pas, se hâta d'elle de répondre. Je me demandais juste ce qu'on allait faire de Vivi et des petits.

— Pas de problème, répondit-il.

Il avait pris soin de couvrir ses arrières :

— Quand j'ai expliqué à mon père que j'envisageais d'y aller, il m'a dit que Jesse pourrait soigner les vaches et que lui-même pourrait s'occuper de Vip..., de Vivian et des chiots.

— Mais c'est beaucoup leur demander, je trouve, dit-elle en fronçant les sourcils.

— Ne t'inquiète pas. Ils avaient l'air tout contents de nous aider.

— Tu as vu comment Vipère s’est comportée avec papa ? demanda Brad à Margot, un peu plus tard dans l’après-midi, alors qu’ils se garaient devant une grande maison du centre historique de Kalispell. Il a dit que, si on voulait rester plus longtemps, il s’en occuperait avec plaisir.

— C’est gentil de sa part, marmonna-t-elle.

La dernière chose dont elle avait envie, ce soir-là, était de parler papas, même si celui de Brad était très gentil et très serviable.

Ils restèrent quelques instants dans la voiture à admirer la maison dans laquelle ils allaient passer la nuit. La structure massive, qui devait avoir été bâtie au début du ^{xx}e siècle, avait un toit pentu sur lequel se dressaient plusieurs cheminées et que flanquait un immense porche en pierres du pays.

— Waouh ! fit-elle. C’est magnifique.

— Espérons que ce soit aussi beau à l’intérieur.

Le tonnerre se mit à gronder ; l’air était lourd d’humidité. En traversant l’immense pelouse bordée de massifs taillés au cordeau, elle dut réajuster le col de son manteau. Le vent était vif et glacial. Elle laissa Brad, qui portait leurs bagages, passer devant elle dans l’escalier du porche. Il frappa et, très rapidement, une femme d’âge mûr vint leur ouvrir.

— Bonjour, madame Driscoll. Ravi de vous revoir. Merci de nous avoir gardé cette chambre.

— Avec plaisir. Appelez-moi Debbie.

La petite dame aux cheveux bruns striés de gris, qui devait avoir aux alentours de cinquante ans, était aussi haute que large. Mais ce furent ces yeux bleus lumineux et son sourire accueillant qui retinrent l’attention de Margot.

— Bienvenue dans la maison Rogers.

Brad fit les présentations.

— Ah, fit alors la nommée Debbie. Vous devez donc être la fille de Boyd et Giselle...

— Tout à fait, répondit-elle sans chercher à dissimuler sa surprise. Vous connaissez mes parents ?

— Mon mari, Gene, nous a quittés il y a trois ans déjà, répondit Debbie, dont les yeux devinrent brumeux l’espace de quelques instants. Il connaissait bien votre père. Il partageait sa passion des voyages.

Des voyages ? Elle ne se souvenait même plus de la dernière fois que son père avait franchi les limites de l'Etat, avant qu'il ne prenne ce train pour New York, en juillet dernier. Manifestement, cette pauvre femme avait dû le confondre avec quelqu'un d'autre.

— Mon mari et moi rencontrions vos parents de temps à autre, à l'occasion de fêtes ou de réceptions à Rust Creek Falls, reprit Debbie d'une voix nostalgique. Mon mari était plus âgé que moi. Votre mère et moi avions cela en commun.

Espérant que Debbie allait passer à un autre sujet, Margot se borna à hocher la tête. Fort heureusement, la femme les fit bien vite entrer dans la jolie maison. Margot admira les parquets en chêne massif et la belle hauteur de plafond. Quand ils eurent gravi l'immense escalier de pierres, Debbie s'arrêta devant une porte.

— Depuis combien de temps vous fréquentez-vous ? demanda-t-elle en regardant la main de Brad, nonchalamment posée sur le bas de son dos.

Margot ouvrit la bouche. Son premier réflexe fut de lui rétorquer de se mêler de ses affaires, mais elle se ravisa. Il n'y avait pas de curiosité malsaine dans les yeux bleus de cette femme, juste une inquiétude toute maternelle.

— C'est comme si Brad et moi nous connaissions depuis toujours, finit-elle par répondre, en espérant que Debbie ne remarquerait pas qu'elle avait quelque peu éludé à sa question.

Il aurait été trop compliqué de lui expliquer qu'ils ne se fréquentaient pas. Tout du moins pas dans le sens où la vieille femme l'entendait.

— J'ai dû attendre qu'elle vieillisse un peu, intervint Brad. Ce n'est pas toujours facile d'être plus âgé que la femme de ses rêves.

A ces mots, le visage de Debbie se détendit.

— Je comprends, convint-elle en leur adressant un large sourire. Je vous ai installés dans la chambre bleue.

Elle ouvrit la porte et, après avoir remis la clé à Margot, s'écarta pour les laisser entrer.

La chambre, bien nommée, était décorée de toutes sortes de nuances de bleu, allant du violet des myrtilles qui décoraient le papier peint à la teinte presque blanche du couvre-lit. Comme au rez-de-chaussée, le parquet de chêne était poli et lustré. Des rideaux de soie bleu Tiffany et des tapis orientaux d'une teinte similaire venaient compléter le décor.

— C'est magnifique, souffla Margot en faisant courir ses doigts sur une commode Hepplewhite.

— Ravie que cela vous plaise, répondit Debbie d'un air fier. J'imagine que vous envisagez de vous rendre au festival de jazz, mais sachez que je servirai des amuse-bouches, du vin et des boissons non alcoolisées au rez-de-chaussée dans un quart d'heure environ. Je ferai sonner la cloche quand tout sera prêt. Nous serions ravis que vous vous joigniez à nous.

— Nous essaierons. Merci pour tout, répondit Brad.

La petite horloge qui était posée sur la commode se mit à sonner.

— Il faut vraiment que j’y aille, déclara Debbie, avant de disparaître dans le couloir.

— C’est vraiment magnifique, constata Margot quand leur hôtesse eut disparu.

Machinalement, elle s’approcha de la fenêtre et écarta un peu les rideaux.

— Il pleut.

Il vint se poster à côté d’elle, et l’odeur enivrante de son parfum revint la tenter. Dehors, il tombait des trombes d’eau.

— Ils avaient pourtant prévu du beau temps.

— C’est toujours mieux que de la neige.

Malgré la distance qui les séparait, elle pouvait sentir la chaleur de son corps et le désir monter en elle. Un délicieux frisson lui parcourut le dos. Aussitôt, elle sentit son bras glisser autour de sa taille.

— Tu as froid ?

— Pas vraiment, murmura-t-elle en nichant sa tête dans le creux de son cou. C’est juste le fait de voir la pluie tomber.

Son enthousiasme à l’idée d’assister aux festivités avait un peu diminué. Elle n’avait même pas emporté de parapluie.

— Je commence à me faire du souci pour moi-même, murmura-t-elle.

Il la serra un peu plus fort contre lui, et elle leva la tête pour chercher son regard. Il était aussi tumultueux que le temps de l’autre côté des carreaux.

— Explique-moi.

— Quoi ?

— Pourquoi tu te fais du souci.

— J’exagère peut-être un peu, mais j’ai l’impression que je suis en train de devenir asociale. Plus je regarde cette pluie tomber, plus je me dis que je préférerais rester à côté d’un feu à boire un verre de vin. C’est fou, tu ne trouves pas ?

— Non, répondit-il en dégageant une mèche de son visage pour l’embrasser sur le cou. Moi aussi, j’ai envie de ça.

Au contact de ses lèvres sur sa peau, elle sentit son sang se changer en lave.

— Mais on n’a pas fait tout ce chemin pour passer la soirée dans une maison d’hôtes ?

— On est venus écouter du jazz, répondit-il en lui titillant le lobe de l’oreille avec sa langue.

De nouveau, un frisson lui parcourut le dos.

— C’est ça.

Elle s’entendait à peine parler tant les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles.

— Mais on n’est pas obligés de faire un choix. Je peux mettre du jazz sur mon téléphone, et on boira un verre de vin devant un feu de cheminée. Comme ça, on ne sera pas obligés d’affronter les éléments déchaînés pour se rendre au kiosque.

Sans lui laisser le temps de répondre, il l'attira dans un fauteuil victorien qui était à peine assez grand pour deux. Et quand elle se retrouva sur ses genoux, elle fut surprise de constater à quel point il était déjà excité. A l'aide de son pouce, il se mit à caresser la paume de sa main.

Sa gorge était devenue sèche, mais elle parvint néanmoins à formuler une dernière protestation :

— Mais tu avais envie de t'amuser !

— Qui a dit que nous n'allons pas nous amuser ?

Ce fut malheureusement à ce moment-là qu'une petite cloche se mit à sonner. Il fallut à Brad un certain temps pour comprendre que, s'il restait ne serait-ce qu'une minute de plus dans ce fauteuil avec Margot, il n'y aurait ni amuse-bouche ni verre de vin devant la cheminée.

Après avoir hésité quelques secondes, il finit par se faire à l'idée qu'ils auraient besoin de carburant pour survivre à la soirée qu'il envisageait de passer. Aussi finit-il par la prendre par la main pour la conduire au rez-de-chaussée.

Elle ne chercha pas à protester. Mais le regard étonné qu'elle afficha le fit sourire. Elle pensait qu'il s'était enfin décidé, mais de toute évidence, il l'avait surprise.

Dans le hall, un feu brûlait dans une grande cheminée en pierres taillées, et d'appétissants petits canapés avaient été disposés sur des plateaux d'argent reposant sur une grande table recouverte d'une nappe en dentelle. Des bouteilles de vin et des verres en cristal, qui scintillaient à la lumière des lustres à pampilles, avaient été disposés aux quatre coins de la pièce.

Si Margot était de toute évidence la plus jeune de l'assemblée, il y avait plusieurs couples qui semblaient à peu près de son âge. Mais la plupart des convives semblaient proches de la retraite.

* * *

Brad resta à ses côtés tandis qu'ils savouraient le vin et les amuse-bouches. Bien que la plupart des conversations soient superficielles, elle avait du mal à se concentrer, sans que cela ait à voir avec les séquelles de son traumatisme crânien.

Chaque fois que son regard croisait celui de Brad, elle n'arrivait à penser qu'à une chose : le lit qui les attendait dans la chambre. Au bout d'un quart d'heure environ, elle décida donc de prendre le taureau par les cornes.

Tout en serrant sa main dans la sienne, elle plongea le regard dans ses beaux yeux verts.

Ils n'eurent pas besoin de mots. Tandis qu'il remplissait leurs deux verres, elle s'empara un plateau d'amuse-bouche. Pour l'heure, elle n'avait pas très

faim, mais elle avait le sentiment que cela viendrait bientôt.

Malheureusement, alors qu'ils s'apprêtaient à monter l'escalier, Debbie vint les trouver.

— Vous allez au festival ?

— On va se reposer un peu avant de partir, répondit Margot lorsqu'un grondement de tonnerre retentit au-dehors.

— Prenez garde à vous. Il fait froid. Et ils annoncent une tempête de neige.

Margot avait beau avoir hâte de monter, elle ne voulait pas se montrer impolie avec Debbie. Aussi restèrent-ils quelques minutes à bavarder avec leur logeuse. Quand ils purent enfin se libérer, ils échangèrent un sourire satisfait.

Aussitôt qu'ils eurent passé la porte, il la coinça contre un mur, manquant de renverser le plateau qu'elle portait à la main. Il l'embrassa avec passion puis s'écarta.

— Je ferais mieux de poser ces verres avant de renverser du vin sur ton haut et de t'obliger à le retirer.

Après avoir posé son plateau sur une petite table, elle vint se poster près de la fenêtre aux rideaux tirés.

— Quelque chose me dit que je ne devrais pas tarder à le retirer, de toute façon, répondit-elle en souriant.

— C'est gentil de ta part, murmura-t-il en venant se poster derrière elle.

Quand il la prit dans ses bras, elle sentit un délicieux frisson remonter le long de son dos.

— Quoi ?

— De proposer de retirer ton haut.

Elle s'esclaffa.

— Tu ne m'avais pas promis du jazz ? Si tu veux que je me déshabille, j'aurais besoin d'un peu de musique.

Il sortit son téléphone de sa poche et un instant plus tard, la voix grave de Louis Armstrong emplissait la pièce, les enveloppant dans sa sensualité comme un rideau de velours.

D'un geste gracieux, il tira un peu sur son bras pour l'obliger à effectuer un demi-tour sur elle-même.

— M'accorderez-vous cette danse ?

Tout en se dégageant de son étreinte, elle inclina la tête sur le côté.

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de Brad Crawford ?

Il eut un sourire amusé et ses yeux prirent la couleur du jade.

— Tu as réveillé le romantique qui sommeillait en moi.

— C'est bien la première fois que j'entends un homme dire ça.

— J'ai une question à te poser, enchaîna-t-il d'une voix peu assurée.

A en juger par le regard qu'il affichait, on aurait dit qu'il avait besoin d'encouragements. Bien qu'elle n'ait aucune idée de ce qu'il allait lui demander, elle s'efforça de lui sourire.

— Je t'écoute.

Mais il hésita encore plusieurs secondes avant de parler.

— Tu m'as dit que ça faisait un petit moment que tu n'avais été avec personne. Est-ce que tu as eu une mauvaise expérience ? Est-ce qu'un type t'a fait du mal, Margot ?

Son regard, débordant d'inquiétude, était désormais rivé au sien. Il fallait qu'elle le rassure. Et vite.

— Pas si tu exceptes le type au lycée qui s'est vanté auprès de ses copains de s'être tapé la rouquine.

L'air soudain furieux, il serra les dents.

— C'était il y a des lustres, se hâta-t-elle de l'apaiser.

— Qui est-ce ? Il vit toujours à Rust Creek Falls ?

— Qu'est-ce que tu vas lui faire ? s'enquit-elle d'une voix légère. Lui taper dessus pour laver mon honneur ?

Elle sentit son corps se crispier contre le sien.

— Peut-être.

Ils ne bougeaient quasiment plus désormais, se contentant de se balancer lentement d'avant en arrière au rythme doux de la musique.

La colère de Brad était presque palpable.

Pour essayer d'apaiser la tension, elle se mit à rire gaiement.

— Ne me dis pas que tu ne t'es jamais vanté de tes conquêtes ?

— Jamais, répondit-il.

Cette tentative n'ayant manifestement pas fonctionné, elle essaya de le distraire. Tout en se hissant sur la pointe des pieds, elle passa une main dans ses cheveux et pressa brièvement ses lèvres contre les siennes.

Le regard fixé sur le sien, il se pencha alors pour l'embrasser à nouveau. Si le baiser qu'elle lui avait donné n'avait été qu'une brève rencontre de leurs lèvres, celui-ci fut la rencontre de leurs âmes.

Quand elle s'écarta de lui pour reprendre son souffle, elle se sentait complètement ivre de désir. Les doigts toujours enfouis dans ses cheveux, elle se sentait complètement enveloppée par son parfum. Posant les deux mains sur ses fesses, il la serra contre lui, ne lui laissant aucun doute sur l'intensité du désir qu'il éprouvait pour elle.

— On devrait peut-être se mettre à l'aise, souffla-t-elle.

Sans la quitter du regard, il s'écarta.

— Je vais t'aider, murmura-t-il en commençant à déboutonner son chemisier.

Elle regarda son visage, ses yeux verts qui brillaient comme mille émeraudes, tandis qu'il défaisait lentement les boutons. Quand le chemisier fut ouvert, il le fit glisser sur ses épaules jusqu'à ce qu'il tombe derrière elle.

A en juger par la lueur qu'elle vit briller dans ses yeux, le soutien-gorge de dentelle noire qu'elle avait choisi pour l'occasion produisait l'effet escompté.

Mais au lieu de le dégrafer, comme elle s'y attendait, il tourna son

attention vers son pantalon. Quelques secondes plus tard, le vêtement était à ses chevilles. Elle fit un pas sur le côté pour s'en débarrasser puis renfila ses pieds dans ses chaussures à hauts talons. Elle ne portait désormais plus que son soutien-gorge et sa petite culotte assortie.

— Tu aimes mes sous-vêtements ? demanda-t-elle en prenant la pose. Je les ai choisis spécialement pour toi.

— Tu les as très bien choisis.

Son regard, qui brillait à la lumière du feu, était devenu indéchiffrable.

— A toi, maintenant, répliqua-t-elle en tendant la main vers sa ceinture.

Mais il l'en empêcha en posant sa main sur la sienne, avant d'enfouir le visage dans le creux de son cou.

— Attends un peu, murmura-t-il contre son oreille.

— Non, s'insurgea-t-elle en s'écartant de lui. Tu te mets en boxer ou on arrête tout.

— Tu es dure en affaires.

Mais, les yeux brillant de désir, il se hâta de retirer son pull et son jean.

Il avait un torse puissant, des hanches étroites, des jambes longues et musclées.

— Regarde, intima-t-elle en lui indiquant un grand miroir en pied. On est parfaitement bien assortis.

Il se tenait juste derrière elle, vêtu de son seul boxer. Le hâle des longues journées passées à travailler sous le soleil de l'été était encore bien présent dans l'éclat doré de sa peau, formant un contraste saisissant avec sa carnation pâle à elle, mise en valeur par le noir de ses sous-vêtements.

— Tu as raison, répondit-il d'une voix rauque qui envoya de petites décharges de plaisir dans son corps tout entier. Nous sommes parfaitement assortis.

Le regard toujours fixé sur le miroir, il dégrafa son soutien-gorge et en fit lentement glisser les bretelles le long de ses épaules. Elle sentit et vit ses mains brûlantes glisser sur sa peau, avant qu'il ne lui prenne les seins dans ses paumes pour jouer avec ses tétons durcis par le désir.

— Tu es magnifique, lâcha-t-il en se penchant pour en pendre un dans sa bouche.

Glissant les mains dans ses cheveux, elle ferma les yeux pour mieux savourer son plaisir. Et juste au moment où elle commençait à penser que le plaisir était trop fort, qu'elle ne pouvait plus en supporter davantage, il passa à l'autre téton.

Complètement submergée par les sensations aussi intenses que voluptueuses qu'il lui procurait, elle sentit ses jambes vaciller. Mais il poursuivit ses caresses, s'agenouillant devant elle pour glisser les doigts dans sa culotte, qu'il fit lentement descendre le long de ses jambes.

— Ecarte les cuisses, ordonna-t-il d'une voix rauque.

Elle tourna la tête vers le lit.

— Et si on...

— Ecarte les cuisses, répéta-t-il.

Elle s'exécuta. Il posa ses lèvres sur son clitoris. Et à cet instant, elle se mit à trembler de la tête aux pieds.

Le plaisir fut tel que son corps réagit à une vitesse fulgurante. Sentir son souffle chaud contre son sexe humide, le voir agenouillé devant elle, tout cela constituait l'une des expériences les plus érotiques qu'elle ait jamais connue. Elle se mit à gémir de volupté, et bien qu'elle n'ait toujours pas cessé de trembler, elle écarta encore les cuisses, tandis qu'il poursuivait sa caresse. Quand l'extase finit par exploser, elle sentit ses muscles se contracter puis se relâcher et, faisant de son mieux pour rester debout, elle cria son plaisir.

Tout en la soutenant un peu, il finit par se lever et la prendre dans ses bras pour la conduire jusqu'au lit, dont il écarta les couvertures d'un geste impatient et fougueux.

Elle eut à peine le temps de regarder son sexe dur et bandé qu'il avait enfilé un préservatif et s'était positionné entre ses jambes.

— J'ai envie de te sentir en moi, murmura-t-elle tandis qu'il penchait la tête pour la regarder dans les yeux.

Comme il était large, les sensations qu'il lui procura en s'enfonçant en elle furent décuplées. Le plaisir ne cessant de grimper, elle répondit à chacun de ses assauts, le serrant fort, l'encourageant à s'enfoncer encore. Quelques minutes plus tard, ils jouirent ensemble, corps, cœurs et souffles mêlés.

Elle avait envie, besoin de lui. Jamais elle n'avait ressenti cela auparavant. Le désir qu'elle éprouvait pour lui la consumait, et tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle n'avait aucune envie que cela cesse.

* * *

Ils firent l'amour plusieurs fois cette nuit-là. Le lendemain matin, Margot se réveilla avec des courbatures à des endroits où elle n'aurait jamais soupçonné la présence de muscles. Elle passa une heure dans le jacuzzi avec Brad.

Jamais elle ne s'était autant amusée avec un homme. Au lit, mais pas seulement. Il avait un sens de l'humour et un côté taquin qui s'accordaient parfaitement à sa propre personnalité. Ils étaient complices, c'était le mot.

Au moment où ils s'habillèrent, la neige avait cessé de tomber.

Ils finirent par descendre dans la salle à manger où, en compagnie de quelques couples, ils avalèrent un copieux petit déjeuner.

Quand les dernières personnes finirent par quitter la salle, il plongea son regard dans le sien. Et de nouveau, elle eut envie de lui. Peut-être parce que la chose lui avait manqué, depuis tout ce temps ? Ou peut-être était-ce simplement lui ? Tout ce qu'elle savait, c'était que, si cela n'avait tenu qu'à elle, ils auraient passé toute la journée dans cette jolie chambre, à faire l'amour.

— Qu'est-ce que tu dirais de passer une autre nuit ici ? lui proposa-t-il

soudain, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Ne pouvant s'empêcher de le toucher, elle fit courir ses doigts le long de son bras.

— Pour qu'on aille vraiment au festival ?

— C'est une possibilité. Mais il y a plein d'autres options.

S'étant emparé de sa main, il en embrassa la paume.

— Je n'ai pas envie que tout cela s'arrête, ajouta-t-il.

Il lui semblait voir dans son regard toute la passion qu'elle sentait brûler en elle-même. Pas de doute : ils étaient bien sur la même longueur d'ondes.

— Tu sais si la chambre est toujours disponible ?

Le sourire qu'il lui adressa lui fit littéralement chavirer le cœur.

— J'ai déjà demandé. Elle est à nous si on le souhaite.

* * *

Brad aurait préféré pouvoir rester toute la journée dans la chambre. Mais malgré leur copieux petit déjeuner, ils avaient de nouveau faim quand midi arriva. Le soleil brillait désormais, et les trois centimètres de neige qui étaient tombés la veille avaient presque fondu.

Quand elle suggéra d'aller déjeuner en ville afin de voir les quelques magasins de la rue principale, il dut se retenir de grogner. Mais il brillait dans les yeux de Margot un tel enthousiasme qu'il se sentit contraint d'accepter, comme s'il s'agissait d'une excellente idée.

Ils mangèrent donc dans un petit bistrot, ouvert l'année passée. Et quand ils eurent terminé, elle lui annonça qu'il était temps de faire un peu de shopping.

A ce moment-là, son état d'esprit avait changé. Bien qu'il apprécie la vie à Rust Creek Falls, il trouvait agréable d'être dans une ville où personne ne le connaissait. S'il voulait lui voler un baiser ou passer son bras autour de sa taille, il était certain que cela ne serait pas rapporté dans *La Gazette* dès le lendemain. Une idée qu'il ne trouvait pas du tout déplaisante.

De bonne humeur, Margot lui parla de Leila et de ses amies de l'équitation, ne mentionnant pas une seule fois son père. Naturellement, il se garda bien d'évoquer le sujet.

— C'était gentil de la part de ton père d'accepter de s'occuper du ranch un jour de plus, dit-elle en s'arrêtant devant la vitrine d'un magasin qui ne vendait que des articles de Noël.

Elle paraissait si heureuse et si insouciante qu'il ne put résister à la tentation : passant une main derrière sa nuque, il l'attira à lui pour l'embrasser.

— Il l'a fait de bon cœur, murmura-t-il contre sa bouche, se délectant de l'expression de légère surprise qu'elle affichait.

Après avoir pris une longue et profonde inspiration, elle s'empara de sa main, comme elle l'avait fait de façon assez régulière au cours de la matinée.

— Viens, on entre.

— Euh..., fit-il en examinant la vitrine d'un air perplexe. On n'est qu'au mois d'octobre. Ce n'est pas un peu tôt pour ce genre d'achats ?

Sans répondre à sa question, elle le prit par le bras.

— Viens. On n'est pas obligés d'acheter.

— Je n'ai aucune intention d'acheter quoi que ce soit.

— Je suis sûre que tu changeras d'avis une fois que tu seras entré.

Et elle avait raison. Déjà, à bien y regarder, la branche de gui au-dessus de l'entrée lui donnait envie de l'embrasser encore. Elle observa de nombreux objets et finit par s'arrêter devant un présentoir de boules à neige. Du bout des doigts, elle en caressa une.

— Ma mère adorait les boules à neige. Et moi aussi, maintenant. Regarde, ça pourrait être nous, ajouta-t-elle en prenant une boule présentant un couple de danseurs sous un réverbère.

Tout en observant l'objet, il inclina la tête sur le côté.

— Tu en fais la collection ?

A ces mots, elle reposa la boule et son sourire disparut.

— Mon père trouvait ça ridicule. Maman et moi, on savait que, si on s'en achetait ou si on s'en offrait, on en entendrait parler. Je regrette parfois de...

Sans terminer sa phrase, elle partit vers une autre allée et se mit à fouiller dans une corbeille contenant des guirlandes.

Il s'approcha et lui passa tendrement un bras autour de la taille.

— Qu'est-ce que tu regrettes ?

— Je regrette de m'être retenue, répondit-elle en nichant la tête au creux de son cou. J'aurais dû envoyer balader papa et en offrir une à maman, juste pour qu'elle sache à quel point je l'aimais.

Les yeux brillants d'émotion, elle releva la tête avant de poursuivre :

— J'adorais maman. On s'est pas mal disputées, comme il se doit entre mère et fille, quand j'étais adolescente, mais je l'ai toujours adorée.

En voyant la douleur se refléter dans ses beaux yeux, il sentit son cœur se serrer. Ce n'était pas juste. En quelques années à peine, elle avait perdu sa mère et son père. Boyd n'était pas mort, certes, mais il avait délibérément rayé Margot de sa vie, ce qui, somme toute, était pire encore. En tout cas, lui était bien décidé à retrouver ce vieux bouc pour exiger des explications.

— Ta mère savait que tu l'aimais.

— Je l'espère, répondit-elle avant de se remettre à fouiner dans les rayons.

Elle acheta plusieurs objets, dont un petit calendrier de bureau sur lequel était affiché un pingouin, parce que, d'après ses dires, il lui faisait penser à Vivian.

Quand ils finirent par sortir de la boutique, elle semblait néanmoins morose. Mais il avait une idée pour lui remonter le moral.

— J'ai envie de quelque chose, et je me demandais si tu serais intéressée.

Elle lui jeta un regard suspicieux.

— S'il s'agit de faire l'amour dans un endroit public, non merci.

— Ce n'est pas ça, répondit-il en riant. Mais ça se pratique bien en extérieur.

Il désigna le coin de la rue, où se trouvait une voiture tirée par deux chevaux.

— Qu'est-ce que tu dirais de faire un tour en calèche ?

Margot avait toujours connu cette calèche destinée aux vacanciers. Avec sa clochette et ses rubans de velours verts et violets, elle attirait l'attention. Un piège à touristes, disait son père, avec dans la voix le même mépris que lorsqu'il évoquait les boules à neige. Et pourtant, petite, elle avait toujours rêvé d'y monter.

Quand Brad lui tendit la main pour l'aider à grimper, puis ajusta le plaid rouge sur leurs genoux, elle se sentit soudain rayonnante de bonheur.

Sur les toits, les restes de neige de la veille formaient un contraste saisissant avec le bleu vif du ciel. Les sabots des chevaux claquèrent quand le cocher s'engagea dans une petite rue pavée. Elle crut se trouver dans un conte de fées.

Çà et là, des pelouses étincelaient comme des émeraudes sous les rayons du soleil. Les branches des arbres centenaires étaient courbées au-dessus de la rue comme des arches de roses.

Quand il passa un bras autour de ses épaules, elle pressa son corps contre le sien, songeant avec une satisfaction certaine à l'incontestable alchimie qui les unissait au lit.

Le désir ne tarda pas à refaire surface et, cédant à son instinct, elle posa une main sur sa cuisse. Aussitôt, elle sentit son sexe se dresser sous son pantalon.

Tout en souriant, elle remonta les doigts le long de sa cuisse. Mais il finit par lui prendre la main pour l'empêcher de grimper plus haut.

— Un problème ? demanda-t-elle d'un air faussement innocent.

— Tu triches.

— J'ignorais qu'il y avait des règles à ce genre de jeu, murmura-t-elle d'une voix sensuelle.

Elle rejeta ses cheveux en arrière avant de se passer la langue sur les lèvres. Comme prévu, le feu du désir se remit à brûler dans les yeux de Brad.

Malheureusement, le cocher intervint à ce moment-là :

— Vous appréciez la balade, messieurs-dames ? demanda-t-il sans se retourner.

— Beaucoup, répondit-elle en pinçant légèrement la cuisse de Brad.

— Si ça vous plaît, je vais vous conduire jusqu'à la rivière. C'est un peu

plus long, mais ne vous en faites pas, je ne vous compterai pas de supplément.

— Merci, dit-elle en adressant à Brad un sourire penaud.

Elle savait bien que ce n'était pas l'argent, mais le temps qui lui importait. Tout comme elle, il brûlait de retrouver le lit de la maison d'hôtes.

Faire l'amour avec lui avait éveillé en elle des désirs qu'elle avait dû réprimer pendant des années. Désormais, à chaque fois qu'elle regardait ses yeux, elle songeait à la couleur de jade qu'ils avaient pris quand il l'avait vue nue. Quand elle regardait ses lèvres, elle songeait au plaisir qu'elles lui avaient donné en déposant des baisers sur sa peau nue et chaude, en se refermant sur ses tétons durcis ou sur son...

Elle sentit le feu lui monter aux joues. Il fallait qu'elle se contrôle. Elle pouvait tout de même bien attendre qu'ils aient regagné l'intimité de leur chambre. Oui, elle allait rester assise bien sagement, et profiter du paysage.

La main de Brad, en se posant sur sa cuisse, la fit presque sursauter.

Cette fois, ce fut lui qui la regarda d'un air faussement innocent.

— Tu as assez chaud, ma chérie ? demanda-t-il.

Et sans lui laisser le temps de formuler une réponse, il glissa dans son pantalon une main qui lui sembla particulièrement froide contre son sexe brûlant de désir.

Elle aurait dû l'arrêter, comme il l'avait fait lui-même quelques instants plus tôt, mais le jeu lui paraissait beaucoup trop amusant pour qu'elle y mette un terme.

— Continue, cow-boy, murmura-t-elle contre son oreille. Je serai discrète.

— Quand j'étais petit, on allait tous les ans à Kalispell, faire les courses de Noël, dit-il sur le ton de la conversation.

Et au même moment, elle le sentit insinuer un doigt en elle.

— C'est vrai ? bredouilla-t-elle en sentant son corps se resserrer autour de ce doigt.

— Oui, répondit-il avec un sourire espiègle. Et toi ?

— Et moi quoi ?

Elle avait oublié le sujet. Mais pourquoi se donnaient-ils la peine de parler, de toute façon ? Tout ce qu'elle voulait, c'était se laisser aller à ces délicieuses sensations.

— Tu venais ici faire tes courses de Noël ?

Elle sentit son pouce se poser sur son clitoris et se cambra instinctivement contre lui. Le plaisir fut tel qu'elle eut du mal à se retenir de gémir.

— Tu venais souvent à Kalispell ? insista-t-il en la regardant d'un air espiègle.

— Euh... de temps... en temps, balbutia-t-elle.

Sa respiration s'était accélérée, mais elle n'était pas bruyante. Elle avait réussi à garder le contrôle là-dessus. Et pourtant, avec ses doigts, Brad poursuivait sa douce torture.

Alors que le plaisir continuait à monter en elle, chaud et puissant comme de la lave dans un volcan, elle écarta les cuisses sous la couverture.

— Ne t'arrête pas, murmura-t-elle.

Malheureusement, le cocher se retourna à cet instant, obligeant les doigts de Brad à s'immobiliser.

— Vous voulez qu'on s'arrête ?

— Non, non, répondit-elle en lui adressant un sourire radieux. On parlait d'autre chose.

A la seconde même où l'homme se retourna vers la route, Brad se mit à l'embrasser avec fougue et passion tout en reprenant sa caresse. Quelques instants plus tard, l'extase s'emparait de son corps et elle s'accrochait à lui tandis que l'orgasme explosait en elle, tel un feu d'artifice de sensations. De sa bouche, il absorba ses cris de plaisir.

Quand elle put enfin rouvrir les yeux, il avait le regard rivé sur elle.

— A ton tour, cow-boy.

* * *

Ils rentrèrent à Rust Creek Falls le lendemain. Brad ne savait pas s'il aurait pu passer une nuit de plus avec Margot. Il était passé d'une période d'abstinence totale de plus de six mois à des ébats presque continus. Après leur *sexcapade* dans la calèche, ils avaient de nouveau fait l'amour en regagnant leur chambre. C'était comme s'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre. Son corps doux sous le sien, ses mains chaudes sur son corps, le goût divin de sa bouche... il ne se souvenait pas de la dernière fois où il avait été si captivé par une femme.

Mais il appréciait également sa compagnie. C'était une personnalité très fine, cultivée, et sa curiosité naturelle pour des sujets variés rendait sa conversation passionnante.

Sur le chemin du retour, ils avaient parlé par exemple de politique intérieure. Il n'aurait jamais pu avoir une telle conversation avec Janie, qui ne s'intéressait à pas grand-chose d'autres qu'à elle-même. Mais à cette époque-là, il était lui-même très égocentrique.

— J'aurais dû m'en douter, marmonna-t-il pour lui-même.

— De quoi ? demanda-t-elle en tournant la tête vers lui.

— Je pensais à Janie.

Elle eut l'air décontenancée. Mais de fait, il parlait rarement de ses sentiments. Il y avait pourtant quelque chose chez elle qui lui donnait l'impression de pouvoir tout lui confier. Oui, c'était une femme qui inspirait la confiance.

— On avait tellement peu de choses en commun, finit-il par lâcher en haussant légèrement les épaules. J'aurais dû me douter que ça finirait par devenir un problème.

— Ne sois pas trop dur avec toi-même pour ne pas avoir prévu ce qui allait advenir, répondit-elle en lui souriant. Regarde, papa et moi. Je pensais qu'il m'aimait, qu'il avait de l'estime pour moi. Je n'aurais jamais imaginé

qu'il pourrait me laisser tomber comme ça. Et pourtant...

* * *

Le père de Brad sembla touché par la mouche de pêche que Margot avait achetée pour le remercier. Brad le regarda montrer à Margot la nouvelle couverture qu'il avait placée dans la caisse de Vipère pendant qu'elle était sortie dans le jardin.

Après cela, son père se tourna pour lui jeter un regard entendu.

— Avant de partir, je voudrais m'assurer qu'il y ait bien de l'eau dans le pâturage du sud. Le moulin n'avait pas l'air de fonctionner correctement. Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi pour me donner ton avis sur la question ?

C'était là une chose qu'il pouvait très bien régler seul, et son père le savait tout comme lui. Ce qui signifiait qu'il avait quelque chose à lui dire en privé.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça, monsieur Crawford, protesta Margot. Vous en avez déjà assez fait.

— C'est Todd. Mais ne t'en fais pas, je me suis bien amusé.

— Très bien, Todd, mais...

— Je t'assure que c'était un plaisir de me remettre en selle, répliqua son père en se tournant vers lui. Et puis, en allant au pâturage, tu pourras me raconter comment s'est passé votre week-end à Kalispell.

Brad comprit immédiatement le regard d'avertissement qu'elle lui adressa. Mais elle n'avait pas à s'inquiéter, il n'était pas du genre à se vanter de ses conquêtes. Et moins encore auprès de son père.

— Bon, fit-elle, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais monter ranger mes bagages.

— Repose-toi, conseilla-t-il en lui serrant doucement le bras, résistant tant bien que mal à l'envie de l'embrasser.

L'air excédé, elle leva les yeux au ciel.

— On vient tout juste de rentrer.

— Mais c'était un week-end bien rempli, et tu es toujours en convalescence.

— Je vais y réfléchir.

— Merci.

Après avoir réparé le moulin, son père et lui rentrèrent à cheval.

— Tu es différent quand tu es avec elle, lui confia soudain son père.

Bien qu'ils n'aient pas parlé de Margot depuis leur départ, Brad s'attendait à ce que le sujet soit évoqué, à un moment ou à un autre.

— Je l'aime beaucoup.

— Elle est bien plus jeune que toi, objecta son père d'un air réprobateur.

— Elle a vingt-deux ans. C'est une adulte.

— Elle a l'âge de Natalie. Fais attention à elle.

Furieux, Brad serra les poings.

— De quoi est-ce que tu m'accuses, exactement ?

— Baisse d'un ton, s'il te plaît ! rétorqua son père en lui jetant un regard noir.

Penaud, Brad baissa la tête.

— Depuis ta rupture avec Janie, tu n'es jamais resté avec une femme bien longtemps, reprit son père d'une voix plus calme.

— Oui. Jusqu'à maintenant, je n'envisageais pas de me lancer à nouveau dans une relation à long terme.

— Jusqu'à maintenant ? répéta son père en fronçant les sourcils. Cette fille est trop jeune pour envisager une relation à long terme avec qui que ce soit. Elle cherche encore à déterminer qui elle est et ce qu'elle attend de la vie.

Brad sentit le vent lui cingler le visage. Il leva les yeux vers les nuages gris sombre, en se demandant s'ils apportaient encore de la neige.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire, papa ? Que je devrais partir et la laisser s'occuper seule du ranch ? Si c'est ça, oublie. Margot a eu un grave accident, elle est toujours en convalescence. Il est hors de question que je la quitte.

Son père plissa les yeux. On aurait dit qu'il pouvait lire dans ses pensées.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'elle en est à une autre étape de sa vie que toi, répondit-il d'une voix patiente. Si tu essaies de la garder maintenant, il se peut qu'elle t'en veuille plus tard de ne pas l'avoir laissée poursuivre ses rêves.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Je ne compte pas l'empêcher de poursuivre ses rêves. Je veux qu'elle obtienne ce qu'elle attend de la vie.

— Même si ce n'est pas ce que toi, tu attends ?

L'amour. Pour la première fois de sa vie, il lui semblait comprendre ce que signifiait réellement ce mot.

— Même si ce n'est pas ce que moi, j'attends.

Bien que son père lui ait conseillé de laisser de l'espace à Margot, de ne pas trop se rapprocher d'elle, il lui sembla impossible de s'en éloigner au cours des jours qui suivirent. Pour commencer, ils vivaient sous le même toit. Et de toute façon, leurs existences semblaient étroitement liées.

Il passait tout son temps libre avec elle, et chaque jour, il lui semblait qu'il était encore plus amoureux. Cet après-midi-là, il plaça plusieurs tonneaux dans la cour pour la leçon qu'elle devait donner à sa nouvelle élève, Jilly Grojean.

— C'est parfait ! s'exclama-t-elle, quand il eut terminé.

Elle était de bonne humeur quand il l'avait quittée après le petit déjeuner. Mais à en juger par son regard embrumé, il lui semblait désormais que quelque chose n'allait pas. Entre-temps, elle avait continué de faire du tri dans les affaires de son père.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il, avant de joindre ses lèvres aux siennes.

Elle lui rendit son baiser, mais le cœur n'y était pas. Quelque chose clochait, c'était certain. Il la serra plus fort dans ses bras, et, au bout de quelques secondes, il sentit son corps se détendre un peu contre le sien. Quand il finit par la libérer, à contrecœur, elle baissa la tête et glissa les mains dans les poches de son jean.

— J'irais bien me promener un peu. Tu viens avec moi ?

Pour une journée de mi-octobre, le ciel était assez dégagé. Et le vent, qui venait du sud, n'était pas désagréable du tout. Un temps idéal pour se préparer à l'hiver. Et Margot, qui était une fille du Montana, le savait aussi bien que lui. Ce qui signifiait qu'elle n'avait pas envie de se promener, mais qu'elle avait besoin de lui.

— Je suis toujours partant pour aller me promener avec de jolies femmes, répondit-il en lui adressant un clin d'œil.

Elle eut un rire qui ne réussit pas à illuminer son regard, et elle se mit à avancer sur le chemin de graviers.

— Alors, ce tri ? demanda-t-il après une minute ou deux de silence. Ça avance ?

Boyd tout comme sa femme avaient apparemment une fâcheuse tendance à ne jamais rien jeter. Le syndrome du « ça peut servir », de toute évidence.

Tous les jours ou presque, en rangeant la maison, elle accumulait des choses à jeter : vieux papiers, mais aussi vieilles recettes de cuisine, cartes postales...

— Je crois qu'on va encore pouvoir remplir un incinérateur. Mais tu sais, j'ai découvert beaucoup de choses sur lui, en triant ses affaires.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? Ne me dis pas que c'était un fan d'opéra ?

— Non, répondit-elle avec un petit sourire, avant de murer de nouveau dans son silence.

Inquiet, il lui prit une main. Elle était glacée.

— Tu n'as pas de gants ?

— Je les ai oubliés à la maison.

Il retira les siens pour les lui donner, puis il décida de passer aux choses sérieuses :

— Ça a quelque chose à voir avec ton père ?

— Quoi ?

— Ce qui te tourmente. Ce qui t'a poussée à aller te promener alors que tu devrais être en train de préparer ta leçon d'équitation.

L'espace d'une seconde, il pensa qu'elle allait refuser de lui parler. Il eut un petit pincement au cœur. Janie ne s'était jamais confiée à lui. Elle en disait bien plus à ses amis qu'à lui de ses secrets et de ses sentiments. Mais il lui avait semblé que les choses étaient différentes avec Margot.

— Tu te souviens que je t'ai dit que papa avait été champion d'équitation western.

Sous le coup du soulagement, il poussa un petit soupir. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait retenu son souffle.

— Oui, champion des Etats-Unis.

— Ce n'est pas vrai, répliqua-t-elle d'une voix dure, pleine de colère.

Surpris, il cligna des yeux.

— Comment ça ?

— Mon père n'a jamais été champion des Etats-Unis. Je viens de découvrir qu'il n'avait jamais dépassé la troisième place.

— Tu n'as peut-être pas vérifié pour la bonne année ? suggéra-t-il après quelques secondes de réflexion.

Elle secoua la tête.

— Je viens de lire un article intitulé « Splendeur et misère de Boyd Sullivan », qui relate la façon dont sa carrière a été détruite par son alcoolisme. Il y était clairement indiqué que le meilleur score qu'il avait obtenu avait été une place de troisième au championnat de Las Vegas.

— Le journaliste s'est peut-être trompé.

— J'ai vérifié sur Internet.

Son regard était devenu indéchiffrable.

— Il n'a jamais fait mieux que troisième.

Il repensa à la façon dont Boyd avait toujours poussé sa fille à devenir numéro un, seule place acceptable à ses yeux.

— Intéressant...

— Il m'a menti.

Il y avait de la colère dans sa voix, de la rancœur, de la confusion. Ce n'était pas d'une promenade qu'elle avait besoin, c'était plutôt d'un verre de whisky.

— Tu crois que ta mère était au courant ?

Tout en fronçant les sourcils, elle se remit à marcher.

— Je ne crois pas, non. Si elle l'avait su, elle me l'aurait dit. Elle ne l'aurait pas laissé se fâcher contre moi parce que je n'avais pas terminé première.

Il y avait beaucoup de qualificatifs qui lui venaient à l'esprit, mais il n'en exprima aucun. Boyd était un hypocrite, il n'y avait aucun doute là-dessus. Mais ce n'était pas en disant du mal de son père qu'il aiderait Margot.

— En réalité, je crois que je ne l'ai jamais vraiment connu, murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

Ne sachant que répondre, il se contenta de passer un bras autour de ses épaules. Au moment où ils arrivèrent à la clôture et firent demi-tour, elle leva le visage vers le sien.

— Tu te rappelles quand Debbie a dit que son mari et papa avaient en commun la passion des voyages ?

— Oui, ça m'a surpris. Je voyais plutôt Boyd comme un casanier.

— Quand elle a dit ça, j'ai cru qu'elle l'avait confondu avec quelqu'un d'autre.

Elle eut un petit rire dépourvu de gaieté.

— Mais maintenant, reprit-elle, je me dis que son mari connaissait sûrement mon père mieux que moi.

Il détestait la voir dans cet état.

— Margot...

— Non. Ecoute, pense à tous ses mensonges. Mon père n'a jamais été champion d'équitation. Il adorait voyager. Tout le monde a cru qu'il avait perdu son ranch au poker parce qu'il était ivre. Mais c'est faux : il a fait exprès de le perdre. Et ensuite, il a quitté la ville et brouillé les pistes pour que personne ne puisse le retrouver.

— Tu penses vraiment qu'il a fait exprès de brouiller les pistes ?

— Bien sûr que oui. Sans quoi le shérif et le privé que tu as engagé l'auraient déjà retrouvé.

Vu la façon dont cette idée avait l'air de la blesser, il éprouvait quelques réticences à acquiescer.

— Il n'y avait pas d'adresse d'expéditeur sur la carte postale et elle a été postée depuis New York. Impossible de remonter la piste.

D'un air de défi, elle releva le menton.

— Tu ne penses pas que tout cela a été calculé ?

— Il est vieux, lâcha-t-il lentement. Si ça se trouve, il a des problèmes de mémoire. C'est pour ça que je veux continuer avec le détective. J'ai besoin de réponses. Et surtout, toi, tu as besoin de réponses.

C'était là tout le cœur du problème. Tant qu'elle ne comprendrait pas, elle ne pourrait jamais passer à autre chose. Et la vie qu'il voulait avec elle demeurerait hors de sa portée.

— On ne le retrouvera jamais, conclut-elle d'un air résigné. Il ne se laissera jamais retrouver. Et je n'aurai jamais les réponses dont j'ai besoin.

— On retrouvera ton père.

D'une façon ou d'une autre, il fallait qu'il y parvienne.

* * *

Margot avait toujours été du genre à se relever rapidement d'une mauvaise chute et à poursuivre son chemin comme si de rien n'était. Fidèle à son habitude, elle se concentra donc sur le présent, sans se retourner pour regarder en arrière.

— Tu t'es très bien débrouillée aujourd'hui, Jilly, dit-elle à son élève qu'elle raccompagnait à la voiture de son père.

— C'était trop bien, fit la petite blondinette avec un sourire qui révéla le trou laissé par la chute d'une de ses dents de devant.

Jilly, qui avait huit ans, était déjà une bonne cavalière, mais comme elle était totalement novice en matière d'équitation western, Margot avait dû commencer par lui enseigner les bases. La petite avait fait de rapides progrès, et son père, qui était resté pour observer le cours, s'était montré encourageant.

— Je peux retourner voir les chiots une dernière fois avant de partir ? demanda-t-elle.

Son père lui tapota l'épaule.

— Je ne pense pas qu'ils aient beaucoup changé depuis tout à l'heure.

Margot avait été surprise d'apprendre, un peu plus tôt, que Roger avait été un condisciple de Brad, au lycée. Si, à cette époque, ils ne se fréquentaient pas beaucoup, ils semblaient être devenus amis depuis.

Brad apparut soudain.

— Comment s'est passé le cours aujourd'hui ? demanda-t-il à Jilly.

— C'était gé-nial ! J'ai hâte de recommencer vendredi.

— Elle a toujours voulu faire de l'équitation western, expliqua Roger en regardant sa fille. Sa mère et moi avons été ravis d'apprendre que vous proposiez des cours.

— Toi aussi, tu as pris des cours ? demanda la petite en relevant la tête.

Margot sourit en se souvenant de l'enthousiasme de ses débuts.

— C'est... C'est mon père qui m'a tout appris. Il pratiquait l'équitation western, lui aussi.

— Ça a dû être un véritable plus pour vous, supposa Roger. Pour ma part, je ne peux pas vraiment aider Jilly. Je suis un assez bon cavalier, mais ma passion, ça a toujours été les chiffres.

— Roger est comptable, expliqua Brad.

— D'ailleurs, reprit l'intéressé, je pensais faire bon usage de cette passion

pour acheter un cheval à Jilly.

— Je vous conseille de commencer vos recherches au printemps prochain. C'est la meilleure saison. Et ça vous laissera le temps de voir si c'est une véritable passion pour Jilly ou juste une passade.

— Dommage que vous n'ayez pas de manège fermé, déplora Roger en réajustant son écharpe. Le temps ne va pas tarder à se couvrir.

— Non, protesta la petite, je ne veux pas arrêter les cours !

Margot posa une main rassurante sur son épaule.

— Ne t'inquiète pas. On pourra encore s'entraîner beaucoup avant qu'il ne fasse trop froid.

— Promis ?

— Promis, répondit-elle en souriant à la petite, qui lui rendit son sourire.

— Vous êtes sûre que ça ne vous gêne pas qu'elle monte votre cheval ? On pourrait amener notre jument, sinon. Même si je ne suis pas sûr qu'elle soit très douée pour tourner autour de tonneaux.

— Ce n'est pas un problème, je vous assure. Mais si vous vous décidez à acheter un autre cheval, je pourrai vous donner une liste de caractéristiques à rechercher.

— Storm est un très beau cheval. C'est un pur-sang arabe ?

Elle acquiesça.

— J'imagine qu'il vous a coûté cher.

— Je ne connais pas son prix exact. C'est mon père qui me l'a offert.

— Il doit être très fier de votre réussite.

Elle sentit le regard de Brad sur elle, et adressa un vague sourire à Roger.

— Qu'est-ce que ça fait, d'être dans la compétition ? demanda Roger.

— C'est beaucoup de travail. L'année dernière, j'ai dû participer à une centaine de concours.

— Trop cool ! souffla Jilly. Moi aussi, je veux faire ça, quand je serai grande.

Margot songea à la pression, la fatigue, l'instabilité.

— C'est super, en effet. Mais il faut vraiment avoir envie de le faire.

* * *

Après son cours avec Jilly, Margot avait retrouvé toute sa bonne humeur. Jusqu'à ce qu'elle aille chercher le courrier, le lendemain matin.

En lisant la brève lettre de Mary, son amie, compétitrice comme elle, Margot sentit les larmes lui monter aux yeux. Mary lui avait réexpédié un courrier qui lui était adressé : une lettre dont elle reconnut aussitôt l'écriture.

Elle ravalait sa salive avec peine. D'un côté, elle était contente que Brad soit sorti soigner les vaches, mais d'un autre côté, elle aurait aimé qu'il soit à ses côtés.

Lentement, elle ouvrit l'enveloppe à l'aide d'un couteau, le cœur battant à tout rompre.

Du calme. Et tout en dépliant la feuille de papier, elle prit une profonde inspiration.

« Chère Margot,

« A l'heure qu'il est, tu dois probablement savoir que le Leap of Faith appartient désormais à Brad Crawford. Je pense qu'il fera bon usage du ranch.

Tu adores ta vie sur la route. Maintenant, tu pourras faire tes choix en toute liberté, sans songer à ce ranch qui ne t'intéresse pas et à ces responsabilités que tu as toujours détestées.

« Je ne bois plus depuis soixante jours. Je me suis réinscrit aux AA.

« Ne t'inquiète pas pour moi : je suis heureux. Je te recontacterai quand je serai prêt.

« Bisous,

« Papa »

Prise d'un besoin presque irréprensible de rouler la lettre en boule pour la jeter à la poubelle, elle sentit ses doigts se crispier.

Les remarques de son père prouvaient seulement à quel point il la connaissait mal. Elle adorait le Leap of Faith. Elle avait toujours envisagé de s'y installer.

Ou en tout cas, c'était ce qu'elle désirait, maintenant.

D'un revers de main, elle s'essuya les yeux. Et soudain, elle perdit tout contrôle d'elle-même, s'abandonnant totalement à la douleur qu'elle ressentait depuis qu'elle avait appris la disparition de son père, douleur qui éclata en elle sous forme de lourds sanglots.

Elle pleurait tant qu'elle ne remarqua la présence de Vivian dans la pièce que quand celle-ci se mit à lui lécher la main.

— Vivi, murmura-t-elle alors, tandis que la chienne posait la tête sur ses genoux.

Elle regrettait que sa mère l'ait abandonnée dans la mort, elle regrettait que son père l'ait abandonnée dans la vie. Et surtout, elle regrettait de se voir contrainte de quitter la terre qu'elle aimait.

Brad eut un mauvais pressentiment quand Vipère vint l'accueillir à la porte en poussant un grognement sourd. Si la chienne ne grognait plus à chaque fois qu'elle le voyait, ce n'était tout de même pas comme s'ils étaient devenus amis. Mais ils avaient quelque chose en commun : le besoin instinctif de protéger Margot.

— Margot ! appela-t-il.

Mais elle n'était pas dans le séjour. Le seul signe de vie dans la pièce, c'étaient les chiots, qui émirent de petits couinements quand ils le virent.

La peur au ventre, il entra dans la cuisine. Un tas de courrier se trouvait sur la table. Et il y avait par terre ce qui ressemblait à une feuille arrachée à un cahier.

Au moment même où il la ramassa, Brad reconnut l'écriture. Et bien qu'il voie que la missive était adressée à Margot, il n'hésita pas une seule seconde : il la lut et la reposa violemment sur la table.

Ce sale égoïste !

— Margot ! cria-t-il de nouveau, en avançant vers l'escalier. Tu es là ?

Pas de réponse. Ce qui ne l'empêcha pas de monter les marches quatre à quatre et d'ouvrir la porte de sa chambre. Vide.

Tout en sortant son téléphone de sa poche, il poussa la porte de sa propre chambre et s'immobilisa, soulagé.

Elle était sur son lit, sous les couvertures, le visage tourné vers le plafond. Au moment où il s'approcha, elle tourna la tête vers lui.

— Coucou, murmura-t-elle en lui adressant un faible sourire.

— Coucou.

Sans même réfléchir, il vint s'asseoir au bord du lit et, avec une infinie tendresse, lui caressa la joue du bout des doigts.

— Fatiguée ?

— Un peu, répondit-elle en se retournant vers le plafond. Mais je n'arrive pas à dormir.

— Moi aussi, je suis fatigué, mentit-il. Je peux m'allonger à côté de toi ?

— Oui.

Bien que le ton de sa voix ne soit guère encourageant, il retira ses bottes avant de s'étendre sur le lit et de la prendre dans ses bras.

— On est bien, comme ça, chuchota-t-il alors qu'elle se blottissait contre lui.

— Je suis contente que tu sois là.

Des émotions contradictoires se bousculaient en lui : amour, tendresse, et colère à l'égard de Boyd qui l'avait fait pleurer.

Il n'était pas idiot. Elle avait les yeux rouges et tristes. Et comme elle était de bonne humeur quand il l'avait quittée pour aller travailler, il était persuadé que ce soudain changement était dû à la lettre de son père.

— Sale ordure, murmura-t-il.

— Quoi ? fit-elle en tournant la tête vers lui.

Alors que son doux parfum floral emplissait ses narines, il se sentit presque submergé par le besoin instinctif de la protéger, la consoler. Elle avait dû affronter tellement d'épreuves au cours des semaines passées.

— Je pourrais passer toute la journée comme ça, avec toi, murmura-t-il.

Et il ne mentait pas. Il adorait être avec elle.

— Il faudrait quand même que tu manges, répondit-elle d'une voix taquine.

Elle avait beau être déprimée, elle était toujours elle-même. C'était là un point positif.

— Sans quoi tu risques de te lasser et d'exiger des tas de choses de moi.

Il aurait pu soutenir cette tonalité légère de bien des manières. Mais il décida de parler avec son cœur.

— Ce n'est pas une question de sexe.

— De quoi parles-tu ?

— De toi et moi.

— Je croyais que tu aimais faire l'amour avec moi.

Au son de sa voix, on aurait dit qu'elle était blessée.

— J'adore ça, se hâta-t-il de la rassurer. Mais j'aime aussi rester avec toi comme ça, prendre le petit déjeuner avec toi, discuter avec toi... Bref, toutes les choses de la vie.

— Moi aussi, j'aime ça, admit-elle d'une voix douce.

Tout en la serrant plus fort contre lui, il l'embrassa sur le sommet de la tête. Si cela pouvait la consoler, il passerait la journée ici, avec elle.

Une idée lui vint alors à l'esprit : c'était exactement comme ça qu'il voulait les choses entre eux. Non pas seulement aujourd'hui, mais tous les jours. Il voulait partager ses joies et ses peines. Devenir l'homme qu'elle méritait.

Il l'aimait, voulait qu'elle devienne sa femme, la mère de ses enfants. Mais elle, en avait-elle envie ?

— J'ai lu la lettre de ton père, avoua-t-il d'une voix basse.

— Ah bon ?

Était-elle fâchée de cette intrusion dans son intimité ? Le ton de sa voix ne laissait rien présager de tel. De toute façon, il n'avait pas pu s'en empêcher. Il s'était laissé submerger par son instinct protecteur.

— Je sais qu'elle ne m'était pas adressée, mais...

— Tu n'as pas à te justifier. Je suis contente que tu l'aies lue. Toi et moi, on avait tous les deux besoin de réponses plus précises que celles de la carte postale.

— On ne sait toujours pas où il est. Et je ne pense pas que nous devrions arrêter nos recherches avant de l'avoir retrouvé.

— De mon côté, je me dis qu'il vaut peut-être mieux passer à autre chose, le laisser passer à autre chose, lui aussi.

Il y avait de la résignation dans le ton de sa voix, mais aussi une émotion qu'il n'arrivait pas à identifier.

— De quoi as-tu peur ?

Il s'attendait à ce qu'elle rie ou nie. Mais à sa grande surprise, elle garda le silence. Pendant si longtemps, d'ailleurs, qu'il finit par se demander si elle ne s'était pas endormie. Mais soudain, comme si elle avait besoin de tout le réconfort qu'il pouvait lui procurer, elle se serra un peu plus fort encore contre lui.

— J'ai peur que rien ne change. Une fois que je saurai où il est, comment devrai-je agir ? Aller le chercher et le traîner à la maison ? Pourquoi ? Pour qu'il soit malheureux ici ? Ou pour qu'il me dise en face qu'il veut me voir sortir de sa vie ?

N'ayant pas de réponse à lui apporter, il se contenta de ce commentaire :

— C'est un sale type.

— Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire.

Elle poussa un profond soupir, avant d'ajouter :

— Au moins, nous savons désormais que le ranch est bel et bien à toi.

— Non, dit-il en se redressant un peu. Ce ranch est...

Elle l'interrompt en pressant ses lèvres sur les siennes. Le baiser qu'ils échangèrent, tendre et doux, les apaisa tous deux.

— Fais-moi l'amour, Brad.

Il secoua la tête.

— Tu es bouleversée, répliqua-t-il en dégageant une mèche de son visage. Je ne veux pas profiter de toi.

— J'ai besoin de toi, insista-t-elle en passant les mains autour de son cou. J'ai besoin de sentir tes caresses, d'entendre tes mots doux. J'ai besoin que tu me fasses penser à autre chose, que tu sois avec moi.

Il plongea son regard dans le sien et, rassuré par ce qu'il y trouva, glissa une main sous son T-shirt.

Quand elle fit mine de le retirer, il l'en empêcha.

— Cette fois-ci, je veux faire les choses doucement. Laisse-moi prendre soin de toi, Margot. Détends-toi et profite.

Elle dut lire dans son regard à quel point c'était important pour lui car, les yeux rivés aux siens, elle hocha doucement la tête.

Quelques minutes plus tard, il n'y avait plus rien d'autre que Brad pour Margot : le goût enivrant de sa bouche, ses bras musclés, ses mots pleins de tendresse et d'amour.

Il prit son temps, comme il le lui avait promis, et quand ils jouirent ensemble, elle s'accrocha à lui, en rêvant que cette lettre ne soit jamais arrivée et qu'ils puissent continuer à vivre éternellement ce qu'ils vivaient là.

Mais elle était assez grande pour savoir que rien n'était immuable, dans la vie comme dans les relations. Que le changement était la seule certitude de son existence.

La sienne avait pris un nouveau virage, aujourd'hui, aussi soudain qu'inattendu. Et elle ne savait pas encore où cela allait la mener.

* * *

Plus tard, sous prétexte d'aller faire quelques emplettes, Brad se rendit en ville et rejoignit son frère au Donut Shop.

Après avoir commandé un café et un muffin, il s'attabla avec Nate, qu'il trouva occupé à lire ses mails sur son téléphone. Au moment où il s'assit, son frère aîné releva les yeux vers lui. Puis, tout en fronçant les sourcils, il remit son téléphone dans sa poche.

Quand Brad regardait Nate, il avait parfois l'impression de se trouver devant un miroir. Son frère avait les mêmes cheveux bruns, les mêmes yeux verts, les mêmes traits, la même constitution. Il était souvent arrivé qu'on les confonde ou qu'on les prenne pour des jumeaux. Mais depuis quelques années, les choses avaient changé.

La transformation avait eu lieu quand Nate avait rencontré Callie Kennedy. Son frère était tombé fou amoureux de la belle infirmière, qu'il avait fini par épouser. Et Nate dirigeait désormais le Maverick Manor, hôtel qu'il avait développé dans un ancien manoir.

Mais ce que Brad voyait sur le visage de son frère allait au-delà de la transformation de l'arrogant cow-boy en homme d'affaires respecté. Si Nate semblait désormais si heureux et si épanoui, c'était exclusivement dû à la présence de Callie Kennedy Crawford dans sa vie.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Nate, coupant court à ses pensées.

— Evidemment que quelque chose ne va pas. Si tout allait bien, je n'aurais jamais demandé à te rencontrer ici.

L'air pensif, Nate but une gorgée de café.

— Tu aurais pu avoir envie d'une petite douceur, même si tu as ce qu'il faut à domicile, me semble-t-il.

Brad serra les poings. Evidemment, ce n'était pas de beignets que son frère parlait. Mais en observant ses yeux, il n'y décela aucune lueur lubrique.

— C'est vrai, finit-il par répondre.

— Tu t'es attaché à elle. C'est ça, le problème ?

— C'est compliqué.

Tout en reposant sa tasse, Brad se demanda ce que son frère pouvait faire pour lui. Et à en juger par le regard que Nate affichait, c'était également la question qu'il se posait.

— Je suis amoureux d'elle, avoua-t-il.

Nate parut aussi surpris que lui-même l'avait été de prononcer ces mots.

— Mais tu ne la connais que depuis quelques semaines.

— C'est comme ça.

— En tout cas, ça n'a pas l'air de te rendre heureux.

— D'un côté, ça me fait peur. Mais de l'autre, je n'ai pas envie que ça s'arrête.

Se bornant à hocher la tête, Nate termina son beignet.

Il avait une certaine expérience de l'amour et de la déception amoureuse. Quand il était étudiant à Missoula, il était tombé amoureux de Zoe Baker. Ils s'étaient mariés, avaient été heureux, conçu un enfant. Mais l'accouchement s'était mal passé, et Zoe et le bébé étaient morts.

Pendant dix ans, Nate, persuadé qu'il ne trouverait jamais personne pour remplacer Zoe, avait été inconsolable. Et puis, par une froide journée d'hiver, il avait aidé une jolie infirmière, Callie Kennedy, tombée en panne au bord de la route. Et un nouveau conte de fées avait débuté.

— Qu'est-ce que tu veux ? finit par demander Nate. Qu'est-ce que tu veux vraiment ?

— Je veux l'épouser. Je veux qu'elle reste à Rust Creek Falls. Je veux faire ma vie avec elle, au Leap of Faith.

— Le ranch de son père ?

— Il est à moi, désormais.

— Je croyais que tu voulais le rendre à Boyd.

Brad prit quelques instants pour lui parler de la carte postale et de la lettre.

— Et donc, je ne pense pas qu'il reviendra.

— Ce type a l'air complètement maboul, commenta Nate en secouant la tête.

— Il est imprévisible, acquiesça Brad. Mais c'est le cadet de mes soucis. S'il revient me réclamer le ranch, je le lui rendrai. Je n'ai pas besoin de ces terres. Les Crawford n'en manquent pas.

Ce qui était vrai. Mais d'un autre côté, leur père avait toujours refusé de lui octroyer une partie de ses terres, jusqu'à présent, sous prétexte qu'il n'était pas prêt. Néanmoins, Todd avait paru ravi des efforts de son fils pour restaurer le Leap of Faith, et il semblait à Brad que, s'il reposait la question maintenant, la réponse serait différente.

— Alors, quel est le problème, petit frère ? lui demanda Nate, coupant court à ses pensées.

— Je ne veux pas tout fichier en l'air comme je l'ai fait avec Janie.

Le regard de Nate ne révéla rien de particulier.

— Mais Margot n'est pas Janie, lâcha-t-il.

Brad n'eut aucun mal à comprendre ce qu'il entendait par là. Nate n'avait

jamais apprécié son ex-femme, qu'il avait toujours considérée comme une fille égocentrique et superficielle. Mais Brad savait aussi qu'il ne pouvait pas imputer l'échec de son mariage à la seule Janie. Il y avait sa part de responsabilités, lui aussi.

— Margot n'est pas comme Janie, non. Mais je suis tout aussi responsable qu'elle de l'échec de notre relation. J'ai ignoré certains problèmes, je me suis braqué concernant certains autres. Et je ne suis pas fier de mon comportement.

— Il me semble qu'une fois les erreurs identifiées, il est très facile d'en tirer des leçons, dit son frère en regardant son café d'un air pensif.

Ses erreurs, il les avait identifiées. C'était son incapacité à résoudre les problèmes de façon rationnelle et son refus de faire des compromis qui avaient précipité l'échec de son mariage.

Mais il comprenait aussi que, s'il ne s'était pas battu pour le sauver, c'était parce qu'il n'était pas vraiment amoureux de Janie. Les sentiments qu'il éprouvait pour elle, même au début de leur relation, ne correspondaient pas au dixième de ce qu'il ressentait pour Margot.

Margot.

Ce n'était pas pareil, avec elle. Il était déterminé à faire ce qu'il fallait pour la rendre heureuse et vivre avec elle.

Faire ce qu'il fallait ? Oui. Il savait quoi.

Sûr de sa décision, il se leva d'un bond.

— Je pars à Los Angeles pour quelques jours. Si papa et toi pouviez aller voir Margot de temps en temps, afin de vous assurer qu'elle va bien...

Nate le dévisagea d'un œil curieux.

— Qu'est-ce que tu envisages de faire ?

— Rendre heureuse la femme que j'aime, répondit-il en tournant les talons.

Margot était contente que Brad soit parti en ville. Elle avait ainsi un peu de temps devant elle pour réfléchir à son avenir.

Après avoir sellé Storm, elle se mit à contourner au pas les bidons que Brad avait placés dans le manège. Elle ne pouvait pas aller trop vite, les médecins le lui avaient interdit.

Tout en poursuivant machinalement ses exercices, elle se souvint de Bonner, son premier cheval, et des leçons que lui donnait son père. Elle avait toujours su qu'elle avait un don pour l'équitation. Et elle avait très vite compris que, si son père ne l'avait pas remarqué lui aussi, il ne l'aurait jamais autant poussée.

Elle avait toujours adoré ce sport : les encouragements des spectateurs dans les tribunes, l'excitation à chaque fois qu'elle battait son record d'une seconde. Pendant des années, son père et elle avaient partagé le même objectif : qu'elle soit la meilleure, qu'elle soit championne.

Mais au cours de l'année passée, même avant son accident, cette vie avait commencé à perdre de son éclat à ses yeux. Elle était lasse de vivre dans des caravanes, de concourir tous les soirs ou presque pendant la saison. Quand elle remportait un prix, la plus grande partie de l'argent était réutilisée pour payer les droits d'entrée ou pour ses dépenses courantes.

Si elle n'avait pas eu quelques sponsors, les dépenses auraient sans doute fini par excéder les revenus, étant donné la hausse du prix de l'essence. L'argent ne comptait pas quand elle avait quitté Rust Creek Falls. Tout ce qui comptait, c'était de gagner.

Mais depuis quelque temps, son rêve avait commencé à changer. La victoire n'était plus vraiment son objectif principal. Elle avait envie de rester ici, de travailler au ranch et d'enseigner. Et elle avait envie de faire tout cela avec Brad.

Comme pour lui demander d'accélérer la cadence, Storm tira sur ses rênes. Tout en laissant un peu de liberté à son pur-sang, elle se concentra sur la vérité qu'elle venait d'accepter. Elle était tombée amoureuse de Brad Crawford.

Elle n'avait plus envie de traverser le pays en tous sens pour terminer à Las Vegas. Non pas parce qu'elle doutait de sa force, mais cet objectif ne lui

paraissait plus aussi déterminant, et elle était assez intelligente pour savoir que la compétition exigeait non seulement des capacités, mais aussi du travail, un dévouement et une passion absolus.

Très sincèrement, ce n'était pas juste le rêve de son père, c'était aussi le sien. Cependant elle avait un nouveau rêve, désormais : faire sa vie avec Brad au Leap of Faith.

Or ce rêve était inaccessible, car le ranch ne lui appartenait plus. Quant à Brad... En réalité, il y avait entre eux un accord tacite. Leur relation était une relation à court terme. Il n'avait jamais dit qu'il était amoureux d'elle, même si elle se demandait parfois comment il pouvait se montrer si tendre et gentil dans ce contexte.

Naturellement, elle connaissait sa réputation et savait qu'il ne restait jamais bien longtemps avec la même femme. Et elle n'avait aucune raison de penser qu'elle était différente des innombrables filles qui avaient brièvement traversé sa vie au cours de ces dernières années.

Il avait beau ne pas sembler vouloir lui prendre le Leap of Faith, les efforts qu'il y investissait prouvaient qu'il avait fini par s'attacher à ces terres. D'autre part, elle ne pourrait jamais s'occuper du ranch seule.

Enfin si. Mais cela demanderait beaucoup d'efforts. De longues et dures journées de travail. Ce qui signifiait qu'elle ne pourrait plus ni tenir son blog ni enseigner. Elle n'aurait plus le temps.

Mais de toute façon, comment pourrait-elle rester à Rust Creek Falls et regarder Brad tomber amoureux d'une autre ? C'était impossible. Malgré tout l'amour qu'elle avait pour ces terres, elle allait devoir trouver un autre endroit où vivre.

* * *

En passant la porte, Brad appela Margot mais ne reçut pas de réponse.

Quand il arriva dans le séjour, Vipère cessa de nettoyer l'un de ses petits pour lui jeter un regard glacial. Il aurait pourtant pu jurer que la chienne avait légèrement remué la queue quand il était rentré la veille au soir. Mais peut-être était-ce une illusion d'optique.

En tout cas, elle l'avait de nouveau dans le collimateur.

Ne voyant aucune trace de Margot, il fit le tour de la maison. Personne.

Il sortit.

Et quand il l'aperçut, il crut que son cœur allait s'arrêter.

Elle était dans le manège, sur le dos de Storm lancé au galop autour des bidons, et bien qu'elle ait semblé totalement à son aise, la vitesse à laquelle elle fonçait le préoccupa.

Il s'apprêtait à se précipiter vers elle pour la sermonner quand elle l'aperçut. Elle arrêta le cheval.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-il, sans chercher à dissimuler son angoisse.

Lentement, elle descendit de cheval et s'approcha de la barrière.

— Comment s'est passée ton escapade en ville ? Tu as trouvé ce que tu voulais ?

— Quoi ?

Il la voyait étendue sur le sol, du sang coulant sur son visage. Il n'arrivait pas à se retirer cette image de la tête.

— Tu n'étais pas parti faire des achats ?

— Ah si, répondit-il en se passant nerveusement la main dans les cheveux.

Mais il n'avait aucune envie de discuter de sujets aussi triviaux. Il avait des choses bien plus importantes à lui dire.

— Pourquoi est-ce que tu fonces comme ça ?

— Je ne fonce pas. On tourne juste un peu autour des tonneaux, répondit-elle d'un air toujours aussi dégagé. On est presque à l'arrêt.

— C'est dangereux. Si tu étais tombé...

— Je ne suis pas tombée.

— Mais si tu étais tombée, je n'aurais pas été là pour t'aider. Je t'aurais retrouvée par terre...

Sa voix se brisa. La peur et la colère se disputaient la suprématie en lui.

— De toute façon, tu ne seras pas toujours là pour m'aider, justement, rétorqua-t-elle d'une voix sèche.

L'air semblait désormais rempli d'une curieuse énergie, quelque chose qui ressemblait presque à de l'expectative. Il avait envie de lui promettre qu'il serait toujours à ses côtés, mais le moment n'était pas encore venu. Il avait d'abord quelque chose à régler.

— Ne refais plus jamais ça.

— C'est un ordre ?

N'ayant aucune envie de se disputer avec elle, il sourit.

— C'est une prière. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Elle passa un long moment à le regarder.

— OK, consentit-elle en haussant les épaules.

Ils se dirigèrent en silence vers l'écurie. Quand Storm fut dessellé et bouchonné, il le remit dans son box.

Et quand il se retourna, il remarqua qu'elle l'observait d'un œil curieux.

— Tu as quelque chose à me dire ?

Il hésita.

— Il faut que j'aille à Los Angeles pour affaires. Je prendrai le premier avion demain, à Missoula. Je ne resterai pas longtemps absent. Je serai de retour à la fin de la semaine.

— Pour affaires ? Quel genre d'affaires ?

— Rien qui te concerne directement.

* * *

Si ces mots n'avaient pas été prononcés sur un ton agressif, ils firent

pourtant à Margot l'effet d'une gifle. Brad venait de la mettre de côté, de lui dire que ses affaires (qui avaient certainement trait avec les différentes entreprises des Crawford) n'étaient pas les siennes.

En regardant son visage fermé, elle sentit son cœur se briser. Elle avait eu raison de commencer à réfléchir à son avenir, de planifier les prochaines étapes sans se soucier de ses sentiments pour Brad.

A en juger par la façon dont il se comportait, il semblait évident que ce qui s'était passé entre eux n'avait été à ses yeux qu'une passade.

* * *

Brad avait réussi à obtenir un rendez-vous avec Ryan Roarke, pour le lendemain, à Los Angeles. Il était devenu ami avec le jeune avocat, qu'il avait rencontré à Thunder Canyon, au mois de juillet.

Ils étaient par ailleurs de la même famille, par alliance : la sœur de Ryan, Maggie, avait épousé le frère de Brad, Jess. Et six mois plus tôt, le couple avait donné une petite nièce à Ryan et Brad : Madeline.

Le bureau en tek et noyer de Ryan était aussi poli que l'homme lui-même.

— Café ? lui demanda Ryan après l'avoir chaleureusement salué et invité à entrer.

— Non merci.

Avec sa coupe de cheveux soignée et ses yeux d'un brun intense, Ryan était le genre d'homme sophistiqué qui devait plaire aux femmes. Et pourtant, il s'était parfaitement bien intégré quand il avait séjourné à Thunder Canyon.

— Tu as dû te lever aux aurores pour prendre l'avion, constata-t-il.

— Avant l'aurore.

La vérité, c'était que Brad n'avait pas dormi du tout.

Au cours de la soirée, Margot avait eu un comportement étrange, presque distant. Elle s'était plainte de sa tête et avait dormi dans sa chambre, sous prétexte qu'elle avait besoin d'une bonne nuit de sommeil pour empêcher la douleur d'empirer.

Il n'avait pas voulu la réveiller en partant et n'avait donc pas eu l'occasion de lui faire ses adieux, chose qu'il regrettait amèrement. Mais il lui semblait nécessaire de mener son projet à bien aussi rapidement que possible. Et assez loin de la ville, afin d'éviter d'éventuels ragots.

Il discuta de la famille avec Ryan, puis il lui sembla que le moment était venu de lui expliquer les raisons qui l'avaient poussé à parcourir plus de deux mille cinq cents kilomètres.

Il commença par évoquer le mariage de Brad Traub et de Jennifer MacCallum, puis passa à la partie de poker.

— Attends, l'interrompit Ryan. La mise s'élevait à cinq mille dollars et, pour pouvoir suivre, Boyd a mis son ranch en jeu, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— C'est complètement fou. Tu dis que quelqu'un avait drogué le punch

du mariage ?

— Apparemment. Mais on avait aussi beaucoup bu de bière au pub.

Ryan le regarda en plissant les yeux.

— Tu étais ivre ?

— Un peu éméché, mais rien de grave.

— Ça explique pas mal de choses, constata Ryan.

— On a tous essayé de le convaincre de renoncer, mais tu connais le vieux Boyd.

— Je ne crois pas l'avoir rencontré, non, répondit Ryan en regardant un stylo Montblanc d'un air pensif.

— Ah, je croyais que si, s'esclaffa Brad. Tu sais comment ça se passe. A Rust Creek Falls, tout le monde connaît tout le monde.

— C'est ce qui me plaît dans cette région. Les gens qui vous saluent dans la rue, qui font attention les uns aux autres. J'imagine très bien ces types à la table de poker, qui essaient de faire retrouver la raison à ce vieil homme.

— On a tout fait pour, oui. Mais Boyd Sullivan a beau avoir quatre-vingts ans, il est têtu comme une mule. Il avait bu. On avait tous bu. Mais il tenait bien l'alcool.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand vous avez essayé de le dissuader ?

— Il nous a dit de nous occuper de notre... enfin, tu vois ?

Ryan se mit à rire.

— Je vois, oui. Je crois que je commence à mieux cerner le personnage.

Un personnage attachant. Mais qui avait fait beaucoup de mal à Margot, ce qu'il avait du mal à lui pardonner.

— Bref, il a insisté pour que je garde le ranch, et il a disparu. Quelques jours plus tard, le shérif a découvert qu'il avait acheté un aller simple en train pour New York.

— Attends une seconde, l'interrompit Ryan en levant sa main devant lui. Je croyais qu'il était ruiné.

— Certains ont pensé que quelqu'un avait acheté le billet pour lui.

Ryan se remit à le regarder d'un air suspicieux.

— Toi ?

— Non ! s'exclama-t-il.

— Désolé, mais il fallait tout de même que je pose la question. Bon, résumons : Boyd t'a délibérément donné son ranch avant de quitter la ville. Et désormais, il serait quelque part sur la côte Est. Enfin, s'il est toujours en vie.

— Il est en vie, affirma Brad, avant d'évoquer les deux lettres que Margot et lui avaient reçues.

— Très bien. D'un point de vue juridique, donc, le ranch est à toi. Boyd a volontairement signé l'acte de donation et a clairement stipulé par écrit, à deux reprises, qu'il voulait que tu le gardes. Tu n'as pas besoin de moi pour le prouver.

— En réalité, ce n'est pas pour ça que je suis venu te voir.

Ryan lui jeta un regard interrogateur.

— Je veux que l'acte de propriété soit remis au nom de la fille de Boyd.
Et je veux que cela soit fait tout de suite.

Quand Margot se leva, le lendemain matin, Brad était déjà parti. Elle s'arrêta devant la porte ouverte de sa chambre et resta quelques instants immobile, à regarder le lit où ils avaient si souvent fait l'amour.

Mais tout cela était désormais fini. Il n'avait même pas eu besoin de le lui dire pour le lui faire comprendre. Il l'avait abandonnée. Tout comme son père et sa mère avant lui.

Mais elle avait sa fierté. S'il ne voulait pas d'elle ici, elle allait se prendre en main et partir. Car de toute façon, si elle était restée jusqu'à maintenant, c'était parce qu'elle était convaincue que le ranch appartenait à son père. Or, à deux reprises, ce dernier avait clairement stipulé sa volonté de le léguer à Brad. C'était donc elle, l'usurpatrice, pas lui.

Il n'y avait plus rien qui la retenait à Rust Creek Falls. Demeurait la question de savoir où aller.

Les médecins lui avaient interdit la compétition jusqu'au printemps suivant. Elle avait un cheval, un chien, et dix chiots qui avaient toujours besoin de leur mère. Elle allait devoir prendre des décisions, de difficiles décisions.

Après avoir passé plusieurs minutes à réfléchir, elle décida de demander aux parents de Jilly s'ils accepteraient d'héberger Storm jusqu'au printemps suivant. Le marché leur donnerait un accès illimité au cheval à condition qu'ils l'hébergent. Elle espérait seulement qu'ils accepteraient.

Quant à Vivian, elle s'imaginait mal s'en séparer, même temporairement. Et de toute façon, elle ne voyait personne qui accepterait de la prendre avec les dix petits.

A moins que Brad...

Elle secoua la tête. Non. Si les choses semblaient s'être un peu arrangées entre Vivian et lui, il ne la tolérerait que parce que c'était son chien.

Perdue dans ses pensées, elle descendit l'escalier. Et soudain, une idée lui traversa l'esprit. Todd. Si le père de Todd n'avait pas l'air de beaucoup apprécier les bichons, il semblait aimer les bouviers. Elle se souvenait même l'avoir entendu dire qu'il connaissait des ranchers potentiellement intéressés par les chiots, une fois qu'ils seraient sevrés.

Quand elle arriva au bas de l'escalier, elle sortit son téléphone de sa poche

pour appeler le Crawford General Store. Et une fois l'appel terminé, elle se laissa tomber sur la dernière marche.

Bien que Todd ait paru surpris par sa requête, il avait gentiment accepté de garder Vivi et les petits, en lui assurant qu'il prendrait grand soin d'eux. Mais elle avait beau en être certaine, elle n'arrivait pas à faire taire sa douleur.

Quand elle entra dans le séjour et vit Vivian remuer la queue, elle sentit ses yeux s'emplir de larmes.

Elle tendit alors la main, mais au lieu de venir vers elle, la chienne sauta de sa caisse et prit la direction de la cuisine, la laissant seule avec les petits. Machinalement, elle s'approcha de la portée, et aussitôt, des souvenirs lui revinrent en mémoire : la nuit où Vivian avait mis bas et où Brad avait construit cette caisse, prenant soin de la placer près du radiateur pour que les chiots n'aient pas froid.

Elle avait trouvé cela tellement gentil de sa part.

A bien y réfléchir, c'était à partir de ce moment-là qu'elle avait commencé à le voir sous un jour différent.

Faisant de son mieux pour ne pas trop y penser, elle prit l'un des chiots dans ses bras. Et alors qu'elle serrait contre elle la petite boule de fourrure noir et gris, elle sentit progressivement ses émotions s'apaiser. Au bout de quelques minutes, elle s'installa avec le chiot dans le rocking-chair qui avait appartenu à sa grand-mère.

Elle aurait dû être heureuse. Tout s'était arrangé. Mais il lui restait encore à appeler les parents de Jilly et à accepter sa séparation avec Storm.

Naturellement, si les choses fonctionnaient comme elle le voulait, cette séparation ne serait que temporaire. A l'inverse de sa séparation avec Brad, qui était, pour sa part, définitive.

Oui, couper le lien qui s'était tissé entre elle et le beau cow-boy lui faisait affreusement mal. Car elle s'était laissée aller à croire, à espérer, alors qu'elle aurait dû prévoir la fin de cette histoire. Il n'était pas prêt à s'installer, en tout cas pas avec elle. Donc, plus vite elle passerait à autre chose, mieux ce serait.

Elle s'apprêtait à composer le numéro de Roger quand son téléphone se mit à sonner. A sa grande déception, ce n'était pas Brad, mais Leila.

— Coucou. Comment ça va ? lança son amie d'une voix enjouée.

Après s'être éclairci la gorge, elle fit de son mieux pour dissimuler ses émotions.

— Bien. Et toi ?

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? finit par demander Leila.

— Rien. Je suis juste un peu occupée. Je déménage.

— Où vas-tu ? Je croyais que tu voulais rester.

Margot prit le temps de lui expliquer tout ce qui s'était passé depuis son départ, sans oublier d'évoquer la lettre que son père lui avait envoyée.

— Il suffit que je quitte la ville pour que tout parte en sucette, dit Leila en riant à moitié. C'est Brad qui t'a demandé de quitter le ranch ?

— Non. Mais cette lettre a rendu les choses officielles : c'est son ranch, désormais, pas le mien.

— Et qu'est-ce que tu as décidé ? demanda Leila après un long moment.

Margot lui parla de son plan concernant Storm, ainsi que de Todd, qui avait accepté de veiller sur Vivian et les chiots.

— Tu es certaine que c'est ce dont tu as envie ?

A ces mots, Margot sentit son sang bouillir dans ses veines.

— Ce dont j'ai envie ? Tu crois vraiment que j'ai envie d'abandonner Vivian et Storm, même pour quelques mois ? Je n'ai pas le choix, ce n'est plus ma maison. Je vais trouver un endroit où vivre, et ensuite, au printemps, je reprendrai la compétition.

— Tu es certaine que tu as envie de revenir à cette vie-là ?

— Mais qu'est-ce que c'est que toutes ces questions ? Bien sûr que j'en ai envie. J'ai passé les cinq dernières années de ma vie à poursuivre ce rêve.

— Mais parfois, quelque chose vous plaît à un moment donné, et ensuite, on change d'avis.

— C'est toujours mon rêve, insista Margot, en se demandant pourquoi elle cherchait ainsi à convaincre Leila d'une chose à laquelle elle ne croyait plus elle-même.

— Et Brad ?

— Quoi Brad ?

— Je pensais que toi et lui, vous...

— On a passé de bons moments ensemble. Mais c'est fini, maintenant.

* * *

Vingt-quatre heures étaient passées. Margot ne s'était toujours pas résolue à appeler les parents de Jilly. Todd vint s'occuper du bétail. Une fois qu'il eut terminé de travailler, elle l'emmena voir Vivian et les petits. Et quand la chienne remua la queue pour se faire caresser par Todd, elle sentit son cœur se serrer.

Il ne parla pas une seule fois de Brad. Quand il lui demanda dans combien de temps elle envisageait de partir, elle lui répondit que, comme Brad devait revenir vendredi matin, elle resterait jusqu'au jeudi soir.

Il sembla approuver son plan. Mais naturellement, si elle ne voulait pas prendre de retard, il fallait qu'elle s'occupe de l'hébergement de Storm. Elle était certaine que Brad accepterait de le garder. Mais si elle le lui confiait, il faudrait qu'elle revienne le voir au printemps, pour récupérer son cheval.

Or, elle préférait s'épargner cette peine.

Au cours du déjeuner, elle relut la lettre de son père et s'interrogea une nouvelle fois sur l'absence d'adresse de retour. De quoi avait-il peur ? Qu'elle se présente sur le pas de sa porte ? L'idée de faire la paix avec sa fille unique lui paraissait-elle si effrayante ? Son comportement paraissait absurde, et plus elle cherchait à en comprendre les raisons, plus elle avait mal à la tête. Et mal

au cœur.

La soirée qui avait précédé le départ de Brad pour Los Angeles avait été difficile pour elle. Et la soirée suivante n'avait pas été meilleure. Quand elle avait demandé à Todd s'il savait ce que son fils était allé faire à Los Angeles, ce dernier avait fait mine de ne pas être au courant. Apparemment, tout comme son fils, le vieil homme ne désirait pas la voir se mêler des affaires des Crawford.

Après avoir lavé la vaisselle, elle alla faire une sieste. Ce fut Vivian qui la réveilla par ses aboiements. Comme elle n'attendait personne, elle se dit que Todd avait dû oublier quelque chose.

Elle sortit du lit. Et quand elle arriva au bas de l'escalier, elle entendit la porte s'ouvrir. Sous le coup de la peur, elle resta figée. Brad ne devait pas rentrer avant le surlendemain, et Todd n'avait pas de clé.

Le cœur battant à tout rompre, elle chercha son téléphone dans sa poche. Elle l'avait oublié en haut. Vivian n'aboyait plus, ce qui lui parut plus inquiétant encore.

Paniquée, elle prit la batte de base-ball qui était accrochée au mur du palier et descendit lentement l'escalier. Il ne lui restait plus que trois marches quand elle aperçut l'intrus. Sans pouvoir détacher son regard du sien, elle leva la batte de base-ball.

— J'imagine que je ne peux pas me plaindre de cet accueil, vu que c'est comme ça que je t'ai reçue, la première fois que je t'ai vue.

Le son familier de cette voix ne fit que renforcer sa douleur. Elle l'observa attentivement. Avec ses cheveux emmêlés, il semblait épuisé.

— Comment ça va ? demanda-t-il en cherchant son regard. Je t'ai manqué ?

Faisant de son mieux pour se calmer, elle reposa la batte contre le mur.

— J'ai été très occupée.

— Je vois, murmura-t-il en baissant les yeux vers ses valises, alignées dans l'entrée.

— Ecoute, déclara-t-elle d'une voix qui lui parut étrange, ce n'est plus ma maison. Mon père te l'a donnée. Il a clairement fait comprendre que c'était sa volonté.

— On a déjà parlé de ça, répliqua-t-il d'un air réprobateur. Je croyais qu'on s'était mis d'accord pour attendre d'avoir retrouvé ton père et de lui avoir parlé avant de prendre une décision.

— Je ne peux plus faire ça, Brad, balbutia-t-elle.

Il fit un pas vers elle qui se cogna contre les marches en reculant.

— Faire quoi ?

Son regard vert intense était rivé sur le sien.

— Je ne peux plus vivre à tes crochets.

— Bon, on va en reparler. Mais pour l'instant...

Il sortit de sa veste une grande enveloppe qu'il lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle s'en emparant.

— L'acte de propriété du Leap of Faith. Je l'ai fait remettre à ton nom.

Stupéfaite par ces propos, elle posa l'enveloppe sur la console.

— Mais... pourquoi ?

— Le Leap of Faith est la maison de ta famille, pas de la mienne, répondit-il en glissant les mains dans ses poches. Et je pense que si ton père avait su à quel point il était important à tes yeux, c'est à toi qu'il l'aurait légué.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Comme elle aurait voulu croire que...

— Je ne crois pas...

— Tu as lu sa lettre. Il pensait que tu avais la bougeotte et que tu ne serais pas heureuse ici. Mais je crois qu'il s'est trompé. Moi, je pense que tu peux être heureuse ici.

Elle passa sa langue sur ses lèvres devenues sèches. Oui, elle pouvait être heureuse ici. Mais seulement avec lui. S'ils n'étaient pas ensemble, rester à Rust Creek Falls serait un véritable calvaire. Si seulement il pouvait lui dire qu'il l'aimait et qu'il voulait d'elle dans sa vie.

Mais aucun mot d'amour ne vint combler le silence.

Incapable de supporter la situation plus longtemps, elle se décida à le rompre :

— Tu peux garder le ranch, Brad. De toute façon, je reprends la compétition au printemps.

Son regard chercha le sien.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

C'est toi que je veux.

L'espace d'une seconde, elle eut peur d'avoir prononcé ces paroles à haute voix. Mais si cela avait été le cas, il aurait réagi d'une manière ou d'une autre. Or il était là, immobile, à lui briser le cœur par son silence.

— Bien sûr, finit-elle par répondre. J'ai travaillé dur pour devenir championne.

Lentement, il hocha la tête, et elle crut lire de la déception dans ses yeux. Mais peut-être était-ce le fruit de son imagination ? Elle regarda encore. Non. Il semblait pensif, rien de plus.

Après avoir baissé la tête vers ses valises, il releva les yeux.

— Mais rien ne presse. Pourquoi ne resterais-tu pas jusqu'à ce que les médecins te donnent leur aval ?

C'était une possibilité qu'elle trouvait tentante et c'était d'ailleurs sans doute pour cela qu'elle n'avait toujours pas appelé les parents de Jilly, mais si elle restait avec lui, son cœur se briserait un peu plus chaque jour, jusqu'à ce qu'il soit complètement réduit en morceaux.

— Il faut que je parte. J'avais prévu de m'en aller demain. Je préfère m'en tenir à mes plans.

Sa voix lui avait semblé froide, presque brusque. Elle était surprise qu'il n'ait pas sursauté.

Il poussa un long et profond soupir.

— Au moins, il nous reste une soirée à passer ensemble.

— En fait, j'ai des projets pour ce soir.

La dernière lueur qui brillait dans les yeux de Brad disparut. Son visage devint de marbre.

— Excuse-moi de m'être montré si présomptueux, mais je pensais que, comme c'était notre dernière soirée, nous pourrions dîner ensemble.

Quelque chose dans la façon dont il avait prononcé ces mots l'amena à se demander s'il n'avait pas des sentiments pour elle. Elle s'apprêtait à lui répondre qu'elle pouvait modifier ses plans pour lui quand il reprit la parole :

— On aurait pu profiter de ce temps pour discuter des détails concernant la gestion du ranch.

Elle ferma la bouche. Il ne voyait pas ce dîner comme un moment d'intimité, mais comme une occasion de discuter des aspects purement pratiques de son départ.

Cela n'aurait pas dû la surprendre. Il était déjà passé à autre chose, il pensait à son avenir. Un avenir dont elle ne faisait pas partie.

Brad passa l'heure qui suivit à se maudire d'être tombé amoureux d'une femme qui de toute évidence n'éprouvait rien pour lui, puis à se maudire de ne pas avoir eu le courage de lui dire ce qu'il ressentait.

Cela ressemblait en tout point à la dernière soirée qu'il avait passée avec Janie. Sauf qu'il n'y avait pas d'engagement entre Margot et lui.

Ou plutôt si. Car il n'aurait jamais agi comme il l'avait fait avec le ranch s'il ne s'était senti pas engagé dans leur relation.

Et pourtant, à la première occasion qu'il avait eue de lui révéler ce qu'il avait sur le cœur et de se battre pour leur relation, il avait reculé.

Ce qui était complètement idiot.

Il ne pouvait pas céder à la peur, la fierté ou à toute autre émotion qui l'empêchait d'obtenir la femme qu'il aimait. Il allait se battre pour elle et pour ce qu'ils avaient commencé à construire ensemble. Et il allait gagner.

Déjà, il fallait qu'il trouve où elle comptait se rendre ce soir. Il repensa au calendrier en forme de pingouin qu'elle avait acheté à Kalispell. Il avait remarqué qu'elle l'utilisait régulièrement. Restait à espérer qu'elle ait pris le temps de noter son rendez-vous de ce soir.

Il le trouva sur le plan de travail de la cuisine, juste en dessous du téléphone mural.

Il n'y avait qu'un seul rendez-vous noté à la date de ce jour :

19 heures : Sierra, arènes.

Pour la première fois depuis qu'il avait reçu le coup de téléphone de son père à Los Angeles, il sourit. Bien décidé à se battre pour la femme qu'il aimait, il se dirigea vers son camion.

* * *

Margot était assise seule en haut des gradins.

C'était la première fois qu'elle assistait à un rodéo depuis sa chute de cheval. Les odeurs et les sons familiers firent déferler sur elle une vague de nostalgie. Les acclamations de la foule quand un cavalier restait plus de huit

secondes sur un taureau ou quand un autre, faisant corps avec son cheval, contournait des tonneaux à toute allure. Les odeurs de friture, de cuir, de sciure et de sueur. Les hommes en bottes de cow-boy, stetson et gros ceinturons. Les femmes en jeans moulant arborant des bijoux en turquoise.

C'était son univers depuis toujours, une vie qui n'avait pas toujours été facile, mais qu'elle avait pourtant adorée. Mais à un moment ou à un autre, sans qu'elle puisse très bien comprendre pourquoi, le désir d'être la première s'était émoussé. L'idée de championnat ne lui paraissait plus aussi motivante

— Sierra Krupicka ! annonça soudain le commentateur.

Revenant au monde réel, elle se concentra sur son élève, qui venait d'entrer dans l'arène. Elle avait passé beaucoup de temps à apprendre à la petite comment bien se positionner sur son cheval.

Elle plissa les yeux pour mieux regarder. Légèrement penchée en avant, les pieds bien appuyés sur les étriers, Sierra se débrouillait très bien, même si elle se tenait un peu à côté de sa selle dans les tournants.

Il va falloir qu'on travaille sur...

Sur rien. Il n'y aurait plus de leçon, ni avec Sierra ni avec Jilly. Et à bien y réfléchir, l'idée de ne plus pouvoir enseigner la gênait encore plus que celle de ne plus pouvoir concourir.

Quand le score de Sierra s'afficha, elle se leva et applaudit. Parfaitement honorable. Cette petite avait l'étoffe d'une championne.

— C'est grâce à toi, fit une voix grave derrière elle.

Elle sentit son cœur s'emballer. Lentement, elle se retourna.

Brad.

Il était assis derrière elle vêtu du jean et de la veste en cuir qu'il portait quand elle était partie.

Mais il y avait quelque chose de différent en lui, quelque chose qui ressemblait à de la détermination.

— Qu'est-ce que tu fais là ? balbutia-t-elle.

— Je suis venu voir Sierra. Et maintenant, je parle avec toi.

— Passe une bonne soirée, alors, lança-t-elle en se forçant à sourire. J'allais partir.

Elle essaya de se lever, mais, lui ayant attrapé le bras, il la força à se rasseoir.

Tout en observant ses mâchoires serrées et son regard toujours aussi déterminé, elle soupira.

— Très bien. De quoi veux-tu qu'on parle ?

Il prit une profonde inspiration.

— Je suis conscient que tu as passé la plus grande partie de ton enfance et de ta vie à poursuivre le rêve de ton père et...

— C'était mon rêve aussi, affirma-t-elle en relevant le menton.

L'air soudain las, il secoua la tête.

— Vraiment ? Si tu n'es pas honnête avec moi, sois-le au moins avec toi-même.

Son sang ne fit qu'un tour. Mais qui était-il pour venir lui dire ce qu'elle devait penser ?

— Tu ne peux pas savoir ce que je ressens.

— C'est vrai. Parce que tu ne me fais pas assez confiance pour partager tes sentiments avec moi, répliqua-t-il d'un air exaspéré. Tu sais que c'est par mon père que j'ai appris son départ ?

— Il t'a appelé ?

Cela expliquait sans doute son retour précipité.

— Oui. Et heureusement, sans quoi tu aurais été déjà partie avant mon retour.

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure, il est temps pour moi de m'en aller. Le Leap of Faith n'est plus à moi. Pourquoi penses-tu que mon père soit resté dans le Montana toutes ces années, Brad ? A ton avis, pourquoi n'est-il pas parti plus tôt ?

— Je ne sais pas, répondit-il manifestement déstabilisé. Tu le connais mieux que moi.

— Ma mère adorait cet endroit, c'est tout ce que je sais.

— Et c'est peut-être la réponse à ta question.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Elle adorait cet endroit, et lui, il l'adorait elle, répondit-il pensivement. Quand un homme aime une femme, il peut déplacer des montagnes pour la rendre heureuse. Ou bien rester à la montagne, dans ce cas précis. Maintenant qu'elle est partie, il a peut-être décidé de faire ce qui lui plaisait à lui, et pas seulement à elle.

L'idée que plus rien n'avait retenu son père à Rust Creek Falls après le décès de sa mère lui semblait particulièrement dérangement. Si elle acceptait cette explication, il fallait aussi qu'elle accepte ne pas compter assez à ses yeux.

Tout comme elle ne comptait pas assez aux yeux de Brad. Elle était amoureuse de lui, qui la considérait simplement comme une partenaire sexuelle.

— Il faut que j'y aille.

Elle descendit les marches à toute allure. Et une fois arrivée en bas, elle ne prit même pas le temps de refermer son manteau avant de sortir.

Pourtant, de gros flocons de neige s'étaient mis à tomber.

Et bien qu'il n'y ait pas de réverbère dans le parking, elle ne put s'empêcher de penser à la jolie petite boule à neige qu'ils avaient admiré, Brad et elle, lors de leur week-end à Kalispell : celle avec le couple qui dansait.

Va de l'avant, ne te retourne jamais.

C'était l'une des phrases préférées de sa mère. Jusqu'ici, elle n'avait jamais vraiment compris ce que cela signifiait. Mais elle voyait mieux, désormais.

Elle aurait dû prouver l'amour qu'elle avait pour sa mère en lui offrant des

cadeaux. Elle aurait dû se montrer honnête et dire à Brad ce qu'elle ressentait pour lui.

Il était trop tard pour changer les choses concernant sa mère. Mais avec Brad ? Il lui restait un peu de temps.

Pressée de retourner dans l'arène, elle se retourna vivement, et se cogna contre un torse large et puissant.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle.

Mais en relevant les yeux, elle se rendit compte qu'il s'agissait de Brad.

— Tu... Tu...

— Je t'ai suivie. Je ne pouvais pas te laisser partir, Margot. Je...

— C'est la boule à neige, l'interrompit-elle. Tout à coup, je me suis rappelée celle qu'on avait vue au magasin de décorations de Noël. Mais il n'y a pas de réverbère, ici, seulement la lumière de la lune.

A en juger par l'air décontenancé qu'il affichait, il n'avait pas compris le sens de ses mots. Mais avec son cœur qui battait désormais à tout rompre, il lui était difficile de réfléchir et de s'exprimer de façon cohérente.

— Je t'en ai acheté une.

Ce fut elle, cette fois-ci, qui dut afficher un air surpris.

— Une boule à neige, expliqua-t-il. Pendant que tu flânais dans le magasin, j'ai acheté celle que tu avais admirée, et je l'ai cachée en rentrant à la maison.

Tout en la prenant par le bras, il se mit à avancer lentement.

— Je te l'ai achetée pour te rendre heureuse, reprit-il. Je voudrais que tu sois toujours heureuse, Margot. Je sais que le championnat est important pour toi, mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas être ensemble. Je pourrais t'accompagner lors de tes déplacements, être avec toi, te soutenir, t'aider à réaliser ton rêve.

Il s'interrompit pour reprendre son souffle, avant de poursuivre :

— On pourrait embaucher du personnel pour s'occuper du ranch pendant qu'on serait sur la route. Je sais que ça ne sera pas facile, mais j'ai passé la plus grande partie de ma vie à fuir les problèmes, parce que les choses concernées n'étaient pas importantes à mes yeux. Or, toi, tu es importante. Nous trouverons un moyen de faire fonctionner tout ça, parce que notre relation est importante.

Le sourire radieux qu'elle devait désormais afficher dut l'encourager, car il lui prit soudain les deux mains et s'y accrocha comme un naufragé qui vient enfin d'atteindre un rivage.

— Je t'aime, Margot. Je ne peux pas imaginer ma vie sans toi. Je m'engage à passer le reste de ma vie à te rendre heureuse.

— Je t'aime aussi, Brad, répondit-elle, la voix tremblante d'émotion. Je m'apprêtais à retourner à l'arène pour te tenir exactement le même discours.

Il ferma les yeux, murmura quelque chose qui ressemblait à un « merci ». Et quand il rouvrit brusquement les paupières, son regard se fixa sur le sien. Un instant plus tard, il la prenait dans ses bras, l'embrassait comme si sa vie

en dépendait.

Quand il s'écarta, il fit un pas en arrière et mit un genou à terre. De sa poche, il sortit une petite boîte tapissée de satin, qu'il ouvrit pour lui révéler un diamant ovale, qui scintillait à la lumière de la lune.

— Margot Sullivan, voudriez-vous me faire l'honneur de devenir ma femme ?

Elle sentit son cœur se gonfler de joie. C'était comme si elle avait enfin décroché la victoire, comme si elle était la première.

— Oui, Brad. Et je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours.

Quand il lui eut glissé la bague au doigt, ils s'embrassèrent de nouveau. Leur baiser, long et passionné, portait en lui la promesse d'un avenir aussi grandiose que le ciel enneigé du Montana.

Puis, à la lumière de la lune, alors que la neige tombait doucement autour d'eux, Brad et Margot se mirent à danser.

Epilogue

— Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ? demanda Brad en posant sur la table l'un des plans de construction du centre équestre. Six boxes, une sellerie et un immense manège fermé.

Margot ne put s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme de son fiancé.

— J'ai l'impression que tu es aussi impatient que moi de trouver le projet idéal.

— Je serais en effet ravi que tu aies la possibilité d'enseigner toute l'année.

— Tu veux te débarrasser de moi, c'est ça ?

— Je veux juste que tu sois heureuse, répondit-il en enfouissant le visage dans son cou.

Cela faisait une semaine qu'elle avait accepté sa proposition, et depuis, ils avaient passé toutes leurs soirées à planifier leur avenir. Il avait semblé surpris quand elle lui avait dit qu'elle n'envisageait pas de continuer la compétition, en fait. Mais elle lui avait expliqué qu'elle n'avait plus envie de passer tout son temps sur la route. Qu'elle préférerait rester avec lui, au Leap of Faith.

Par ailleurs, ses affaires semblaient sur le point de décoller. Après l'excellente prestation de Sierra à l'arène, plusieurs parents de petites cavalières de la région l'avaient contactée pour qu'elle leur donne des cours.

Brad s'était donc hâté de demander plusieurs devis pour que le ranch puisse disposer de structures lui permettant d'y enseigner plus facilement et par tous les temps.

Elle essaya de se concentrer sur le projet qu'il était en train de lui montrer, mais ce n'était pas facile, avec ce beau cow-boy assis à côté d'elle dans le canapé. Il sortait tout juste de la douche, avait les cheveux encore humides et portait le parfum qu'elle aimait tant.

— Je crois qu'on devrait rester sur l'autre devis, finit-elle par répondre. Celui qui prévoyait de situer le manège plus près de l'écurie. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il eut un petit sourire, lent et sexy, qui lui donna de délicieux frissons le long du dos.

— J'adore quand tu me parles équitation.

— Je suis sérieuse, répondit-elle en riant. Enfin j'essaie.

— Mais moi aussi, je suis sérieux. Tu es la plus jolie fiancée de tout Rust Creek Falls.

— Je suis la seule fiancée de la ville, répondit-elle en lui tapotant le bout du nez. Je me demande ce que tu diras quand je serai ta femme.

— Je dirai « enfin ! ».

Avant même le moment où il avait glissé l'étincelant diamant à son doigt, elle avait compris sa hâte de la voir devenir sa femme. Et pourtant, il n'avait pas insisté pour arrêter une date. Il lui avait cédé cette responsabilité, insistant sur le fait que c'était à elle de choisir.

Mais si lui n'exerçait aucune pression sur elle, ce n'était pas le cas de leurs voisins.

— Natalie m'a demandé si on avait décidé d'une date, lui apprit-elle.

— Elle me l'a demandé à moi aussi.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Qu'on attendait de voir si Boyd allait revenir, dit-il en lui prenant la main. Un nouvel article devrait sortir demain dans *La Gazette*, concernant la récompense que nous offrons à toute personne susceptible de nous fournir des informations sur l'endroit où il se trouve et ce qui s'est exactement passé le jour où il est parti.

— Merci, murmura-t-elle en l'embrassant sur la joue. Merci pour tout, y compris de t'être montré aussi patient.

— Si j'avais eu le choix, je t'aurais épousé dès le lendemain de ma demande. Mais comme je te l'ai déjà expliqué, ça ne me dérange pas d'attendre, si c'est ce que tu veux.

Elle lui adressa un petit sourire en coin.

— J'ai rencontré le pasteur hier. Il m'a demandé à quelle date je voulais réserver l'église.

— Ne laisse personne décider à ta place, répliqua-t-il en relevant doucement son visage. C'est ton choix.

Sentant son cœur se gonfler d'amour, elle passa les bras autour des larges épaules de son fiancé et laissa sa tête retomber sur les muscles durs de son torse.

— Tu es tout pour moi. Mon ami, mon confident, mon plus grand supporter et l'homme que j'aime éperdument.

— J'ai hâte que tu deviennes ma femme, murmura-t-il en poussant un soupir de contentement. J'ai beaucoup de chance.

Elle n'avait jamais rêvé d'un grand mariage. Elle préférerait quelque chose d'intime et de chaleureux. Néanmoins, elle aurait aimé remonter l'allée au bras de son père. Cette scène, elle l'avait plusieurs fois imaginée, mais elle ne pouvait pas mettre sa vie et celle de Brad entre parenthèses pour quelque chose qui n'arriverait sans doute jamais.

Elle plongea le regard dans les incroyables yeux verts de Brad.

— Deux mots : Las Vegas.

— La finale du rodéo. Ces billets étaient ton cadeau d'anniversaire.

— Mon anniversaire est le 3 décembre.

— Ce qui correspond au premier jour de la finale, répondit-il avec une patience exagérée.

— Je crois qu'on ne parle pas de la même chose.

— Moi, je te parle du voyage à Las Vegas que je t'ai offert pour ton anniversaire, répliqua-t-il avec un grand sourire. Tu veux te marier là-bas ?

— En décembre, cela fera six mois que mon père aura disparu. Je n'ai pas envie de continuer de mettre ma vie, nos vies, entre parenthèses. Je veux devenir ta femme, déclara-t-elle sans chercher à dissimuler son enthousiasme. On pourrait se marier là-bas ? On inviterait juste les membres de la famille et nos proches... J'espère que Leila acceptera d'être ma demoiselle d'honneur.

— J'aime l'idée d'un mariage en décembre, répondit-il en passant un bras autour de ses épaules. Et à Las Vegas, c'est encore mieux.

— Tu dis ça parce que tu as déjà acheté les billets d'avion ?

Il lui adressa un grand sourire.

— Non, parce que, si je n'avais pas fait ce pari fou, je n'aurais jamais trouvé ma reine de cœur.

Tout en joignant ses lèvres aux siennes, elle hocha doucement la tête pour acquiescer.

* * *

Si vous avez aimé *Une ennemie sous son toit*,
ne manquez pas la suite des aventures des Maverick, disponible dès le
mois prochain
dans votre collection Passions !

TITRE ORIGINAL : BETTING ON THE MAVERICK

Traduction française : MURIEL LEVET

© 2015, Harlequin Books S.A.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

SARAH M. ANDERSON

L'invitée du scandale

Puissants et ombrageux, les héritiers Beaumont sont prêts à tout pour garder les rênes de l'empire familial.

Le scandale incarné. Alors que Matthew Beaumont avait tout prévu pour éviter les coups d'éclat le jour du mariage de son frère – un événement d'une importance capitale pour restaurer la réputation de la famille Beaumont –, voilà qu'il découvre que la demoiselle d'honneur est une ancienne star connue pour sa conduite outrageuse. Il ne lui reste plus qu'à espérer que la jeune femme se tiendra correctement pendant toute la cérémonie... Mais ne serait-ce pas de sa propre réaction qu'il se soucie en réalité ? Car, il doit bien l'admettre, les doux yeux verts de Whitney sont loin de le laisser indifférent...

CINDY KIRK

Une ennemie sous son toit

En gagnant un ranch au poker, Brad Crawford s'attendait à tout sauf à trouver, un soir, la fille de l'expropriétaire sur le pas de sa porte. D'autant que, très vite, il s'aperçoit que la flamboyante Margot Sullivan n'est pas décidée à lui céder si facilement son héritage... car elle est convaincue qu'elle pourra gérer le ranch toute seule ! Une tâche titanesque qui, Brad le sait, sera bien au-dessus de ses forces. Mais, en attendant qu'elle accepte d'abandonner son projet insensé, il n'a d'autre choix que de la laisser vivre sous son toit...



HARLEQUIN

www.harlequin.fr